LE SULTAN VU DE PARIS

La Presse française face à Abdul-Hamid

Jamil ADRA

LE SULTAN
VU DE PARIS

La Presse française face à Abdul-Hamid

Jamil ADRA

Le Sultan, vu de Paris

La Presse française face à Abdul-Hamid

Table des matières

La presse française au XIXe siècle

Après la guerre franco-prussienne de 1870-1871, l'Europe entière, à l'exception des Balkans, jouit d'une longue période de paix qui lui valut une grande prospérité. Ce développement économique allait de pair avec les progrès de l'instruction du peuple, avec ceux de la démocratie; une clientèle considérable s'offrit ainsi aux journaux.[1]

La presse devint une véritable industrie. Le métier de journaliste et les agences de presse firent leur apparition. Une presse populaire, riche en dessins satiriques et caricaturaux, se développe. Durant cette période, la presse connut un essor considérable, soutenu par les progrès techniques tels que l'invention de la presse rotative (1860), la loi sur la liberté de la presse (1881) et les moyens de communication. La vente des journaux progresse considérablement grâce à l'alphabétisation et à la baisse des prix. La publicité payante procure de l'argent, le papier est meilleur marché, les nouvelles machines permettent de produire des journaux en masse. À Paris, le tirage global des quotidiens passa de 36.000 en 1800 à un million en 1870.[2]

Apparus dans le sillage des quotidiens, les hebdomadaires contribuent à l'essor d'une presse illustrée, puis satirique. Les politiciens de tous bords utilisent l'hebdomadaire de manière privilégiée à des fins d'opinions et de propagande, voire de pédagogie : moins centré sur l'actualité immédiate, il permet de courts reportages et des articles de fonds. Avec l'augmentation des publics et la concurrence des journaux, de nouveaux thèmes s'imposent dans les rubriques des quotidiens : sport, mode, loisirs, voyage ou aventures. Des hebdomadaires thématiques se multiplient à la fin du XIXème siècle surtout lorsque la photographie s'empare littéralement de ce médium.[3]

Dans cet « âge d'or »[4] de la presse française (1870-1914) – qui durera jusqu'à l'aube de la première guerre mondiale – nous nous sommes intéressé au regard qu'elle portait à l'Empire ottoman, à la personnalité de son dirigeant et à sa gouvernance. En un mot, nous nous proposons d'analyser comment le sultan Abdulhamid II était vu de Paris.

Méthodologie de l'étude

Notre étude couvre une période de 42 ans, de l'accession d'Abdulhamid au trône en 1876, jusqu'à son décès en 1918. Dans un large panel de 25 titres de la presse française[5], nous avons sélectionné 89 articles ciblés sur le sujet, dont nous avons analysé les récits, en texte intégral[6].

---

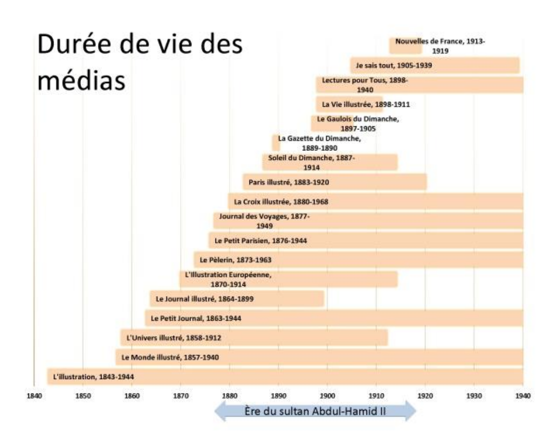
[1] SORIEUL (Sophia) et SORIEUL (Sylvain), « Presse illustrée. Les journaux illustrés du XIXème siècle », *Le Petit Journal - Supplément Illustré*, [s.d.]. URL : http://www.supplement-illustre-du-petit-journal.com/histoire-presse-illustree.html . Consulté le 3 septembre 2018.

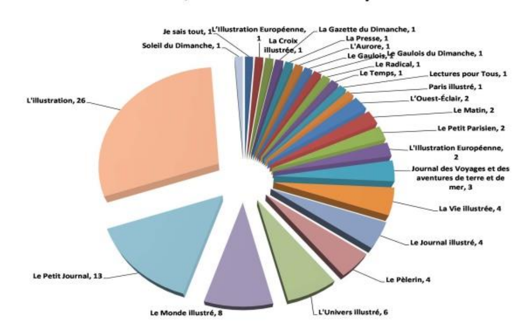
[2] Bibliothèque nationale de France (BnF Gallica). « *La presse au XIXe siècle* ».

[3] Bibliothèque nationale de France (BnF Gallica). « *Hebdomadaires et presse magazine* ».

[4] WEILL, Georges. *Le Journal. Origines, évolution et rôle de la presse périodique*, Renaissance du livre, Paris, 1934, Bibliothèque de synthèse historique. L'Évolution de l'humanité, 1 vol.

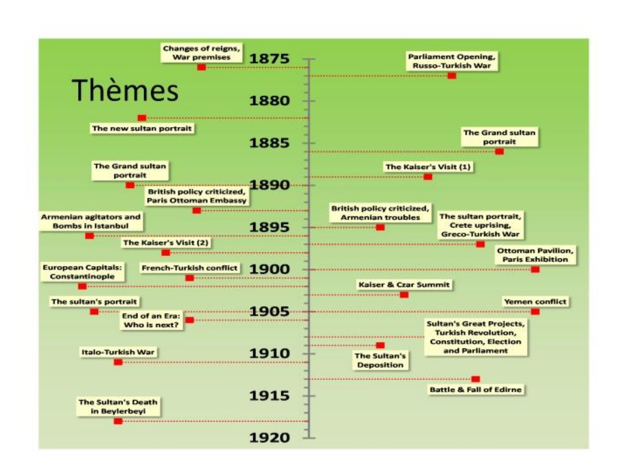
[5] Par ordre alphabétique : *JE SAIS TOUT (1),* L'Illustration *Européenne (1),* La Croix illustrée *(1),* La Gazette du Dimanche *(1),* La Presse *(1),* L'Aurore *(1),* Le Gaulois *(1),* Le Gaulois du Dimanche *(1),* Le Radical *(1),* Le Temps *(1),* Lectures pour Tous *(1),* Paris Illustré *(1),* Soleil du Dimanche *(1),* L'Ouest-Éclair *(2),* Le Matin *(2),* Le Petit Parisien *(2),* L'Illustration Européenne *(2),* Journal des Voyages et des aventures de terre et de mer *(3),* La Vie Illustrée *(4),* Le Journal Illustré *(4),* Le Pèlerin *(4),* L'Univers Illustré *(6), Le Monde Illustré (8),* Le Petit Journal *(13),* L'Illustration *(26).*

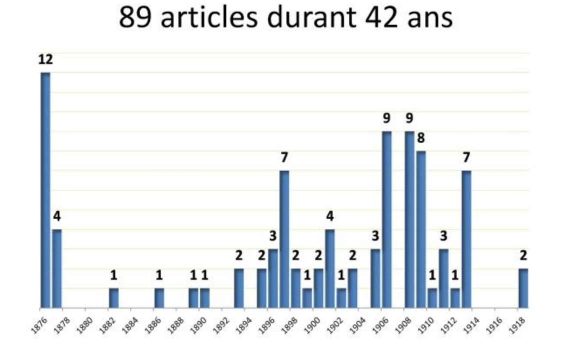




Thématique abordée par la presse

Procédons d'abord avec un rapide tour d'horizon de la thématique abordée par la presse française.





L'empire ottoman a connu de grands bouleversements dans les années 1876-1878. Seize articles y furent publiés ; ils concernent la déposition du sultan Abdul-Aziz et sa fin tragique, l'attentat contre le gouvernement, l'accession de Mourad V au trône, suivie de sa maladie puis de sa déposition, la proclamation d'Abdülhamid comme sultan et la cérémonie de son investiture, les prémices d'une guerre imminente, la proclamation de la constitution suivie de l'ouverture du Parlement ottoman, et enfin la guerre Russo-Turque dans les Balkans et le Caucase.

Une série de quatre articles furent consacrés au « Portrait du sultan » entre 1882 et 1897. La visite du Kaiser en 1889 eut droit à un article, suivi par une critique de la politique britannique (1893-95), et la description de l'ambassade ottomane à Paris (1893). Quatre articles traitèrent de l'insurrection des Arméniens (1895-96) puis, en 1897, des troubles en Crète et de la guerre Gréco-Turque (6 articles).

La presse consacra deux articles à la seconde visite du Kaiser (1898), puis trois au pavillon ottoman de l'Exposition universelle de Paris

[6] La longueur moyenne du texte est de 1.050 mots par article, avec un maximum de 5.893 mots.

(1899-1900). En 1901, le conflit Franco-Turc est à l'honneur (3 articles), suivi par une série de trois autres sur « les Capitales européennes : Constantinople » (1902), puis par le sommet entre le Tsar et le Kaiser (1903), enfin par les troubles au Yémen (1).

Onze articles furent consacrés à la sécurité (1905) puis à la santé du sultan (1906). L'année 1908 est celle du bouleversement. La thématique y traitera du Chemin de fer du Hedjaz (1), du portrait du sultan et la fin d'une ère (2), la révolution turque, la restauration de la constitution, les élections législatives et l'ouverture du parlement (6). La déposition du sultan en 1909 et la proclamation du nouveau sultan Réchad sont décrits dans neuf articles.

Finalement, le décès d'Abdülhamid aura droit à deux articles, en 1918.

Évolution de la perception de la presse et réactions suscitées

L'étude textuelle des récits nous a permis d'identifier trois périodes successives, caractérisées par la perception de la presse et la réaction de celle-ci. Nous intitulons la première période par les « espoirs prometteurs » (allant des changements de règnes en 1876 jusqu'à la visite du Kaiser), la seconde, par « l'exaspération croissante » (de 1889 jusqu'au conflit Franco-Turc), et finalement la troisième, par « la colère et la rage » (de 1901 jusqu'à la mort du sultan).

1. Les espoirs prometteurs

Depuis son accession au trône, Abdul-Hamid a immédiatement suscité des espoirs prometteurs dans la presse française. Cet état de grâce durera une douzaine d'années, jusqu'à son rapprochement avec Guillaume II et, en particulier, jusqu'à la première visite officielle de ce dernier à Constantinople.

Dès l'investiture du nouveau sultan, *Le Journal illustré* constate – d'abord avec prudence – qu'au « *sultan-fantôme qui se nommait Mourad V, a succédé un monarque plus vivant, Abdul-Hamid* » qui « *s'il n'a pas laissé son intelligence et son énergie s'évaporer avec les parfums du harem, peut encore devenir un grand prince, et sauver un empire croulant de tous côtés* »[7]

De son côté, *Le Monde illustré* aussi fonde les mêmes espoirs sur le nouveau sultan et formule le vœu qu'il « *puisse (...) inaugurer une ère de pacification et de modération pour l'avenir*. »[8]

Considéré comme « *intelligent, énergique et non hostile aux réformes* »[9], « *on dit le nouveau sultan très-fort au physique, grâce à des exercices gymnastiques dans lesquels il excelle ; on le croit très-instruit, surtout en histoire et en géographie, sciences qu'il cultive avec passion, ainsi que la mécanique. Il possèderait assez bien le français, au moyen duquel il a étudié notre Révolution. Il fut question de l'envoyer faire ses études à notre École polytechnique, mais ce projet ne fut pas mis à exécution.* »[10]

Du point de vue du caractère, *Le Monde Illustré* le décrit « *très-entier dans ses idées tenant beaucoup de son grand-père Mahmoud le réformateur. On fonde donc un certain espoir sur le nouveau souverain.* »[11]

---

[7] Le Journal illustré 1876-09-10.

[8] Le Monde illustré 1876-09-23.

[9] L'Univers illustré 1876-09-09.

[10] Le Monde Illustré 1876-09-09.

[11] Le Monde Illustré 1876-09-09, *op.cit.*

L'*Univers illustré* parle de sa piété et note que « *le successeur de Mourad V pratique sa religion avec une ardeur… Chaque jour, le sultan va faire sa prière, soit au sanctuaire du Prophète, soit au tombeau de Mahomet II "le Conquérant". À l'occasion de la quinzième journée du Ramazan, il s'est rendu à Top-Capou, et il a ordonné que le Hirkaï-Chérif (manteau du Prophète) fût, jusqu'à la veille du Baïram exposé à la vénération des Musulmans. La cérémonie a eu lieu en grande pompe* »[12]

Enfin, selon Le Journal illustré, il serait « *ce jeune homme que la folie de Mourad et la fin si dramatique d'Abdul-Azis ont tout récemment appelé à gouverner un peuple difficile, et à tenir haut et ferme l'étendard de Mahomet. Abdul-Hamid est intrépide, et son manifeste n'est inférieur en aucun point à celui de l'empereur de toutes les Russies, son redoutable adversaire* »[13]

Voilà le tableau brossé par la presse, dans une série d'articles intitulés « Portraits du Sultan ».

Il faudra attendra 1908, soit un an avant sa destitution, pour que *L'Illustration*, et dans son long reportage[14] intitulé « Le chemin de fer de l'Islam », exprime son admiration envers « *ce Turc moribond, ce légendaire "insolvable"* », tant pour le côté astucieux du financement que pour les difficultés du projet, et considère que « *l'exemple de ce chemin de fer, (…) présente pour la France un intérêt tout particulier devant l'obligation où elle se trouve de relier (…) les provinces algériennes avec le Tchad d'abord, puis avec le Sénégal* ». Estimant les bienfaits qu'en tireraient les pèlerins musulmans (*e.g.* frais divisés par cinq, et délais, par quatre), il conclut son article en mettant en relief le but sacré et l'importance religieuse, politique et économique du « Chemin de fer Hamidié du Hedjaz » comme suit : « *Le khalife, en dotant les lieux saints des moyens de communication en rapport avec le siècle actuel, a donc fait, pour la grande famille islamique, une œuvre d'utilité considérable, en rendant le pèlerinage accessible à la masse* ».[15]

Quant à la doctrine politique du sultan, elle sera résumée dans un article consacré à son décès en 1918 : « *Ses visées allaient jusqu'à rêver le retour à l'empire turc de tous les pays séparés de l'Islam ; des émissaires allaient prêcher cette doctrine partout où vivaient des groupes mahométans: c'était une agitation sourde et continuelle en Afrique du Nord et du Centre, en Asie jusque dans les Indes, et parmi les musulmans de Chine ; cette propagande fut son "secret du roi", sa politique personnelle : faire rayonner le panislamisme* ».[16]

2. L'exaspération croissante

Les signes annonciateurs d'un début d'agacement dans la presse apparurent pour la première fois en 1882, après six ans de règne. Les raisons en sont la tension engendrée par les troubles en Égypte, entre la Grande-Bretagne et la France, d'un côté, et l'État ottoman, de l'autre, au sujet de l'Égypte. Précédant d'un mois exactement le débarquement de l'armée anglaise à Alexandrie, *Le Journal illustré* exprimait son irritation en écrivant : « *Abdul-Hamid II, le souverain de Turquie, est un des principaux héros du drame dont les péripéties se déroulent en ce moment en Orient. Le gouvernement de la Porte s'est opposé par tous les moyens possibles à la réunion de la Conférence qui doit mettre un terme aux troubles de l'Égypte. Se croyant maitre de la situation, le sultan entend tenir tête à l'Europe et ajouter une mystification nouvelle à toutes celles dont les Européens ont été victimes depuis quelques années. Mais il importe que vengeance soit tirée des massacres*

[12] L'Univers illustré 1876-10-21

[13] Le Journal illustré 1877-05-06

[14] 2,709 mots

[15] L'illustration 1908-03-14

[16] L'illustration 1918-02-16

dont nous avons dit le nombre, et avec un peu de fermeté on saura, nous en sommes certains, venir à bout du mauvais vouloir d'Abdul-Hamid ».[17]

Les troupes britanniques occuperont "provisoirement" l'Égypte mais y resteront… jusqu'en 1956.

Après cette guerre anglo-égyptienne – en réalité un soulèvement nationaliste appuyé par le sultan –, il s'ensuivit une période de répit dans la presse, qui dura quatre ans.

Ce sera *La Gazette du Dimanche* qui fera montre, en 1886, de sa critique à l'égard de la gouvernance du sultan et de son rapprochement avec la Russie : « *On prétendit qu'Abd-ul-Hamid était un homme tout à la fois énergique, persévérant, éclairé et ami du progrès. La vérité est que le nouveau sultan n'a rien qui le distingue de la plupart de ses prédécesseurs. Sa figure, sans caractère, porte l'empreinte d'une race dégénérée, bien plus que celle du génie* ». Son règne « *a été quelque peu troublé, à son début, par la guerre turco-russe… Pendant quelques années, le sultan a semblé vouloir se placer sous le protectorat de l'Angleterre. Mais, à l'heure où nous écrivons, Abd-ul-Hamid et ses conseillers font mine de répudier l'amitié intéressée de la perfide Albion, pour se livrer à la Russie. N'est-ce pas éviter Charybde pour tomber dans la gueule de Scylla?* ».[18]

Il faut attendre les insurrections des Arméniens, à Istanbul et dans les provinces anatoliennes, en 1895, pour que *Le Journal illustré* s'interroge sur le rôle des Puissances derrière cette rébellion. Abdul-Hamid est » *en ce moment le souverain dont on s'occupe le plus en Europe, car de l'intégrité de son empire dépend la paix universelle… les affaires sont fort embrouillées en Turquie. Il paraît difficile de faire croire, que la France et la Russie donnent autre chose que des conseils de paix au Sultan. Il parait peu probable que la* Triplice[19] *(bien qu'elle se soit mêlée de façon très inattendue aux affaires d'Arménie en demandant à surveiller elle aussi le Conseil de surveillance) pousse à la guerre. Donc il ne reste que l'Angleterre qui a inventé et surtout mis en scène les massacres d'Arménie, qui a organisé les atrocités avec un art suprême, qui puisse avoir un intérêt à brouiller les cartes. La Russie et la France s'opposeront à ce qu'on égorge la Turquie. Abdul-Hamid Khan Le grand sultan, a mérité jusqu'à présent toutes les sympathies de la France* ».[20]

En 1897, « *le roi de Grèce, malgré les injonctions des puissances, a envoyé des troupes en Crète* »[21] pour soutenir l'insurrection sur l'ile. L'étincelle crétoise sera le prélude à la guerre Gréco-Turque. *Le Petit Journal* signale que « *des évènements graves s'accomplissent en ce moment en Orient. La diplomatie s'efforce d'arriver à une entente qu'empêche à peu près seule certaine avidité bien connue. Abdul-Hamid, le souverain de tant de peuples, le chef de la religion des musulmans, (…) est un homme sage, instruit et travailleur; son esprit, particulièrement cultivé, s'ouvre facilement aux idées modernes. Tout fait donc espérer (…) que les nuages se dissiperont avant peu* ».[22]

Et d'ajouter une semaine plus tard : « *Abdul-Hamid, sultan de Turquie, pourrait bien, après les évènements dont l'Orient est actuellement le théâtre, voir sa puissance en péril. Sa politique fourbe*

---

[17] Le Journal illustré 1882-07-02.

[18] La Gazette du Dimanche 1886-10-31.

[19] La Triplice ou « Triple Alliance » conclue entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie en 1882.

[20] Le Journal illustré 1895-11-17.

[21] Le Petit Parisien 1897-02-28

[22] Le Petit Journal 1897-02-21.

et barbare a lassé les puissances européennes. Chacun reconnait la nécessite de remédier à l'état actuel des choses dans toutes les provinces soumises à la brutalité des Turcs ».[23]

Dans cette guerre Gréco-Turque, la victoire rapide et décisive de l'armée ottomane, organisée et formée par les Allemands depuis 1882, accentua cette irritation ; on voit ainsi *L'illustration* qui consacre un long article intitulé « les Chefs Allemands de l'armée Turque », et d'écrire sous la forme d'une boutade : « "Tiens! la bière aussi est allemande... ". *C'est Caran d'Ache qui mettait l'autre jour cette exclamation dans la bouche d'un reporter assis devant une table chargée de chopes, au milieu du camp turc, en compagnie d'officiers bottés et sanglés à la prussienne, Prussiens de la chaussure à la coiffure... exclusivement, Turcs seulement par le fez* ».[24]

La seconde visite du Kaiser, à l'automne de 1898, sera l'occasion d'exprimer cette exaspération grandissante : « *À l'occasion de son pèlerinage en Palestine, S. M. Guillaume II se trouve l'hôte d'Abdul-Hamid Khan. Leurs Majestés viennent de se rencontrer à Stamboul, où elles ont (...) offert à l'Europe le touchant tableau d'une paire d'amis... Ici, l'antithèse est vivante. D'un côté, portant beau, le Kaiser (...) l'air hautain et protecteur de quelqu'un qui a conscience de sa puissance. De l'autre côté, un homme aux épaules voutées, au buste étriqué, de taille médiocre, d'un âge indécis à l'apparence (...) : aspect chétif, teint olivâtre, œil inquiet, clignotant sous une paupière alourdie. Tels sont, si différents de physionomie, ces deux autocrates. Abdul-Hamid semble s'appuyer en confiance sur le bras robuste qui brisa Bismarck, le Chancelier de Fer.* ».[25]

« *Les adieux provisoires ont été des plus cordiaux, l'empereur a quitté Constantinople laissant son hôte aux prises avec les puissances. Abdul-Hamid en traversant la morne solitude des couloirs de Yldiz-Kiosk a du faire d'amères réflexions sur le néant des grandeurs et de l'inutilité, pour lui du moins, de ce rapprochement dont l'Allemagne seule profitera... Et voici que l'empereur allemand a gagné la Terre Sainte et mis le pied, souverain protestant, sur un sol où naquit le catholicisme et que détiennent en partie les représentants de la confession israélite. Le spectacle, au moins dans son aspect pittoresque n'est donc point médiocre.* ».[26]

3. La colère et la rage

Dans la presse, l'irritation va faire place à la colère, en particulier à partir du Franco-Turc en 1901 ; celui-ci concerne la concession des quais de Constantinople et les créances de deux hommes d'affaires français – MM. Lorando et Tubini – pour la construction de voies ferrées : « *L'affaire des quais de Constantinople, si simple en elle-même (...) vient de causer la rupture des relations diplomatiques entre la France et la Turquie. Cette question d'argent devient une grosse question politique qui va peut-être amener à l'entrée des Dardanelles des cuirassés français. (...) le débat financier tourne au drame. »*[27].

Le *Journal des finances*, à son tour, estime que décidément, « *les Turcs ont la plaisanterie lourde*. »[28]

Plus radical à l'égard de ce conflit qui « *a éclaté entre la France et le* Grand Saigneur », *La Vie Illustrée* va suggérer : « *Ce que la France aurait de mieux à faire, ce serait de s'emparer des quais. (...) La Turquie n'est pas une puissance civilisée; elle ne doit pas être traitée comme une puissance civilisée. Les Turcs ne s'améliorent ni ne progressent jamais, et le sultan ne montre*

[23] Le Petit Parisien 1897-02-28.

[24] L'illustration 1897-05-22.

[25] L'illustration 1898-10-22.

[26] La Vie illustrée 1898-11-03.

[27] L'Ouest-Éclair 1901-09-05.

[28] Le Journal des finances 1901-10-12.

d'intelligence que lorsqu'il s'agit de jouer les puissances et de les opposer les unes aux autres ». Et d'ajouter : « *Le pays et M. le ministre des affaires étrangères ont poussé un soupir de soulagement quand ils ont appris que l'« homme malade » s'apprêtait à capituler... nous envoyions en Orient la division de l'amiral Cuillard pour recouvrer* manu militari, *les créances Lorando et Tubini, comme on envoie le commissaire de Police et ses agents pour assister l'huissier procédant contre un débiteur intraitable et dangereux.* »[29]

Trois mois plus tard, *La Vie Illustrée* sera plus catégorique, faisant le constat suivant : « *Traiter des Turcs, des Chinois ou des Dahoméens comme des hommes civilisés et se lier, avec eux, sur de beaux traités, c'est un enfantillage pareil à celui d'un gamin qui ferait signer à son chat une promesse sur papier timbré de ne plus le griffer : on commence par couper les griffes, c'est plus sûr. C'est là que nos marins ont arboré le drapeau tricolore, pour obliger le sultan, à s'incliner devant notre volonté.* »[30]

Contrairement à l'opinion du périodique *La Presse* « *que le commandeur des croyants ne doit jamais être malade* »[31], c'est « *la santé d'Abdul-Hamid* » et, en particulier, sa maladie en 1906 qui sera le l'élément déclencheur d'une série d'articles dans la presse, d'une virulence sans précèdent et d'une extrême violence. On ouvrait ainsi la boîte de Pandore ! Déjà, trois ans auparavant, *La Presse,* en citant des informations provenant de Vienne, signalait que « *le bruit court que le sultan Abdul-Hamid, serait malade* ». Et l'année précédente, *Le Matin* titrait sa manchette en première page « *L'attentat contre le Sultan. Une Bombe à Constantinople* »[32], d'où le sultan se sortit indemne.

Les faits sont pourtant là : le vendredi, 10 août 1906, était le jour de sélamlik, « *le sultan a eu une hémorragie* », puis victime d'un « *évanouissement (...)* [il] *dut alors y renoncer* ». Le journal *L'Aurore*, citant des sources à Berlin, note que « *depuis son avènement au trône, c'est la première fois que le sultan Abdul-Hamid est si sérieusement malade* » ; malgré les démentis officiels, « *le professeur Bergmann, (...) a été mandé télégraphiquement.* »[33]. Un mois et demi après, le sultan est rétabli, et le périodique *Le Radical* écrit : « *Après un séjour de six semaines à la cour du sultan, le professeur Bier repart demain pour Berlin* ». L'éminent médecin déclare à la *Gazette de Francfort* « *que l'état de santé du sultan est actuellement tout à fait satisfaisant sous tous les rapports, de sorte que tout traitement est devenu superflu. Les nouvelles, sans cesse publiées dans les journaux, et d'après lesquelles le sultan Abdul Hamid souffrirait d'une maladie de reins très grave et même incurable, sont (...) des pures inventions tendancieuses. Il a ajouté qu'il considère comme un devoir de rétablir la vérité en déclarant bien haut et publiquement que la maladie du sultan consistait tout simplement dans un catarrhe de la vessie ayant même un caractère assez bénin.* »[34].

L'issue heureuse de cette maladie n'a pas suffi à calmer les spéculations les plus folles. Après 30 ans de règne, « *l'absence plusieurs fois répétée du sultan à la cérémonie du sélamlik* » va susciter auprès de ses antagonistes un espoir de changement. Le périodique *L'Ouest-Éclair* note que « *l'heure est grave pour les peuples d'Orient. La maladie du sultan Abdul Hamid peut bientôt ouvrir à la péninsule hellénique et à tout le Levant une ère nouvelle* »[35] ; et le journal *Le Matin* « *d'après*

---

[29] La Vie illustrée 1901-08-30.

[30] La Vie illustrée 1901-11-15.

[31] La Presse, Paris 1903-11-04.

[32] Le Matin 1905-07-23.

[33] L'Aurore 1906-08-13.

[34] Le Radical 1906-10-24.

[35] L'Ouest-Éclair 1906-09-15.

les renseignements les plus sûrs », titre son article « *Abdul-Hamid Incurable* » et évoque ainsi « *la mort du commandeur des croyants* »[36].

En le décrivant d'abord « *grand, maigre, (...) vêtu d'un costume marron que couvre un pardessus bleu marine à boutons de cuivre. Pas de diamant, pas de décorations ; une barbe trop noire, parce que teinte, encadre son visage osseux, pâle, aux pommettes saillantes et coupé en deux par ce long nez qu'il tient de sa mère arménienne* », Paul Fesch, dans Le Monde illustré, va jusqu'à affirmer que « *de prime abord, on ne saurait croire qu'il soit malade. À l'observation, où n'en doute plus. Décidément, cet homme est malade. Il est condamné. Et il le sait; et cela témoigne de sa part une certaine énergie, et ne manque pas de quelque grandeur* »[37].

Du coup, les spéculations vont aller bon train. La question de sa succession se pose dans les medias. Les hypothèses les plus farfelues vont être échafaudées alors. « *Dans trois mois, Abdul-Hamid Khan II, celui que Gladstone appelait* "le Grand Assassin", *sera mort. Les diagnostics les plus optimistes ne lui concèdent, au maximum, que ce laps de temps, pour succomber au mal tuberculeux ou cancéreux qui le ronge, et dont la marche, lente mais certaine, arrive à son terme. Qui lui succédera ?* ». Et *La Vie Illustrée* de poursuivre avec le portrait des héritiers présomptifs au trône : les princes Réchad, Youssouf-Izeddin, Suleyman, Vahd-ed-dine, Selah-ed-dine, Medjid et Selim ; et certainement leur penchant politique, idéologique et culturel vers telle ou telle Puissance.[38]

Le magazine populaire illustré *Je sais tout*[39], qui eut à son actif de publier, en feuilleton, les aventures d'Arsène Lupin écrits par Maurice Leblanc, va consacrer un long article[40] de huit pages. Avec beaucoup de détails, il va décrire l'enfance malheureuse et recluse d'Abdulhamid, le rejet de son père pour lui, la jalousie morbide envers son frère Mourad, et en déduire ainsi les traits de caractère du personnage à l'âge adulte : une « *infinie tristesse* », un être « *silencieux et mélancolique* », « *à l'air méfiant et rusé* », ne vivant « *que par ses nerfs* », adepte de magie (« *suivant sa coutume, Abd-ul-Hamid, entouré de sorciers et de mages, se faisait lire l'avenir* »), en apparence « *charmeur* » mais d'une « *cruauté implacable et (...) d'une incurable défiance* » (n'aurait-il pas abattu d'un coup de revolver un jardinier qui s'était levé brusquement), parfois assailli par « *de véritables hallucinations* », d'une extrême avarice (« *il administra une verte correction à son intendant qui s'était permis de prendre quelques œufs provenant de sa basse-cour* »), soucieux de sa sécurité, sentant la « *peur de la mort planer sans cesse* » sur lui, souffrant de cet « *état maladif* » dont « *la nuit exaspère son épouvante* ». L'auteur conclut ainsi : « *Cette existence est en somme lugubre : existence de prisonnier, peuplée de terreurs et d'embuches qui ne permet au Sultan d'autre préoccupation que sa sécurité, d'autre joie que celle de faire frémir* ».

Cet article de *Je sais tout*, par son contenu anecdotique, s'est largement inspiré du livre d'Arminius Vámbéry[41], paru deux ans auparavant, et dans lequel il relate ses entretiens avec le sultan. Fin connaisseur de l'Asie centrale, cet orientaliste juif hongrois, converti quatre fois à l'islam, était un agent du Foreign Office[42] ; surnommé par ses biographes le « Derviche du

36 Le Matin 1906-09-23.

37 Le Monde illustré 1906-10-20

38 La Vie illustrée 1906-12-28.

39 Je sais tout 1906-08-15.

40 2534 mots.

41 VÁMBÉRY (Ármin), *The story of my struggles: the memoirs of Arminius Vambéry*. (Chapter XI. My Intercourse with Sultan Abdul Hamid, pp. 345-390), 2 vol., 1904e éd., New York, 1904. Internet Archive. URL : http://www.archive.org/details/cu31924071203933 . Consulté le 26 août 2018.

42 CSIRKÉS (Ferenc), « National science and international politics in the work of Ármin Vámbéry », Ármin Vámbéry (1832-1913), orientalist in dervish clothes, [s.d.]. URL : http://vambery.mtak.hu/en/12.htm

château de Windsor »[43], il aurait intercédé auprès du sultan pour organiser une audience à Theodor Herzl.

Poursuivant la lancée du magazine populaire *Je sais tout*, *La Vie Illustrée* va accentuer le caractère cruel, voire sadique, du personnage, plus particulièrement à l'égard de ses proches. Une fois, paraît-il, il aurait surpris son fils aîné, le prince Sélim, penché sur une carte, soulignant les provinces balkaniques perdues par la guerre de 1877, et il « *se précipita sur lui, le souffleta, le bourra de coups de poings en criant :* "Canaille !... *Hinzir* ! (c'est-à-dire : *cochon*) comment as-tu l'audace de t'occuper de choses pareilles ?" *Cette violence à l'égard de son fils ne doit pas étonner. Il est coutumier du fait. On l'appelle couramment le geôlier, le bourreau de sa famille. Innombrables sont, et trop connus, les actes de cruauté à son actif* ». Un jour, sa « *sœur la princesse Djémilé-Sultane* » était venue « *en pleurs, supplier son frère de lui rendre son époux* » arrêté pour sa participation à l'assassinat du sultan Abdul-Aziz ; « *comme l'infortunée, agenouillée devant le Sultan, ne voulait pas se relever, celui-ci lui lança de toutes ses forces un coup de pied qui lui brisa les dents : peu après, Damad-Mahmoud Djellaleddin-Pacha était assassiné dans sa prison »*. Et le magazine se lance dans une diatribe contre son amitié avec le Kaiser : *« Ce n'est un secret pour personne que Guillaume II, depuis que seul des monarques européens il a osé mettre sa main gantée de fer dans la main sanglante et méprisée d'Abdul-Hamid, est devenu un ami de ce dernier. Tout ce qu'il veut, il l'obtient, pour lui-même ou pour son pays. Concessions de mines ou de territoires, chemins de fer, bateaux ou canons, tout est à l'Allemagne ; Le Sultan devance ses désirs »* [44].

Finalement, à la mort d'Abdul-Hamid, *Le Pèlerin* fera son panégyrique, en mars 1918. Il le qualifiera « *d'hypocrite,* [de] *sanguinaire* (...) [de] *pires tyrans de toutes les époques,* (...) *farouche et cruel, peureux, impitoyable* », de celui « *que Gladstone avait appelé le Sultan rouge »*, qui « *s'était élevé au pouvoir par la duplicité* » ; il qualifiera sa politique de « *tortueuse et sournoise. Tombé sous la tutelle de Guillaume II, à partir de 1889, le Commandeur des croyants ne fut plus qu'un préfet allemand* ». Et *Le Pèlerin* conclut : « *Grandeur et décadence ! Il meurt le lendemain de la prise de Bagdad et du retour de Jérusalem aux chrétiens !* »[45].

Les pratiques journalistiques et leur influence sur les publications ultérieures

L'analyse des récits publiés fait ressortir deux pratiques journalistiques distinctes, qui diffèrent par la déontologie.

Consulté le 28 août 2018.: "[Vámbéry] *fulfilled tasks of confidential mediation, and sometimes of intelligence service on behalf of the British foreign policy*".

[43] ALDER (Lory) et DALBY (Richard), *The dervish of Windsor Castle : the life of Arminius Vambery*, 1 vol., London, 1979. ISBN : 0-85974-045-5.

[44] La Vie illustrée 1906-12-28.

[45] Le Pèlerin 1918-03-03.

La première est celle de la majorité des articles dont les deux tiers[46] des auteurs sont restés anonymes. Ils sont originaires d'un pays qui vit sous un régime républicain de démocratie parlementaire (3e République) et tous sont imbus des traditions révolutionnaires de la Révolution française. Ils sont donc idéologiquement hostiles à tout régime absolutiste. En conséquence, ils sont d'un soutien inconditionnel à la cause des révolutionnaires Jeunes Turcs ; admiratifs de ces derniers, ils vont même jusqu'à les idéaliser. Bien que la France ait hérité d'un vaste empire colonial, ils soutiennent foncièrement aussi le nationalisme et la révolte des Serbes, Bulgares, Crétois, etc., et sont en faveur de leur libération du « *joug Turc* ». Dans leurs écrits, on note combien ils sont sensibles aux signes extériorisés de cette Révolution française, qu'ils décrivent avec un certain lyrisme : « *notre révolution* », le « *drapeau tricolore* », *la Marseillaise*, et « *Liberté, Égalité, Fraternité* ». Au niveau des relations internationales, leur attitude s'exprime par de la déception et de l'amertume vis-à-vis des Britanniques (en particulier concernant l'Égypte de 1882), de la bienveillance par rapport aux Russes (dès l'alliance Franco-Russe conclue en 1892), et par une franche hostilité contre l'Allemagne.

La seconde pratique, bien que minoritaire, est plus pernicieuse. Elle s'est révélée au grand jour à partir de 1906, déclenchée par la maladie du sultan. À l'exception de Paul Fesch et Gustave Babin, les autres auteurs de cette série d'articles sont restés anonymes. Inspirés par le livre de Vámbéry[47] et par leur soutien sans faille aux Jeunes Turcs, ils vont construire une œuvre de fiction dans leurs articles, une sorte de psychanalyse du sultan, *a posteriori* après 30 ans de règne. Ils vont creuser dans son enfance afin d'identifier le rejet d'un père indiffèrent et le syndrome de Caïn[48] dans ses relations soi-disant tumultueuses avec son frère Mourad. Ils en ont ainsi déduit et diagnostiqué, tantôt un délire paranoïaque, tantôt des phobies (Pantophobie et Thanatophobie) – les auteurs ne sachant pas faire la distinction entre paranoïa et phobie – et justifier sa caractérisation de tyran insensible, reclus, cruel et sadique.

En guise de conclusion

Cette pratique journalistique de diabolisation du sultan, qui n'est autre que de la pure désinformation, va laisser ses traces longtemps.

Ses articles servirons de base et seront utilisés à quelques nuances près, mot à mot, dans l'ouvrage « Abdul-Hamid, le Sultan rouge », publié en 1936 sous le pseudonyme de Gilles Roy

---

46 Moins d'un tiers des articles sont signés par leurs auteurs (nom propre ou pseudonyme) ; les deux tiers restants sont anonymes ou ont signé avec des initiales. Voici les 23 journalistes identifiés (le nombre des articles qu'ils ont publiés est mis entre parenthèses): AXEL (1), Gustave BABIN (3), Christian BOREL (1), BROUSSET (1), Théodore CAHU (1), CARBONEL (1), Jean CARMANT (1), X. DACHÈRES (2), A. DARLET (1), E. F. (1), Paul FESCH (2), Léo HAMPOL [d'] (1), L. (1), Ernest LAUT (2), G. LENÔTRE (1), Anatole LEROY-BEAULIEU (1), Pierre LOTI (1), M. N. (2), Edmond NEUKOMM (2), PARTI SOCIAL FRANÇAIS (1), Youssouf RAZI (1), Georges RÉMOND (1), Aristide ROGER (2).

47 VÁMBÉRY (Ármin), The story of my struggles: the memoirs of Arminius Vambéry. *op. cit.*

48 VAN REETH (Claude) et SZONDI (Leopold), « Thanatos et Caïn. Au commencement de la culture », *Revue Philosophique de Louvain*, vol. 68, no 99 (1970). URL : https://www.persee.fr/doc/phlou_0035-3841_1970_num_68_99_5562 , p. 373–384.

mais, surtout, préfacé par Léon Lamouche (1860-1945)[49] ; celui-ci venait de publier – deux ans auparavant, et chez le même éditeur Payot – une « Histoire de la Turquie »[50].

Je ne pourrais conclure sans avoir une pensée pour Francis Bacon[51]:

“ Calomniez hardiment, il en reste toujours quelque chose ”.

49 Ancien élève de l'École Polytechnique (X 1880), Léon LAMOUCHE (1860-1945) a étudié le russe à l'École spéciale des Langues orientales (*Langues O'*) où il prit, plus tard, un diplôme de turc et de roumain. Officier au 2nd bureau de l'État-Major de l'Armée, il fut chargé des questions balkaniques (1889-1896), publiant (1892) « La Bulgarie dans le passé et le présent » ; en 1904, il fut chef d'état-major du général Emilio Degiorgis (1844-1908) qui était à la tête de la mission militaire européenne chargée de réorganiser la gendarmerie ottomane en Macédoine, à Salonique (1904-1909), puis à Constantinople (1909-1913). Commandant (1914), il commanda le Génie d'une division d'infanterie en Lorraine, puis servit aux Dardanelles chef du service de renseignement, devint colonel retraité (1919), il fut consul général de Bulgarie à Paris. Il a publié « La péninsule balkanique » (1899), « La Bulgarie » (1923), « 15 ans d'histoire balkanique » (1928) « Histoire de la Turquie » (1934) et collaboré à des revues. Vice-président de la société de Législation comparée, il mérita de nombreuses distinctions (Bulgarie, Italie, Grande Bretagne). *[source : Bibliothèque centrale de l'École Polytechnique]*.

50 LAMOUCHE (Léon), *Histoire de la Turquie depuis les origines jusqu'à nos jours*. Préface de René Pinon., Payot, Paris, 1934 (Bibliothèque historique, 1 vol.)

51 Francisci Baconis de Verulamio. *De Dignitate et Augmentis Scientiarum* (1623), Liber VIII, Cap. II, Parabola 34: "*Audacter calumniare, quia semper aliquid adhæret*". Francis BACON. *Du progrès et de la promotion des savoirs* (1605), livre 8, chapitre 2, parabole 34, Gallimard, collec. Tel (n° 178), Paris, 1991, Trad. de l'anglais par Michèle Le Dœuff. Avant-propos et notes de Michèle Le Dœuff.

[*Page laissée intentionnellement vide*]

Sources

[*Page laissée intentionnellement vide*]

Articles de presse en texte intégral

« Bulletin », L'Univers illustré, 10 juin 1876



40 CENTIMES LE NUMÉRO
PARIS ET DÉPARTEMENTS
Les abonnements partent du 1er & du 16 de chaque mois.

LA COLLECTION DU JOURNAL
Brochée............ 285 fr.
Reliée.............. 360 fr.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

19e Année. — N° 1107 — 10 Juin 1876.
LE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.
TH. DE LANGEAC, Rédacteur en chef.

Calmann Lévy, éditeur.
Ancienne Maison Michel Lévy frères,
rue Auber, 3, place de l'Opéra.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

Rédaction et administration :
Rue Auber, n° 3, place de l'Opéra.
Vente au numéro et abonnements :
à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

AVIS IMPORTANT

Voir, à l'avant-dernière page du numéro 1097, les détails relatifs à la NOUVELLE PRIME GRATUITE *que* L'UNIVERS ILLUSTRÉ *offre à ses abonnés.*

SOMMAIRE

La réception de M. Dumas à l'Académie française ne pouvait manquer d'être une véritable solennité. C'est à M. Guizot qu'il succédait; c'est de M. Guizot, de son rôle politique, de ses travaux philosophiques, historiques et littéraires qu'il parlerait; comment le désir d'entendre son discours...

S. M. LE SULTAN MOURAD V, PROCLAMÉ LE 30 MAI,
d'après une photographie de M. Abdullah, de Constantinople.
Voir le Bulletin.

BULLETIN

C'est vers l'Orient que tous les regards ont été dirigés pendant la semaine qui vient de s'écouler. La révolution qui a éclaté à Constantinople et qui a amené la déchéance du sultan Abd-ul-Aziz est un événement dont nous n'ayons pas besoin de souligner l'importance au point de vue de la situation générale de l'Europe. Du reste, nous n'avons ici qu'à constater les faits.

La manifestation des softas, étudiants des mosquées ; faisait prévoir qu'une crise suprême était proche. La chute du sultan est le résultat d'une révolution ministérielle. Elle s'est produite au moment où Abd-ul-Aziz a refusé catégoriquement d'avancer aux caisses de la guerre une somme provenant de son trésor privé. Alors, en présence des ministres, le cheik-ul-Islam, Heirulah-Effendi, a annoncé tout à coup au sultan que le peuple était mécontent du souverain et exigeait qu'il fût déposé.

Grande a été la colère du sultan de se voir destitué à son tour par des ministres, après en avoir tant révoqués. Mais des mesures militaires avaient été prises ; il fut donc contraint de se laisser emmener. En même temps, on s'assurait de la personne de la sultane Validé (sultane-mère). Cette scène s'est passée au palais de Dolma-Bagcheh. Abd-ul-Aziz a été embarqué avec son harem et conduit au vieux sérail.

Le prince Mourad-Effendi, fils d'Abd-ul-Medjid, a été aussitôt, reconnu comme sultan, sous le nom de Mourad V. Il est né en 1840.

Quatre jours après, le sultan Abd-ul-Aziz est mort d'une manière tragique. D'après les dépêches du nouveau gouvernement, il se serait lui-même ouvert les veines des bras.

Le trésor laissé par Abd-ul-Aziz contenait en or neuf millions de livres sterling, que Mourad a fait immédiatement verser dans la caisse du ministère de la guerre.

Les deux tiers des membres composant la maison militaire du sultan ont reçu l'ordre de se rendre à l'armée.

Source : « Bulletin », L'Univers illustré, édition du 10 juin 1876, 18e année, N°1170. Page de couverture et p. 371. (303 mots)

« Évènement d’Orient ». Le Monde Illustré, 1er juillet 1876


LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

BUREAUX 13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. No 1003 — 1er Juill. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

SUISSE. — Le quatrième centenaire de la bataille de Morat. — Passage du cortège historique dans la grande rue de Morat.

Évènement d’Orient

Les drames terribles et sanglants se succèdent actuellement en Turquie avec une effrayante rapidité, et son histoire menace de devenir une continuelle tragédie. Trois ministres égorgés en un jour, le jugement sommaire et l'exécution du meurtrier, sont des événements peu ordinaires, même à Stamboul, à l'ombre du vieux sérail, qui a vu tant de drames sanglants s'accomplir dans l'enceinte de ses sombres murailles.

Dans la soirée du 15 juin dernier, il y avait conseil des ministres au konak de Midhat-Pacha à Stamboul ; vers minuit, un officier nommé Hassan-Bey ; et que les gardes avaient laissé librement passer grâce à son uniforme d'officier d'ordonnance, ouvre brusquement la porte de la pièce où se tenait le conseil, et, une fois entré, la referma immédiatement à clef. Se retournant et tirant de sa poche un revolver, il tua successivement Husseïn-Avni-Pacha, ministre de la guerre ; Rachid-Pacha, ministre des affaires étrangères ; Ahmet-Aga., l'homme de confiance de Midhat-Pacha, et blessa Ahmet-Kaysserli-Pacha, ministre de la marine.

Les secours arrivaient cependant, et notamment les *zaptiehs* du corps de garde voisin. Hassan eut encore le temps de tuer un *yaver* (aide de camp), entrant le premier, et un *zaptieh*.

On se rendit enfin maitre de ce forcené, qui cherchait à atteindre Midhat-Pacha, et on le traîna en prison.

Un détail intéressant sur l'assassin: un ex-professeur de l'École militaire raconte que dans un carrousel, donné à l'École, Hassan-Bey avait abattu un œuf d'un coup de pistolet. Notez qu'il tirait étant monté sur son cheval lancé au galop. Ce fait explique suffisamment la réussite du coup hardi qu'il a exécuté ; car on ne pourrait, autrement s'expliquer comment ce jeune homme, surexcité, la rage au cœur, aurait pu avoir une telle sûreté de main avec une arme aussi peu précise que le revolver.

Circassien d'origine, Hassan était le frère d'une des femmes de l'ex-sultan, morte il y a quelques jours. Voyant son avenir brisé, suspendu de ses fonctions d'aide de camp du prince Youssouf-Izzeddin-Effendi, à la veille d'être envoyé à Bagdad , il mit à exécution le projet hardi qu'il nourrissait, dit-on, depuis longtemps.

Quelques jours après cette horrible boucherie, Hassan-Tcherkess-Bey fut condamné à mort et pendu le 7 juin, à l'aube, à un gros platane qui s'élève au centre de la place du Sultan-Bayazid, juste en face le ministère de la guerre (*seraskerat*). L'assassin était seulement vêtu, ce jour-là, d'une chemise ensanglantée vers le côté gauche du dos, d'un pantalon de toile blanche et d'une paire de chaussettes. Un mouchoir avait été roulé au-dessus de la corde qui lui serrait le cou. Hassan était un homme de trente-cinq à trente-sept ans, plutôt maigre et de taille au-dessus de la moyenne. Les traits, fortement altérés par le supplice qu'il venait de subir, accusaient cependant une certaine férocité, et son cou long et démesuré donnait à son cadavre un aspect hideux.

Pendant deux jours entiers, le corps de Hassan resta exposé aux regards de la foule, que maintenait un cordon de soldats rangés

autour de l'arbre. Après quoi le cadavre fut détaché et jeté à la fosse commune.

Nous donnons également, dans ce même numéro, deux autres dessins sur Constantinople, et qui reposeront de ces scènes de massacre. Le premier nous montre le sultan Mourad V se rendant, pour la première fois, au *selamlek* (prière), à Sainte-Sophie. Un régiment d'infanterie de la garde formait la haie de la porte de Top-Capou à celle de Sainte-Sophie, contre chacune desquelles se tenait une musique militaire. Le sultan arriva à midi moins le quart, précédé par les ministres de la guerre, de la police et de la marine. Quand Mourad V, monté sur un magnifique cheval blanc très simplement harnaché et entouré par quelques officiers marchant à pied, parut à la porte de Top-Capou, la foule cria: *Vacha* (vivat). Il portait, ce jour-là, un caban noir à capuchon ; ses mains étaient gantées de blanc, et, à son fez, pendait le gland militaire.

Notre autre dessin représente la vue de la pointe du Vieux-Sérail, où débarquait, le 30 mai dernier, l'infortuné Abd-ul-Aziz, chassé de son palais de Dolma-Baktché ; il trouvait là, peu de jours après, un trépas dont on n'a pu arracher encore le voile qui le recouvre.

Source : « Évènement d'Orient ». *Le Monde Illustré, journal hebdomadaire*, 20ème année, N°1003, 1er juillet 1876, Paris. Page 6. (694 mots)

« Le nouveau sultan des Turcs », L'Illustration Européenne, 8 juillet 1876


L'Illustration européenne

NOS GRAVURES.

LE NOUVEAU SULTAN DES TURCS.

Le nouveau sultan des Turcs

Il y a eu jusqu'à présent beaucoup de confusion dans les détails biographiques donnés sur le prince qu'une révolution de Sérail a élevé au trône de la Turquie, dans la nuit du 29 au 30 mai dernier. Voici quelques faits sur lesquels on est aujourd'hui d'accord.

Le sultan Abdul-Medjid laissa en mourant quatorze enfants, sept garçons et sept filles. Le fils aîné, Méhémet-Mourad-Effendi, né le 21 septembre 1840, avait alors dix-neuf ans, donc dix seulement de moins que son oncle Abdul Azis, appelé à occuper le trône. Cet oncle l'avait réduit à vivre à l'écart et le faisait surveiller de près, ayant projeté de modifier la loi de succession au profit de son fils aîné, Youssouf-Effendi.

La vie solitaire à laquelle Mourad se trouvait condamné, a, paraît-il, été très-favorable au développement intellectuel de ce prince, à qui son père, qui l'affectionnait particulièrement, avait fait donner une excellente éducation, en partie par des maîtres Européens, en partie par des Turcs, élevés à l'européenne.

En effet, il parle, dit-on, assez bien le français et l'anglais, et a lu les principaux auteurs qui ont écrit dans ces deux langues ; il connait l'histoire, non-seulement de son pays, mais des principaux États de l'Europe et de l'Asie. Comme sa pension était fort maigre, il a été élevé dans des principes de stricte économie. Il n'est point porté à la polygamie, et n'a que trois épouses. Il affectionne vivement la première, qui est une femme d'environ vingt-six ans, fort distinguée et excellente ménagère.

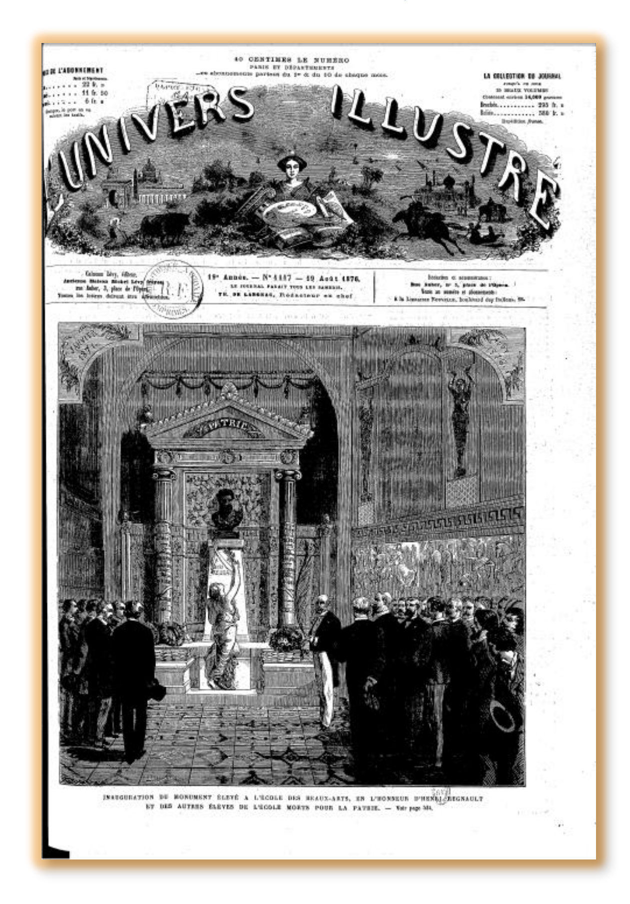
Elle n'a pas eu d'enfants. L'une des deux autres sultanes est mère du prince SalaEddin, âgé de dix ans, et l'autre d'une petite princesse de quatre ans.

D'après des personnes qui ont pu en juger "de visu," le nouveau Commandeur des Croyants est de taille élevée ; son visage est pâle, son œil clair et doux ; mais il est loin de jouir d'une santé robuste. On le dit doué d'un bon caractère, quoique un peu fantasque et primesautier. Il est certain que tout cela constitue un ensemble où les qualités dominent. Quelle sera l'influente de ces qualités sur le sort de la Turquie? l'avenir nous l'apprendra.

Ajoutons que le nom de Mourad est le même que celui d'Amurat. Parmi les quatre sultans qui l'ont porté, il en est deux qui se sont rendus célèbres: Amurat Ier, le conquérant d'Andrinople, et Amurat II, le vainqueur de Varna, lequel assura la domination des Turcs sur les Balcans et fut le père de ce Mahomet II qui prit Constantinople en 1454.

Source : « Le nouveau sultan des Turcs », *L'Illustration Européenne*, édition du 8 juillet 1876, N°35, 6e année, prop. Henri Bogaerts, Bruxelles, Belgique. Page de couverture. (420 mots)

« Évènements d'Orient », L'Univers illustré, 19 août 1876


40 CENTIMES LE NUMÉRO
PARIS ET DÉPARTEMENTS

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

19e Année. — N° 1117 — 19 Août 1876.
LE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.

INAUGURATION DU MONUMENT ÉLEVÉ A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS, EN L'HONNEUR D'HENRI REGNAULT ET DES AUTRES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE MORTS POUR LA PATRIE.

Évènements d'Orient

La guerre qui ensanglante la presqu'île des Balkans préoccupe toujours vivement le public. Fidèle à sa coutume de donner une large place à tous les sujets d'actualité qui peuvent intéresser ses lecteurs, l'Univers illustré continue la série de ses gravures consacrées aux événements d'Orient. Ces dessins sont à la fois émouvants et pittoresques ; nous sommes donc convaincus que nos abonnés nous sauront gré des efforts que nous faisons pour mettre sous leurs yeux An nombreux épisodes de la lutte entre les Slaves et les Turcs.

Voici d'abord des Slaves quittant Constantinople. Ils ne peuvent rester insensibles à l'appel de leurs frères qui luttent avec le plus ardent patriotisme contre l'ennemi héréditaire Dans quelques jours, sans doute, ils seront sur les champs de bataille, en face des bachi-bozouks et des Circassiens. Du reste, le fanatisme musulman prend chaque jour un développement plus redoutable à Constantinople, et parmi les familles chrétiennes qui possèdent des ressources suffisantes beaucoup s'empressent de se mettre à l'abri des dangers qui les menacent.

Au-dessous vous voyez des recruteurs Ottomans parcourant les rues de Stamboul au bruit du tambour et de la trompette, afin de réunir des volontaires pour « la guerre sainte ». Sur le drapeau que porte le chef de la bande sont inscrits des versets du Coran destinés à exciter la haine des vrais croyants contre les giaours.

Au bas de la page, nous apercevons de lourds chariots transportant des bagages pour l'armée turque. Ces primitifs véhicules, traînés par des bœufs, doivent mettre un temps considérable pour arriver à destination. Mais cela ne préoccupe guère les autorités, qui savent de quelle façon les nizams, aussi bien que les irréguliers, trouvent leur subsistance dans les villages rayas.

Deux autres gravures montrent : l'une, des prisonniers serbes dans la citadelle de Widdin ; l'autre, le pacha de cette ville interrogeant des insurgés bulgares. Ces infortunés, en haillons et chargés de chaînes, conservent une fière altitude devant ce gros Turc qui fume-tranquillement son cigare et qui, d'un geste, va les envoyer à la potence.

En terminant, nous voulons parler du comité philanthropique fondé à Bucharest par les dames bulgares de la Roumanie.

Ce comité est constitué dans le but de recevoir les dons des personnes charitables, et de les distribuer aux malades et aux blessés en Bulgarie et en Serbie, à ceux dont les Circassiens et les bachi-bozouks turcs ont incendié les maisons et pillé les biens. Le comité lâchera aussi de racheter les femmes et les enfants vendus comme esclaves.

La liste de tous les dons, petits ou grands, que le comité recevra, sera publiée dans les

journaux bulgares et roumains qui voudront bien prêter leur concours à cette œuvre de charité chrétienne. II sera rendu compte dans les mêmes journaux de l'emploi qui aura été fait de ces dons. — Les offrandes peuvent être adressées à Bucharest, à Mme Elislief, présidente du comité, ou à Mme Kinka Stancovici, caissière.

Le touchant appel des dames bulgares de la Roumanie sera entendu en France, nous ne voulons pas en douter.

X. DACHÈRES.

Source : DACHÈRES, X. « Évènements d'Orient », *L'Univers illustré*, édition du 19 août 1876, N°1117. Page 534. (503 mots)

« Abd-ul-Hamid ». Le Monde Illustré, 9 septembre 1876


LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS | BUREAUX 13, QUAI VOLTAIRE | DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1013 — 9 Sept. 1876

FÉLICIEN DAVID, décédé à Saint-Germain

Abd-ul-Hamid

Nous avons pu nous procurer la photographie du nouveau sultan, et nous le représentons tel que la foule l'a vu et acclamé, ces jours derniers, à Constantinople.

Abd-ul-Hamid, ou Hamid II, est le second fils du sultan Abd-ul-Medjid ; né, le 22 septembre 1842, d'une esclave kurde, il fut, plus tard, adopté par la seconde femme de son père. Il fut question de l'envoyer faire ses études à notre École polytechnique, mais ce projet ne fut pas mis à exécution, et il ne vint à Paris qu'avec son frère Mourad, accompagnant leur oncle, en 1867.

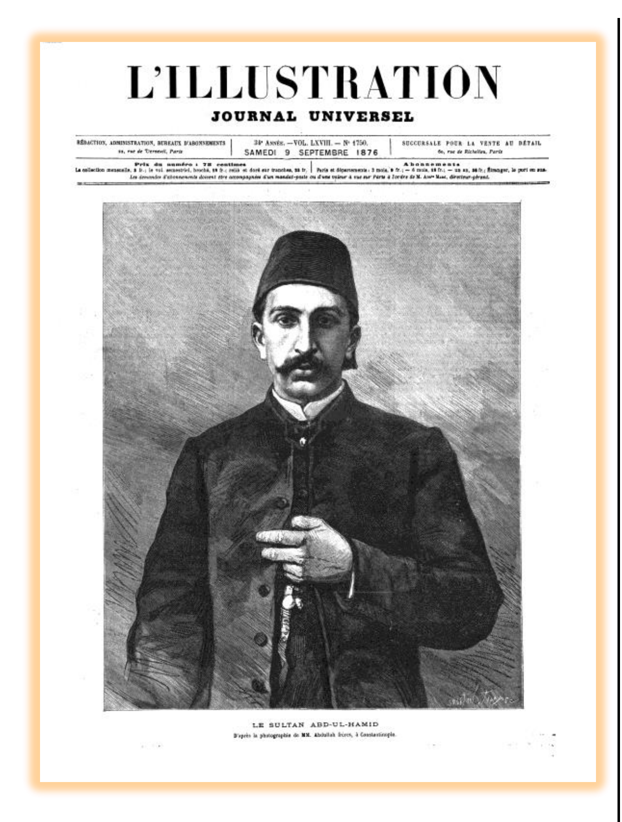
Tenu, depuis, à l'écart comme son frère, par l'ombrageux Abd-ul-Aziz, il restait également sur une grande réserve depuis la maladie de Mourad, vivant très sobrement avec sa première femme et ses deux enfants.

On dit le nouveau sultan très-fort au physique, grâce à des exercices gymnastiques dans lesquels il excelle ; on le croit très-instruit, surtout en histoire et en géographie, sciences qu'il cultive avec passion, ainsi que la mécanique. Il possèderait assez bien le français, au moyen duquel il a étudié notre Révolution.

Comme caractère, il serait très-entier dans ses idées tenant beaucoup de son grand-père Mahmoud le réformateur. On fonde donc un certain espoir sur le nouveau souverain qui, en présence des divisions de son pays qui se reflètent dans le ministère actuel, aura bientôt à trancher bien des questions.

Source : « Abd-ul-Hamid ». *Le Monde Illustré, journal hebdomadaire*, 20e année, n°1013, édition du 9 septembre 1876, Paris. Page 166, 168. (229 mots)

« Le nouveau sultan », L'Illustration, 9 septembre 1876



L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

RÉDACTION, ADMINISTRATION, BUREAUX D'ABONNEMENTS | 34e Année. — VOL. LXVIII. — N° 1750. SAMEDI 9 SEPTEMBRE 1876 | SUCCURSALE POUR LA VENTE AU DÉTAIL 60, rue de Richelieu, Paris

Prix du numéro : 75 centimes | Abonnements

LE SULTAN ABD-UL-HAMID

D'après la photographie de MM. Abdullah frères, à Constantinople.

Le nouveau sultan

Une nouvelle révolution vient d'avoir lieu à Constantinople. Elle n'a surpris personne, car depuis un mois elle était prévue et annoncée. Cette révolution a eu lieu le 31 août dernier.

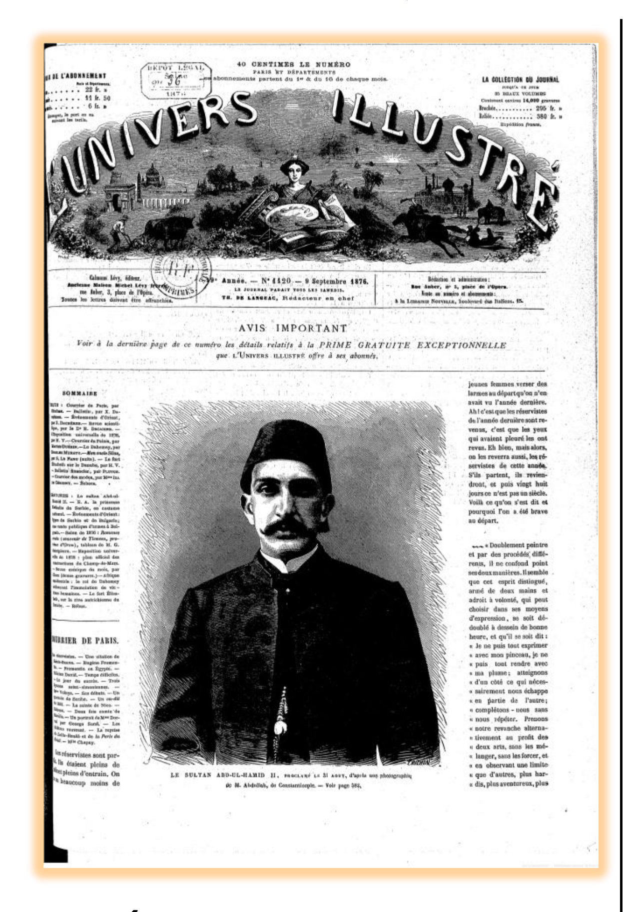
La cruelle maladie dont le sultan Mourad Khan a été atteint dès le dixième jour de son avènement au trône, dans les circonstances que l'on sait, et qui n'a fait que s'aggraver depuis, l'ayant mis dans l'impossibilité de tenir plus longtemps les rênes de l'empire, le sultan Hamid II, héritier présomptif du trône, a été proclame empereur de Turquie, en vertu du fetva rendu par le cheik-ul-Islam, et conformément aux lois qui règlent l'exercice de la souveraineté dans l'empire.

Le nouveau sultan était allé dans la matinée au sérail de Top Capou pour la cérémonie, après laquelle il s'est rendu au palais au bruit des salves d'artillerie, tandis que l'on « installait » nous apprend le télégraphe, au palais de Tchéragan, le sultan dépossédé.

Abd-ul-Hamid est le frère de Mourad et le second des enfants mâles du sultan Abd-ul-Medjid, qui a eu sept fils et huit filles. Le nouveau sultan est né le 22 septembre 1842. Il est donc âgé de trente-quatre ans.

Source : « Le nouveau sultan », *L'Illustration: Journal universel,* / 68. 1876 = Juli - Dez., 34e année, volume LXVIII, N°1750, Samedi 9 septembre 1876, Paris, Chevalier, 1876. URL : http://opacplus.bsb-muenchen.de/title/9370141/ft/bsb11326203?page=176. Page 166.

« Évènements d’Orient », L'Univers illustré, 9 septembre 1876



40 CENTIMES LE NUMÉRO

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Les abonnements partent du 1er & du 16 de chaque mois.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

LA COLLECTION DU JOURNAL

Brochée........... 295 fr.

Reliée........... 380 fr.

Expédition franco.

Calmann Lévy, éditeur. Ancienne Maison Michel Lévy frères, rue Auber, 3, place de l'Opéra. Toutes les lettres doivent être affranchies.

19e Année. — N° 1120 — 9 Septembre 1876.

LE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.

TH. DE LANGEAC, Rédacteur en chef

Rédaction et administration : Rue Auber, n° 3, place de l'Opéra.

AVIS IMPORTANT

Voir à la dernière page de ce numéro les détails relatifs à la PRIME GRATUITE EXCEPTIONNELLE que L'UNIVERS ILLUSTRÉ offre à ses abonnés.

SOMMAIRE

LE SULTAN ABD-UL-HAMID II, PROCLAMÉ LE 31 AOUT, d'après une photographie de M. Abdullah, de Constantinople. — Voir page 582.

Évènements d’Orient

Le dernier jour du mois d'août, un important événement s'est accompli à Constantinople. Mourad V a été déposé, en vertu d'un décret (fetva) rendu par le Cheikh-ul-Islam. Son frère a été proclamé sultan, sous le nom d'Abd-ul-Hamid II. Ce n'est pas là un coup, de théâtre, car depuis plusieurs semaines le bruit était généralement répandu que le ministère ottoman regardait ce parti comme indispensable, par suite de l'état physique et mental de Mourad V.

Abd-ul-Hamid II, second fils d'Abd-ul-Medjid, a deux ans de moins que son frère. Il est né le 22 septembre 1842. Les journaux dévoués à la Turquie assurent qu'il est intelligent, énergique et non hostile aux réformes. Mais nous avons bien le droit d'attendre les faits pour nous former une opinion sur le nouveau commandeur des croyants : nous n'oublions pas que ces moines feuilles ont parlé en termes non moins favorables de l'ivrogne hébété qui vient d'être enfermé dans le palais de Tchéragan, de sinistre mémoire, après avoir occupé pendant trois mois le trône des padischahs.

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs le portrait du nouveau sultan, gravé d'après une photographie que nous avons fait venir de Constantinople. Disons maintenant quelques mois des autres dessins que nous consacrons aux événements d'Orient. Et d'abord nous signalerons le portrait de S. A. la princesse Nathalie Obrenovitch, revêtue du costume national serbe. La femme du prince Milan aime à se montrer ainsi habillée à la population de Belgrade, qui lui a voué la plus vive sympathie, depuis qu'elle l'a vue se rendre aux ambulances et soigner les blessés avec une touchante sollicitude.

Voici maintenant des types de Serbie et de Bulgarie. Les Serbes et les Bulgares, animés d'une haine commune contre l'oppresseur de leur patrie, contre l'ennemi juré de leur foi, n'ont pas la même origine. Les Serbes appartiennent à la race slave proprement dite, tandis que les Bulgares forment un peuple de la famille scythique, qui habita d'abord les rives du Volga, où la ville de Bolgari témoigne encore de leur séjour. L'histoire nous apprend qu'il y eut trois-royaumes bulgares. Cette race occupa la Mésie en-679, et constitua un Étal qui dura trois siècles, mais qui devint tributaire des Russes en 968, puis fut réuni à l'empire grec par Jean Zimiscès.

En 980, un deuxième royaume bulgare fut fondé en Macédoine, par Sisman, et exista jusqu'en 1018, époque où il fut renversé par Basile II, après une guerre de trente-sept ans. En 1186 commença le troisième royaume, qui se composait de la partie de la Bulgarie au sud du Danube. Il eut cinq rois et finit en 1396 par la mort du roi Sisman, qui fit tuer le sultan Bajazet Ier.

Les Bulgares se livrent presque exclusivement à l'agriculture ; ils sont laborieux el patients. Pour les pousser à la révolte, il n'a fallu rien moins que les

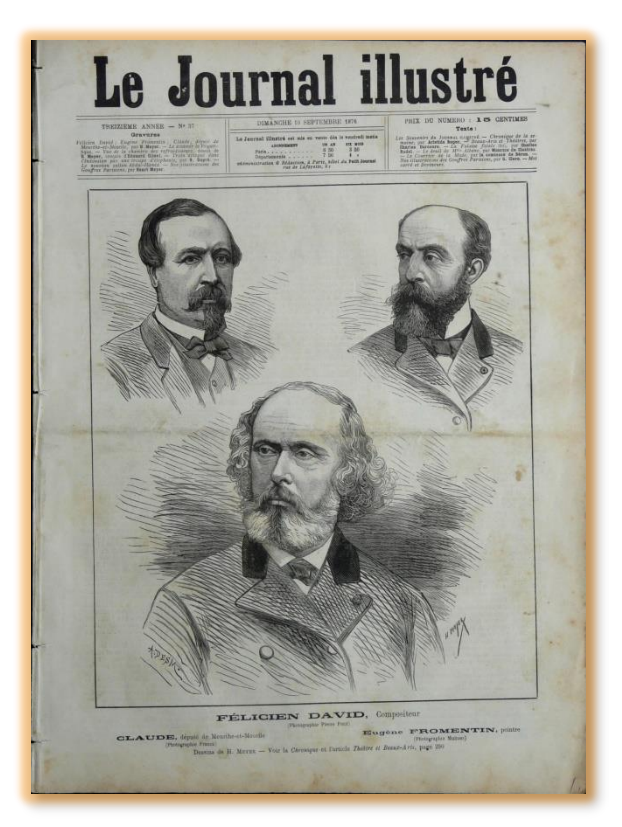
persécutions et les exactions odieuses des Turcs.

Une dernière planche fait, assister à une vente publique d'armes à Belgrade. Ce sujet peut se passer de commentaires, car les Serbes viennent de donner sur les champs de bataille d'éclatantes preuves de leur patriotisme. Leur récente défaite devant Alexinatz n'a pas diminué l'estime que leur porte l'Europe ; car on sait que Tchernaïeff avait devant lui une armée bien supérieure en nombre à la sienne.

X. DACHÈRES.

Source : DACHÈRES, X. « Évènements d'Orient », *L'Univers illustré*, édition du 9 septembre 1876, N°1120. Page de couverture et p. 582. (546 mots)

« Chronique de la semaine », Le Journal illustré, 10 septembre 1876



Le Journal illustré

TREIZIÈME ANNÉE — N° 37

DIMANCHE 10 SEPTEMBRE 1876

PRIX DU NUMÉRO : 15 CENTIMES

FÉLICIEN DAVID, Compositeur

CLAUDE, député de Meurthe-et-Moselle

Eugène FROMENTIN, peintre

Chronique de la semaine

Il est si difficile d'avoir des nouvelles précises de la Serbie, que l'on n'ose vraiment pas en donner de Constantinople.

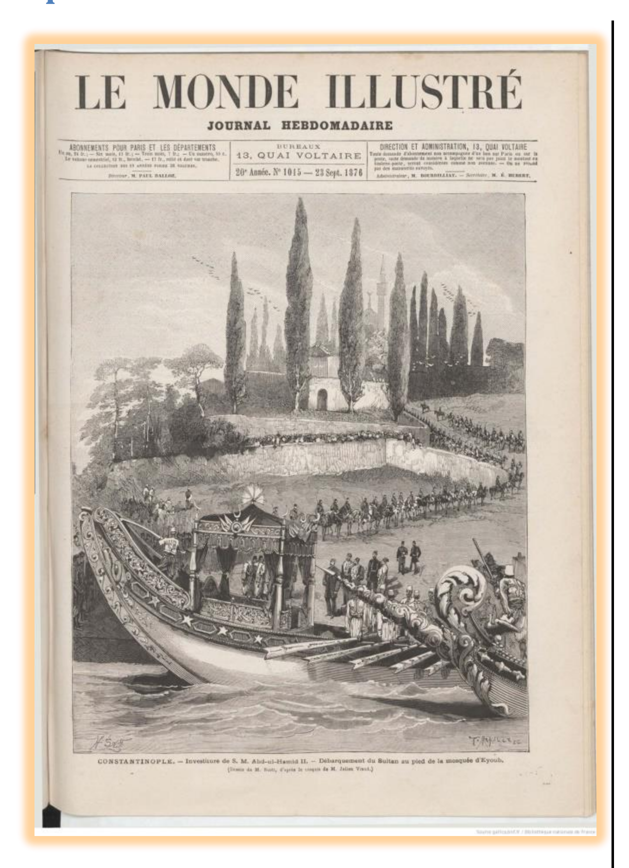
Nous savons pourtant, à n'en plus douter, qu'au sultan-fantôme qui se nommait Mourad V, a succédé un monarque plus vivant, Abdul-Hamid, dont nous publions aujourd'hui le portrait authentique.

Le nouveau sultan, il est vrai, ne s'est encore signalé par aucune action d'éclat, aucune mémorable prouesse. Son existence s'est écoulée, comme celle de ses prédécesseurs, dans la mollesse et l'oisiveté du sérail ; mais en dépit de la charge écrasante qu'il vient d'accepter, Abdul-Hamid, s'il n'a pas laissé son intelligence et son énergie s'évaporer avec les parfums du harem, peut encore devenir un grand prince, et sauver un empire croulant de tous côtés.

Aristide ROGER.

Source : ROGER, Aristide. « Chronique de la semaine », *Le Journal illustré*, édit. Petit Journal, 61 rue Lafayette, Paris ; édition du 10 septembre 1876, N°37, 13e année, 8 pages (pp. 289-296), 27,5 x 37,5 cm. Pages 290, 296. (126 mots)

« L’Investiture du Sultan Abd-ul-Hamid (Kilidj-Alai) ». Le Monde Illustré, 23 sept. 1876



NOS GRAVURES
L’Investiture du Sultan Abd-ul-Hamid (Kilidj-Alai)

Cette cérémonie imposante a eu lieu le 7 septembre avec beaucoup d'éclat et au milieu d’un concours immense de spectateurs. Dès le matin, presque toute la population de la capitale était en mouvement, et dans les rues on voyait des groupes nombreux se dirigeant vers Edirné-Capou et Eyoub, afin de saluer le nouveau souverain sur son passage. Vers midi, le sultan quittait le palais de Dolma Baghtché et se rendit par mer à Eyoub, où l'attendait le corps des ulémas et les hauts dignitaires de l’État. Deux caïques a sept paires de rames ouvraient la marche ; puis venait le caïque de parade, dans lequel Sa Majesté avait pris place avec quatre personnages de sa suite ; ensuite on voyait une autre embarcation semblable portant les princes de la famille impériale, et deux autres caïques du palais. La flottille, saluée par l'artillerie des navires turcs et étrangers couverts de pavois et par les hourras des matelots rangés sur les vergues, se dirigea vers Eyoub au son de la musique des troupes échelonnées à Tophané, à la pointe du Seraï et sur le quai de l'Amirauté. Dans la mosquée d’Eyoub, après les prières d'usage, le délégué du Hunkar Mollah de Koniah ceignit Sa Majesté du sabre d'Othman, et, après cette cérémonie et la visite (ziaret) aux sanctuaires attenant à la mosquée, le sultan monta sur un magnifique cheval blanc richement caparaçonné d'or, et accompagné de tout le corps des ulémas et d'un grand nombre d'officiers supérieurs et de hauts fonctionnaires, il se rendit au palais de Top Capou. Sur tout le long parcours, depuis Eyoub jusqu'au Babi-Houmayoun, des bataillons de ligne, de rédifs, de zaptiés, ainsi que les élèves des écoles militaires, faisaient la haie et contenaient l'immense foule de curieux. En tête du cortège marchait une escouade de zaptiés à cheval et quelques peiks du palais en uniforme rouge et avec kalpaks à panache ; puis venaient six des plus beaux chevaux de selle de Sa Majesté, richement caparaçonnés et conduits par des palefreniers en livrée. Ensuite on voyait arriver par petits groupes les officiers, fonctionnaires civils et ulémas en grande tenue et à cheval, accompagnés de leurs domestiques et *saïs*. Chaque groupe était précédé d'un peik en livrée du palais, qui réglait la marche du cortège ; l'ordre de la marche était disposé de façon que les fonctionnaires les plus anciens en grade étaient les plus rapprochés de la personne du souverain. L'aspect de cette longue file de chevaux superbes, splendidement caparaçonnés et portant des cavaliers richement vêtus d'uniformes divers, était des plus imposants. On remarquait surtout les magnifiques robes du clergé musulman, de couleur café, violette et verte, selon le grade que les ulémas occupent dans la hiérarchie ecclésiastique. Enfin parut le cheikh-ul-islam, suivi d'un grand nombre de domestiques à pied, et puis, au milieu d'une double file de gardes du corps à pied en uniforme rouge et coiffés de kalpaks à

panache, le sultan Abd-ul-Hamid à cheval, en tunique bleu foncé, richement brode d'or. Sa Majesté, qui était accueillie sur son passage par l'hymne national et les hourras des soldats, portait le cordon vert de l'Osmanié et un simple fez sans aigrette. Le cortège, après être entré en ville par la porte d'Edirné-Capou, dans le voisinage de laquelle trois tentes avaient été dressées pour le corps diplomatique, s'achemina vers Babi-Humayoun en passant par le Divan Youlou. À Sultan-Mahmoud-Turbessi, le sultan s'arrêta quelques minutes pour prier sur la tombe de son grand-père Mahmoud, puis le cortège reprit sa marche et arriva vers les dix heures à la turque à Top-Capou, ou le nouveau souverain fut salué par une salve de vingt et un coups de canon. Après avoir pris quelques instants de repos au palais de Seraï-Bournou, le sultan s'y embarqua vers les onze heures et rentra à Dolma-Baghtché au milieu de nouvelles salves d'artillerie. Le soir, la capitale et les villages de la banlieue étaient brillamment illuminés.

On comprend que nous nous soyons étendus sur cette curieuse cérémonie, que *le Monde illustré* n'a pas encore eu l'occasion de traiter ; nous avons été admirablement servis par nos zélés correspondants, dont la tâche était extrêmement difficile et délicate, surtout en ce qui concerne l'intérieur de la mosquée sacrée d'Eyoub, où un chrétien n'est censé jamais entrer. Nous avons donc choisi surtout, parmi tous ces envois, ceux qui représentent ce sanctuaire encore ignoré, en diminuant l'importance de ceux qui sont du domaine public, tel que: le sultan Abd-ul-Hamid II se rendant à la mosquée d'Eyoub. Le spectacle en est cependant admirable au milieu de cette immense flottille de navires de toute forme et de toute nationalité, pavoisés pour la grande circonstance, et de cette innombrable foule bariolée qui encombre les barques et les quais, et enfin devant ce décor unique au monde de la Corne d'Or, où palais, dômes et minarets émanent éclatants d'une luxuriante végétation, sous le plus pur bleu du ciel.

Ces caïques de gala sont des merveilles.

Nagés par vingt-six rameurs, leurs formes ont l'élégance originale de l'Orient ; ils sont d'une grande magnificence, entièrement ciselés et dorés et portent à l'avant un aigle et un éperon d'or. La livrée des laquais de la cour est verte et orange, couverte de dorures. Le trône du sultan, orné de plusieurs soleils, est placé sous un dais rouge et or ; le dais est entouré d'une balustrade d'argent finement découpée et surmonté d'un grand soleil d'or. Les bateliers rament de· bout et se prosternent chaque fois qu'ils retirent de l'eau leurs avirons dorés. - Nous retrouvons ces caïques à l'arrivée du sultan au pied de la mosquée d'Eyoub. Le sultan est reçu là par quelques grands dignitaires et suit, entre deux haies de cavaliers richement ornée, le chemin qui conduit au vieux temple sacré.

La mosquée d'Eyoub, située au fond de la Corne d'Or, fut construite sous Mahomet II, sur l'emplacement du tombeau d'Eyoub, compagnon de Mahomet ; l'accès en est de tout temps interdit aux chrétiens, et les abords même n'en sont pas sûrs pour eux.

Ce monument est construit en marbre blanc ; il est situé dans un lieu solitaire, à la campagne, et entouré de cimetières de tous côtés. On voit à peine son dôme et ses minarets sortant d'une épaisse verdure de platanes gigantesques et de cyprès séculaires. Les chemins de ces cimetières sont très ombragés et sombres, dallés en pierre ou en marbre, chemins creux pour la plupart. Ils sont bordés d'édifices de marbre, dont quelques-uns sont fort anciens ; leur blancheur inaltérable tranche sur les teintes foncées des cyprès.

Des centaines de tombes dorées et entourées de fleurs se pressent à l'ombre le long de ces sentiers ; ce sont Les tombes des grands dignitaires musulmans, des anciens pachas et des cheikh-ut-islam. Nous avons une gravure montrant Abd-ul-Hamid pénétrant dans la mosquée d'Eyoub. Les musulmans seuls, et les musulmans de distinction, sont admis à la cérémonie du sacre (prise du sabre d'Othman).

Pour arriver au sanctuaire d'Eyoub, il faut traverser deux grandes cours plantées d'énormes platanes abritant des tombeaux dont l'accès est absolument interdit aux étrangers. Malgré cette interdiction, on verra, par les détails précis de nos gravures, que le Monde Illustré a su prononcer le fameux : *Sesam, ouvre-toi!* de certain conte arabe.

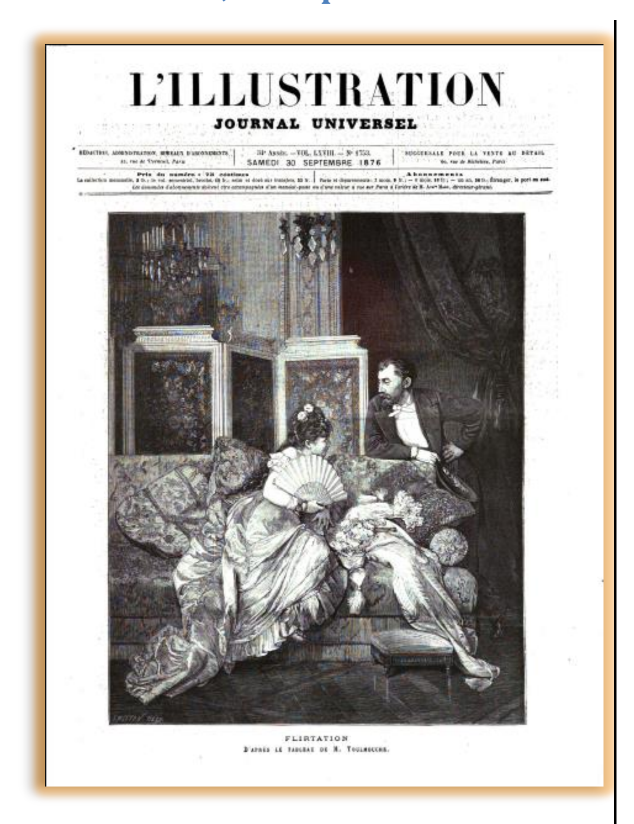
Le sultan venant de ceindre le sabre d'Othman dans la mosquée d'Eyoub est donc, avec la précédente, une page des plus curieuses que nous certifions des plus exactes. Cela nous dispensera de la décrire davantage, pas plus que celle, non moins curieuse, représentant le cortège du sultan à sa sortie de la mosquée. C'est un costume bizarre que celui de ces hallebardiers à tunique rouge, à pantalon bleu et à chapeau conique en velours cramoisi, orné d'un soleil d'or et surmonté d'une gigantesque aigrette ou plumet. Le sultan est absolument ombragé par ces coiffures grotesques.

Le cortège du sultan dans les rues de Constantinople a été décrit longuement plus haut. Nous avons choisi l'endroit où la foule se montre le plus compacte et où sont les plus longues estrades dressées pour les personnes de distinction et pour les darnes turques.

Il y a là un grand contraste entre ces fêtes et les horreurs que contenait notre dernier numéro. Puisse le nouveau sultan inaugurer une ère de pacification et de modération pour l'avenir, puisse l'armistice volontaire devenir sérieux, et nous permettre d'effacer de notre journal la rubrique trop souvent mise ici en vedette : guerre turco-serbe.

Source : « L'Investiture du Sultan Abd-ul-Hamid (Kilidj-Alai) ». Le Monde Illustré, journal hebdomadaire, 20ème année, N°1015, 23 septembre 1876, Paris. Page 198. (1436 mots)

« La cérémonie d’investiture ou la prise du sabre à Constantinople », L’Illustration, 30 septembre 1876


L’ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

SAMEDI 30 SEPTEMBRE 1876

FLIRTATION

La cérémonie d’investiture ou la prise du sabre à Constantinople

La cérémonie de la prise du sabre est en Turquie ce qu’est pour nous le couronnement d’un monarque. Le cheik des derviches mevlevis de Koniah attache à la ceinture du nouveau sultan un sabre ayant appartenu à Othman, le fondateur de la dynastie actuelle : c’est la consécration de son titre de successeur des Khalifes.

Cette cérémonie a lieu à la mosquée d’Eyoub, située presque au fond de la Corne d’or, le port de Constantinople. Cette mosquée, la plus vénérée de Stamboul, est construite à la place même où, suivant la légende, fut retrouvé, lors de la prise de la ville, le corps du compagnon et disciple du prophète, Eyoub Ansari, qui y fut tué au siège de 668.

Nos donnons trois dessins représentant les scènes extérieures auxquelles a donné lieu la cérémonie, non les autres, car l’intérieur de la mosquée où elles se sont passées n’est accessible qu’aux personnages faisant partie du cortège officiel.

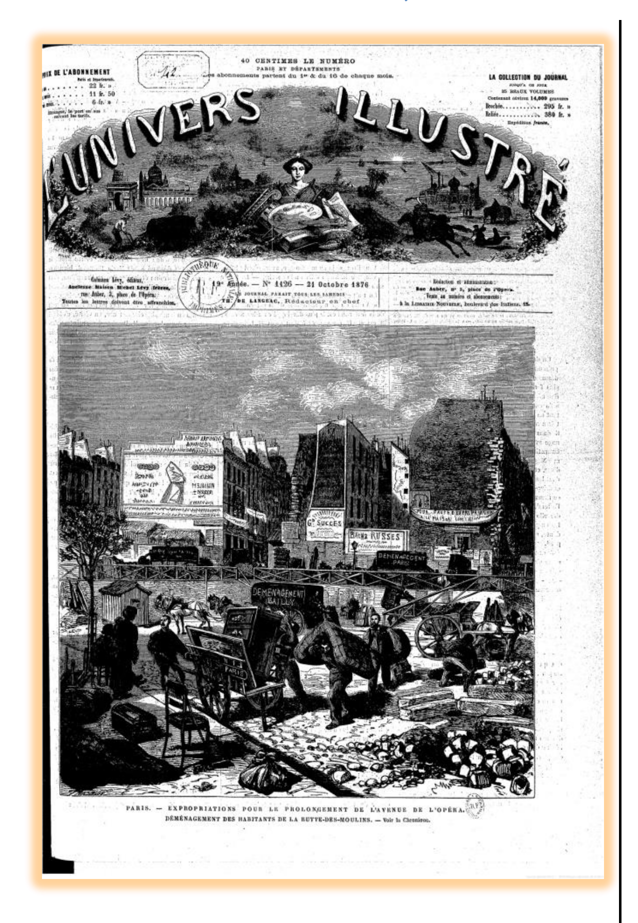
Le premier représente le débarquement du sultan à l’échelle d’Eyoub. Il était parti du palais de Dolma-Bagtché, située sur la rive gauche du Bosphore. Il montait son caïque de parade à treize paires de rames, lequel était précédé de quatre caïques de gala et suivi de trois. Le caïque du sultan est peint en blanc et doré. Sur sa proue un aigle, également doré, déploie ses ailes. Sur l’arrière est le trône en velours cramoisi, surmonté d’un dais. Un cheval arabe, de robe blanche, très brillamment harnaché, tenu en main sur le quai, attendait Abdul-Hamid.

Notre deuxième dessin représente la sortie du sultan de la mosquée d’Eyoub après la cérémonie. À ce moment, il montait le cheval dont nous venons de parler un peu plus haut. Devant lui s’avançaient d’abord des soldats, puis des fonctionnaires civils, des officiers supérieurs, le corps des Ulémas, les ministres, le chef des eunuques noirs, les grands Ulémas, le cadi de Stamboul, les grands juges de Roumélie et d’Anatolie, l’ancien chérif de la Mecque, enfin Midhat-Pacha et le Cheik-ul-islam, tous à cheval. Derrière le sultan marchait son beau-frère Mahmoud-Pacha, suivi lui-même d’une troupe de chambellans. Des soldats à pied et à cheval fermaient le cortège, que notre troisième dessin nous montre passant devant la mosquée de Mehemmed.

Cette cérémonie de la prise du sabre a clos la série des fêtes auxquelles a donné lieu, à Constantinople, le dernier changement de règne.

Source : « La cérémonie d’investiture ou la prise du sabre à Constantinople », *L’Illustration: Journal universel,* / 68. 1876 = Juli - Dez., 34e année, volume LXVIII, N°1753, Samedi 30 septembre 1876, Paris, Chevalier, 1876. URL : http://opacplus.bsb-muenchen.de/title/9370141/ft/bsb11326203?page=224. Page 212-214, 216. (402 mots)

« Évènements d'Orient », L'Univers illustré, 21 octobre 1876


40 CENTIMES LE NUMÉRO
PARIS ET DÉPARTEMENTS
Les abonnements partent du 1er & du 16 de chaque mois.

LA COLLECTION DU JOURNAL
Contenant environ 14,000 gravures
Brochée.......... 295 fr.
Reliée.......... 380 fr.
Expédition franco.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Calmann Lévy, éditeur,
Ancienne Maison Michel Lévy frères,
rue Auber, 3, place de l'Opéra.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

19e Année. — N° 1126 — 21 Octobre 1876
LE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS
TH. DE LANGEAC, Rédacteur en chef

Rédaction et administration :
Rue Auber, n° 3, place de l'Opéra.

PARIS. — EXPROPRIATIONS POUR LE PROLONGEMENT DE L'AVENUE DE L'OPÉRA.
DÉMÉNAGEMENT DES HABITANTS DE LA BUTTE-DES-MOULINS. — Voir la Chronique.

Évènements d'Orient

Dans une de nos gravures, on voit le sultan Abd-ul-Hamid sortant de la mosquée d'Eyoub, où il vient de faire sa prière sur le tombeau du compagnon de Mahomet. Une estrade a été dressée peur les dames turques admises à l'honneur de contempler les traits augustes du padischah. En avant de celui-ci caracolle le Cheik-ul-Islam, Haïroulah-Éffendi. À droite et à gauche, des chambellans font brûler des parfums d'Arabie dans des cassolettes d'argent. Les gardes du corps, somptueusement équipés, forment la haie. Le sultan, qui ne solde pas les intérêts de sa dette, sait trouver les sommes nécessaires pour payer les uniformes brodés, les panaches exubérants et les hallebardes dorées des gardes de son palais.

Le successeur de Mourad V pratique sa religion avec une ardeur qui doit lui mériter toutes les sympathies des ulémas et des softas.

Une correspondance de Constantinople, adressée à la France, contient sur ce sujet d'intéressants détails. Chaque jour, le sultan va faire sa prière, soit au sanctuaire du Prophète, soit au tombeau de Mahomet II « le Conquérant ».

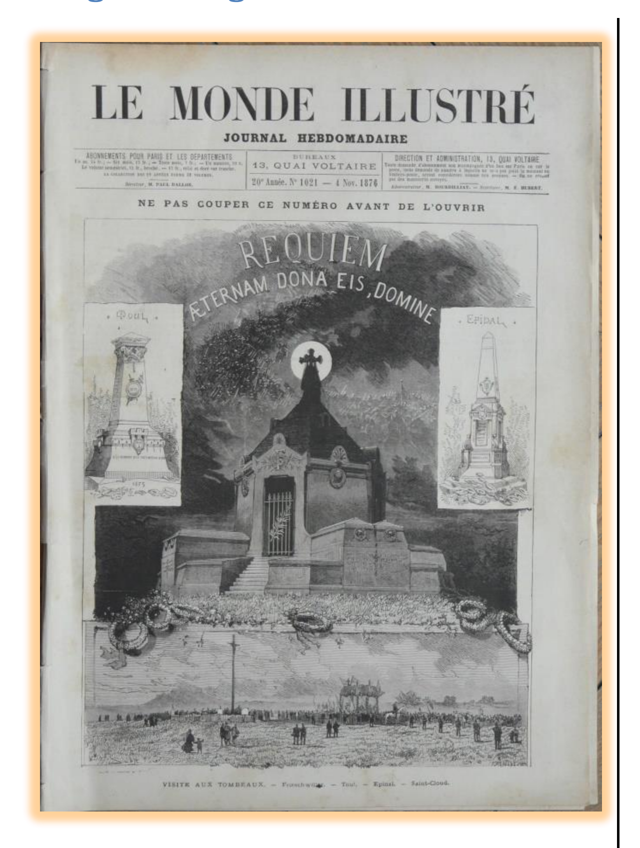
À l'occasion de la quinzième journée du Ramazan, il s'est rendu à Top-Capou, et il a ordonné que le Hirkaï-Chérif (manteau du Prophète) fût, jusqu'à la veille du Baïram exposé à la vénération des Musulmans. La cérémonie a eu lieu en grande pompe. Le grand-vizir, le Cheik-ul-Islam tous les ministres, les hauts fonctionnaires de l'État, ainsi que les officiers de terre et de mer, étaient convoqués à cette solennité.

Avant de terminer, nous voulons dire quelques mots des planches que nous consacrons à la ville de Belgrade. Nous avons donné récemment une description de cette ville : il nous suffira de faire remarquer que la vue générale contenue dans ce numéro est prise de la rive autrichienne du Danube. Quand on est à Semlin, la capitale de la Serbie présente un aspect très pittoresque. Les rues, sur une étendue considérable, s'étendent entre le fleuve et le massif escarpé ou est bâtie la citadelle, puissante forteresse que le gouvernement du prince Milan a armée d'artillerie de gros calibre.

A. DARLET

Source : DARLET, A. « Évènements d'Orient », L'Univers illustré, édition du 21 octobre 1876, N°1126. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5737313b.item. Page 678.

« Le général Ignatieff », Le Monde Illustré, 4 novembre 1876


LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

BUREAUX 13, QUAI VOLTAIRE

20e Année. N° 1021 — 4 Nov. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

NE PAS COUPER CE NUMÉRO AVANT DE L'OUVRIR

VISITE AUX TOMBEAUX. — Froeschwiller. — Toul. — Epinal. — Saint-Cloud.

Le général Ignatieff

L'importance qui s'attache à l'entrevue de l'ambassadeur russe avec le sultan met en évidence ce grand fonctionnaire, qui a joué un rôle si considérable sous le règne d'Abd-ul-Aziz ; nous nous sommes donc procuré les documents nécessaires pour le représenter dans la présentation de ses lettres de créance à S. M. Abd-ul-Hamid, à son retour de la cour de Livadia. Notre correspondant, présent seulement à la fin de la cérémonie, n'est pas très-sûr que lesdites lettres, enveloppées dans leur sac carré à glands d'or, aient été remises par l'ambassadeur lui-même au sultan ; c'est souvent un premier secrétaire qui se charge de ce soin. On nous excusera d'avoir voulu spécifier cet acte pour rendre notre gravure plus intéressante. Les personnages présents seraient, dit-on, de la plus grande ressemblance, le général Ignatieff surtout.



Nous compléterons prochainement cette gravure par des détails fort intéressants sur ce qui précède et ce qui suit ces grandes réceptions et sur l'intérieur du palais de Dolma-Baktché.

Source : « Le général Ignatieff », *Le Monde Illustré*, édition du 4 novembre 1876, N°1021. Pages 294.

« Ouverture du Parlement Impérial ottoman », Le Monde Illustré, 31 mars 1877


LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS | BUREAUX 13, QUAI VOLTAIRE | DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

21e Année. N° 1042 — 31 Mars 1877

OUVERTURE DU PARLEMENT TURC. — Arrivée des députés et grands dignitaires de l'État à la porte de Dolma-Backtché.

NOS GRAVURES
Ouverture du Parlement Impérial ottoman

Le 19 mars dernier, le Sultan a reçu au palais de Dolma-Bagtché, les membres du premier parlement ottoman réunis à Constantinople pour la session qui a commencé le lendemain, 20 mars.

La cérémonie a eu lieu dans la grande salle de réception du palais. À l'une des extrémités de la salle s'élevait le trône d'or du Sultan. Des deux côtés de la salle de riches tapis étaient étendus pour marquer la place des ministres, des hauts fonctionnaires et des dignitaires de l'Empire. Au centre de la salle, on avait placé des bandes de tapis transversales, qui marquaient la place des sénateurs, à droite, en face de Sa Majesté, et des députés à gauche. Au-delà du tapis, les hallebardiers impériaux formaient une ligne rouge et or rehaussée par la ligne noire des tirailleurs qui se trouvaient derrière.

Les intervalles laissés ont été graduellement remplis par ceux qui avaient été invités à assister à la cérémonie, Le corps diplomatique, les cazaskiers, les ulémas du plus haut rang, les généraux de division, les ministres, les membres du conseil d'état, les chefs ecclésiastiques des communautés chrétiennes et israélites, les députés ayant à leur tête, Ahmet-Véfik effendi, président de.la Chambre, les sénateurs, etc.

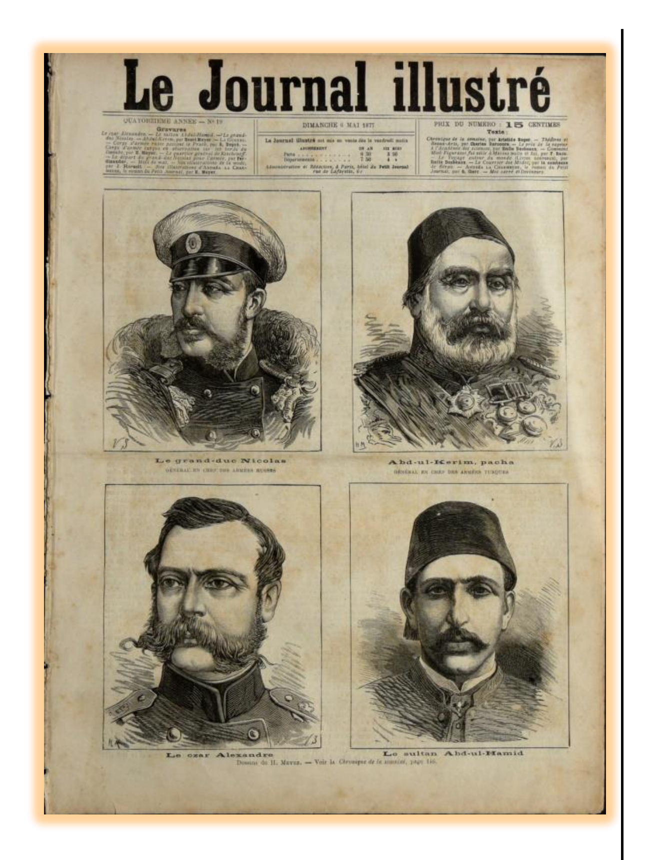
À deux heures précises, les portes des appartements du Sultan ont été ouvertes, et Sa Majesté, précédée de Kiamil bey grand maître des cérémonies, a fait son entrée, et est allée se placer devant le trône, Kiamil bey se plaçant entre le trône et les députés. Sa Majesté était suivie des princes Réchad effendi et Djemalledin effendi, de Saïd pacha, maréchal du palais, de Hamdi pacha, Serkis bey, Ballian et autres fonctionnaires de la maison impériale, qui ont pris place derrière le trône. En prenant sa place, le Sultan a regardé un instant dans la salle, s'inclinant légèrement de la tête. Il a fait signe ensuite au grand vézir, qui se tenait au pied du trône, d'approcher, et lui a remis un rouleau contenant le discours impérial. Soit Altesse l'a remis, à son tour, entre les mains de Saïd pacha, premier secrétaire du Sultan, qui, se tenant sur un petit tapis séparé, en avant des ministres, a donné lecture de ce discours, qui est assez long et contient beaucoup d'aperçus historiques.

Aussitôt la lecture terminée, les hérauts ont crié: « Vive le Sultan ! » Sa Majesté a salué et est rentrée dans ses appartements. Le soir, la ville entière était illuminée ; les quartiers de Péra, Galata et le vieux Stamboul ruisselaient de véritables cascades de feux de toutes couleurs.



Source : « Ouverture du Parlement Impérial ottoman », *Le Monde Illustré*, édition du 31 mars 1877, N°1042. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6384589v. Page de couverture, pp. 198 et 200.

« Chronique de la semaine », Le Journal illustré, 6 mai 1877



CHRONIQUE DE LA SEMAINE

Au moment où paraitront ces lignes, le canon, sans doute, aura tonné sur le Danube, et de braves gens vivent à cette heure qui seront morts.

Cette terrible actualité nous force pourtant à la suivre, et nous ferons tous nos efforts pour que nos lecteurs voient, par *le Journal illustré*, la guerre heureusement lointaine dont tout le monde s'occupe, et dont les conséquences ne peuvent pas encore être calculées.

En présence des graves événements qui font s'accomplir, toute prédiction d'ailleurs serait inutile et vainc.

En philosophes, bornons-nous seulement à constater que la guerre de 1877 annihile complétement la guerre de 1854, et que les flots de sang versés en Crimée, il y a vingt-trois ans, n'ont point empêché de s'accomplir ce fait énorme dont nous allons être témoins : l'invasion, par les peuples du Nord, de l'Europe méridionale ; l'écroulement de l'avalanche russe sur les toits de la Turquie.

On comprend, en réfléchissant à, ces choses, que les anciens aient pu croire au Destin. « Ce qui doit arriver arrive », disent encore les fatalistes.

Efforçons-nous donc de bien voir, puisque l'heure est venue de regarder.

Et d'abord, montrons aujourd'hui les portraits des principaux intéressés, des premiers rôles.

Le tzar Alexandre, sympathique à la France non-seulement par les sages et libérales réformes qu'il a introduites en Russie depuis quinze ans, mais aussi par le cordial accueil que nos compatriotes ne cessent de trouver dans ses États et particulièrement dans sa capitale. Le czar est encore vigoureux et fort. Il aime le progrès, et la guerre qu'il entreprend, il la soutient dans un but absolument humanitaire, pour la protection des Slaves et des chrétiens opprimés par le fanatisme musulman.

Le sultan Abdul-Hamid est ce jeune homme que la folie de Mourad et la fin si dramatique d'Abdul-Azis ont tout récemment appelé à gouverner un peuple difficile, et à tenir haut et ferme l'étendard de Mahomet. Abdul-Hamid est intrépide, et son manifeste n'est inférieur en aucun point à celui de l'empereur de toutes les Russies, son redoutable adversaire.

L'un et l'autre, à leur dire du moins, font la guerre sainte. Ils invoquent le Très-Haut avec la même foi, recommandent à leur troupe le même courage, la même générosité, le même sentiment de respect des propriétés et des gens paisibles.

Pourquoi faut-il que l'on ne s'entende pas ensemble, quand on est si bien d'accord… séparément.

Mais non! c'est écrit! Il faut, comme nous le disions plus haut, que les destins s'accomplissent.

Et voilà les armées en marche.

La Russie, de son côté, met en ligne cinq cent mille hommes, divisés en trois corps d'armée qui opéreront sur trois points différents :

1° L'armée du Sud, commandée par le prince Nicolas, comprenant 200,000 hommes, dont 20,000 cavaliers, et 500

pièces d'artillerie, en dehors des réserves de Podolie. C'est l'armée qui vient de franchir le Pruth et qui se dirige sur Constantinople.

2° L'armée du littoral, commandée par le général Gemeka, forte de 100,000 hommes, et manœuvrant sur le littoral de la mer Noire prête à se porter vers l'est ou l'ouest… suivant les évènements.

3° L'armée du Transcaucase, sous le commandement du général Melikoff. 200,000 homme environ, entrés en Turquie d'Asie par la frontière orientale, et dont l'objectif est Trébizonde d'abord, Constantinople ensuite.

Les Ottomans, d'ailleurs, comptent des forces au moins aussi considérables, réparties en sept corps d'armée, savoir :

1° Constantinople : 116,000 hommes commandés par Hussein-Pacha.

2° Choumla : 60,000 hommes sous les ordres d'Eyoub-Pacha,

3° En Albanie ; 30,000, hommes (Dervich-Pacha), Bosnie-Herzégovine : 46,000 hommes (Suleyman-Pacha).

4° En Asie : Mouktar-Pacha occupe Erzeroum avec 65,000 hommes.

5° En Syrie : Azif-Pacha commande à 60,000 hommes.

6° La province de Bagdad donne 25,000 hommes à Abduraman-Pacha.

7° L'Yemen-Arabie, 18,000 hommes à Mustapha-Azian-Pacha.

L'armée russe du Transcaucase a, la première, commencé les hostilités en franchissant, vers le 20 avril, la frontière pour s'emparer de quelques petites villes limitrophes, qui se sont rendues sans résistance.

Mais c'est sur le Danube que se livreront certainement les batailles décisives, et que se concentrera tout l'intérêt de la lutte.

C'est là, d'ailleurs, que les Turcs ont massé leurs meilleures troupes sous le commandement direct d'Abdul-Kérim, le vainqueur de Tchernaïeff, et l'un des généraux les plus instruits de l'empire.

Sur toute leur étendue, depuis la mer jusqu'à l'affluent du Pruth, les rives du Danube sont l'objet, de la part d'Abdul-Kérim, d'une surveillance attentive, et, pour économiser sa cavalerie, le général a échelonné sur le bord du fleuve de nombreux postes de bachi-bouzoucks qui s'acquittent de leur mission avec la plus grande vigilance.

C'est aussi à l'armée du Danube que s'est rendu le sultan, pour en prendre peut-être le commandement, et mourir, s'il le fallait, a-t-il dit dans sa proclamation, plutôt que de rentrer vaincu à Constantinople.

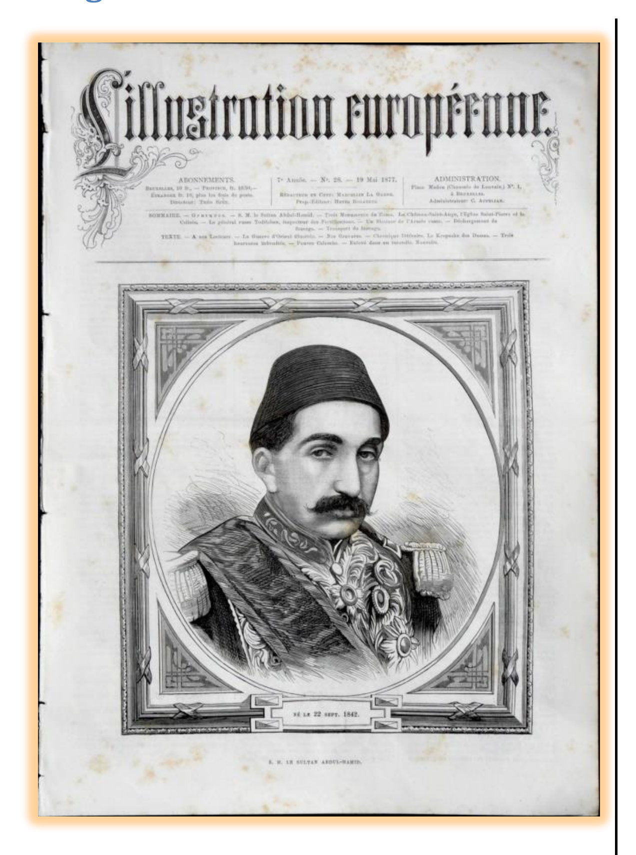
Telles sont les forces que rencontrera devant elle l'armée russe du Sud, commandée par le grand-duc Nicolas, dont l'escorte a quitté le 26 avril Kischeneff, où était établi le quartier général du prince.

À ce moment le gros des troupes russes était déjà parvenu sur les bords du Pruth et depuis deux jours commençait à franchir la rivière à Bestinah, dans le district de CahuI, pour descendre la vallée jusqu'à la rencontre du Danube en passant probablement par Jassy, Vasloni, Pecoutch et Pocktchany.

Si l'on tient compte des difficultés considérables que présenterait le passage du Danube dans la dernière partie de son cours, il est possible même que l'armée russe ne songe pas à le franchir avant d'avoir atteint Bucharest et nulle bataille décisive ne s'engagera sans doute qu'après l'installation, dans cette dernière ville, de l'état-major du grand-duc Nicolas.

Aristide ROGER

Source : ROGER, Aristide. « Chronique de la semaine », *Le Journal illustré*, édit. Petit Journal, 61 rue Lafayette, Paris ; édition du 6 mai 1877, N°19, 14e année, 8 pages (pp. 145-152) ; 27,5 x 37,5 cm. Page de couverture et pp. 146, 148, 149. (933 mots)


L'Illustration européenne.
ABONNEMENTS.
7e Année. — N°. 28. — 19 Mai 1877.
ADMINISTRATION.
NÉ LE 22 SEPT. 1842.
S. M. LE SULTAN ABDUL-HAMID.

La guerre d'Orient illustrée

C'est en Asie que les troupes russes et turques en sont venues aux mains pour la première fois. Dans notre précédent numéro, nous avons indiqué les positions des deux armées ennemies, postées en face l'une de l'autre et prêtes à s'attaquer. L'armée russe n'a pas tardé à se mettre en mouvement et, passant la frontière entre Kars et Batoum, elle s'est avancée dans la direction de cette dernière ville.

Batoum est une petite localité qui ne compte que deux mille habitants et qui est d'une malpropreté tout orientale. Ce qui lui donne de l'importance, c'est son port. Hormis le port de Batoum, la Turquie n'en possède pas un seul sur la côte d'Asie qui soit capable de recevoir des navires de fort tonnage. S'il tombait entre les mains de l'ennemi, les forteresses turques de Kars, Erzeroum etc., ne pourraient plus recevoir de secours par mer.

Les Russes avaient donc un intérêt bien marqué à s'emparer de Batoum, dont les Turcs ne paraissaient pas avoir compris l'importance, car ils avaient négligé de la fortifier par terre. Au dernier moment, leurs yeux se sont ouverts ; ils tâchèrent de défendre la ville au moyen de retranchements élevés entre Batoum et la frontière. Ces ouvrages défensifs furent exécutés en diligence et dans le plus grand secret, de manière que l'ennemi en ignorait absolument l'existence.

Aussi, lorsqu'une partie des troupes russes s'avancèrent sur Batoum, elles furent subitement arrêtées en chemin par les retranchements en question, occupées par un fort détachement de troupes turques. Les Russes attaquèrent avec vigueur, mais les Turcs leur résistèrent opiniâtrement. Le combat fut acharné et d'assez longue durée. Finalement les assaillants furent obligés de battre en retraite et d'aller rejoindre le gros de l'armée Russe.

Ce coup de main n'ayant pas réussi, l'armée russe pénétra plus avant dans la Turquie d'Asie. Trois places fortes, disposées en triangle, se trouvaient sut son passage, savoir : Kars, Erzeroum et Bayazid.

La première de ces forteresses est ce qu'on appelle un point stratégique ; sa possession donnerait aux Russes la clef de la Turquie asiatique. Erzeroum a une population de quarante mille habitants, elle possède des manufactures d'armes blanches qui passent pour les meilleures de l'empire Turc. Elle est bien défendue par des fortifications selon le système de Vauban ; sa position sur un plateau très élevé en rend la défense plus facile.

Kars est une forteresse de premier ordre. La ville compte vingt mille habitants. Ses défenses consistent en une double enceinte ayant la forme d'un polygone irrégulier ; de plus, elle possède quatre bastions, des fossés, etc. Au nord-ouest de l'enceinte, sur une colline haute de quatre-vingts mètres, se trouve le fort Arkanich, muni de canons de fort calibre. La ville de Kars est défendue par trente mille hommes.

La troisième des villes fortes destinées à protéger la Turquie d'Asie, c'est Bayazid, qui, de même que Kars, devait concourir à la défense d'Erzeroum. Elle est située à l'Est de Kars et peu éloignée de la frontière. Bayazid est moins bien fortifiée que Kars ; aussi les Russes ont jeté tout d'abord les yeux sur cette ville. Un corps d'année fut

envoyé dans cette direction. La garnison turque, jugeant que la défense de la place était impossible, se retira en apprenant rapproche de l'ennemi, et lorsque celui-ci arriva, il trouva la ville ouverte et ses défenseurs. Les Russes purent donc prendre possession de Bayazid sans coup férir. La garnison en partant avait abandonné tout le matériel et les approvisionnements. Ceci eut lieu le 30 avril. Le combat près de Batoum eut lieu le 28 avril.

Un grand nombre d'engagements peu importants ont eu lieu depuis le 28 avril ; ils n'eurent d'autre résultat que de montrer l'impuissance des Turcs à arrêter l'invasion de l'armée russe en rase campagne. Il convient d'ajouter que les forces turques étaient dispersées dans plusieurs villes fortifiées, tandis que l'armée russe avançait en deux colonnes très fortes. Comme il arrive toujours, ces petits engagements d'avant-postes étaient changés en victoires éclatantes soit par le télégraphe russe soit par le télégraphe turc, selon l'occurrence. Les deux ennemis se disputaient la victoire non seulement par les armes mais aussi par le télégraphe. De quelque source qu'elles découlent, ces nouvelles méritent peu de foi mais elles servent à montrer les progrès de l'invasion russe en Asie Mineure.

Dans la Turquie d'Europe, l'armée russe rencontra plus d'obstacles. Comme nous l'avons dit dans notre précédent numéro, la Roumanie se montra dès l'abord amicale envers les Russes et bientôt le gouvernement roumain rendit public un traité conclu avec le gouvernement russe datant, particularité digne de remarque, d'avant la guerre. Ce traité garantissait à l'armée russe le passage à travers la Roumanie. Par contre, le gouvernement de St-Pétersbourg promettait que son armée n'entrerait pas à Bucharest et que tous les vivres fournis aux soldats russes seraient payés. Cette convention était contraire au Traité de Paris, mais le gouvernement s'excusait en disant qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour éviter que la Roumanie ne devînt le théâtre de la guerre.

L'armée russe s'avança lentement sur le territoire roumain vers les bords du Danube. Comme il ne se trouvait pas un seul soldat turc en Roumanie, elle put faire ce mouvement en avant en toute sécurité. Le premier soin de l'envahisseur fut d'occuper les points stratégiques sur la rive gauche du fleuve. Comme les troupes s'établissaient en force près des bouches du Danube - entre autres à Ismaïl, à Galatz et à Braila, il y avait lieu de croire que c'est sur ce point que le passage du Danube serait tenté par l'armée russe, qui se serait trouvée alors dans le Dobrudcha.

Le passage du Danube était une entreprise hérissée de difficultés. Tous les ponts stratégiques de la rive droite sont garnis de forteresses armées de canons perfectionnés. Ajoutez à cela que la rive droite est presque partout plus élevée que le bord opposé et que l'armée turque, au jugement des hommes les plus compétents, est parfaitement armée et disciplinée.

Il est vrai de dire que l'armée russe, préparée de longue main à une guerre éventuelle sur le Danube, était munie de tout ce que le passage d'un fleuve par une armée exige. Elle avait des pontons en nombre suffisant pour construire quatre ou cinq ponts. Cependant, sans parler du tir des forteresses, la Turquie possédait sur le Danube un certain nombre de monitors qui ne pouvaient être attaqués par les boulets des pièces de campagne. Ces bâtiments auraient été suffisants à eux seuls pour empêcher les Russes de jeter des ponts.

Mais il existe un engin d'une force terrible capable de détruire en un clin-d'œil les plus grands bâtiments de guerre, comme le démontrent les expériences auxquelles ils ont été soumis ; nous voulons parler des torpilles. C'est pour la première fois qu'il est fait sérieusement usage des torpilles dans la guerre et il conviendrait donc d'en dire quelques mots, mais un article sur ce sujet, accompagné d'une figure explicative, ayant paru dans le n°2 de l'Illustration Européenne de l'année courante, nous pouvons nous contenter d'y renvoyer le lecteur. Afin d'empêcher les monitors turcs d'entraver la construction du pont qu'ils construisent près de Galatz, les Russes établirent sur le lit du Danube deux cordons de torpilles, en amont et en aval. Non contents de cela, ils transportèrent, par chemin de fer, des canonnières à travers la Roumanie. Du reste, il paraît que la vigilance de la flotte turque autour des bouches du Danube n'était pas exemplaire,

car plusieurs canonnières russes étaient déjà entrées dans le Danube.

Les ports russes dans la mer Noire et la mer d'Azof sont également défendus par des torpilles. Elles ont même donné lieu à un horrible accident qui, à une époque moins troublée, aurait produit une sensation profonde. Dans le port de Kertch, situé dans le détroit d'Yénikali qui relie la mer Noire à la mer d'Azof, un navire anglais, n'ayant pas été averti de la présence des torpilles, toucha un de ces engins et fut détruit instantanément. Rien n'échappa à cette catastrophe, pas un seul homme ne fut sauvé...

On voit que la Russie avait pris les précautions les plus minutieuses pour protéger ses places maritimes contre les attaques de la flotte turque. Celle-ci, en effet, est bien plus puissante que la marine russe de la mer Noire sur laquelle elle l'emporte tant pour la quantité que pour la qualité des bâtiments de guerre. Voici quelques chiffres que nous donnons d'après les statistiques les plus dignes de foi.

La flotte russe se compose de deux navires cuirassés, quatre corvettes à hélice, sept navires à vapeur et quelques petits bâtiments. Total environ 102 canons.

La flotte turque compte : huit frégates, neuf corvettes cuirassés, deux navires cuirassés, dix-neuf canonnières sur le Danube, quinze frégates à hélice, sans compter un certain nombre de bâtiments de moindre importance. Total 641 canons.

N'oublions pas une flottille de douze navires cuirassés qui se trouve dans le Bosphore. Elle est commandée par un officier de la marine anglaise qui, en Turquie, porte le nom de Hobart-Pacha.

Pour faire marcher de front tous les faits se rattachant directement à la guerre d'Orient nous sommes obligés de quitter maintenant le théâtre de la guerre. Plusieurs puissances firent des déclarations de neutralité, entre autres l'Angleterre et la France. La proclamation de S. M. la reine Victoria, datée du 30 avril, était conçue dans les termes suivants:

« Étant en paix avec tous les souverains, toutes les puissances ;

» Considérant la guerre qui existe entre le Czar et le Sultan, malgré nos efforts extrêmes pour l'écarter ;

» Considérant notre amitié avec ces deux souverains ;

» Nous sommes déterminée à maintenir une neutralité stricte et impartiale.

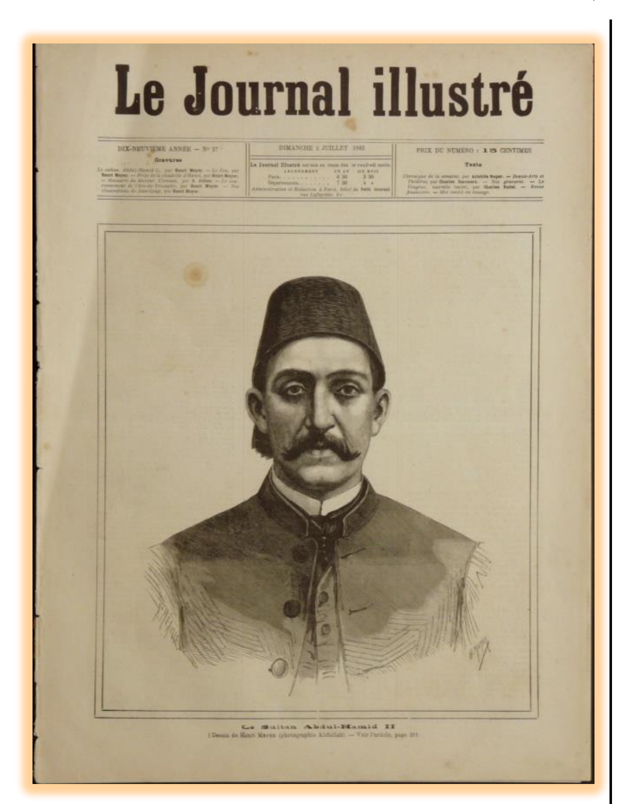
» Nous ordonnons a tous nos sujets d'observer cette stricte neutralité. »

Le gouvernement français proclama sa neutralité deux jours plus tard.

Notons cependant que, tout en déclarant qu'il garderait une stricte neutralité, le gouvernement anglais faisait inspecter minutieusement toute sa flotte, y compris les bâtiments de transport.

Source : AXEL. « La guerre d'Orient illustrée », *L'Illustration Européenne*, édition du 19 mai 1877, N°28, 7e année, prop. Henri Bogaerts, Bruxelles, Belgique. Pages de couverture et p. 218.

« Nos Gravures – Portrait du Sultan », Le Journal illustré, 2 juillet 1882


Le Journal illustré

DIX-NEUVIÈME ANNÉE — N° 27

DIMANCHE 2 JUILLET 1882

PRIX DU NUMÉRO : 15 CENTIMES

Gravures

Texte

Le Sultan Abdul-Hamid II

NOS GRAVURES

Portrait du Sultan. — Abdul-Hamid II, le souverain de Turquie, est un des principaux héros du drame dont les péripéties se déroulent en ce moment en Orient.

Ce personnage est trop connu pour que nous retracions ici sa biographie mais il importe de dire quelques mots du rôle joué par lui dans les récents événements.

Le gouvernement de la Porte s'est opposé par tous les moyens possibles à la réunion de la Conférence qui doit mettre un terme aux troubles de l'Égypte. Se croyant maitre de la situation, le sultan entend tenir tête à l'Europe et ajouter une mystification nouvelle à toutes celles dont les Européens ont été victimes depuis quelques années.

Mais il importe que vengeance soit tirée des massacres dont nous avons dit le nombre, et avec un peu de fermeté on saura, nous en sommes certains, venir à bout du mauvais vouloir d'Abdul-Hamid.

Source : « Nos Gravures », *Le Journal illustré*, édit. Petit Journal, 61 rue Lafayette, Paris ; édition du 2 juillet 1882, N°27, 19e année, 8 pages (pp. 209-216), 27,5 x 37,5 cm. Page de couverture et page 211.

« Abd-ul-Hamid Grand Sultan », La Gazette du Dimanche, 31 octobre 1886



6e ANNÉE. — N° 298. Le numéro : 20 centimes 31 OCTOBRE 1886.

LA GAZETTE DU DIMANCHE

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL 4, RUE DE MADAME. — PARIS

ABONNEMENTS D'UN AN A PARTIR DU 1er DE CHAQUE MOIS France, 10 fr. — Europe, 13 fr. — Hors d'Europe, 15 fr.

Epreuves et manuscrits doivent être renvoyés à l'Imprimerie par retour du Courrier

SOMMAIRE : Ab-ul-Hamid, par Carbonel. — Le Père Lacordaire (*fin*), par J. Guillermin. — La dernière des Ravaudeuses (*suite*), par le Vicomte Henri du Mesnil. — Chronique du Bien, Echos divers, par E. Humbert. — Revue de la Semaine, par J. de Meung. — Petite Gazette, par E. H. d'Eurville. — Variétés : Diamant ou Strass (*fin*), par Marie.

ABD-UL-HAMID GRAND SULTAN

LE GRAND SULTAN

Abd-ul-Hamid, Grand Sultan

On se souvient d'Abdul-ul-Aziz, le plus prodigue des sultans qui aient régné à Constantinople. On n'a pas oublié non plus que le 30 mai 1876, le chef des croyants fut déposé par ses ministres, sur l'ordre du Cheïk-ul--Islam.

Abd-ul-Aziz voulut résister, mais ce fut en vain. Rédif-Pacha, alors ministre de la guerre, lui fit comprendre que s'il tenait à la vie, le mieux pour lui était de se soumettre.

Le sultan se soumit. On l'emmena à Top-Capou en compagnie de sa mère.

Le 4 juin suivant, on fit savoir *urbi et orbi* que le souverain déchu s'était ouvert les veines avec les ciseaux dont il se servait pour se tailler la barbe.

L'Europe se montra sceptique et l'on répéta partout qu'Abdul-Aziz avait été suicidé par les sicaires de ses anciens ministres.

Mourad, neveu du monarque défunt, avait succédé à son oncle. Son avènement fut accueilli par de grandes démonstrations de joie, démonstrations officielles destinées à faire oublier la fin malheureuse d'Abd-ul-Aziz.

Mourad V avait longtemps vécu dans l'atmosphère énervante du Harem. On lui prêta tout d'abord d'excellentes intentions et une intelligence plus qu'ordinaire. L'intelligence était nulle et, par voie de conséquence, les intentions aussi.

Le 30 août 1876, un fetva déposa Mourad V, pour cause de santé, et proclama sultan Abd-ul-Hamid II son frère puîné.

Nouvelles manifestations, un peu moins trompeuses, cette fois, que celles qui signalèrent l'avènement de Mourad.

Comme pour son prédécesseur, on prétendit qu'Abd-ul-Hamid était un homme tout à la fois énergique, persévérant dans la poursuite des plans qu'il avait conçus, éclairé et ami du progrès.

La vérité est que le nouveau sultan n'a rien qui le distingue de la plupart de ses prédécesseurs. Sa figure, d'ailleurs, est sans caractère. Elle porte l'empreinte d'une race dégénérée, bien plus que celle du génie.

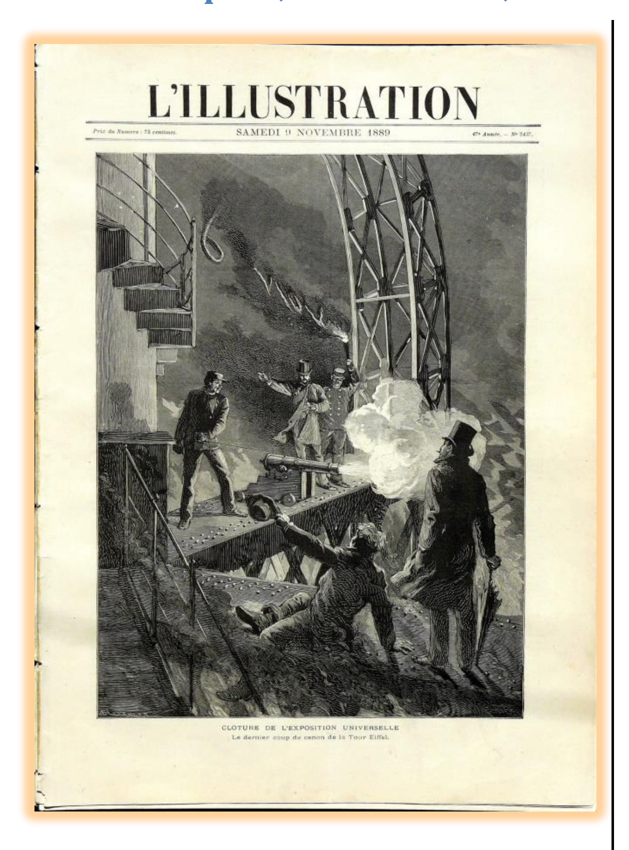
Le règne d'Abd-ul-Hamid a été quelque peu troublé, à son début, par la guerre turco-russe, guerre qui eut pour théâtre les principautés danubiennes. La Russie finit par être victorieuse, mais la résistance fut vive, et obstinée.

Pendant quelques années, le sultan a semblé vouloir se placer sous le protectorat de l'Angleterre. Mais, à l'heure où nous écrivons, Abd-ul-Hamid et ses conseillers font mine de répudier l'amitié intéressée de la perfide Albion, pour se livrer à la Russie. N'est-ce pas éviter Charybde pour tomber dans la gueule de Scylla?

CARBONEL.

Source : CARBONEL, « Abd-ul-Hamid Grand Sultan », La Gazette du Dimanche, revue hebdomadaire illustrée, édition du 31 octobre 1886, N°298, 6e année, page de couverture.

« Le voyage de l'empereur et de l'impératrice d'Allemagne à Constantinople », L'Illustration, 9 novembre 1889



L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 9 NOVEMBRE 1889 47e Année. — N° 2437.

CLOTURE DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Le dernier coup de canon de la Tour Eiffel.

Le Voyage de l'Empereur et de l'Impératrice d'Allemagne à Constantinople

L'empereur d'Allemagne, le plus voyageur de tous les souverains, continue ses promenades à travers l'Europe. Le sultan et ses ministres viennent de lui montrer Constantinople sous l'aspect brillant que lui prêtent nos illusions sur le monde oriental. Guillaume II a vu et admiré l'incomparable panorama du Bosphore dans les eaux duquel les roses, les myrthes et les glycines aux fleurs presque éternelles rafraichissent leurs racines, où se mirent les cyprès séculaires et les villas en marbre.

Mais, à côté de cette vision officielle, il y a la réalité ; derrière ce décor merveilleux, à la fois plein de charme, de poésie et de grandeur, il y a une sorte de cauchemar. On n'a qu'à soulever un léger voile de gaze pour faire apparaitre d'horribles nudités, une misère atroce, des ruines et du fumier, un monde pourri qui s'en va, tout en se drapant encore avec fierté dans des guenilles, que seul le beau soleil de ce pays peut rendre chatoyantes au regard.

Le Constantinople de nos rêves a été si souvent décrit que je veux d'abord donner une faible idée de celui que l'on connaît moins, du Constantinople que peut voir le simple touriste n'ayant pas d'attache officielle.

Source : CAHU, Théodore. « Le voyage de l'empereur et de l'impératrice d'Allemagne à Constantinople », *L'Illustration*, édition du samedi 9 novembre 1889, N°2437. Pages 402-405.

« Sa hautesse le Sultan Abdul-Hamid II, Empereur des Ottomans », Paris illustré, 11 janvier 1890


8e année — 3e série

LE NUMÉRO 75 CENTIMES

N° 106. — 11 janvier 1890

BOUSSOD, VALADON et Cie
ÉDITEURS
9, rue Chaptal, 9

Paris illustré

JOURNAL HEBDOMADAIRE

A. LAHURE
IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Direction
et
Administration
9, rue Chaptal, 9

SA HAUTESSE LE SULTAN ABDUL-HAMID II, EMPEREUR DES OTTOMANS

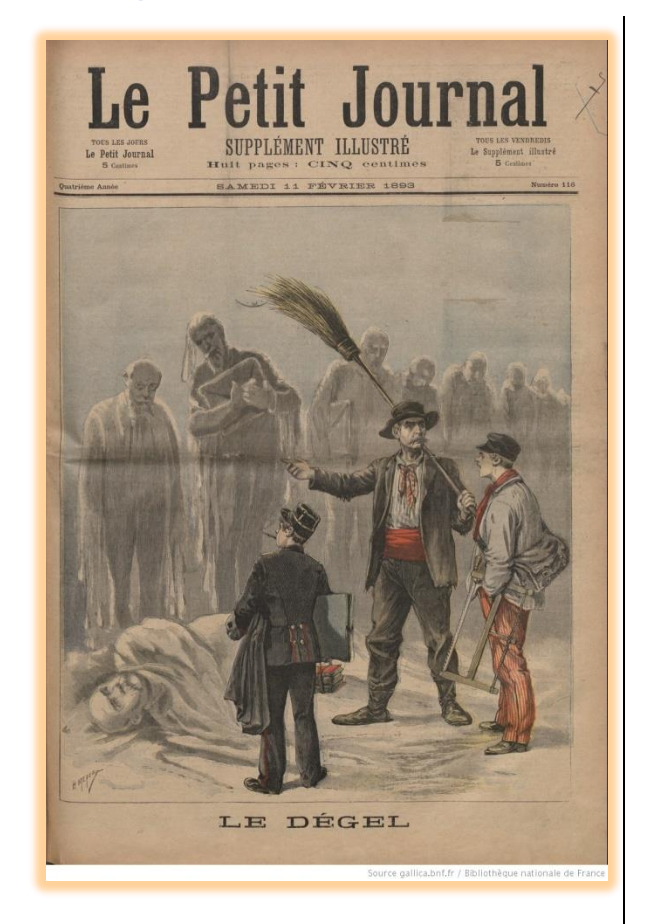
Sa Hautesse le Sultan Abdul-Hamid II, Empereur des Ottomans

Boussod, Valadon et Cie, 9, rue Chaptal

A. Lahure, imprimeur-éditeur, 9, rue de Fleurus

Source : « Sa hautesse le Sultan Abdul-Hamid II, Empereur des Ottomans », *Paris illustré*, édition du 11 janvier 1890, N°106. Page de couverture

« Le dégel », Le Petit journal, samedi 11 février 1893



Nos gravures
Le dégel

Vous avez bien vu, mes chers lecteurs, de quoi il s'agissait en regardant le dessin de première page.

C'est le dégel, on dit aussi la débâcle.

Des personnages s'étaient élevées, que leur rigidité froide a fait prendre pour de pures statues de marbre blanc, mais le rayon de soleil de la vérité est venu les frapper et l'apparence s'est évanouie.

Non, ce n'était point des statues de marbre, c'était tout simplement des bonshommes de neige et voici qu'ils fondent, qu'ils fondent lamentablement ; il n'en restera plus bientôt qu'un peu de boue dans le ruisseau et le peuple, son balai à la main, attend pour précipiter à l'égout ces tristes résidus.

Alors, quand sera venu le printemps, dont le beau soleil fait fondre les neiges et réveille les saines énergies, alors peut-être serons-nous moins prompts à jucher sur des piédestaux les intrigants et les faux intègres, qui prononcent de grandes phrases sur l'honnêteté et en même temps passent leur main derrière le dos pour prendre le chèque furtivement glissé.

Alors ceux-là seuls auront notre confiance qu'ils l'auront méritée ; il n'y aura plus de bonshommes de neige, et personne ne craindra plus le grand soleil ; on l'appellera, au contraire.

Un protecteur

Les évènements qui s'accomplissent en ce moment en Égypte ont inspiré à notre dessinateur une allégorie dont le sens est facile à saisir.

On connait les procédés habituels des Anglais : une ile, une contrée leur convient, ils s'y installent et la déclarent possession britannique.

Les autres nations protestent ou ne protestent pas.

Dans ce dernier cas, la chose va toute seule.

Dans le premier, on agit autrement, mais le résultat est le même.

Ou le réclamant est faible, l'Angleterre fait alors la sourde oreille.

Ou il est puissant ; dans ce cas le Foreign Office proteste hypocritement de sa bonne foi, il n'est pas venu conquérir mais protéger, ce qui n'est pas la même chose ; le pays où il tient garnison a si grands frais et avec un si vif désintéressement avait besoin qu'on le défendit.

Pareilles à ces mendiantes qui placent sournoisement les pauvres petits qu'elles tiennent dans leurs bras afin de les faire crier et d'exciter ainsi la charité des passants, la douce Albion suscite des révoltes pour rire et s'écrie :

— Vous voyez bien que nous ne pouvons laisser ces malheureux livrés à eux-mêmes. Seigneur, que deviendraient-ils sans nous. !

Et les choses trainent, si bien que de guerre lasse ceux qui réclamaient finissent par accepter le fait accompli.

C'est ce qui s'est passé en Égypte ou l'Angleterre a si gros intérêt à avoir la haute main sur tout.

Elle a proposé à la France de venir avec elle au moment où elle savait bien la chose impossible.

Puis après avoir juré qu'il ne s'agissait plus que d'une occupation de quelques jours, elle s'est défensivement installée.

Nos intérêts se trouvant lésés par cela, nous avons protesté et l'on nous a fait de belles promesses que l'on n'a pas tenues et auxquelles nous avions eu le grand tort d'ajouter foi.

Cette fois la mesure est comble. Le nouveau khédive ayant repris son portefeuille a un de ses ministres trop connu pour ses préférences britanniques, l'Angleterre a formellement exigé le renvoi du nouveau cabinet, et obtenu satisfaction.

Ainsi voici un souverain qui n'est pas même le maitre de choisir ses ministres sans l'assentiment du délégué anglais !

Comment appelez-vous cela ?

Les Anglais, eux, prétendent que c'est être protégé !

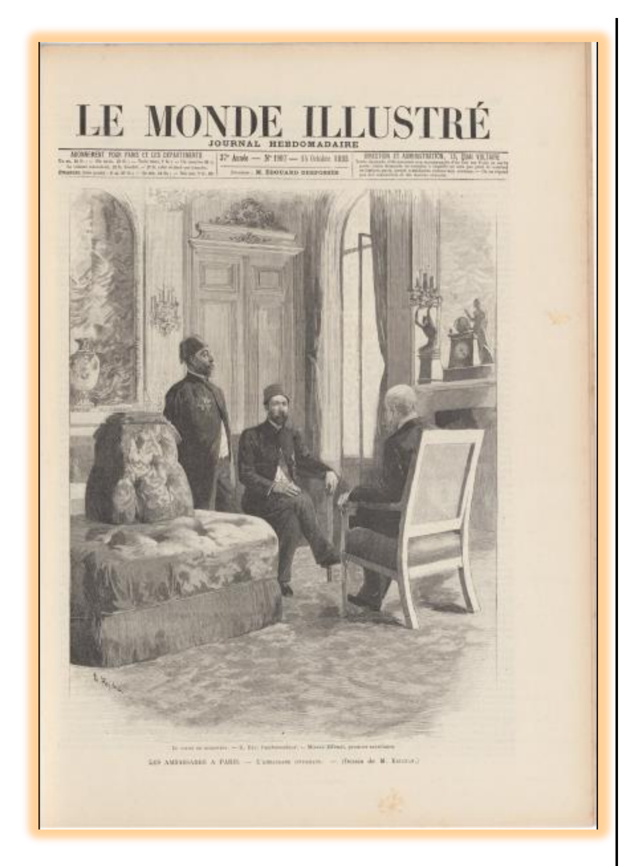

48 Supplément illustré du Petit Journal

Un protecteur

UN PROTECTEUR

Source : « Le dégel », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition 4e année, samedi 11 février 1893, N°116, sect. Nos Gravures, 11 février 1893. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k716003f.. Consulté le 27 février 2018, p. 47-48.

« L'ambassade ottomane », Le Monde Illustré, 14 octobre 1893


LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

LES AMBASSADES À PARIS
VI. L'Ambassade ottomane

Un voyageur délicat et lettré qui visitait récemment l'Égypte et le Bosphore résumait ainsi ses impressions: « Le vieil Orient prestigieux, chatoyant, décoratif se transforme peu à peu et finira par disparaitre.

La civilisation européenne, de plus en plus envahissante, importe là-bas ses banalités coutumières, gâte la physionomie originale des villes et des hommes. Le fatalisme musulman laisse effriter et tomber en ruines les monuments, souvenirs du passé glorieux.

N'importe, en cette terre classique, berceau du vieux monde, subsistent toujours le poème immuable du soleil, la féerie du ciel bleu, la splendeur des nuits étoilées, le charme primitif, un peu mélancolique et sauvage, qui se dégage des plus simples choses: d'un bouquet de palmiers, d'une mosquée blanche se profilant, le soir, sur l'horizon empourpré, d'une caravane en marche le long des berges du Nil, à travers les montagnes de Judée et les défilés du Liban le charme grisant, ensorceleur indéfinissable, de la nature orientale. Eh! oui, je m'attendais, en allant à l'ambassade ottomane, à trouver un peu de tout cela ; je n'espérais y voir, il est vrai, ni caravanes, ni berges du Nil, ni mosquée blanche, mais je me flattais que les choses y auraient quelque aspect étrange et imprévu ; que j'allais voir, sous d'élégants arceaux, où se reflètent les ors fauves des vieilles mosaïques byzantines, le Mibrah, le tabernacle sacré, creusé au fond de chaque mosquée, le Mibrah, l'endroit saint par excellence vers lequel se tournent les croyants en prière ; j'avais quelque idée qu'on n'entrait là qu'après avoir été ses chaussures ; que mes pieds allaient fouler d'invraisemblables tapis vieux de trois siècles, et que j'en visiterais les appartements sous la conduite d'un eunuque aux bajoues boursouflées, molles, luisantes, positivement, j'attendais l'eunuque!

Eh! voilà bien une imagination de Parisien qui ne connaît la civilisation musulmane que par les féeries et les opérettes. Jugez de ma surprise. L'ambassade ottomane occupe un des plus jolis hôtels d'un des plus beaux quartiers de Paris. L'entrée s'ouvre rue de Presbourg et la façade, mollement arrondie, donnant sur un de ces minuscules jardins qui ont fait rêver tous les Parisiens, revenant des courses, prend jour sur la place de l'Etoile. La grille franchie, un mot dit au concierge stylé et de haute allure, nous voici dans la place — hélas! ce n'est pas l'Orient ; c'est Paris dans ce qu'il a de plus élégant et de plus moderne ; pas un verset du Coran peint sur la muraille, rien qui rappelle les Mille et une nuits. Les salons se succèdent luxueux, riants, superbes ; mais c'est un tapissier parisien qui a drapé ces rideaux ; ce sont des artistes parisiens qui ont orné ces plafonds et ces murailles ; rien à noter, rien. C'est de quoi déconcerter un chroniqueur avide de couleur locale. Le valet de pied qui m'a annoncé est certainement né entre les Batignolles et Vaugirard : son parisianisme de bon ton ressort sous la correction impeccable. Moi qui attendais un saïs tout

miroitant de chamarrures et se perdant en d'interminables salamalecs!

L'ambassadeur du Commandeur des croyants, S. Exc. Mahmoud-Essad-Pacha est lui-même un Parisien de mœurs et d'habitudes. Né à Smyrne vers 1840, fils d'un magistrat de haut mérite-, il fit ses études à Paris, fut nommé ministre à Athènes, puis à Rome, occupa ensuite la situation d'ambassadeur à Vienne, et de là fut promu ambassadeur à Paris où l'appelaient ses goûts et sa science achevée de notre civilisation. Inutile de dire qu'il parle le français comme sa langue maternelle et que notre capitale n'a pas de secrets pour lui. Le conseiller qui lui est adjoint, M. Missak Effendi, après avoir suivi S. Exc, Mahmoud Essad-Pacha en Grèce, en Italie, à Vienne, habite la France depuis treize ans ; il est également à ce point parisianisé, qu'il est impossible de surprendre dans sa conversation la moindre tournure de phrase, la moindre intonation rappelant qu'on te trouve en présence d'un étranger. Peu de personnages, d'ailleurs, possèdent au même degré que lui, l'art d'accueillir d'aimable façon les nombreux visiteurs que lui attirent ses fonctions. Dans son vaste et solennel cabinet, dont les fenêtres dominent le perpétuel va-et-vient de la place de l'Étoile, il reçoit, tous les après-midi, sachant allier à son affabilité une certaine hauteur qui n'est pas sans charme, quoique assez déconcertante.

Et tandis qu'il parle, qu'il sourit, tout en travaillant sur un large bureau encombré de revues, de brochures, de journaux, de feuilles illustrées, — le bureau d'un Parisien très dans le mouvement-tandis que passent continuellement dans la poudre d'or du soir, au pied de l'Arc triomphal de la Grande-Armée, les voitures et les cavaliers revenant du Bois, je regarde cette tête fine, si bien à sa place dans ce décor plein de modernité et d'élégance, et ma rêverie s'envole là-bas, vers la Byzance d'autrefois ; je songe à ce tableau si magistralement tracé par M. Lucien Trotignon. C'est au dernier jour de l'Empire romain ; les troupes victorieuses de Mahomed II ont franchi les remparts et commencent à envahir la ville. À cette nouvelle une multitude affolée de femmes, de vieillards, de fugitifs de tous rangs, est accourue s'enfermer dans la basilique de Sainte-Sophie, comme dans un asile inviolable, et beaucoup, stupidement aveuglés ; attendent encore, à cette heure suprême, l'intervention miraculeuse de l'ange, annoncé par une prophétie populaire et qui devait anéantir l'armée turque. Mais aucun prodige ne s'accomplit. Les lourdes portes de bronze tombent, enfoncées, arrachées de leurs gonds. Cimeterre au poing, les hordes barbares des Asiatiques s'élancent, égorgent, pillent, mettent tout à sac. Brusquement, le tumulte s'apaise. Mahomet II, implacable et farouche, fait son entrée à cheval, escorté de ses vizirs et de ses janissaires. Et, parvenu au pied du grand autel, le sultan, pour bien affirmer sa conquête, applique sur un des piliers sa main sanglante ; puis, tourné vers ses soldats, il jette comme un défi aux échos de l'église profanée, jonchée de cadavres et de ruines, la profession de foi de l'Islam: *La Illah il Allah, vé Mohamed reçoul Allah !*

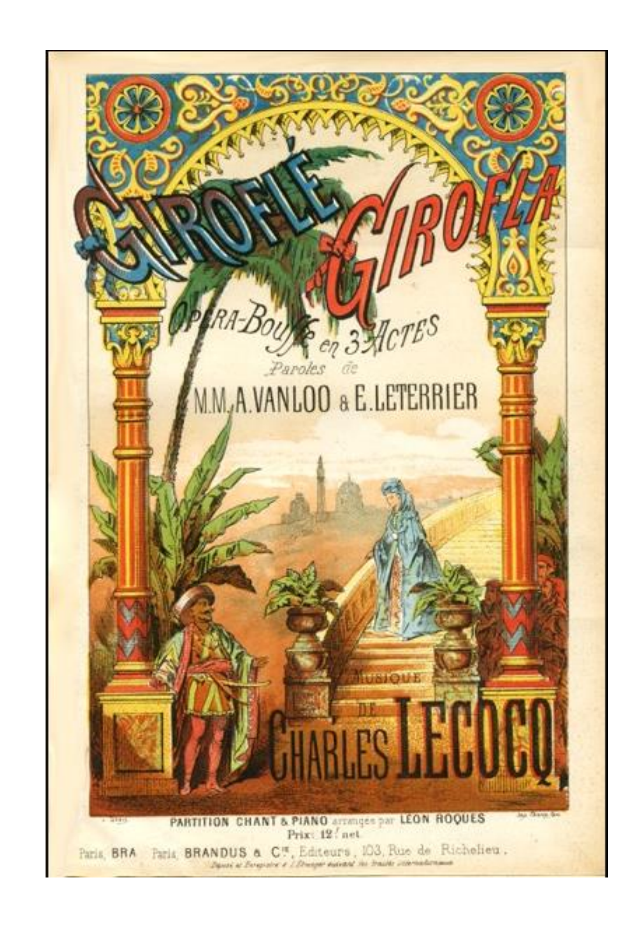
Et je pense que cette race ardente et chaude, si bravement entrée dans ma notre vieille Europe, avait sans doute son rôle dans les secrets de la Providence, puisque, d'abord honnie, redoutée, regardée comme l'ennemie, elle a peu à peu et si habilement fait son chemin et tenu sa place ; je pense que je suis là, dans un coquet salon de la place de l'Etoile, en présence d'un des descendants de ces terribles janissaires de Mahomet, et que le plus Parisien de nous deux, c'est lui ; je pense encore qu'il connaît tout de nos mœurs, de notre monde, de notre civilisation, et que moi, je n'ai jamais vu de Turcs que dans *Giroflé-Girofla* [*]. Et encore: sont-ce-bien des Turcs?

Chaque vendredi, le Sultan, pour satisfaire à ses devoirs de calife, va faire sa prière officielle hors de son palais et se montre publiquement à son peuple. Cette cérémonie se nomme le Sélamlik. Jadis c'était tout un cortège, une armée déguenillée et bruyante, les harems, les eunuques, qui accompagnaient le souverain. Aujourd'hui, Abdul-Hamid se rend au Sélamlik dans une petite charrette anglaise - qu'il conduit lui -même ; sur son chemin des régiments propres, luisants, bien équipés, de fière allure lui présentent les armes ; et le Sultan traverse leurs rangs au grand trot pour regagner sa résidence d'Yldiz-Kiosk.

Yidiz-Kiosk! une charrette anglaise! après ce trait emprunté à la vie ottomane, on excusera un simple chroniqueur d'avoir visité l'ambassade de Turquie et de n'y avoir trouvé à noter pas un trait de mœurs original, par la moindre teinte de couleur locale.

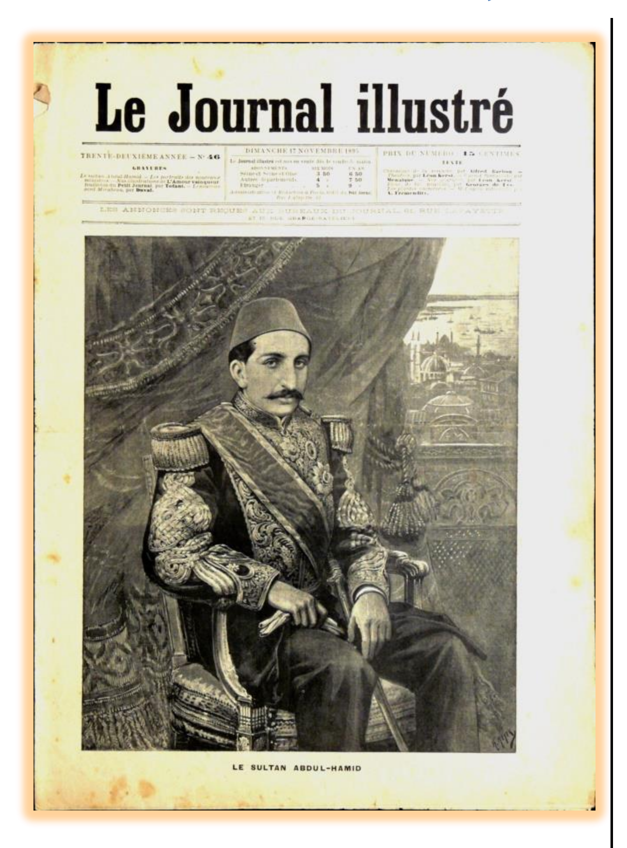
G. LENÔTRE.

[***Note** : *Giroflé-Girofla* est un Opéra-comique en 3 actes d'Eugène Leterrier et Albert Vanloo, musique de Charles Lecocq, Paris, théâtre de la Renaissance, le 11 novembre 1874]



Source : LENÔTRE, G. « L'ambassade ottomane », *Le Monde Illustré*, édition du 14 octobre 1893, N°1907. Pages 243-246.

« Le sultan Abdul-Hamid », Le Journal illustré, 17 novembre 1895



Le Journal illustré

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE — N° 46

DIMANCHE 17 NOVEMBRE 1895

GRAVURES

LE SULTAN ABDUL-HAMID

NOS GRAVURES
Le sultan Abdul-Hamid.

Le sultan est en ce moment le souverain dont on s'occupe le plus en Europe, car de l'intégrité de son empire dépend la paix universelle.

Or, les affaires sont fort embrouillées en Turquie. Il paraît difficile de faire croire, même aux plus jingoes des Londoniens qui acclamèrent hier le Lord Mayor's Show dans les rues de la Cité, que la France et la Russie donnent autre chose que des conseils de paix au Sultan. Il parait peu probable que la Triplice* (bien qu'elle se soit mêlée de façon très inattendue aux affaires d'Arménie en demandant à surveiller elle aussi le Conseil de surveillance) pousse à la guerre.

Donc il ne reste que l'Angleterre qui a inventé et surtout mis en scène les massacres d'Arménie, qui a organisé les atrocités avec un art suprême, qui puisse avoir un intérêt à brouiller les cartes.

La Russie et la France s'opposeront à ce qu'on égorge la Turquie.

Abdul-Hamid Khan est le trente-quatrième souverain de la famille d'Osman et le vingt-huitième, depuis la prise de Constantinople.

Le grand sultan, né le 6 mai 1822, a succédé à son frère, le sultan Mourad V, le 31 août 1876. Il a mérité jusqu'à présent toutes les sympathies de la France.

[***Note** : La Triplice (de l'italien triplice « triple ») est le nom donné à la Triple alliance conclue entre l'Empire allemand, la Double monarchie austro-hongroise et le royaume d'Italie de 1882 à 1914.]

Source : « Le sultan Abdul-Hamid », *Le Journal illustré*, édit. Petit Journal, 61 rue Lafayette, Paris ; édition du 17 novembre 1895, N°46, 32e année. 8 pages (pp. 361-368), 28,5x39,5 cm. Page de couverture et p.363.

« Évènements d’Orient », Le Petit journal, 24 novembre 1895


Le Petit Journal
SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
Huit pages : CINQ centimes
DIMANCHE 24 NOVEMBRE 1895
ARMÉE OTTOMANE
SADIK-BEY
RIZA-BEY
CHEFKET-BEY

NOS GRAVURES
Évènements d’Orient

Des gens intéressés à produire de l’eau trouble afin d’y pêcher à leur aise ont singulièrement exagéré ce qui se passe en Orient.

Les traités autorisent plusieurs nations européennes à intervenir dans les affaires de la Turquie quand la nécessité s’en démontre. Celles qui sont de bonne foi usent de ce droit avec la plus grande réserve ; les autres profitent du moindre incident, l’exagèrent, le font naitre au besoin dans l’espoir d’en tirer avantage.

C’est ainsi que l’on donne en ce moment une importance, qu’ils n’ont jamais eue, aux troubles d’Arménie.

Aux insinuations, l’ambassade ottomane à Paris a répondu par cette note très catégorique :

« *Depuis quelque temps les correspondants de la presse étrangère ne cessent de lancer des nouvelles représentant la situation en Turquie sous les couleurs les plus sombres ; tantôt ce sont des complots, emprisonnements, exécutions qui alimentent l’esprit inventif de ces correspondants ; tantôt ce sont des massacres de chrétiens dont les proportions varient d’après l’appréciation individuelle de chacun, qui se commettraient ou qui seraient à redouter.*

» *En présence de cette campagne volontairement tendancieuse, l’ambassade impériale ottomane à paris croit devoir mettre le public en garde contre toutes les rumeurs sensationnelles.*

Les autorités ont eu à réprimer, comme cela se passe en pareil dans tous les pays du monde, quelques échauffourées locales qui n’ont pas la portée qu’on a voulu leur attribuer quant à la situation générale de l’empire, et le gouvernement impérial ne manquera du reste pas à son devoir de sévir contre les perturbateurs de l’ordre public, si de nouveaux désordres venaient à se produire.

Les intentions généreuses de S. M. I. le Sultan pour tous ses sujets, sans distinction de race ni de religion, sont bien connues do tout le monde, ce dont tout fonctionnaire a le devoir de s'inspirer pour assurer le progrès et la tranquillité des populations. »

Le gouvernement turc est suffisamment armé pour réprimer la sédition des Arméniens. Notre directeur, M. Marinoni, a eu récemment l’occasion de s’en assurer par lui-même.

Lors de son voyage à Constantinople, il a été reçu par le Sultan, dont l'esprit est largement ouvert au progrès, et qui, à la suite d’une longue et fort aimable audience, a commis a un de ses aides de camp la mission de lui faire connaitre les ressources militaires dont il dispose.

M. Marinoni a vu manœuvrer ces admirables soldats dont Plewna a immortalisé l’héroïque résistance, ces hommes merveilleusement disciplinés, dévoués à leur chef jusqu’à la mort qu'ils no craignent point, qu'ils désirent plutôt, ayant la foi profonde que mourir devant l'ennemi c'est s'assurer dans l'autre vie les félicités éternelles.

Notre directeur a visité l'arsenal de Top-Hané l'un des plus beaux du monde, et où l'on fabrique chaque jour en quantité

considérable les armes les plus perfectionnées qui soient.

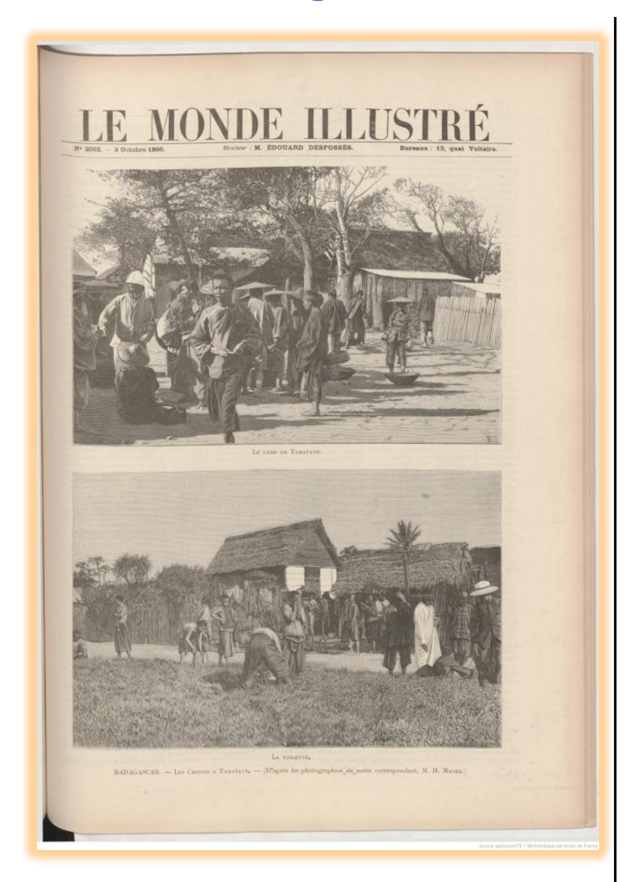
Il a causé longuement avec des officiers comme ceux dont nous donnons les portraits en notre première page et il a été frappé de leur instruction, de l'étendue de leurs connaissances militaires en même temps que de leur amour du métier de soldat.

La situation en Arménie n'offre, nous le répétons, rien de dangereux ; mais si elle s'aggravait, ce qui semble impossible, le Sultan, dont la haute sagesse, l'intelligente fermeté sont universellement reconnues, triompherait aisément.

L'Europe n'a donc point sujet de s'inquiéter de la fameuse étincelle dont on parle beaucoup trop ; qu'elle laisse au Sultan son prestige et il saura bien sans le concours de personne mettre à la raison quelques sujets révoltés.

Source : « Évènements d'Orient », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, 6e année, édition dimanche 24 novembre 1895, N°262, sect. Nos Gravures, 24 novembre 1895. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k716149d.. Consulté le 5 mars 2018, p. 375.

« Le matériel des agitateurs arméniens », Le Monde illustré, 3 octobre 1896



LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 2062. — 3 Octobre 1896. Directeur : M. ÉDOUARD DESFOSSÉS. Bureaux : 13, quai Voltaire.

La toilette.

MADAGASCAR. — Les Chinois à Tamatave. — (D'après les photographies de notre correspondant, M. H. Mager.)

Le matériel des agitateurs arméniens

Page 212 : CONSTANTINOPLE. — EXPOSITION DES ENGINS DES AGITATEURS ARMÉNIENS

Page 215 :

Le matériel des agitateurs arméniens. — À la suite des troubles de Constantinople, la police a fouillé les habitations des Arméniens suspects, et a réuni dans une salle de la Grande Maîtrise de l'artillerie tous les engins de destruction découverts chez les agitateurs, tels que bombes, revolvers, fusils, couteaux, armes, etc.

Cela constitue une exposition fort curieuse, qui a attiré une foule considérable.

Parmi les armes, matières explosibles et autres objets exposés figurent ceux trouvés à la Banque Impériale Ottomane, soit environ 11 kilos 400 grammes de dynamite, 48 bombes à capsules, 25 cartouches de dynamite, 5 paquets de capsules. 100 cartouches de revolver, une boîte de capsules à bombe, un sac vide, 4 mètres de mèches de dynamite, 10 boîtes de capsules de revolver et une boite longue d'allumettes.

Le même établissement a envoyé en outre 7 autres bombes. Les autres armes et matières explosibles proviennent de Psamatia, Vlanga, Scutari, Péra et Hasskeuy. À l'école arménienne de Psamatia on a découvert une bombe rectangulaire à seize capsules et deux autres bombes de forme sphérique ayant de vingt à trente capsules.

Dans les maisons et jardins de quatre arméniens habitant le même quartier on a trouvé quinze bombes et deux revolvers. La police de la même localité a envoyé 36 bombes sphériques sans capsule, un paquet de capsules de dynamite et six petites boîtes de capsules ordinaires. On a découvert chez un arménien à Dolabdéré et chez un pompier du sixième cercle Municipal, deux bombes ; on a trouvé également aux Petits-Champs, à Péra, chez une femme arménienne Vingt bombes de différentes formes chargées de dynamite avec et sans capsules et un grand nombre d'objets accessoires tels que capsules, mèches, chlorate de potasse, nitroglycérine, cartouches de revolver, etc.

Le nombre des bombes s'élève à 183. On a découvert dans l'église de Hasskeuy six bombes dont cinq étaient disposées dans les égouts et une sous le plancher de la salle des délibérations de l'église. À Pamatia on a trouvé dans un terrain vague près de l'église grecque, une bombe chargée de dynamite ; elle était rectangulaire et garnie de seize capsules.

Dans la maison d'un arménien, marchand de bérets, nommé Stéfan, toujours à Psamatia, on a trouvé trente et une bombes chargées de dynamite et garnies de capsules, 90 objets accessoires, cent cinquante grammes de chlorate de potasse et quatre tubes de dynamite. Dans un terrain vague du même faubourg on a encore trouvé quatorze bombes.

Cette sinistre exposition contient aussi des bombes et des grenades sphériques et rectangulaires de grandeurs diverses et fabriquées d'après différents systèmes. La plupart d'entre elles d'un travail tout à fait grossier, ont été évidemment fabriquées ici.

Cinq de ces bombes sphériques ont un diamètre de 26 centimètres, mais les autres sont des grenades à main ayant un diamètre de 5 à 10 centimètres.

Les pièces les plus importantes sont les bombes rectangulaires, fabriquées, sans doute, à l'étranger, qui contiennent du chlorate de potasse et un tube en verre, rempli d'acide sulfurique, qui se brise lorsque la bombe est lancée et son contenu se mêlant au chlorate de potasse, fait éclater la bombe.

Source : « Le matériel des agitateurs arméniens », In "*Le Monde illustré*" du 3 octobre 1896, Gallica, Paris, , 3 octobre 1896. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64390973.. Consulté le 28 février 2018, p. 212-215.

« Les insurgés arméniens », L'Illustration, 31 octobre 1896

LES INSURGÉS ARMENIENS

On sait que les révolutionnaires arméniens qui ont tenté, le 2 août dernier, un audacieux coup de main contre la Banque Ottomane dans le quartier de Galata, à Constantinople, avaient été embarqués, après leur reddition, à bord du yacht de Sir Edgard Vincent, puis transférés sur le vapeur français *la Gironde*. Là, leur effervescence fut longue à se calmer et l'équipage ne réussit qu'avec peine à les empêcher de retourner à terre pour se porter au secours de leurs frères massacrés pendant les troubles qui suivirent l'affaire de la Banque.

La Gironde les amena, le 4 septembre, à Marseille. Là, au nombre de dix-sept, ils furent conduits et internés à la prison Saint-Pierre, d'où ils sont sortis seulement il y a quelques jours pour être dirigés sur les États-Unis. Deux l'entre eux avaient cependant été conduits à Genève dès le 20 septembre.


352 — N° 2801 L'ILLUSTRATION 31 Octobre 1896

Les débris de roches obstruant la voie. Le déblaiement. — Phot. Debeauvais, communiquée par M. Jourdan.

L'éboulement de la ligne de Genève, à la Burbanche.

L'ÉBOULEMENT DE LA LIGNE DE GENÈVE

Les pluies persistantes viennent de causer une catastrophe à la Burbanche, près de Rossillon, dans le département de l'Ain.

A la sortie de la vallée d'Albarine, au point d'intersection du chemin de fer et de la route allant de Rossillon à Tenay, s'élève une montagne de tuf, au pied de laquelle se trouvaient une scierie, un moulin et la maisonnette du garde-barrière. Le 18 octobre, à 4 h. 1/4 du matin, l'express de Genève, parti de Bourg, venait de passer, quand la masse de tuf, désagrégée par les eaux, se détacha des parois du rocher, sur une longueur d'environ 200 mètres, et glissa dans la vallée. La terrible avalanche de pierres et de terre emporta le moulin et la scierie, heureusement inhabités à ce moment, et la maison occupée par le garde-barrière Patin, sa femme et leurs sept enfants. La mère, ses quatre filles et un petit garçon en bas âge échappèrent à la mort par miracle ; mais Patin et ses deux fils aînés furent broyés instantanément, et le garde de nuit Cyvoct, projeté au loin avec sa guérite, fut enseveli sous l'éboulement.

L'aspect du lieu de la catastrophe est lamentable. D'un côté, le lac débordé ; de l'autre, un amoncellement de blocs de rochers, de troncs d'arbres obstruant la vallée et coupant la voie ferrée sur un quart de kilomètre. Les travaux de déblaiement, immédiatement commencés, présentent de grandes difficultés. Les ingénieurs ont calculé qu'il ne faudrait pas moins de vingt-cinq jours pour leur exécution et pour le rétablissement de la route et de la voie.

LES INSURGÉS ARMÉNIENS

On sait que les révolutionnaires arméniens qui ont tenté, le 26 août dernier, un audacieux coup de main contre la Banque Ottomane dans le quartier de Galata, à Constantinople, avaient été embarqués, après leur reddition, à bord du yacht de sir Edgard Vincent, puis transférés sur le vapeur français la *Gironde*. Là, leur effervescence fut longue à se calmer et l'équipage ne réussit qu'avec peine à les empêcher de retourner à terre pour se porter au secours de leurs frères massacrés pendant les troubles qui suivirent l'affaire de la Banque.

La *Gironde* les amena, le 4 septembre, à Marseille. Là, au nombre de dix-sept, ils furent conduits et internés à la prison Saint-Pierre, d'où ils sont sortis seulement il y a quelques jours pour être dirigés sur les États-Unis. Deux d'entre eux avaient cependant été conduits à Genève dès le 20 septembre.

Ce sont de robustes gaillards, paraissant appartenir à une classe plutôt aisée. Le plus jeune a dix-huit ans, le plus âgé n'en a pas trente. Tous portent des noms de guerre. Leur chef, qui répond au surnom d'Annen Garo, parle correctement le français et paraît posséder une instruction soignée.

Arméniens ayant pris part à l'attaque de la Banque ottomane de Constantinople.
D'après une photographie faite par M. J. Fabre à leur arrivée à Marseille.

Ce ont de robustes gaillards, paraissant appartenir à une classe plutôt aisée. Le plus jeune a dix-huit ans, le plus âgé n'en a pas trente. Tous portent des noms de guerre. Leur chef, qui répond au surnom d'Annen Garo, parle correctement le français et paraît posséder une instruction soignée.

Source : « Les insurgés arméniens », *L'Illustration*, édition du 31 octobre 1896, N°2801. Pages 352.

« Les bombes arméniennes à Constantinople », Le Petit journal, 15 novembre 1896


Le Petit Journal
SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
Huit pages : CINQ centimes
DIMANCHE 15 NOVEMBRE 1896
LES HOTES DE LA FRANCE
La reine de Portugal
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Les bombes arméniennes à Constantinople

Lors de l'attaque de la Banque Impériale ottoman par les anarchistes arméniens à Constantinople, au mois d'aout dernier, on trouva un grand nombre de bombes, de cartouches de dynamite et de revolvers dans les locaux qui avaient été occupés par les insurgés. D'ailleurs plusieurs bombes furent lancées par ces derniers dans les rues adjacentes ; un tramway fut atteint et une voiture contenant quatre dames turques fut réduite en pièces avec les personnes qu'elle contenait. D'autres bombes furent jetées tant contre les postes de police que contre les détachements de troupes ou de gendarmerie, et firent de nombreuses victimes.

Les perquisitions qui commencèrent alors et se sont continuées jusqu'à ce jour ont amené successivement la saisie de plusieurs centaines de ces machines infernales.

Ces bombes n'ont pas été importées directement d'Angleterre, comme on l'avait cru d'abord ; seuls les matières premières et les explosifs ont été importés en Turquie. La fabrication s'opérait à Constantinople même, dans des officines clandestines, dont la plus importante a été découverte récemment à Scutari, sur la cote d'Asie.

Les engins de destruction étaient ensuite transportés dans différents dépôts choisis par le comité révolutionnaire, notamment dans les églises, dans les écoles et dans les caves de quelques affiliés.

Ces bombes sont presque toutes du système Orsini ; de forme ovoïdale, elles sont hérissées de cheminées armées de capsules ou d'amorces fulminantes. Leur dimension varie beaucoup ; les unes sont grosses comme le poing ; mais d'autres ont le diamètre d'une pastèque. Quant au nombre de revolvers et de poignards de fabrication étrangère qui ont été saisis, il est véritablement extraordinaire.

On sait d'ailleurs que l'article 8 du règlement organique du Comité Hintchakiste préconise l'emploi des bombes, de la dynamite et des engins incendiaires.

Source : « Les bombes arméniennes à Constantinople », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition dimanche 15/11/1896, No.313, 15 novembre 1896. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k716200x.. Consulté le 27 février 2018, p. 305, 307.

« Abdul-Hamid Khan, Souverain de l'empire ottoman », Le Petit journal, 21 février 1897



Le Petit Journal

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

Huit pages : CINQ centimes

DIMANCHE 21 FÉVRIER 1897

Numéro 327

ABDUL-HAMID KHAN
Souverain de l'Empire ottoman

NOS GRAVURES
Abdul-Hamid Khan, Souverain de l'empire ottoman

Des évènements graves s'accomplissent en ce moment en Orient. La diplomatie s'efforce d'en atténuer la portée et d'arriver à une entente qu'empêche à peu près seule certaine avidité bien connue.

Le moment nous a paru bien choisi pour donner le portrait du Sultan.

Abdul-Hamid, le souverain de tant de peuples, le chef de la religion des musulmans, a dépassé de peu la cinquantaine ; c'est un homme sage, instruit et travailleur comme pas un de ses sujets assurément ; son esprit, particulièrement cultivé, s'ouvre facilement aux idées modernes. Tout fait donc espérer, et c'est bien à souhaiter pour la paix du monde, que les nuages qui se sont élevés du côté de l'Orient se dissiperont avant peu.

Source : « Abdul-Hamid Khan, Souverain de l'empire ottoman », *Le Petit journal. Supplément du dimanche* 1897/02/21 (Numéro 327), Paris, édition 8e année, Dimanche 21 février 1897, N°327, sect. Nos Gravures, 21 février 1897. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k716214s.. Consulté le 27 février 2018, p. 63.

« Les évènements de Crète », Le Petit journal, 28 février 1897



Le Petit Journal

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

Huit pages : CINQ centimes

DIMANCHE 28 FÉVRIER 1897

Numéro 328

AU PALAIS DE L'INDUSTRIE

Les chars du Bœuf gras

Les évènements de Crète
SOLDATS TURCS – SOLDATS GRECS

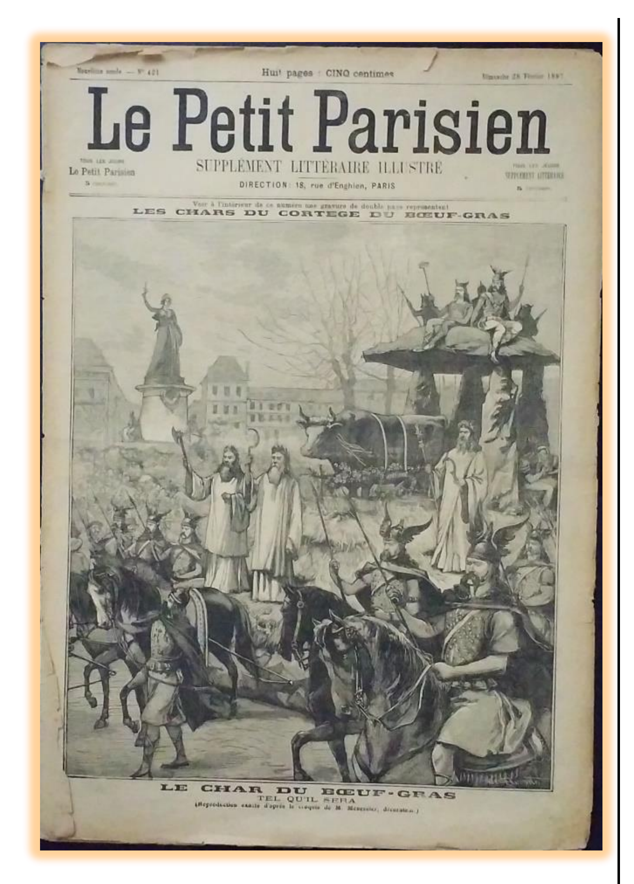
Nous n'avons point à insister sur l'importance des évènements de Crète ; le petit journal quotidiennement tient nos lecteurs au courant de la grave question qui, très justement, occupe l'attention du monde entier.

Mais il nous a paru que l'on s'intéresserait à voir des types de soldats grecs et turcs.

Les deux armées sont résolues, elles ont déjà prouvé leur valeur, leur résignation dévouée au devoir militaire.

Source : « Les évènements de Crète », *Le Petit journal. Supplément du dimanche.*, Paris, édition dimanche 28 février 1897, No.328, 28 février 1897. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7162155.. Consulté le 27 février 2018, p. 71.

« Les évènements de Crète », Le Petit Parisien, 28 février 1897


Hui pages : CINQ centimes

Le Petit Parisien

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

Le Petit Parisien

DIRECTION : 18, rue d'Enghien, PARIS

LES CHARS DU CORTEGE DU BŒUF-GRAS

LE CHAR DU BŒUF-GRAS

TEL QU'IL SERA

NOS GRAVURES

Les Évènements de Crète

Les évènements de Crète ont passionné toute l'Europe.

On sait que la Grèce, à qui l'ile de Crète a jadis appartenu, voudrait reprendre ce territoire, placé sous la domination de la Turquie.

Le roi de Grèce, malgré les injonctions des puissances, a envoyé des troupes en Crète.

C'est son second fils, le prince Georges, qui a pris le commandement des vaisseaux qui ont transporté ces troupes. Le prince Georges est âgé de vingt-sept ans. Il a suivi tous les cours de l'École navale et a actuellement le grade de capitaine de frégate, commandant la première division de la défense mobile.

Le roi de Grèce, Georges 1er, est né le 24 décembre 1845. Il est le fils du roi de Danemark et, par conséquent, frère de l'impératrice douairière de Russie. Il règne sur la Grèce depuis 1863, époque à laquelle les Grecs renvoyèrent le roi Othon, qui les gouvernait depuis 1830, date à laquelle fut reconnue l'indépendance hellénique.

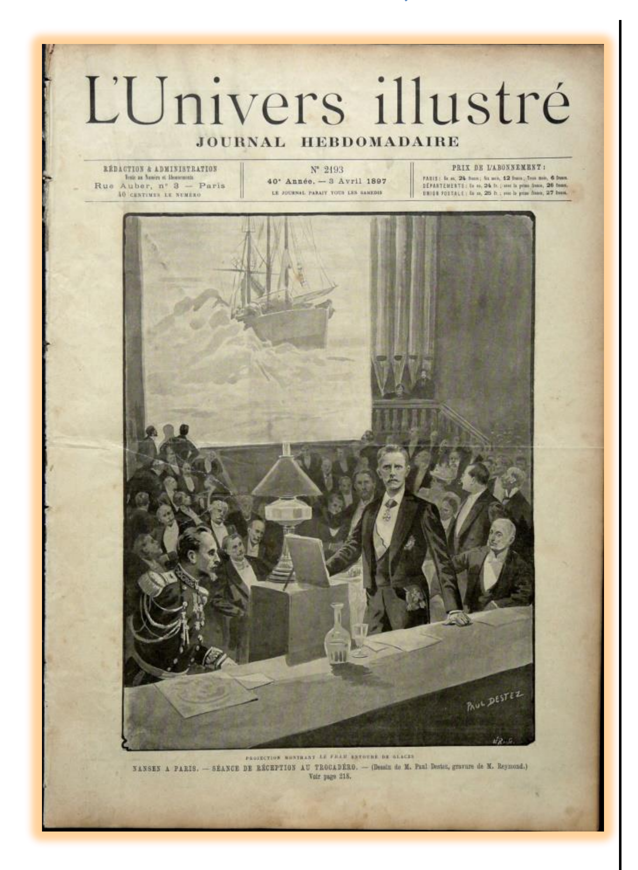
Le portrait que nous donnons de Georges 1er est le dernier qui ait été fait de lui, lors de son passage à paris en 1896.

Nous publions en même temps le portrait d'Abdul-Hamid, sultan de Turquie, qui pourrait bien, après les évènements dont l'Orient est actuellement le théâtre, voir sa puissance en péril. Sa politique fourbe et barbare a lassé les puissances européennes. Chacun reconnait la nécessite de remédier à l'état actuel des choses dans toutes les provinces soumises à la brutalité des Turcs.

Les vues que nous donnons de la Crète ont été dessinées d'après des photographies. La Canée est le principal port de l'ile. On y compte environ 18,000 habitants. C'est là que les puissances européennes ont envoyé leurs vaisseaux afin d'empêcher le débarquement des troupes grecques aussi bien que celles des troupes turques, en attendant qu'une décision soit prise par les divers gouvernements au sujet du règlement de la question crétoise.

Source : « Les évènements de Crète », *Le Petit Parisien*, 9[e] année, dimanche 28 février 1897, N°421. Pages 70 et 72.

« Évènements d'Orient », L'Univers illustré, 3 avril 1897



L'Univers illustré

JOURNAL HEBDOMADAIRE

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Rue Auber, n° 3 — Paris
10 CENTIMES LE NUMÉRO

N° 2193
40e Année. — 3 Avril 1897
LE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PROJECTION MONTRANT LE FRAM ENTOURÉ DE GLACES

NANSEN A PARIS. — SÉANCE DE RÉCEPTION AU TROCADÉRO. — (Dessin de M. Paul Destez, gravure de M. Reymond.)
Voir page 218.

NOS GRAVURES

Évènements d'Orient

La situation est toujours grave ; le prince royal de Grèce, accompagné du prince Nicolas, est parti pour prendre décidément le commandement des troupes massées à la frontière turque. À son arrivée à Larissa, toute la garnison était sur pied ; une foule immense acclamait les princes lors de la revue des troupes, aux cris mille fois répétés de : « *Vive la guerre !* »

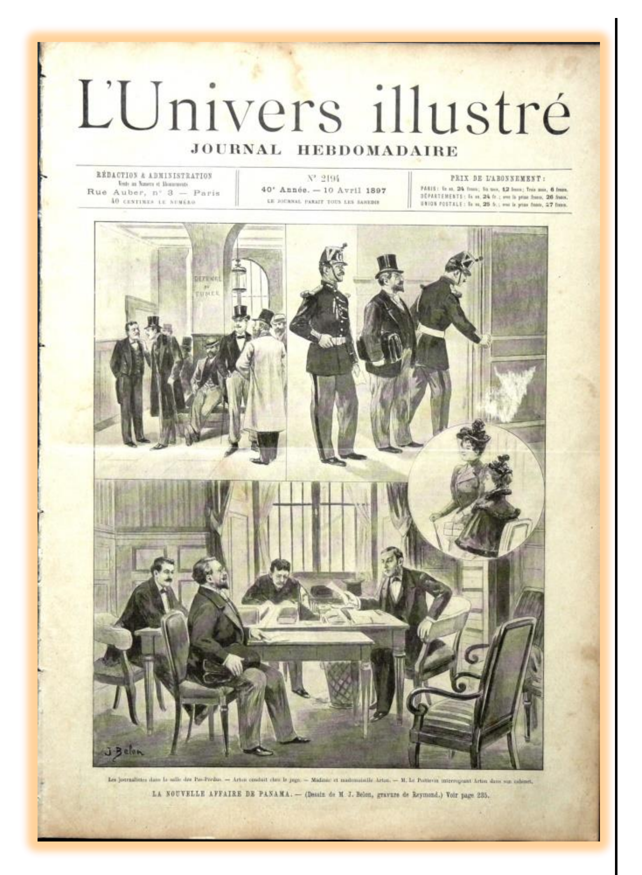
À Athènes, des décisions importantes ont été prises par le roi et ses ministres en vue de l'éventualité des mesures coercitives de la part des puissances.

En Crète, Grecs, insurgés et Turcs, continuent à se battre, et les amiraux se voient dans la nécessité de réclamer de nouveaux renforts afin de pouvoir occuper les différents points stratégiques de la baie de la Sude et forcer le colonel Vassos à se soumettre aux décisions de l'Europe.

Nous donnons aujourd'hui, à ce propos, de belles gravures sur les divers incidents qui se déroulent chaque jour: un petit poste, massé sur la frontière, à quelques pas des troupes turques ; - une belle page sur une revue de l'armée turque par le ministre de la guerre ; un croquis fait par un officier à bord de l'un des navires de la flotte alliée, en rade de la Canée, représentant des femmes et les troupes musulmanes, à l'abri dans leurs forts, et venant acclamer, à chaque coucher de soleil, le. Sultan, le Maître devant qui tout bon musulman doit s'incliner. Les femmes mahométanes, sur un bastion séparé, les troupes turques sur les autres bastions du fort, hissant le drapeau ottoman et poussant leurs hourras traditionnels avant d'aller prendre leurs quartiers. Une carte de la frontière gréco-turque permettra aux lecteurs de suivre les divers incidents qui peuvent naitre à tout instant.

Source : « Évènements d'Orient », *L'Univers illustré*, édition du 3 avril 1897, N°2193. Pages 212, 217, 218, 224.

« Les événements d'Orient », L'Univers illustré, 10 avril 1897



L'Univers illustré

JOURNAL HEBDOMADAIRE

RÉDACTION & ADMINISTRATION Vente au Numéro et Abonnements Rue Auber, n° 3 — Paris 40 centimes le numéro	N° 2194 40e Année. — 10 Avril 1897 LE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS	PRIX DE L'ABONNEMENT : PARIS : Un an, 24 francs ; Six mois, 12 francs ; Trois mois, 6 francs. DÉPARTEMENTS : Un an, 24 fr. ; avec la prime franco, 26 francs. UNION POSTALE : Un an, 25 fr. ; avec la prime franco, 27 francs.

Les journalistes dans la salle des Pas-Perdus. — Arton conduit chez le juge. — Madame et mademoiselle Arton. — M. Le Poittevin interrogeant Arton dans son cabinet.

LA NOUVELLE AFFAIRE DE PANAMA. — (Dessin de M. J. Belon, gravure de Reymond.) Voir page 235.

LES ÉVÉNEMENTS D'ORIENT

Les inquiétudes nées de l'attitude de la Grèce semblent vouloir se calmer, et si les puissances veulent marcher d'accord, elles atteindront finalement le résultat si désiré d'avoir évité la guerre entre la Turquie et la Grèce, qui aurait engendré la guerre européenne avec toutes ses horreurs et ses incalculables conséquences.

En Crète, le sang coule toujours ; insurgés et Turcs en viennent à chaque instant aux mains. Ces combats ont amené les puissances à rester d'accord pour influencer le gouvernement grec et l'amener à se soumettre par le blocus du Pirée et des points stratégiques les plus importants des côtes de la Grèce.

L'autonomie de la Crète, avec un gouverneur nommé par les puissances, et payant un tribut au sultan, est toujours le but que les puissances veulent atteindre pour amener la pacification définitive de l'île. À cet effet, une commission mixte de gendarmerie a été nommée. Elle comprend : le général turc Cherefuddin-Pacha, président ; Sartinski-Bey, secrétaire ; le colonel italien Rugieri ; le major autrichien baron Giesl, le colonel anglais Chermside, le colonel turc Osman Nisam-Bey et le lieutenant-colonel français baron Vialar.

Les hostilités perpétuelles entre musulmans et chrétiens ont amené les amiraux étrangers à réclamer des renforts à leurs gouvernements respectifs pour pouvoir occuper les principaux villages de la baie de la Sude.

Nous donnons aujourd'hui un croquis, d'après nature, de cette baie de la Sude représentant les positions occupées, par les Turcs, les insurgés et la flotte internationale sous les ordres de l'amiral Canevaro.

L'amiral italien, Napoleone Canevaro, auquel l'ancienneté de grade a valu l'honneur de prendre le commandement en chef de la flotte mixte, est donc le chef respecté du contre-amiral Pottier, commandant la flotte française ; du commandant Hoelnner, de la flotte allemande ; du contre-amiral Hinke, commandant la flotte autrichienne ; du contre-amiral Harris, commandant la flotte anglaise ; du contre-amiral Andreff, de la flotte russe.

Nous donnons également un beau croquis sur un groupe de soldats turcs se rendant à la frontière macédonienne.

Source : « Les événements d'Orient », *L'Univers illustré*, édition du 10 avril 1897, N°2194. Pages 228-235.

« La guerre turco-grecque. Premières hostilités. – L’affaire de Melouna », Le Petit Journal, 2 mai 1897



La guerre turco-grecque

PREMIÈRES HOSTILITÉS. – L’AFFAIRE DE MELOUNA.

L’actualité est en ce moment à la guerre – trop facile à prévoir hélas ! – qui met aux prises la Grèce et la Turquie.

L'intervention de la diplomatie européenne n’a point suffi à la prévenir et il est à souhaiter qu’elle soit assez efficace pour détourner de nous des malheurs plus graves.

On sait que l'insurrection de Crète à laquelle la Grèce prit une part active fut le début des évènements actuels.

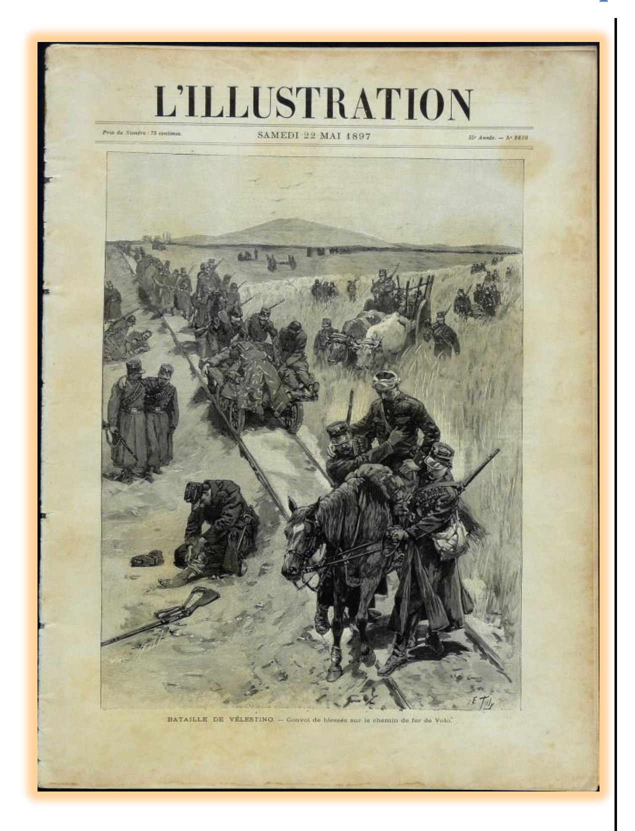
Puis la frontière turque ayant été franchie par les Grecs, le sultan, après une note aux puissances, déclara définitivement la guerre.

Un des premiers combats a eu lieu au col de Melouna que les Grecs, vigoureusement attaqués, ont dû abandonner après une héroïque résistance.

Nous reproduisons, d’après un croquis qui vient de nous arriver, cet épisode ; la carte publiée à notre cinquième page indique où il s’est passé.

Source : « La guerre turco-grecque. Premières hostilités. – L’affaire de Melouna », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition 8e année, dimanche 2 mai 1897, No.337, sect. Nos Gravures, 2 mai 1897. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7162244.. Consulté le 27 février 2018, p. 141, 143, 144.

« Les chefs allemands de l'armée turque », L'Illustration, 22 mai 1897


L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 22 MAI 1897 55e Année. — N° 2830

BATAILLE DE VÉLESTINO. — Convoi de blessés sur le chemin de fer de Volo.

Les Chefs Allemands de l'armée Turque

« Tiens! la bière aussi est allemande ... » C'est Caran d'Ache qui mettait l'autre jour cette exclamation dans la bouche d'un reporter assis devant une table chargée de chopes, au milieu du camp turc, en compagnie d'officiers bottés et sanglés à la prussienne, Prussiens de la chaussure à la coiffure ... exclusivement, Turcs seulement par le fez. Et ce n'était pas là simple boutade de caricaturiste: que l'armée ottomane, victorieuse en Thessalie des troupes hellènes, soit encadrée d'officiers, les uns d'origine allemande, les autres formés par des instructeurs allemands, cela est un fait ; la photographie le constate aussi bien que la caricature.

Nous avons reçu d'un correspondant de Constantinople les six portraits que nous publions dans cette page: ce sont les chefs de l'armée victorieuse. Sans posséder les moindres notions ethnologiques, on reconnaît aisément que deux seulement de ces six généraux sont Turcs, les quatre autres étant manifestement de nationalité germanique.

Le généralissime Edhem-Pacha, en temps de paix chef-adjoint de l'état-major général ottoman, et Seifoullah Pacha, qui fut attaché militaire à Athènes et dont on a dit qu'il était « *une carte vivante de la Thessalie* », représentent l'élément turc. Mais les généraux von der Goltz, Kamphoevener, Grumbkoll et Brockdorf, tous pachas, ont été empruntés par le sultan à l'armée allemande.

C'est en 1882 qu'une première mission militaire, chargée de réorganiser l'armée ottomane, d'instruire les chefs et les corps de troupes, fut envoyée de Berlin à Constantinople. Elle avait à sa tête le colonel Koehler, du 6e hussards, qui mourut au bout de quelques mois et fut remplacé en 1883 par le major von der Goltz.

Le major von der Goltz, aujourd'hui général-lieutenant dans l'armée allemande, n'est autre que l'écrivain militaire bien connu par ses études sur la guerre de 1870-71. Né en 1843, il fit la campagne dans l'état-major de la 2e armée, dont il devint, après la paix, l'historiographe: *Les Opérations de la 2e armée jusqu'à la capitulation de Metz* et *Sur la Loire, les Sept Journées du Mans*, *Léon Gambetta et son Armée*, furent publiés successivement par lui et firent grand bruit. En Turquie, comme chef de la mission allemande, il réorganisa les écoles militaires et fut nommé sous-chef de l'état-major général.

Rappelé en Allemagne, il fut mis à la tête de la 5e division du 3e corps prussien, à Francfort-sur-l'Oder. C'est là qu'il reçut du sultan, au mois de mars dernier, l'offre de prendre le commandement en chef de l'armée d'opération à la frontière de Thessalie. Von der Goltz-Pacha (en Allemagne, général baron von der Goltz Domnau) fit ses conditions: il se rendrait sur le théâtre des opérations sans passer par Constantinople ; il ne recevrait d'ordres ni du palais ni du ministère de la guerre, etc., etc. On sait qu'Edhem-Pacha est resté généralissime des forces ottomanes de l'Est ; le général von der Goltz collabora-t-il cependant à la campagne comme conseiller? On le dit : il est incontestable, dans tous les cas, que l'armée victorieuse, officiers et

soldats, est toute entière sortie de ses mains.

À défaut de von der Goltz-Pacha, les généraux Grumbkoff et Brockdorf, avec autorisation de l'empereur Guillaume, ont pris part effectivement à la campagne de Thessalie. Brockdorf-Pacha est l'instructeur de la cavalerie turque. Quant à Grumbkoff-Pacha, instructeur de l'artillerie ottomane, il l'a commandée jusqu'à la prise de Larissa. Il entra le premier dans cette ville, puis fut rappelé, et le sultan le félicita publiquement, le 14 mai dernier, au cours de la cérémonie du baisemain qui eut lieu à l'occasion du Kourbam Baïram. Quant au général Kamphoevener-Pacha, venu en Turquie en 1882 avec le colonel Koehler, il a succédé au général von der Goltz à la tête de la mission allemande.

M. N.

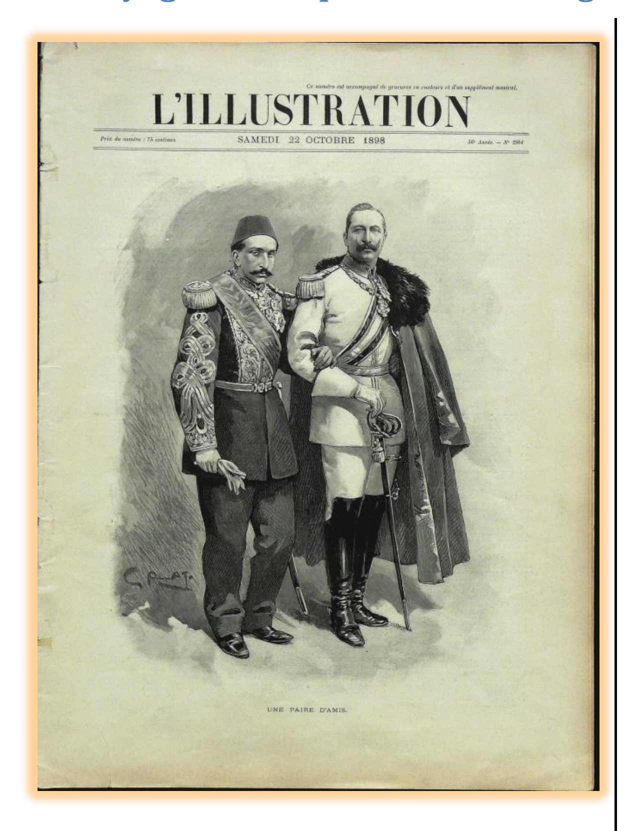
UNE ESTAMPE POPULAIRE TURQUE

Nous donnons, à titre de curiosité, la reproduction d'une lithographie turque représentant la bataille de Mélouna. Cette naïve estampe nous est une preuve nouvelle que l'art en enfance se ressemble partout et que l'imagerie d'Épinal fleurit sous toutes les latitudes. L'artiste turc - peut-être est-ce un Grec, car la pratique de l'art en Orient fut toujours aux mains des Grecs - l'artiste, imbu des traditions occidentales en matière de peinture militaire, s'est attaché surtout à reproduire l'état-major victorieux groupé autour du grand chef, Edhem-Pacha, dont la ressemblance est d'ailleurs saisie avec un certain esprit.

Les officiers regardent combattre des hommes de si petite taille qu'on les croirait occupés à jouer avec des soldats de plomb. La boîte dont on vient de les sortir est du dernier modèle, car elle renferme tous les accessoires du combat ; on y voit même un service d'ambulances, ce qui ne laisserait pas de nous étonner si nous n'avions appris par les correspondants de jour que cette guerre est conduite par les Turcs avec une mansuétude extraordinaire.

Source : « Les chefs allemands de l'armée turque », *L'Illustration*, édition du samedi 22 mai 1897, N°2830. Pages 398-400.

« Le voyage de l'empereur d'Allemagne », L'Illustration, 22 octobre 1898



Ce numéro est accompagné de gravures en couleurs et d'un supplément musical.

L'ILLUSTRATION

Prix du numéro : 75 centimes | SAMEDI 22 OCTOBRE 1898 | 56e Année. — N° 2904

UNE PAIRE D'AMIS.

LE VOYAGE DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE

UNE PAIRE D'AMIS

Dans ses *Contemporains*, rappelant les débuts du règne de Guillaume II, M. Jules Lemaitre a écrit: « Il a commencé par aller visiter, à la file, ses cousins les empereurs et les rois (jusqu'au Grand-Turc, qui n'y a rien compris). » Le spirituel académicien était-il bien fondé à suspecter, à ce propos, la sagacité du Commandeur des Croyants ? En tout cas, depuis cette première visite, déjà vieille de dix ans, l'empereur d'Allemagne et le Sultan ont eu le temps de se comprendre, et il est peu probable que l'entrevue actuelle des deux souverains à Constantinople provoque chez l'un ou l'autre un étonnement ingénu.

C'est, en effet, en exécution d'un projet longuement mûri, et d'un programme arrêté selon toutes les formalités du protocole, que, à l'occasion de son pèlerinage en Palestine, S. M. Guillaume II se trouve l'hôte d'Abdul-Hamid Khan. Leurs Majestés viennent de se rencontrer à Stamboul, où elles ont échangé les plus gracieux salamalecs et offert à l'Europe le touchant tableau d'une paire d'amis.

Curieux rapprochement et fait à souhait pour les amateurs de parallèles, qui prisent par-dessus toutes les dissemblances des personnages accouplés. Ici, l'antithèse est vivante.

D'un côté, portant beau, le Kaiser, encore en deçà de la quarantaine: stature un peu plus que moyenne, forte carrure, prestance martiale, masque énergique et flegmatique tout ensemble, où se révèle le mélange du sang allemand au sang anglais, l'air hautain et protecteur de quelqu'un qui a conscience de sa puissance.

De l'autre côté, un homme aux épaules voutées, au buste étriqué, de taille médiocre, d'un âge indécis à l'apparence (cinquante-cinq ans en réalité) : aspect chétif, teint olivâtre, œil inquiet, clignotant sous une paupière alourdie.

Tels sont, si différents de physionomie, ces deux autocrates, dont le premier commande à quarante-trois millions de sujets, et le second n'en compte pas moins de quarante-sept millions sous sa domination, y compris les pays tributaires.

Abdul-Hamid semble s'appuyer en confiance sur le bras robuste qui brisa Bismarck, le Chancelier de Fer. Peut-être aussi le plus sédentaire des monarques d'aujourd'hui envie-t-il secrètement le sort de son heureux cousin, libre de voyager à son gré, et regrette-t-il de ne pouvoir l'accompagner jusqu'à Jérusalem, attaché au rivage par les obsédants soucis qui le retiennent dans sa résidence murée de Yldiz-Kiosque.

E. F.

LE VOYAGE DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE

C'est le 11 octobre que l'empereur d'Allemagne, accompagné de l'impératrice, a quitté Potsdam pour entreprendre un voyage en Orient jusqu'à Jérusalem.

Le 12, le train impérial passait à Vienne, et, le lendemain, franchissant la frontière italienne, gagnait directement Venise, où les souverains, avant de prendre la mer, devaient avoir une entrevue avec le roi

Humbert et la reine Marguerite, venus à leur rencontre.

Une brillante réception leur avait été préparée. Le 13, le roi et la reine d'Italie attendaient leurs hôtes à la gare pavoisée aux couleurs des deux pays el décorée de guirlandes de fleurs et de feuillage. Sur le quai, se tenaient en outre le général Pelloux président du Conseil des ministres, l'amiral Canevaro, les commandants de corps d'armée, le préfet el le maire.

Après les premières effusions et la présentation réciproque des personnages de la suite, les souverains allemands et italiens sont montés dans une gondole de la cour, suivie de huit embarcations municipales magnifiquement ornées.

Pendant ce défilé nautique, qui avait attiré sur son passage une foule d'autres embarcations remplies de curieux, le grand canal offrait un spectacle des plus pittoresques, une animation extraordinaire. Mais, par un singulier contraste, comme on peut le remarquer sur une de nos gravures, reproductions fidèles de photographies instantanées, les maisons riveraines restaient mornes et silencieuses. À quoi, vraisemblablement, attribuer celte lacune déconcertante dans l'ensemble de la manifestation publique, sinon au vide actuel de ces palais vénitiens, qui, loués la plupart à des étrangers, ne se peuplent qu'à l'époque de la « saison? »

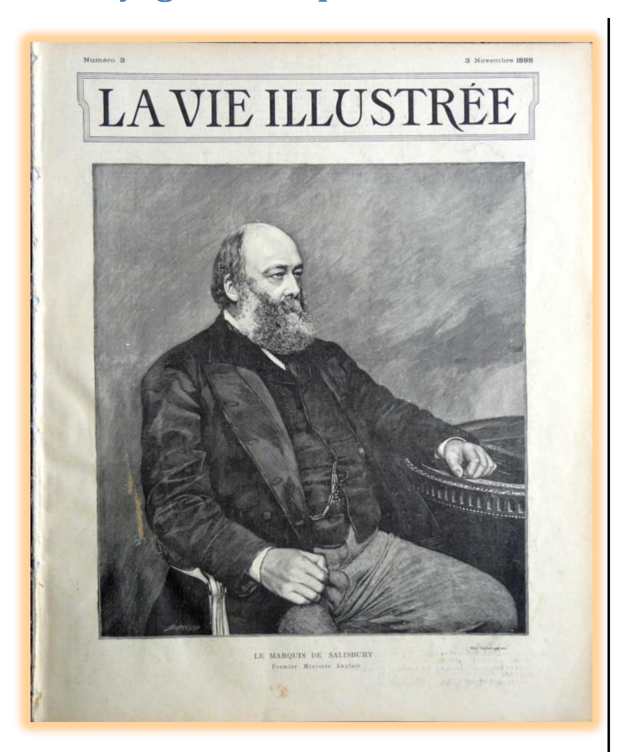
Acclamé encore par la foule massée sur la place Saint-Marc, le cortège est descendu au Palais-Royal, au balcon duquel les souverains se sont montrés.

À l'issue du déjeuner, vers 3 h. 30, le roi et la reine conduisaient leurs augustes invités à bord du *Hohenzollern* où ils prennent congé d'eux. Quelques minutes après, le yacht impérial appareillait au milieu des salves d'artillerie ; le lundi 17 octobre, il entrait dans le détroit des Dardanelles, et le mardi 18, à 9 heures du matin, par un beau soleil, il doublait la Corne d'Or et venait accoster devant le palais de Dolma-Bagtché.

Aussitôt après leur débarquement, l'empereur et l'impératrice d'Allemagne ont été reçus par le sultan. Celui-ci, venant au-devant de ses hôtes, s'est incliné profondément devant l'impératrice et a échangé une vigoureuse poignée de main avec l'empereur. Puis il a offert galamment le bras à la souveraine, avant de pénétrer dans le palais, que Leurs Majestés ont bientôt quitté pour se rendre à Yldiz-Kiosque en équipage.

Source : « Le voyage de l'empereur d'Allemagne », *L'Illustration*, édition du samedi 22 octobre 1898, N°2904. Page de couverture et page 260.

« Le Voyage de l'Empereur Guillaume », La Vie Illustrée, 3 novembre 1898


Numéro 3 — 3 Novembre 1898

LA VIE ILLUSTRÉE

LE MARQUIS DE SALISBURY
Premier Ministre Anglais

Le Voyage de l'Empereur Guillaume

Le passage des souverains allemands à Constantinople a été marquée par une série de réjouissances qu'il serait oiseux d'énumérer ici. À Thérapia, notamment, un grand nombre d'habitants venus des villages de Thérapia et de Yeni-Keni ainsi que les enfants de l'école grecque se sont rassemblés devant la résidence d'été de l'Ambassadeur d'Allemagne, pour saluer les majestés impériales à leur arrivée.

Ce peuple est extraordinaire : il applaudit avec transport sans penser au redoutable quart d'heure de Rabelais qui sonnera après le départ des souverains.

En attendant, il dépense et contribue à la pluie d'or qui s'abat, de toutes les façons, sur la tête des hôtes du sultan.

Les photographes ne perdent pas leur temps... Ceux envoyés par les journaux illustrés, et ceux que le Kaiser a attachés à sa personne, font une incroyable consommation de glaces. Nous allons avoir l'Empereur dans tous ses costumes — et ils sont nombreux — et dans toutes les poses.

La police redouble toujours d'activité, et, arrête au petit bonheur les gens qui lui paraissent suspects ; C'est ainsi qu'elle a mis la main sur un caissier d'un grand établissement de produits alimentaires de Galata qui offrait une certaine ressemblance avec un anarchiste connu et qui s'était approché pour acclamer l'empereur.

Tous les bruits d'attentats projetés ou avortés n'ont pas empêché les préparatifs pour la réception de Guillaume II en Palestine de se poursuivre avec zèle et hâte.

Pendant que les agents fouillaient toutes les habitations semées dans l'itinéraire, le Sultan et son hôte continuaient d'échanger des cadeaux pour rendre sans doute « l'entente » plus durable.

Parmi ces cadeaux se trouvent deux tableaux de la bataille de Meluna et de Domako, donnés par Abdul-Hamid.

Le jeune prince Reffies — il a cinq ans, — gagné par l'exemple a apporté à l'impératrice un superbe bouquet de fleurs à l'occasion de l'anniversaire de la souveraine. On se souvient que la ville de Constantinople avait offert au Kaiser des vases et une jardinière, l'empereur a répondu à cette délicate attention par l'achat... d'une fontaine commémorative de sa visite. Il a soumis les plans de cette fontaine au sultan. Elle se composera d'un dôme entouré de sièges de marbre destinés au public.

— Les Français sont extraordinaires ! Quand on les voit séparément, ils sont charmants ; en masse, ils sont insupportables. Ils ne veulent pas comprendre que si nous étions alliés, à nous deux nous gouvernerions le monde... N'importe, j'arriverai à leur imposer mon amitié.

Les adieux provisoires ont été des plus cordiaux, l'empereur a quitté Constantinople laissant son hôte aux prises avec les puissances. Abdul-Hamid en traversant la morne solitude des couloirs de Yldiz-Kiosk a dû faire d'amères réflexions sur le néant des grandeurs et de l'inutilité, pour lui du moins, de ce rapprochement dont l'Allemagne seule profitera.

En effet rien n'est plus étrangement frappant que ce souverain qui reçoit a son foyer, au moment même où l'humiliation la plus grande lui est infligée, l'un des plus

puissants rois de la terre qui se dit son ami et qui, cependant, ne fait pas un effort pour empêcher le suprême affront…

Sur le désir du Sultan, Djevad-Pacha venant de Crète a été attaché à la personne de l'empereur pour l'accompagner dans son voyage en Palestine ; ce haut fonctionnaire turc est chargé de veiller sur les jours de l'empereur et de l'impératrice et toutes les autorités lui doivent obéissance. Après une heureuse traversée, le yacht Hohenzollern escorté des bâtiments turcs et allemands ont mouillé à Haiffa.

Les souverains allemands, ont débarqué dans l'après-midi au milieu d'un enthousiasme qui, décidément, ne faiblit pas, La ville avait pris ses habits de fêtes, c'est-à-dire que dans les plus modestes habitations, on voyait flotter les couleurs turques et allemandes.

Un cordon de troupe contenait la foule impatiente de voir le cortège pendant que sur la jetée, la cavalerie encadrait les autorités turques qui recevaient le couple impérial.

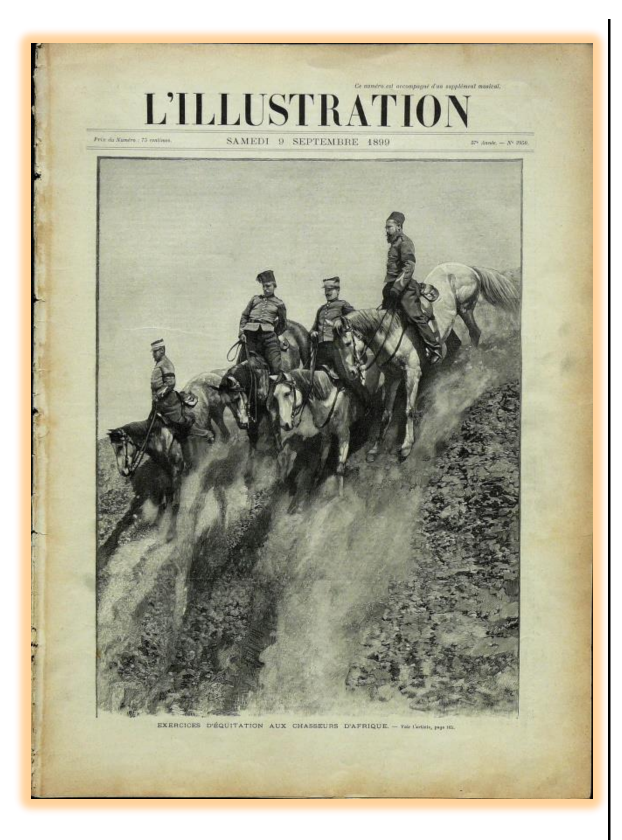
Après une réception sommaire, le Kaiser et sa suite se sont rendus en voiture au Mont Carmel.

Et voici que l'empereur allemand a gagné la Terre Sainte et mis le pied, souverain protestant, sur un sol où naquit le catholicisme et que détiennent en partie les représentants de la confession israélite.

Le spectacle, au moins dans son aspect pittoresque n'est donc point médiocre, que nous fournit cette impériale et lointaine excursion.

Source : « Le Voyage de l'Empereur Guillaume », *La Vie Illustrée*, édition du 3 novembre 1898, N°3, 12 pages (pp. 25-36), 27 x 33 cm. Page 29.

« Le palais ottoman à l'exposition de 1900 », L'Illustration, 9 septembre 1899



Ce numéro est accompagné d'un supplément musical.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. — SAMEDI 9 SEPTEMBRE 1899 — 57e Année. — N° 2950.

EXERCICES D'ÉQUITATION AUX CHASSEURS D'AFRIQUE. — Voir l'article, page 163.

LE PALAIS OTTOMAN À L'EXPOSITION DE 1900

La semaine dernière, nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs plusieurs vues d'ensemble des travaux de l'Exposition dans leur état actuel. Voici aujourd'hui, sous son aspect définitif après achèvement un des palais qui ne sont encore en ce moment qu'à l'état de charpente.

Le palais Ottoman de 1900 est situé quai d'Orsay, près du pont des Invalides, entre la section italienne et celle des États-Unis. Construit sur les plans et sous la direction de M. René Dubuisson, architecte, il comprendra deux étages et une grande terrasse de style oriental. Il offrira une surface totale de 5.000 mètres carrés dont 2.500 seront occupés par les exposants. Les décorations et les peintures seront, bien entendu, de goût oriental ; elles seront exécutées par des artistes venus de Constantinople.

Le commissaire général de la Turquie à l'Exposition n'est autre que S. E. Munir-Bey, ambassadeur à Paris. L'administrateur délégué est M. Pio Calil Hanna, un jeune commerçant fixé à Paris depuis dix ans. Il est né à Jérusalem et appartient à une notable famille catholique de cette ville.

Source : « Le palais ottoman à l'exposition de 1900 », *L'Illustration*, édition du samedi 9 septembre 1899, N°2950. Pages 170.

« Exposition de 1900 – Pavillon de la Turquie », Le Petit journal, 3 juin 1900


Le Petit Journal

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

Huit pages : CINQ centimes

DIMANCHE 3 JUIN 1900

LE BANQUET DE SAINT-SÉBASTIEN

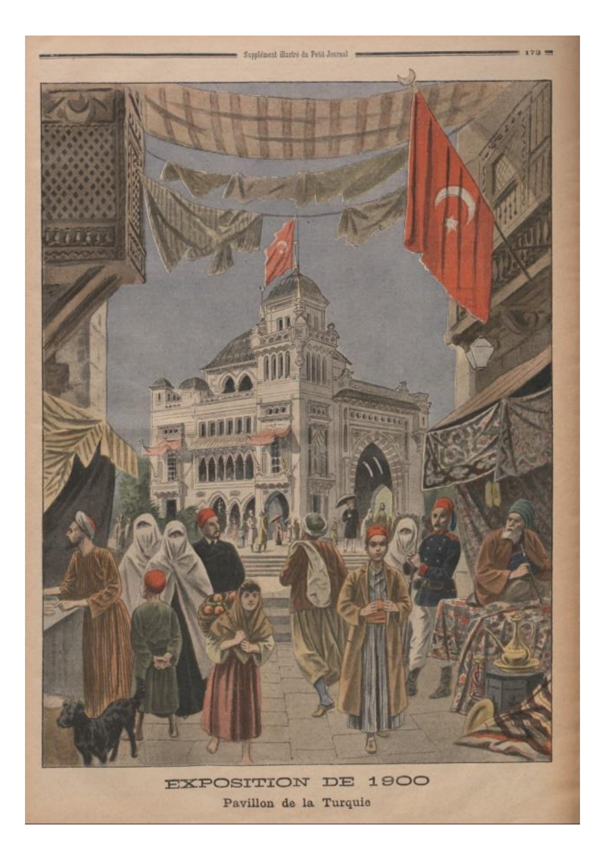
Exposition de 1900
PAVILLON DE LA TURQUIE

L'empire ottoman a fait magnifiquement les choses et son pavillon est l'un des plus réussis de l'Exposition.

Le souci de résumer ce que l'architecture musulmane a de plus gracieux est visible, et c'est un souvenir de l'admirable Stamboul que nous avons devant les yeux.

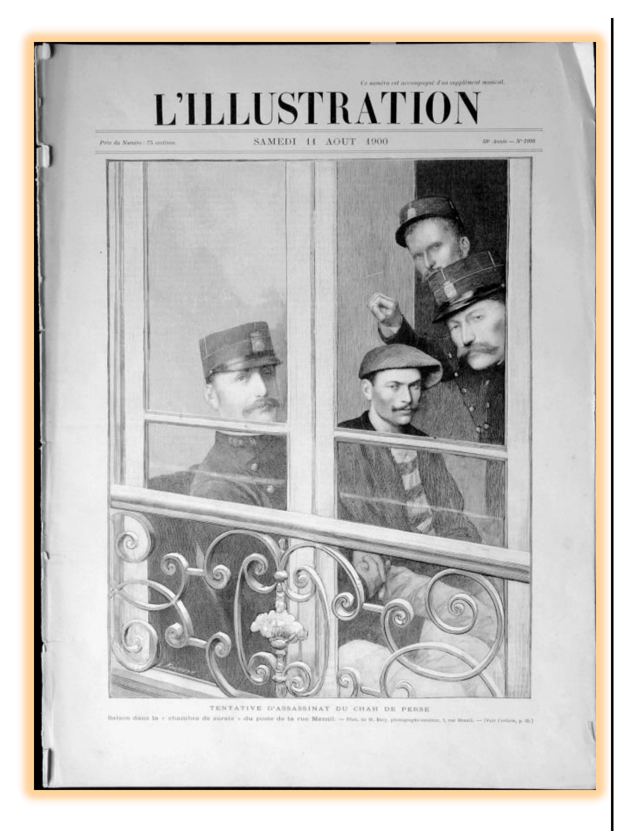
Tel détail nous rappelle une mosquée célèbre et le ton général, d'un blanc éclatant rehaussé d'ornements et de vitraux aux riches couleurs, donne l'impression de ces admirables palais qui s'étendent sur les rives du Bosphore.

Les installations intérieures sont d'une si parfaite exactitude qu'en sortant on est tout étonné de se trouver au bord de la Seine et non point à Constantinople.



Source : « Exposition de 1900 – PAVILLON DE LA TURQUIE », Le Petit journal. Supplément du dimanche 1900/06/03 (Numéro 498). Gallica, Paris, édition 11e année, dimanche 3 juin 1900, N°498, sect. Nos Gravures, 3 juin 1900. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k716384h.. Consulté le 27 février 2018, p. 175.

« Le Pavillon Officiel Ottoman », L'illustration, 11 août 1900


Ce numéro est accompagné d'un supplément musical.

L'ILLUSTRATION

SAMEDI 11 AOUT 1900

TENTATIVE D'ASSASSINAT DU CHAH DE PERSE

LA RUE DES NATIONS
Le Pavillon Officiel Ottoman

Le pavillon de la rue des Nations que hérissent les croissants, et sur lequel flotte le drapeau ottoman, est un bien extraordinaire pavillon officiel. Il faut tout d'abord mettre l'architecte hors de cause. M. René Dubuisson a construit un édifice d'une couleur locale impeccable, aux murailles blanches striées d'assises en couleurs, marquetées de panneaux et de frises en faïence émaillée, aux toitures et aux pinacles rehaussés de dorure, aux baies fermées pal' des vitraux de toutes nuances. Le tout a belle allure. Tandis que ce palais s'élevait, l'architecte du monument voisin, celui des États-Unis, s'inquiéta. La coupole turque n'allait-elle pas écraser le dôme américain? Le croissant dominer l'aigle? Le commissariat général de l'Exposition fut saisi de l'affaire. Les travaux furent suspendus. M. Dubuisson dut remanier ses plans, abaisser ses toitures. Le pavillon turc n'y a rien perdu — et le pavillon américain, rien gagné.

Dans le beau décor architectural réalisé par notre compatriote, que pouvait mettre la Turquie ? Des tapis incomparables, des armes, des bijoux, les trésors des Mille et une Nuits... Les guides signalent en effet l'existence d'une exposition de produits de la manufacture de Héréké et d'un musée d'art industriel oriental. Et il est incontestable que des salles sont affectées à ces collections. Mais n'espérez pas les découvrir. Où est la porte? De tous côtés, ce ne sont qu'écriteaux: Théâtre syrien, Concert du Bosphore, Danses de i' Asie mineure et Escrime du sabre, Théâtre Arménien, la Vie de l'Orient, Panorama de Jérusalem.

Dix escaliers, extérieurs ou intérieurs, conduisent à ces divers spectacles. Ailleurs, voici des restaurants, des bars de dégustation de raki ou de vins orientaux, des débits de confiseries fades, des bazars où quelques objets de valeur réelle sont perdus dans un débordement de camelote: cuivres, filigranes, broderies, soieries, tapis aux nuances crues. Partout règne l'odeur du papier d'Arménie. Partout des musiques monotones accompagnent les éternelles danses du ventre. Et partout le visiteur est obsédé par les invites infatigables des tenanciers des bars, des bazars et des théâtricules.

Le soir seulement, les abords du pavillon ottoman deviennent accessibles. Les levantins font trêve. À l'heure où le public déserte la rue des Nations pour la rue de l'autre rive, le silence se fait et le calme se rétablit au pied des murailles du palais turc. Toute une population étrange sort de l'énorme bâtisse blanche et se répand sur le terre-plein en ciment armé qui le sépare du pavillon italien. Houris en culottes bouffantes de soie verte ou rose, musiciens coiffés du fez, marchands de nougat et de pastilles s'accroupissent çà et là, par groupes ; des femmes allaitent des nourrissons, endorment de petits enfants en leur chantant des complaintes ; des vieillards content de longues histoires, peut-être leurs souvenirs des expositions précédentes. Par les grandes chaleurs de

juillet, on avait là une évocation d'une soirée de Constantinople, moins les abois des chiens.

... Et voilà toute la participation officielle de la Turquie à l'Exposition de 1900.

N. M.



11 Août 1900 — L'ILLUSTRATION

LA RUE DES NATIONS

LE PAVILLON OFFICIEL OTTOMAN

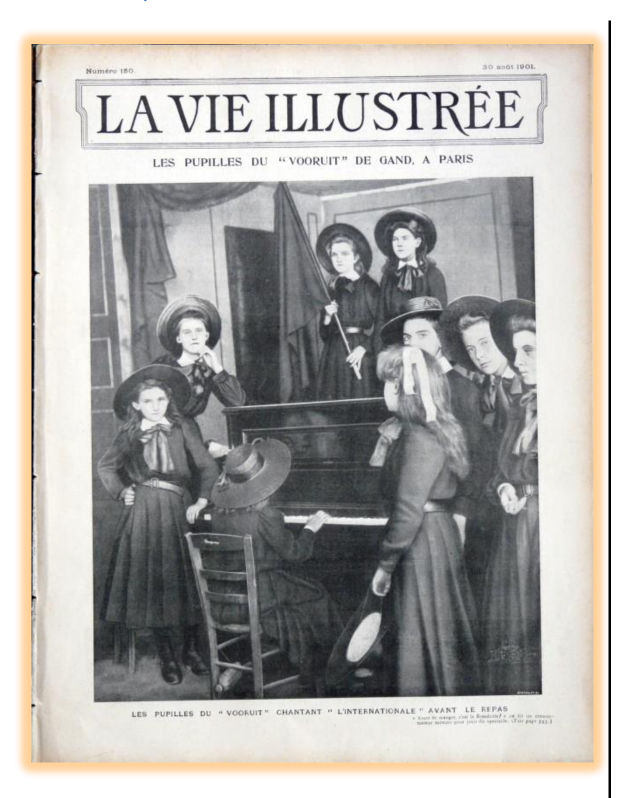
Le pavillon turc au quai d'Orsay.

Un bazar au premier étage du pavillon ottoman.

NOTES ET IMPRESSIONS

Source : N. M. « Le Pavillon Officiel Ottoman », *L'illustration, Journal Universel*, édition du Samedi 11 août 1900, N°2998, 58e année. Page 79. 16 pages (77-92), 29x39 cm

« Le conflit franco-turc et la question des quais de Constantinople », La Vie Illustrée, 30 août 1901



Le conflit franco-turc et la question des quais de Constantinople

Je croyais, parce qu'on me l'avait dit, que M. Constans était *persona gratissima* auprès de Sa Hautesse Abdul Hamid, depuis que notre spirituel lanternier, M. H. Rochefort, avait entrepris d'écrire la vie politique de l'ancien ministre de l'Intérieur.

On disait même que le Commandeur des croyants, après la lecture d'une anecdote tout à l'honneur de M. Constans, lui témoignait d'une amitié particulière.

Voici l'anecdote:

Le mouvement boulangiste battait son plein ; le général donnait de la tablature au gouvernement de la République, quand un Brutus, comme il en pousse de temps en temps, se présenta à la place Beauvau, et proposa à M. Constans d'assassiner le général.

— Vous êtes mille fois aimable, répondit le ministre avec cette rondeur qui lui est habituelle ; mais je ne confie à personne des besognes de ce genre: j'assassine moi-même.

Ce mot historique qui, sans doute, comme tous les mots que l'histoire rapporte, n'a jamais été prononcé, pris au sérieux à Constantinople, aurait servi d'étai au crédit dont jouit M. Constans.

Eh bien, il faut en rabattre : un conflit a éclaté entre la France et le Grand Saigneur, prouvant que la sympathie de Sa Hautesse pour notre représentant ne va pas jusqu'à payer les dettes de la Sublime Porte et à remplir les engagements qu'elle a pris avec une bonne foi toute musulmane. Rappelons que, trois réclamations furent adressées à la Porte par notre ambassadeur.

M. Constans exigeait avant tout du Sultan, que la Société française, qui a acheté pour trente-cinq millions, il y a trois ans, les quais de Constantinople et le droit de les exploiter, fut mise régulièrement en possession de sa propriété ; il réclamait, en outre, que les avances faites par deux de nos compatriotes, MM. Lorando et Tubini, Au gouvernement ottoman, pour la construction de voies ferrées, fussent remboursées. Après avoir longtemps attendu, après avoir été leurré de belles paroles pendant des mois, M. Constans, dont on connaît la vivacité et l'esprit de prompte décision, fit remettre, le 11 juillet dernier, au gouvernement ottoman, une note dans laquelle il menaçait, si une réponse satisfaisante ne lui était pas donnée avant le 25, de quitter Constantinople. Le 25 se passa cependant sans que le sultan soufflât mot ; notre ambassadeur, tentant une dernière démarche, se rendit à Yildiz·Kiosk le 27 : il ne fut pas reçu. Le grand-vizir Rifaat pacha essaya bien d'adoucir, par des phrases dorées, l'irritation de M. Constans ; mais celui-ci, blessé dans sa dignité, télégraphia à Paris qu'il était résolu à en finir et prépara ses malles.

Au moment où l'on fait, au quai d'Orsay, provision de force et d'énergie pour embrasser nos bons amis les Russes, une rupture diplomatique paraissait un événement désagréable. M. Delcassé, qui se reposait de ses diplomatiques fatigues dans

l'Ariège, revint à Paris précipitamment et télégraphia à M. Constans de mettre une sourdine à son indignation et de chercher une solution compatible avec notre dignité et l'intérêt de nos nationaux.

M. Constans, que l'air salin du Bosphore a rendu sceptique, renoua, sans conviction, les négociations interrompues.

De son côté M. Delcassé convoquait Munir-Bey, ambassadeur de Turquie à Paris, et lui déclarait que s'il accordait à la Sublime Porte un délai nouveau pour permettre au gouvernement de Sa Hautesse de se mettre d'accord avec l'ambassadeur de France, il n'en approuvait pas moins l'attitude de M. Constans dont les menaces, en cas de rupture définitive, seraient exécutées. Ce langage énergique eut pour résultat d'amener le Sultan à résipiscence: Abdul-Hamid promit formellement de donner pleine et entière satisfaction à la Société française des quais, se réservant, pour la suite, d'examiner de nouveau, et à loisir, les autres créances.

Pour croire à la parole d'un Oriental, sortît-elle d'une bouche impériale, il faut avoir une candeur comme celle dont témoigna notre ministre des Affaires étrangères.

Quatre jours après la solennelle promesse du Sultan, Ibrahim-bey, un des favoris d'Abdul-Hamid, se rendait à Thérapia de la part de son auguste maître et déclarait à M. Constans que l'état des finances turques ne permettait pas au Sultan de « faire honneur à sa parole ».

M. Constans, que l'on ne prend jamais sans vert, répliqua qu'il se faisait fort de trouver des ressources nouvelles au gouvernement de Sa Hautesse et qu'en conséquence il ne pouvait s'arrêter à la valeur de cet argument, qu'il devait considérer comme une fin de non-recevoir.

Le 15 août, en effet, il soumit au ministre des Affaires étrangères, au ministre des Finances et au ministre de la Justice, puis à Abdul-Hamid, deux combinaisons lui permettant de réaliser les 41 millions nécessaires pour le rachat des quais et les 17 millions indispensables au paiement des créances Lorando et Tubini.

Mais le Sultan tout en accordant satisfaction sur la question des quais, s'est refusé tout net au paiement des créances. L'officieuse Havas nous a appris en ces termes la rupture définitive des négociations.

« Malgré les assurances formelles du ministre des Affaires étrangères et la parole donnée à M. Constans, dans l'audience de jeudi, par le Sultan, celui-ci a retiré es promesses et sa parole pour le rachat des quais et la liquidation des créances en litige.

« Devant ce manque de parole, l'ambassadeur français a prévenu qu'il rompait toutes relations et qu'il en informait son gouvernement.

Depuis cet ultimatum le sultan, mieux inspiré, malgré l'imprudente pression d'Izzet-Bey et autres favoris, a signé un iradé donnant entière satisfaction aux réclamations de la Compagnie des quais de Constantinople. Mais nos autres nationaux ont été volontairement oubliés.

De dépit M. Constans a quitté Constantinople.

Les commentaires du Daily News étaient intéressants à lire: « *Ce que la France aurait de mieux à faire,* disaient-ils, *ce serait de s'emparer des quais. Il est grand temps de mettre fin à des scandales sans cesse renouvelés. La Turquie n'est pas une puissance civilisée ; elle ne doit pas être traitée comme une puissance civilisée. Les Turcs ne s'améliorent ni ne progressent jamais, et le sultan ne montre d'intelligence que lorsqu'il s'agit de jouer les puissances et de les opposer les unes aux autres.* »

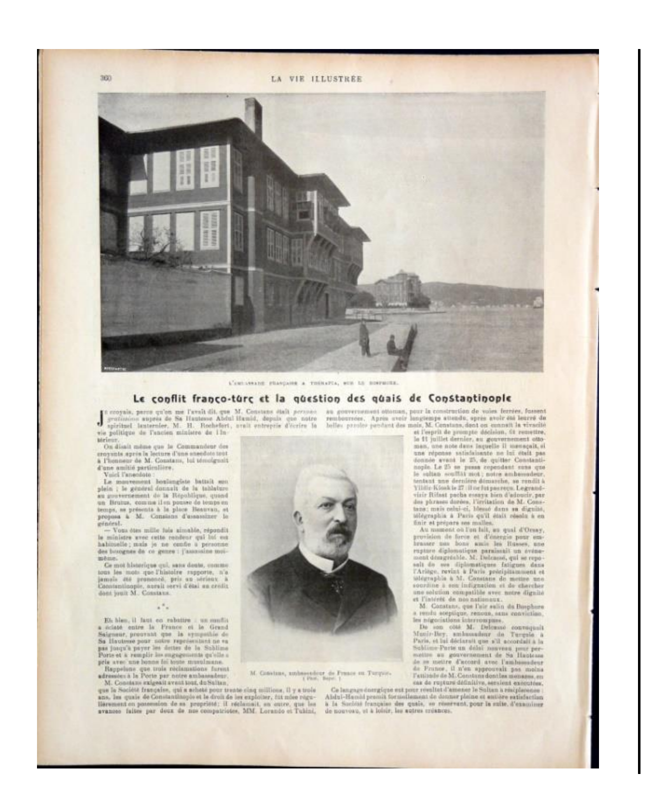
À la décharge d'Abdul-Hamid, citons pour terminer une petite anecdote inédite: Lors du voyage du Kaiser en Palestine, un général prussien, voulant faire sa cour au sultan, lui dit d'un air aimable :

— J'ai beaucoup voyagé, sire, et cependant, je n'ai jamais respiré un air aussi pur qu'ici.

— Taisez-vous, général, répondit vivement le sultan ; si le représentant d'une puissance vous entendait, il pourrait me demander la concession de cet air pur au profit d'une société fermière.

Il se défend quelquefois « *l'homme malade* ».

Jean CARMANT.

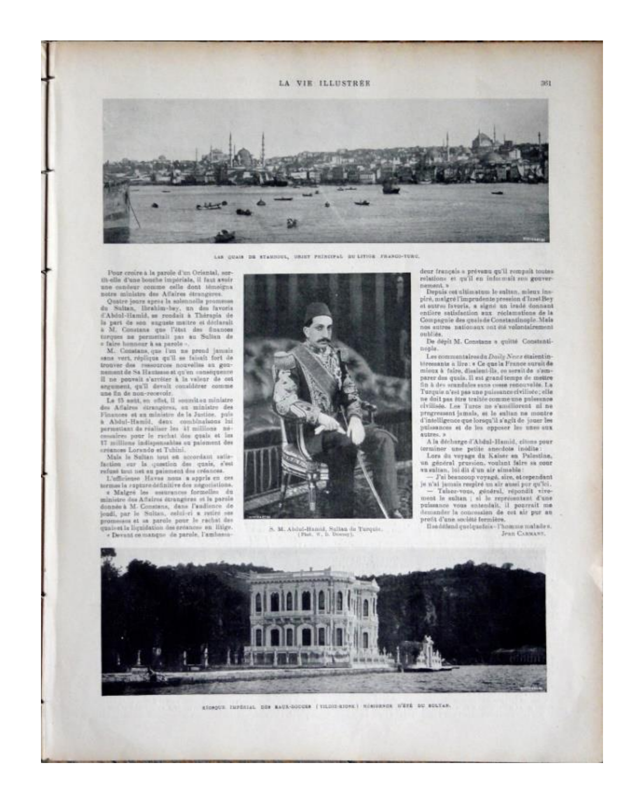


360 LA VIE ILLUSTRÉE

L'AMBASSADE FRANÇAISE À THÉRAPIA, SUR LE BOSPHORE.

Le conflit franco-turc et la question des quais de Constantinople

M. Constans, ambassadeur de France en Turquie.



LA VIE ILLUSTRÉE 361

LES QUAIS DE STAMBOUL, OBJET PRINCIPAL DU LITIGE FRANCO-TURC.

S. M. Abdul-Hamid, Sultan de Turquie.

KIOSQUE IMPÉRIAL DES EAUX-DOUCES (YILDIZ-KIOSK) RÉSIDENCE D'ÉTÉ DU SULTAN.

Source : CARMANT, Jean. « Le conflit franco-turc et la question des quais de Constantinople », *La Vie Illustrée*, édition du 30 août 1901, N°150. 28,5 x 35,5 cm. Pages 360-361.

« France et Turquie — Exposé de la situation », L'Ouest-Éclair, 5 septembre 1901


5 centimes

L'Ouest-Éclair

JOURNAL QUOTIDIEN D'INFORMATIONS

DERNIERS TÉLÉGRAMMES DE LA NUIT

5 centimes

France et Turquie

Exposé de la situation

Nationalisme imparfait

Nos Dépêches

EN FRANCE

Echos

RENNES

SOIRÉE RENNAISE

LE TSAR EN FRANCE

La Guerre du Transvaal

France et Turquie — Exposé de la situation

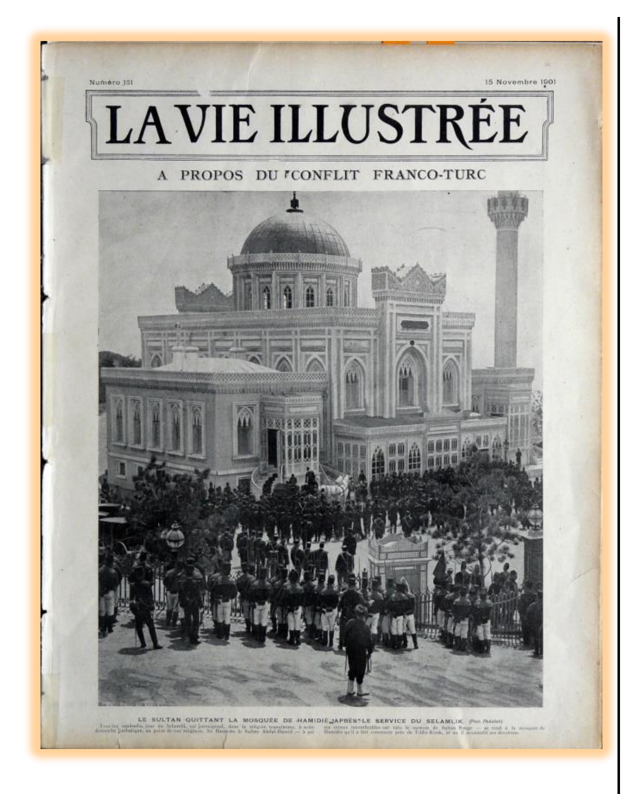
« L'affaire des quais de Constantinople, si simple en elle-même, mais que la diplomatie orientale a su si bien embrouiller, vient de causer la rupture des relations diplomatiques entre la France et la Turquie. Cette question d'argent devient une grosse question politique qui va peut-être amener à l'entrée des Dardanelles des cuirassés et des croiseurs français. Au moment où le débat financier tourne au drame, il est intéressant de récapituler let péripéties de l'affaire. Nous ne rappellerons pas par le menu les trois réclamations adressées à la Porte par notre ambassadeur : M. Constans exigeait avant tout, du sultan, que la Société française, qui a acheté pour trente-cinq millions, il y a trois ans, les quais de Constantinople et le droit de les exploiter, fût mise régulièrement en possession de sa propriété ; il réclamait, en outre, que les avances faites par deux de nos compatriotes, MM. Lorando et Tubini, au gouvernement ottoman, pour la construction de voies ferrées, fussent remboursées. Après avoir longtemps attendu, après avoir été leurré de belles paroles pendant des mois, M. Constans, dont en connaît la vivacité et l'esprit de prompte décision, fit remettre, le 11 juillet dernier, au gouvernement ottoman, une note dans laquelle il menaçait, si une réponse satisfaisante ne lui était pas donnée avant le 25, de quitter Constantinople. Le 25 se passa cependant sans que le sultan ne soufflât mot ; notre ambassadeur, tentant une dernière démarche, se rendit à Yildiz-Kiosk le 27: il ne fut pas reçu. Le grand-vizir Rifaat pacha essaya bien d'adoucir, par des phrases dorées, l'irritation de M. Constans ; mais celui-ci, blessé dans sa dignité, télégraphia à Paris qu'il était résolu à en finir et prépara ses malles. »

Source : « France et Turquie — Exposé de la situation », L'Ouest-Éclair : journal quotidien d'informations, politique, littéraire, commercial, édition du 5 septembre 1901, Numéro 753.

« Les Turcs ont la plaisanterie lourde », Le Journal des finances, 12 octobre 1901

« Les Turcs ont la plaisanterie lourde. »

« Le conflit Franco-Turc », La Vie Illustrée, 15 novembre 1901


Numéro 151 — 15 Novembre 1901

LA VIE ILLUSTRÉE

A PROPOS DU CONFLIT FRANCO-TURC

LE SULTAN QUITTANT LA MOSQUÉE DE HAMIDIE APRÈS LE SERVICE DU SELAMLIK

Le conflit Franco-Turc

Le pays et M. le ministre des affaires étrangères ont poussé un soupir de soulagement quand ils ont appris que l'« homme malade », esquissant un semblant de courbette s'apprêtait à capituler.

C'est que jamais guerre impopulaire, ne s'était ouverte sous de plus défavorables auspices, et n'avait été déclarée sous des raisons plus malheureuses.

Je sais bien que dans l'espèce, comme on dit ou Palais, le subsidiaire ou l'accessoire avait pris la place du principal, que le règlement des créances Lorando et Tubini s'était effacé devant la reconnaissance des écoles françaises des établissements hospitaliers et religieux, du patriarche chaldéen, devant la reconstruction des églises et couvents détruits pendant les troubles d'Arménie, etc., etc. ; puis personne, pas même M. le ministre des Affaires étrangères, ne s'y trompait et nous envoyions en Orient la division de l'amiral Cuillard pour recouvrer *manu militari*, les créances Lorando el Tubini, comme on envoie le commissaire de Police et ses agents pour assister l'huissier procédant contre un débiteur intraitable et dangereux.

D'ailleurs, l'incohérent débat qui a eu lieu au Palais Bourbon n'a dû laisser aucune illusion à M. Delcassé s'il en avait.

Mais il serait cruel d'insister, contentons-nous d'examiner avec impartialité l'incident réduit à ses justes proportions, et les enseignements qu'on en peut tirer.

Nous nous abstiendrons de revenir sur les créances Lorando Tubini qui sont la cause réelle du conflit, pour ne nous occuper que des réclamations contenues dans l'élégant ultimatum remis pur M. Bapst à S. M. I. Abdul-Hamid.

M. R. Serry a très heureusement résumé les capitulations et les traités successifs d'où surgissent les droits que nous revendiquons.

Le plus ancien des titres forment l'ensemble de ces capitulations remonte, à Suleymân 1er, ou Soliman le Magnifique, qui le concéda, en février 1835, à Jean de La Forest, envoyé en ambassade l'année précédente par François 1er. Ce traité, ou mieux cette sorte de « charte » car le titre émanait uniquement du Grand Seigneur, accordait aux Français des privilèges importants au point de vue de la résidence, du commerce, de la navigation, du culte, de la justice, el plaçait en définitive les sujets des autres nations européennes sous le protectorat de la France, les Anglais, les Catalans, les Génois, les Siciliens, etc., ne pouvant naviguer et commercer que sous notre pavillon national dans tous les pays de l'empire ottoman.

Le roi de France était le seul qui fut reconnu sur le même pied d'égalité que le Sultan, recevant le titre de padichah, tandis que « la gloire des princes de la croyance de Jésus » était assimilée à celle du « roi des rois, prince des deux terres el des deux mes, ombre de Dieu »

Depuis, des traités sont intervenus entre la France et la Turquie, notamment en 1802, 1838, 1840, 1856, 1861, etc., consacrant, confirmant les droits issus de la capitulation de 1535 et des capitulations de 1569, 1581, 1597, 1604, 1614, 1649 ; 1740, etc., etc., tandis que, de leur côté, les autres nations européennes obtenaient, des avantages plus

ou moins analogues aux nôtres, notamment au point de vue économique.

Toutefois le principe moral du protectorat français n'a jamais été méconnu ni diminué en ce qui concerne les chrétiens.

Les revendications françaises s'appuient donc sur des traités et sur un ensemble de faits qu'aucune puissance ne peut contester.

Aussitôt que l'on apprit le départ de l'escadre française pour l'Orient, la presse européenne, qui est après tout le reflet des différentes opinions du monde civilisé, prit position soit en tenant compte des sympathies de la nation au nom de laquelle elle parlait, soit en s'inspirant des sentiments des hautes sphères politiques dont elle est l'organe.

La presse russe attendit que le gouvernement impérial lui eût permis de parler, et le Novosti, les premières, saluèrent les marins de la République qui allaient au nom d'un pays ami et allié, sommer le Sultan rouge de respecter ses engagements.

Les journaux anglais, même des ministériels, comme le Standard, tinrent un langage analogue, oubliant volontiers les articles désobligeants de la presse française au sujet des affaires de l'Afrique du Sud, pour ne songer qu'à la cause de la civilisation dont la France et l'Angleterre, quoi qu'on en dise, ont la garde au milieu de l'indifférence féroce, ou des insatiables appétits de certaines puissances.

La presse allemande eut une attitude nettement hostile, nous servant quotidiennement une mercuriale fielleuse capable de désespérer les plus convaincus partisans de l'alliance franco-allemande, ce rêve avoué du visionnaire Jules Ferry.

Un organe rhénan alla même jusqu'à nous dénoncer comme des perturbateurs de la paix publique.

La Germania, après s'être donné à tache de prouver que l'Angleterre était pour quelque chose dans l'affaire, ajoutait :

Affaiblie déjà par ses discussions intestines, par sa politique religieuse, par l'état désastreux de ses finances, la France s'engage bien légèrement dans une aventure dangereuse qui peut ouvrir la porte à toutes les complications.

La Gazette Nationale, interprétant d'une façon plutôt désobligeante la conduite du gouvernement français, ajoutait avec une lourde ironie :

« Vraiment le moment est mal choisi pour rouvrir une question où tant d'intérêts opposés sont plus ou moins également intéressés. Si la France prend une ile ou un territoire turc, ce sera le signal du démembrement de la Turquie. Certains États balkaniques voudront avoir leur part, et les autres puissances. Pour le moment, la Turquie est assez forte et se sait d'ailleurs puissamment soutenue. »

Et cependant d'en haut était venu un mot d'ordre ayant pour but de modérer le ton des articles si agressifs au premier jour.

Le conflit Franco-Turc aura eu au moins cet avantage, c'est de préciser la situation des puissance vis-à-vis de la France et de nous empêcher de nous abandonner imprudemment à des préférences qui parlent plus à nos sentiments qu'à nos véritables intérêts.

Bien qu'on se plaise à nous dépeindre comme des fauteurs de désordre toujours prêts à troubler la paix du monde, il faut avouer, si l'on n'est pas mu par la plus insigne mauvaise foi, que dans le cas présent, nous avons fait preuve d'une patience et d'une longanimité qui ont peu d'exemple dans l'histoire.

Et pourtant les prétextes d'intervention ne nous ont pas fait défaut. Les querelles et les vexations dont eurent à se plaindre nos nationaux ne se comptent plus. C'est ainsi qu'un savant distingué dont le caractère pacifique ne fait de doute pour personne, M. de Launay, professeur à l'École des Mines, écrivait dans un livre des plus intéressants, les Grecs de Turquie, ce passage qu'il est bon de citer in-extenso :

La France ne sait malheureusement pas, beaucoup plus que l'Italie, défendre ses nationaux au loin. En Turquie, comme dans toute l'Asie, il est impossible de se faire respecter si on ne montre pas de l'énergie, de l'esprit de suite et si, au lieu de recourir dès la première sommation, à la force, on se laisse embroussailler dans le réseau épineux des formes légales et des délais rendus volontairement interminables. Il faut agir comme le firent, il y a quelque temps, les Russes à Constantinople, à la suite d'un affront reçu, de la part de soldats turcs, par un des leurs : sans hésiter, ils

empoignèrent, en pleine rue trois officiers turcs et les gardèrent prisonniers, sur un de leurs navires, jusqu'à ce que la réparation fut obtenue, en menaçant de tirer le canon si on les touchait eux-mêmes. Avec de la faiblesse et des tergiversations, on arrive à ce résultat honteux des six grandes puissances européennes, diplomatiquement bernées pendant deux ans à Constantinople, tandis qu'on massacrait les chrétiens en Arménie. Traiter des Turcs, des Chinois ou des Dahoméens comme des hommes civilisés et se lier, avec eux, sur de beaux traités, calligraphiés dans les chancelleries par des hommes majestueux à perruque poudrée, c'est un enfantillage pareil à celui d'un gamin qui ferait signer à son chat une promesse sur papier timbré de ne plus le griffer : on commence par couper les griffes, c'est plus sûr.

Puisque nous citons le livre de de Launay, empruntons-lui encore quelques lignes sur Lesbos (Metelin) et particulièrement sur Mytilène où se trouve â l'heure où nous écrivons la flotte française.

« ...Sur l'Atlas, consulté, pas le moindre Mételin ; il fallut de longues recherches pour découvrir, au nord de Smyrne, sur la cote d'Asie Mineure dans un enfoncement séparé de la terre par l'étroit canal d'Adramyté, une ile dont le nom avait à peu près la même consonance : MidilIu ; entre parenthèses, Mytilini ; Lesbos...

Ah ! Lesbos : c'est à Lesbos que l'on me propose d'aller ; et me voilà, aussitôt transporté par mon imagination en plein paysage antique, au pays de Daphnis et Chloé, dans la patrie de poétesse Sapho ; je vois déjà, dans un décor vaguement élyséen, les deux amants , tressant, avec des brins d'osier, des cages pour les sonores cigales, ou se baignant cote a cote à l'ombre des oliviers, dans un ruisseau bordé de lauriers roses ; j'entends du haut de son rocher, dominant l'immense mer bleue, la pauvre délaissée exhaler ses plaintes harmonieuses et faire vibrer les cordes de sa lyre.

L'Ile apparait à M. de Launay qui est aussi un peintre et un poète, dans le crépuscule attristé entre des flots couleur d'encre, et un ciel noir, une côte rocheuse d'aspect désert et morne de l'antique cité, dit le voyageur à laquelle se rattache tant de souvenirs, et qui eut autrefois une si grande importance, il ne reste rien pour ainsi dire rien comme monuments et bien peu même, comme inscriptions, bas-reliefs ou médailles. Ce reste du passé, qui, dans la plupart des iles Égéennes, semblent pousser en terre sous la charrue, sont sur l'emplacement de Mytilène, d'une pauvreté extrême, et cette anomalie étrange se poursuit dans toute l'ile : à l'exception des aqueducs romains de Moria, les ruines semblent avoir péri. »

Si la ville antique a complètement disparu de Mételin, il y reste la forteresse génoise des gatelusi qui lui succéda.

Ici comme sur toutes les cotes et dans les iles de l'Adriatique et de l'Archipel, on retrouve la trace de l'ancienne puissance génoise ou vénitienne.

La forteresse de Mételin, qui complète le panorama pittoresque de la ville, est sur le haut d'un long promontoire isolé, séparant l'un de l'autre, au Nord et au Sud, deux ports antiques, jadis réunis par des canaux dans le bas de la ville. Les Turcs en permettent malaisément la visite, qui offre d'ailleurs peu d'intérêt ; mais la silhouette de ses remparts et de ses murs flanqués de grosses tours, complétée par un blanc minaret et quelques cyprès, présente un fort joli coup d'œil, quand on arrive à Mételin par mer ou qu'on s'en éloigne le long de la cote.

La ville moderne est au pied, dans la partie basse ou, du temps de Longus, des canaux, communiquant avec la mer, étaient parait-il, comme dans une autre Venise, coupés de ponts en pierre blanche et polie.

Presque exclusivement habitée par des Grecs, sauf quelques fonctionnaires ou pauvres gens, comme toute l'ile du reste, ou la domination turque ne repose que sur un anachronisme diplomatique, elle est très proprement bâtie, très commerçante, très populeuse (plus de 15.000 âmes, dit-on), trop civilisée même pour mon gout : la sauvagerie prévue aurait eu un peu plus d'originalité.

L'ile de Mételin a la forme d'une sorte de triangle, dont la base, au Sud, serait découpée par deux golfes profonds : celui d'Hiéro ou des Oliviers, et celui de Kalloni. Aux trois sommets sont trois ports fortifiés : Molyvo au Nord, Sigri à l'Ouest, Mételin à l'Est. Vers le sommet Nord, se trouve le mont Lepethymnos, qui atteint 917 mètres ;

vers la pointe Ouest, le mont Orthymnos, qui en a 515 ; enfin du côté Est.

Voilà donc le pays tel que l'a vu M. de Launay, et c'est là que nos marins ont arboré le drapeau tricolore, pour obliger le sultan, à s'incliner devant notre volonté.

La première dépêche de l'amiral Caillard dit que les marins ont débarqué sans coup férir.

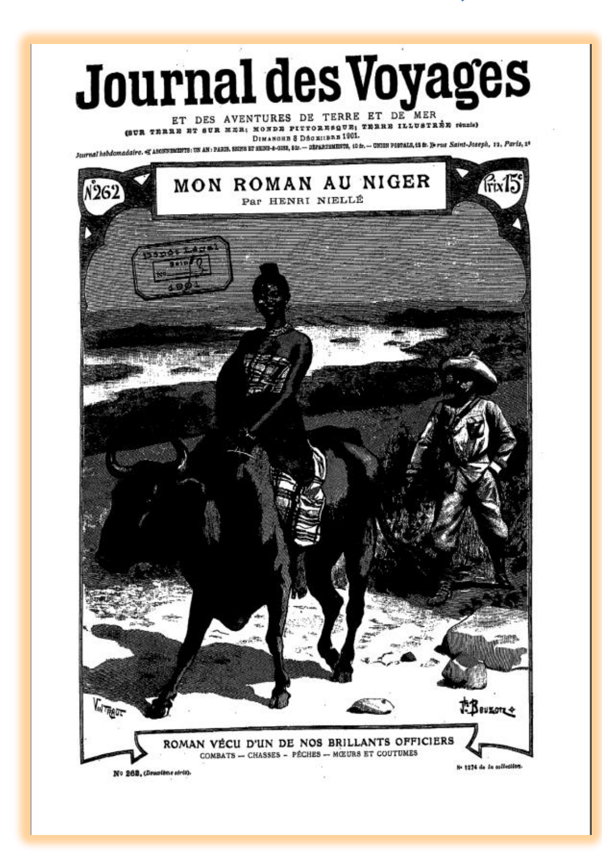
En capitulant à temps, le Sultan empêche que la présence de l'escadre française à Mytilène soit connue du monde musulman soumis à sa domination, il sauve ainsi la face.

Quant à nous, il faut nous estimer heureux d'être sorti d'un guêpier, ou il n'y avait rien à faire pour notre prestige et notre dignité.

Léo d'HAMPOL.

Source : HAMPOL (d'), Léo. » Le conflit Franco-Turc », *La Vie Illustrée*, édition du 15 novembre 1901, N°161, 14 pages (pp. 97-110), 27x34,5 cm. Page de couverture et pp. 98-102.

« Les capitales de l'Europe. Constantinople », Journal des voyages et des aventures de terre et de mer, 8 décembre 1901


Journal des Voyages
ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER
(SUR TERRE ET SUR MER; MONDE PITTORESQUE; TERRE ILLUSTRÉE réunis)
DIMANCHE 8 DÉCEMBRE 1901.
N°262
MON ROMAN AU NIGER
Par HENRI NIELLÉ
Prix 15c
ROMAN VÉCU D'UN DE NOS BRILLANTS OFFICIERS
COMBATS — CHASSES — PÊCHES — MŒURS ET COUTUMES

Les capitales de l'Europe. Constantinople

Au moment où le conflit entre la France et la Porte vient de se terminer par un heureux dénouement, il nous parait Intéressant pour nos lecteurs de les conduire dans la capitale de la Turquie et de dévoiler à leurs yeux tous les côtés pittoresques de Constantinople, cette ville qui, par ses souvenirs et la position merveilleuse qu'elle occupe sur les bords du Bosphore, restera toujours la plus captivante de toutes.

PREMIÈRE IMPRESSION

Non ! ne me dites pas qu'on peut arriver à Constantinople en chemin de fer. Laissez-moi ignorer la gare enfumée, les hommes d'équipe, la salle des bagages, les commissionnaires numérotés, les omnibus des grands hôtels. Non ! cela, ne peut être. L'Indicateur est dans le faux. On a surpris sa religion.

Et si cela était pourtant ! Eh bien ! ignorons-le ; et, comme au bon temps, prenons le bateau, le lourd paquebot à la cheminée blanche, qui, dans le ciel bleu, laisse trainer son orgueilleux panache. Le spectacle de Constantinople à l'arrivée par mer, est si belle qu'il faut s'y préparer par des émotions graduelles.

Avec les Dardanelles commence la magie, l'enchantement, l'extase. Voilà, sur les deux rives, les châteaux fameux, jadis la terreur de toutes les nations maritimes, maintenant démantelés et privés de leurs fameux canons. Voilà, sur la rive d'Asie, la tour de Léandre, celle-là même d'où le tendre jouvencel partit à la nage pour retrouver, à Sestos, la timide Héro. Depuis, lord Byron a renouvelé ce prodige nautique, mais sans ajouter beaucoup de lustre à l'antique légende.

C'est que tout est légende vraiment dans ce coin du monde! C'est Xerxès, qui, pour le passage de son invincible armée, fait jeter un pont de bateaux sur l'Hellespont et donne l'ordre à ses marins de fouetter la mer jusqu'à ce qu'elle se soit assagie. Puis, l'imagination aidant, c'est Léonidas aux Thermopyles, Thémistocle à Salamis, et surtout c'est le ruban magique par lequel on parvient à la, mer de Marmara, dont le bleu se confond avec l'azur du ciel. Au milieu de cette glace unie, flottent, comme des bateaux de fleurs, les Iles des Princes, dont les fastueuses villas mettent des points blancs aux verts feuillages des bois d'orangers et de citronniers.

Mais ceci n'est encore que le prologue, que la préface de ce qui va venir. Lorsque Constantinople peu à peu se détache du poudroiement d'or dans lequel étincellent ses coupoles et ses minarets, le spectacle tient de la féerie. Bientôt, tout devient distinct, et tout s'anime. Les vapeurs minuscules, les yachts pavoisés, les caïques habilement dirigés, glissent autour de vous, mêlés aux navires de tous pays, qui flottent majestueusement sur la mer embrasée. Ils vous enserrent, vous provoquent, jouent entre eux comme de jeunes dauphins. Des sons inconnus, rauques, stridents, parviennent à vos oreilles. Et, dans le fond, tout se dessine, tout s'harmonise, tout s'illumine. Le Bosphore est devant vous ; et

lorsque vous pénétrez dans la Corne d'Or, les palais qui s'étagent à Péra et à Galata, et les mosquées qui, de toutes parts, se dressent dans le vieux Stamboul, vous souhaitent, dans leur magnifique parure de maisons ensoleillées et d'arbres qui semblent en feu, la bienvenue la plus splendide qu'on puisse rêver.

C'est sur ce panorama merveilleux que l'on devrait s'arrêter, disent la plupart des voyageurs… Il faut voir Constantinople de loin, et ne pas y mettre les pieds, crient bien haut les aristarques du grand chemin… O vous qui entrez, laissez toute espérance, ajoutent, en italien, les touristes piqués de la tarentule des citations… Ah les impies ! S'arrêter au seuil de Constantinople sans y entrer ! Quel sacrilège ! Fut-il jamais ville plus curieuse, plus attachante, plus touchante ! Chaque pierre parle là, bien haut, conte le passé, dévoile des mystères, élucide des rêves entrevus. Et donc cette foule, qui ne ressemble à aucune autre foule ! Et aussi cette vie débordante, toute de dorures et de bigarrures, qui vous saisit, qui vous étreint, qui vous fouette au sang, avec d'infinies langueurs qui, par intervalles, vous charment, vous bercent et vous caressent délicieusement !

Entrons-y bien vite, dans cette ville des Mille et une Nuits. Au milieu d'une flotte grouillante, d'où sortent d'étranges bruits de vapeur sifflante, d'hélices tournantes, de sirènes mugissantes, notre paquebot a pris position. Maintenant on va jusqu'à, quai ; mais, autrefois, le navire s'arrêtait à distance, et l'on descendait par l'échelle de la coupée, pour prendre place dans le caïque qui vous emportait au pays des songes.

De quelque façon que nous y arrivions, nous y sommes, Apprêtons nos yeux pour voir et nos oreilles pour entendre.

du bœuf, il s'avance, d'un pas lourd et cadencé, criant guarda ! guarda ! Et la foule de s'écarter vivement, ne sachant si c'est une balle de coton, un piano à queue ou une caisse de sureté qui s'apprête à la déranger de son chemin.

Lorsque le fardeau prend la proportion d'un monument, le Hamal s'adjoint trois camarades, et alors c'est le huitième travail d'Hercule. Quatre chevaux attelés à un solide camion ne feraient pas de meilleure besogne que ces professionnels. A ce spectacle, on s'incline instinctivement et l'on comprend la foule antique élevant des autels à Milon de Crotone. Que pèsent vos malles et vos valises ; avec le classique faisceau de parapluies, pour de tels gaillards? Votre hamal vous précède, presque aussi dédaigneux de sa charge que de son client ; et s'il chante, en marchant, son endormante mélopée, trainarde comme tous les chants d'Orient, c'est par habitude, parce que la musique fait partie de sa corvée.

Celle-ci sera du reste la seule qu'il accomplira de la journée. Son aubaine l'a mis sur votre chemin ; c'est assez pour un jour. Votre pourboire, votre backchiche, lui assure son riz quotidien, avec un pain de maïs pour extra, sa provision de tabac pour la cigarette et le chibouque: en voilà plus qu'il ne faut pour lui faire voir en rêve les houris de Mahomet.

Les *houris !* Trouvera-t-il jamais déesse plus accomplie que cette créature, dont la vue nous arrache un cri d'admiration.

Elle incarne, cette suave apparition, l'Orient avec ses grâces, ses parfums et ses couleurs. Que nous sommes loin de la femme morose embéguinée dans un amas de linge, en forme de masque, qui ne laisse voir ou plutôt deviner que les yeux dans une fente étroite. L'Orient a marché. S'il n'est pas encore de son temps, il y arrive. Chaque jour apporte un petit progrès : les préjugés s'effacent peu à peu ; les concessions succèdent aux concessions ; et si le voile qui couvre la figure de la femme turque n'est pas encore tombé, du moins il s'éclaircit et s'évapore au point de n'être plus qu'un objet de coquetterie, ce qui ne peut manquer, pour la satisfaction de tous les voyageurs, d'amener sa chute prochaine.

D'autres femmes voilées de gaze légère nous croisent, mêlés à la foule bigarrée, remuante, affairée, qui n'y prend garde et nous coudoyons de riches négociants de Stamboul, parés et galonnés sur toutes les coutures. Les yeux de L'Oriental sont tellement rassasiés d'or que rien, en matière de luxe, ne les éblouit.

Qu'elle est curieuse, cette multitude dans laquelle se confondent tous les types des deux Turquies, des rives méditerranéennes et de contrées asiatiques, et qu'il doit être

intéressant de la visiter chez elle, de s'y mêler, de vivre sa vie !

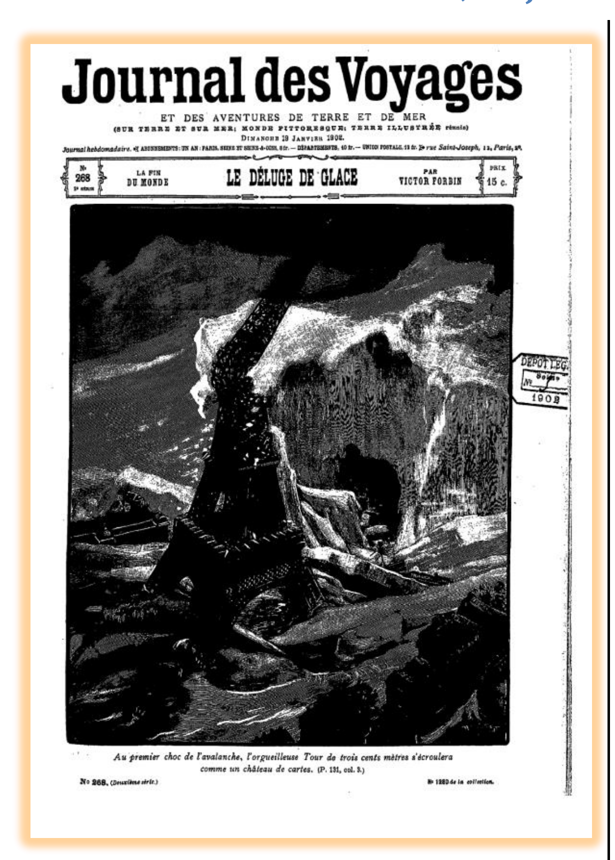
Aussi ne nous éternisons-nous pas à l'hôtel. Stamboul, la captivante Stamboul, Stamboul la bien gardée nous réclame… un tramway passe ; nous y montons, et en route pour Sainte-Sophie !

(À suivre)

EDMOND NEUKOMM.

Source : NEUKOMM, Edmond. « Les capitales de l'Europe. Constantinople », Journal des voyages et des aventures de terre et de mer. Journal hebdomadaire, dimanche 8 décembre 1901, N°262 (Deuxième série), N°1274 de la collection. Pages 28-30.

« Les capitales de l’Europe. Constantinople », Journal des voyages et des aventures de terre et de mer, 19 janvier 1902


Journal des Voyages
ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER
(SUR TERRE ET SUR MER; MONDE PITTORESQUE; TERRE ILLUSTRÉE réunis)
DIMANCHE 19 JANVIER 1902.
Journal hebdomadaire. — ABONNEMENTS : UN AN : PARIS, SEINE ET SEINE-&-OISE, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — UNION POSTALE, 12 fr. — rue Saint-Joseph, 12, Paris, 2e.
N° 268 — LA FIN DU MONDE — LE DÉLUGE DE GLACE — PAR VICTOR FORBIN — PRIX 15 c.

Au premier choc de l'avalanche, l'orgueilleuse Tour de trois cents mètres s'écroulera comme un château de cartes. (P. 131, col. 3.)

N° 268. (Deuxième série.) — N° 1283 de la collection.

Les capitales de l’Europe. Constantinople

À vrai dire, Constantinople n'est qu'un vaste bazar ; mais le grand, le vrai bazar, le bazar dont on parle dans le monde entier existe dans le vieux Stamboul tout à l'ouest, assez loin déjà de Sainte-Sophie et de la gracieuse mosquée d'Ahmed ; et c'est celui-là qu'il faut voir.

Le Bazar : une ville dans la. ville ! Un fouillis inextricable de maisons, de coupoles, de mosquées ! un dédale de ruelles, de cours ; de carrefours, où tout l'Orient s'est donné rendez-vous. Voilà le tapis de Smyrne et de Bagdad, les soierie et les cotonnades des Indes, les gazes lamées d'or et d'argent, les aiguières d'or bigarrées de caractères arabes, les plateaux aux dessins capricieux, toute la bimbeloterie et la verroterie de l'article de Constantinople, et des tabacs de toutes les couleurs et de tous les aromes, et des bonbons, et des pâtes, et des confitures de toutes sortes, et des fruits de tous les calibres, depuis le raisin de Corinthe, qui semble un grain de poivre, jusqu'au melon de Beyrouth qui atteint les dimensions d'une citrouille.

Puis il y a les armes de toutes formes qui se croisent et s'enchevêtrent en panoplies bizarres. Au soleil s'étalent les lames de Damas, les cimeterres de Téhéran, les, poignards de Tiflis, toute la coutellerie des eunuques et des janissaires. Puis, ce sont les pistolets circassiens incrustés de cuivre ou d'argent, les espingoles des tribus kourdes et khémises, et, les fusils arabes, longs comme un Jour sans pain, et brillants de nacre, d'argent et d'acier, depuis la crosse jusqu'au point de mire.

Le tout s'entasse en des boutiques, grandes et petites, aux deux, cotés d'allées cintrées, où des mondes d'enseignes de lanternes, d'attributs se livrent à une véritable sarabande, au milieu de drapeaux flottants, de châles' en voilure et d'écharpes en fanions ; Tout cela vit, parle, crie, scintille, grimace, fait la roue : c'est, comme un cliquetis de couleurs, qui vous prend aux yeux et aux oreilles qui éblouit, qui charme et qui grise.

Et au milieu de cette féerie d’Orient, grave, solennel et calme comme la fumée bleue qui s'élève des plateaux où brillent les pastilles du sérail, s'avance le musulman, que rien ne séduit, que rien n'émeut, que rien ne distrait, - le musulman pauvre, comme le musulman chamarré d'or, pareil à celui que nous avons rencontré dans nos premières promenades, à celui qu'on trouve partout à Constantinople. Le marchand, dans sa boutique, les yeux mi-clos, semble parti pour le pays des rêves ; un étranger peut seul, en marchandant, par l'organe de son drogman, le fait sortir de son recueillement ; quant au Turc, il demande le prix de l'objet convoité, fait le sien, et sur un signe oui ou non, passe son chemin, avec ou sans l'objet. Silencieuses sont aussi les femmes qui errent dans les galeries ; une esclave les accompagne généralement, sans préjudice de l'inévitable eunuque qui, par habitude et par genre, se croit obligé de rouler des yeux furibonds.

Parfois il arrive que dans un encombrement, ou à la faveur d'une boutique à deux issues, la maîtresse et sa compagne échappent à la surveillance de leur farouche gardien. Alors, elles fuient le bazar et vont errer au dehors, où s'étalent les petits métiers. Gageons que le vieux Taleb, le vieux savant, qui tient échoppe au coin d'un carrefour, aura leur visite. Cet homme de loi, sinon de bien, a. la spécialité des petites affaires contentieuses ou autres. Ses conseils en tous genres sont fort appréciés, et son talent calligraphique ne laisse rien lui désirer. Avec cela, discret comme la tombe, et muet comme la porte du sérail.

Ces dames iront ensuite, comme des écolières en vacances, faire quelques stations chez les conteurs en plein vent, où les pâtes à la rose se mêlent à des sucreries de toutes les couleurs qui fondent dans un verre d'eau comme un mouchoir dans la main d'un prestidigitateur. C'est frais et délicieux. On sirote cela, par petites lampées, pour faire durer le plaisir plus longtemps ; car, en Orient, la devise, par hygiène, est : Boire souvent, mais peu à la fois.

Le peuple a ses confiseurs aussi, grands pileurs d'amandes et pétrisseurs de pâtes. Il faut voir comme ils se délectent, les gamins de la rue. Ce n'est pas de la joie, c'est de l'extase. Jamais le père La Pêche n'eut pareille clientèle à Paris. Grave, comme tous les fils du Prophète, le marchand tient sa balayette en arrêt, pour garantir ses produits des mouches et des clients peu scrupuleux.

Car, devant les friandises, l'honnêteté orientale, elle-même, abdique ses droits.

Le fruitier a plus grand air sous son gourbi qu'encombrent les pastèques d'un vert criard. Il les débite au poids ou à la tranche, se détachant à peine de son narguilé qu'il fume avec l'indolence d'un pacha ... La pastèque est le pain de l'Oriental et le pain par excellence, car il a le double mérite de calmer à la fois la faim et la soif. Ses tranches, par leur forme, rappellent le croissant, ce qui n'est pas fait pour déplaire aux enfants de l'Islam: la chair est rose comme la lumière qui, le soir, embrase les minarets: et son parfum léger, discret comme l'ombre, subtil comme un pétale de jasmin, lui donne une saveur délicieuse.

Mais quelle est cette boutique sombre, sans draperies, sans clinquant? Sommes-nous à l'entrée d'un enfer ou d'une caverne de voleurs ? Eh ! peut-être à l'une et à l'autre ! Cet homme, qui, toute la journée, fait glisser d'une main dans l'autre des pièces d'or, par habitude, sans doute, ou pour attirer le client, c'est le changeur, le *Saraf*, une puissance de l'Orient ; généralement un Juif syrien ou levantin, ou un Kophte, passé maitre dans l'art du calcul. Il y a toujours une petite erreur à son avantage ; mais on n'en tient pas compte. Le *Saraf* est d'aspect sordide: il geint comme un possédé ; et pourtant on assure qu'il a chez lui des richesses à faire se pâmer d'envie la reine de Golconde en personne. .

Mais cet homme n'est pas l'Orient ! Éloignons-nous de lui, bien vite.

(À suivre.)

EDMOND NEUKOMM.

Source : NEUKOMM, Edmond. « Les capitales de l'Europe. Constantinople », *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*. Journal hebdomadaire, dimanche 19 janvier 1902, N°268 (Deuxième série), N°1280 de la collection. Pages 141-142.

« La santé d’Abdul-Hamid », La Presse, 4 novembre 1903


LA PRESSE

LA SUPPRESSION DES BUREAUX DE PLACEMENT : LE DÉBAT A LA CHAMBRE

LA SANTÉ D'ABDUL-HAMID.

On mande de Vienne:

Le bruit court que le sultan Abdul-Hamid, serait malade. On ne peut avoir, à Yildiz-Kiosk, la confirmation de cette nouvelle fermement démentie par les officieux du Parais. Mais ou sait que le commandeur des croyants ne doit jamais être malade... On attache à cette information une certaine créance.

Source : « La santé d’Abdul-Hamid », La Presse, Paris, 12 rue du Croissant (2e), édition 4 novembre 1903 (Numéro 4175), 4 novembre 1903. Bibliothèque nationale de France Gallica, https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34448033b/date. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5507762.. Consulté le 27 août 2018, p. 1.

« Entrevue de Wiesbaden », Le Petit journal, 15 novembre 1903



Le Petit Journal

Le Petit Journal

Le Supplément illustré

5 Centimes SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ 5 Centimes

Huit pages

ABONNEMENTS

Quatorzième année DIMANCHE 15 NOVEMBRE 1903 Numéro 678

ENTREVUE DE WIESBADEN

EXPLICATION DE NOS GRAVURES
ENTREVUE DE WIESBADEN

Les chefs d'État échangent en ce moment beaucoup de visites.

La France recevait récemment avec éclat les rois d'Angleterre et d'Italie ; puis plus simplement suivant en cela leur désir les rois des Belges et de Grèce.

On s'applique naturellement à donner à ces visites le plus grand éclat.

Ce qui s'est dit entre les chefs d'État ou leurs ministres, le public n'en sait rien ; mais il s'efforce de le deviner ; et, du besoin de paraitre bien informé naissent parfois les commentaires les plus invraisemblables.

C'est ce qui vient de se produire à propos de la récente entrevue du tsar et de l'empereur d'Allemagne.

Le tsar, dont on connait les sentiments, se trouvait à Darmstadt, en vacances, dans la famille de l'impératrice sa femme ; l'empereur d'Allemagne l'y alla voir, et, à son tour, le tsar rendit, à Wiesbaden, sa visite à l'empereur, avec lequel il a toujours entretenu d'excellentes relations de parente et de bon voisinage. C'est un acte de politesse, de courtoisie internationale.

Tout cela n'est que très normal et très naturel et il n'y a pas de quoi mettre les cervelles à l'envers a l'idée qu'il va se tramer à Wiesbaden quelque chose de mystérieux.

Cet échange de visite entre les deux souverains ayant un caractère privé, n'est, d'ailleurs, pas le premier.

M. de Bulow, chancelier d'Allemagne, et le comte Lamsdorf, ministre de Russie, ont longuement conféré ensemble ; mais il ne faut pas oublier que, quelques jours auparavant, le comte Lamsdorf était venu officiellement à Paris, pour s'entendre avec M. Delcassé, notre ministre des affaires étrangères.

Ce détail seul devait suffire à calmer certaines inquiétudes patriotiques françaises, des plus respectables assurément.

Sans doute les souverains de Russie et d'Allemagne ont convenu entre eux d'une ligne de conduite en ce qui concerne la Macédoine. Si leur accord amène la pacification de ce malheureux pays et l'exécution des promesses faites par le sultan, l'Europe toute entière n'aura qu'à se féliciter de l'entrevue de Wiesbaden.

Si, d'autre part, Nicolas et Guillaume ont parlé de l'Extrême-Orient, s'ils ont dissipé les nuages noirs qui se forment du côté du Japon, la paix du monde y gagnera.

Tout en restant attentive aux faits et gestes de son alliée, la France doit garder tout son calme.

Source : « Entrevue de Wiesbaden », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition 14e année, dimanche 15 novembre 1903 (Numéro 678), 15 novembre 1903. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k716565t.. Consulté le 6 mars 2018, p. 361, 362.

« Attentat contre le sultan Abdulhamid II de juillet 1905 – Album photographique », 26 octobre 1905



Résultat de l'enquête menée par la commission spéciale mise en place par le sultan au sujet des faits criminels survenus en ce haut lieu de « Selamlik » le vendredi 21 juillet 1905. Album de in-folio (36 x 25 cm) en veau havane, les plats estampés au centre en or et vert de la « toghra » et du drapeau turc, dans de larges encadrements dorés orientalisant ; gardes moirées et tranches dorées. 67-8 p. de texte en osmanli et 26 photographies contrecollées formant 19 portraits des personnes impliqués (13.5 x 9 cm) et 7 photographies de la voiture et des explosifs ayant servi à l'attentat (23.5 x 18 cm). Album daté du 26 octobre 1905 à *Dar-i Saadet* et signé Sadreddin, juge d'instruction.

Le vendredi 21 juillet 1905 le sultan Abdulhamid II, accompagné par ses aides de camp entre à la mosquée Hamidiyé pour la prière du midi. La prière accompli, le sultan est sur le point de sortir lorsque se produit une énorme déflagration, une voiture remplie d'explosifs venait d'exploser. Le sultan en est sorti indemne grâce à un léger retard à la sortie de la mosquée, mais l'attentat a fait 26 morts et 56 blessés : des officiers, des soldats et des palefreniers. Le présent document est le résultat de l'enquête menée par une commission nommée par le sultan. L'enquête remonte rapidement au principal organisateur de l'attentat Edouard Joris un anarchiste belge vivant à Istanbul et gagné à la cause arménienne. Elle révèle aussi l'implication de 41 personnes dont beaucoup étaient en fuite. Edouard Joris fut arrêté quelques semaines plus tard et condamné à mort avec 3 autres arméniens. D'après F. Georgeon « Abdulhamid II le crépuscule de l'empire ottoman», le sultan gracie Edouard Joris, lui remet 500 livres et l'utilise comme agent de renseignements sur les activités arméniennes en Europe.

Source : Album daté du 26 octobre 1905 à *Dar-i Saadet* et *signé Sadreddin* juge d'instruction. URL : http://www.gros-delettrez.com/html/fiche.jsp?id=8572297&np=&lng=fr&npp=150&ordre=&aff=&r=

« L'attentat contre le Sultan ». Le Matin, 23 juillet 1905


Vingt-Deuxième Année. — N° 7819 — SIX PAGES — CINQ CENTIMES — Dimanche 23 Juillet 1905

Le Matin

DERNIERS TÉLÉGRAMMES DE LA NUIT

SEUL JOURNAL FRANÇAIS RECEVANT PAR FILS SPÉCIAUX LES DERNIÈRES NOUVELLES DU MONDE ENTIER

Les Pigeons

L'ATTENTAT CONTRE LE SULTAN

Une Bombe à Constantinople

LE CABINET ANGLAIS

CHEZ LES SARDINIÈRES

Page 1 :

L'attentat contre le Sultan. Une Bombe à Constantinople.

Quelques mots du cadre dans lequel le drame s'est passé — Ce que c'est que le selamlik — Comment Abdul Hamid se rend chaque vendredi à la mosquée et pourquoi il a pu échapper a la mort.

Aussi bien, puisqu'il vient encore d'éclater une bombe historique, laquelle a failli emporter un souverain, peut-être n'est-il pas sans intérêt de tracer le cadre et les circonstances au milieu desquels le drame a failli s'accomplir.

Des dépêches annoncent que c'est en revenant de la cérémonie du selamlik que le sultan Abdul Hamid a failli trouver la mort, une bombe ayant été jetée par une main criminelle au milieu même de la cour de la mosquée, en plein cortège.

Qu'est-ce donc que ce selamlik ? Qu'est-ce que cette mosquée ? Que s'est-il passé?

Chaque vendredi, le sultan sort de son palais d'Yildiz-Kiosk pour aller offrir ses dévotions au ciel. Autrefois, il se rendait dans la mosquée de Bechiktach, non loin du palais de Dolma-Bagtché ; mais aujourd'hui Abdul Hamid, qui n'aime point les promenades trop prolongées, a fait construire dans le voisinage de son palais d'Yildiz-Kiosk, une nouvelle mosquée : la mosquée Hamidié. Tous s'accordent pour dire que le sultan, en cette matière, a fait preuve de gout, et qu'il est difficile de rêver rien de plus gracieux que cette frêle et blanche demeure, dont le léger minaret pousse sa flèche vers le ciel bleu, non loin des flots argentés du Bosphore. C'est cette mosquée dont nous donnons ci-dessus la photographie, qui a failli, avant-hier vendredi, être ensanglantée par une terrible tragédie.

Donc chaque vendredi, vers onze heures du matin, des troupes d'infanterie et de cavalerie s'échelonnent entre Yildiz et la mosquée Hamidié. Elles font la haie, et une haie très sévère, à travers laquelle personne ne peut passer, et qui s'étend depuis la porte même par ou le sultan sort de son palais jusqu'à la cour sablée, entourée d'une grille d'or, qui enferme la mosquée. Une foule bigarrée et bruyante se presse généralement derrière les soldats ; elle se compose surtout de femmes du peuple et d'enfants. De nombreux eunuques et des agents de police surveillent tout le monde. Le long de la route passent des files interminables de voitures, amenant les grands dignitaires de l'État et les membres du corps diplomatique. À onze heures et demie, on voit passer les fils du sultan, qui arrivent généralement à cheval, en de brillants uniformes, avec leur suite habituelle. Quelquefois aussi, les jours de très grande cérémonie, on voit passer quelques carrosses de gala, ou se trouvent enfermées les princesses, filles du sultan, et quelques dames de leur compagnie.

Enfin, à midi, on voit sur la galerie du minaret surgir la silhouette du muezzin et on entend sa voix plaintive et gémissante appeler la foule a la prière. Au même instant, dans un tumulte étourdissant, la grande porte du palais s'ouvre à deux battants et laisse passer un flot de pachas et de ministres qui escortent la voiture impériale. Cette voiture est une victoria fort

luxueuse, attelée à deux chevaux blancs, que conduit un eunuque. La capote est généralement rabaissée, permettant d'apercevoir seulement dans l'ombre du fond la figure du sultan. À côté de lui est assis son ministre de la guerre, ou le maréchal commandant sa garde albanaise. La voiture passe à fond de train, au milieu des sons de la musique et des cris tumultueux de la foule qui hurle : » Longue vie à notre padischah ! ».

La procession, raconte un témoin oculaire, traverse la grande cour au son de la marche Hamidié et s'arrête devant la mosquée. Sa Majesté descend alors de voiture, gravit les marches du perron, d'où elle salue encore une fois la foule, et disparait a l'intérieur du religieux édifice. Le Cheik-Ul-Islam, les Ulémas et les Imans, qui l'y avaient précédé, viennent à sa rencontre, tandis qu'un officiel, le doigt levé dans un geste des prophètes, prononce ces traditionnelles paroles: « Padischah ! ne t'enorgueillis pas et rappelle-toi qu'il y a un Dieu plus grand que toi ! » paroles que le vent emporte. ».

La cérémonie dure au plus une demi-heure, et, trente minutes après, Abdul-Hamid reparait à nouveau à la Porte de la mosquée. Souvent, il s'arrête et d'un geste salue la foule, dont on entend au loin les clameurs ; parfois il se hâte vers la victoria qui l'attend au bas des escaliers ; et à peine a-t-il mis le pied sur le marchepied, que rapidement les chevaux l'emportent, tandis que derrière lui, à cheval, à pied ; en voiture, se poussant, se bousculant, la foule, des officiers, des pachas, des princes, des ministres se précipitent, cherchant à rattraper la voiture impériale.

C'est sans doute à la très grande rapidité d'allure de cette voiture que l'on doit de ne pas avoir vu l'attentat réussir vendredi dernier. Quelle que soit l'agilité de celui qui a lancé la bombe, elle n'a pas égalé la vitesse avec laquelle passe la victoria d'Abdul Hamid ; et, quand l'engin meurtrier a éclaté, il a tué et blessé les malheureux et inoffensifs spectateurs ou personnages de la suite. On compte, dit, une dépêche, quarante morts.

C'est le premier attentat sérieux qui ait été dirigé contre la vie du sultan de Turquie. C'est en tous cas la première bombe qu'il ait vu éclater sous ses pas. Il a eu avant-hier ce que le roi d'Espagne appelait « le baptême du feu ».

APRES LA BOMBE

Résultats de l'enquête officielle — Quatre vingts personnes auraient été tuées ou blessées — L'œuvre de Bulgares.

Dans une quatrième édition nous avons fait connaitre le résultat de l'horrible attentat commis contre le sultan : Abdul-Hamid a échappé à la bombe, mais autour de lui, il y a eu des victimes en nombre considérable. C'est plus de soixante personnes qui furent atteintes par l'engin. Voici, du reste, les constatations faites par la commission chargée de l'enquête :

Constantinople, 22 juillet. — La commission d'enquête formée pour rechercher l'auteur de l'attentat commis contre le Sultan, a constaté jusqu'ici que l'explosion de la bombe a tué 24 personnes, en blessant 57 autres ; en outre, 35 chevaux ont été blessés.

Des recherches déjà faites, il résulterait que l'attentat fut commis par deux Bulgares.

FÉLICITATIONS.

Dès qu'il a été informé de l'attentat auquel S. M. le sultan a heureusement échappé, M. Rouvier, président du conseil, a chargé le chef-adjoint de son cabinet, de se rendre à l'ambassade de Turquie pour exprimer à Munir pacha les félicitations du gouvernement français.

NOUVEAUX DETAILS

Constantinople, 21 juillet. — L'explosion a eu lieu vers une heure, et jusqu'à présent la nouvelle de l'attentat n'est pas connue de la masse du public.

Les autorités sont fort impressionnées par cet acte, le premier de ce genre qui se soit produit à Constantinople. Il est vrai que les Arméniens ont employé des bombes pendant les désordres de 1896, mais les circonstances actuelles présentent un caractère tout à fait diffèrent.

À en juger d'après le nombre des tués, sont la plupart sont des soldats alignés le long de la rue située près de la mosquée,

ainsi que d'après les dégâts matériels, la bombe devait être un formidable engin.

On est très surpris qu'un homme ait pu approcher si près de la mosquée, car toutes les rues sont barrées par des troupes dès que le sultan quitte le palais, et elles restent barrées jusqu'au retour de Sa Majesté à Yildiz-Kiosk. Le cordon des troupes est cependant moins rigoureusement maintenu lorsque le sultan est à l'intérieur de la mosquée, et on suppose que l'individu s'est glissé à ce moment entre les soldats.

La police prend des mesures pour découvrir l'origine de l'affaire. On manque d'autres détails. (Reuter.)

Page 3:

L'ATTENTAT CONTRE LE SULTAN

Une dépêche de Constantinople donne des renseignements complémentaires sur l'attentat commis contre Abdul Hamid.

Constantinople, 21 juillet, 8 heures du soir (retardée dans la transmission). Lorsque le sultan quittait aujourd'hui la mosquée, une bombe a éclaté trente mètres de lui, tuant et blessant plusieurs personnes.

La force de l'explosion a brisé les fenêtres de la tour de l'Horloge, dans la cour de la mosquée, ainsi que toutes les fenêtres du pavillon réservé aux membres du corps diplomatique, parmi lesquels se trouvaient le baron Calice, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, et M. Smith, secrétaire de la légation des États-Unis. Dans ce pavillon, personne n'a été blessé, si l'on excepte quelques personnes qui ont été égratignées par des fragments de verres brisés.

Le bruit de l'explosion a été très fort on l'a entendu même à Fera. La jambe d'un cheval a été arrachée et lancée à une distance de cinquante mètres.

Lorsque l'explosion s'est produite, le sultan se trouvait sur la première marche de l'escalier qui descend de la mosquée. Une grande panique et une grande confusion ont suivi l'explosion de nombreux dignitaires de la cour se sont précipités pour empêcher le sultan de prendre place dans sa voiture mais le sultan a insisté pour monter en voiture et, prenant lui-même les rênes, il s'est dirigé vers Yildiz-Kiosk, au milieu des applaudissements de son entourage, et sans perdre un seul instant son sang-froid.

Immédiatement après, un détachement de cavalerie a exécuté une charge dans la rue qui s'étend le long de la mosquée, à partir du point d'où la bombe avait été jetée.

On ne connaît pas l'auteur de l'attentat.

(Havas.)

LA PRESSE ALLEMANDE.

BERLIN, 22 juillet. De notre correspondant particulier (par téléphone). L'attentat contre le sultan de Turquie n'a pas provoqué de commentaires dans la presse allemande, qui se borne reproduire les dépêches des agences, sans paraitre s'intéresser excessivement au danger couru par l'ami de Guillaume II. Seule, la Gazelle de l'Allemagne au Nord publie quelques mots officieux de condoléance. « L'Allemagne apprendra, dit-elle, avec un vif plaisir que la Providence a bien voulu préserver l'existence, si précieuse pour la paix de l'Europe, du sultan qui, par son attitude courageuse, a donné au monde la preuve qu'il ne se laissait intimider par les terroristes. »

Le 21 juillet 1905, le sultan Abdulhamid II est victime d'un attentat à la bombe. Il en réchappe, mais il faut rapidement désigner un coupable... L'historien Fabrice Monnier, qui consacre ses recherches à la « question d'Orient », nous raconte les événements.

Au début du XXe siècle, la réputation internationale du sultan ottoman Abdülhamid II, monté sur le trône en 1876, est exécrable, en raison notamment des massacres de populations arméniennes qui ensanglantent son empire. Extrêmement prudent, il ne sort qu'une fois par semaine de son palais. C'est seulement à cette occasion que les ennemis de « l'ombre de Dieu sur terre » peuvent espérer l'atteindre.

Chaque vendredi, sous bonne escorte, Abdülhamid II se rend en calèche à la mosquée Hamidiyé, toute proche de la grande porte de sa demeure mi-palais, mi-forteresse de Yıldız située sur une hauteur de Constantinople (Istanbul)… La prière est suivie du selâmlık, cérémonie au cours de laquelle il reçoit l'hommage des hauts

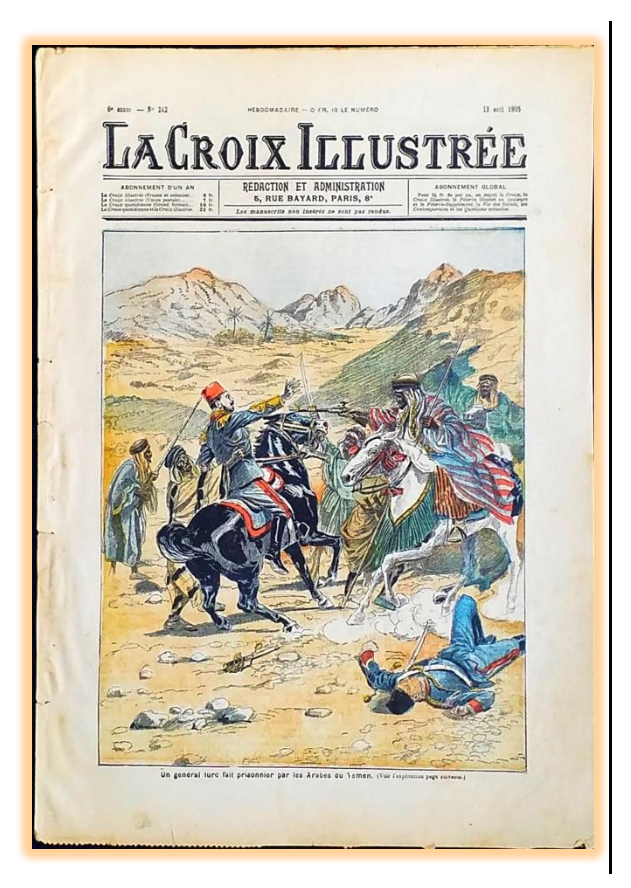
dignitaires présents à Constantinople. Ce moment est de la plus haute importance : c'est la manifestation de la présence réelle, physique, du sultan-calife à la tête de la communauté des Croyants. Cette preuve est politiquement si nécessaire que, lorsqu'Abdülhamid est indisposé, on prétend qu'un sosie, bien stylé, le remplace pour éviter toute panique.

Le jour du selâmlık, toutes les artères qui donnent accès au chemin suivi par le sultan sont fermées par des piquets en armes. En sus, une double haie de soldats est échelonnée jusqu'à la mosquée Hamidiyé. La calèche découverte du sultan sort du palais entouré d'une nuée de généraux, de chambellans, d'eunuques. À son passage, les soldats hurlent « vive notre padichah ! (empereur) » et les spectateurs s'inclinent respectueusement. Lorsque le sultan franchit le seuil de la mosquée, un sous-officier prononce la formule traditionnelle : « Padichah ne t'enorgueillis pas et rappelle-toi qu'il y a un Dieu plus grand que toi ! ».

Au terme de la cérémonie, le souverain s'entretient brièvement avec de hauts dignitaires, des ambassadeurs et parfois des personnalités étrangères de passage, puis s'en retourne dans son palais, en général en employant un Phaéton, véhicule plus petit que la Victoria dans laquelle il est arrivé. Le souverain en prend parfois lui-même les rênes. C'est serré de près par une grappe de généraux et d'aides de camp, dégoulinants de sueur, qui courent à ses côtés, qu'il gravit la colline de Yıldız

Source : « L'attentat contre le Sultan ». *Le Matin : derniers télégrammes de la nuit*. Éditeur : [s.n.] (Paris) Date d'édition : 1905-07-23 Contributeur : Edwards, Alfred (1856-1914). Description : 23 juillet 1905 (Numéro 7819). Identifiant : ark:/12148/bpt6k567672d. Source : Bibliothèque nationale de France Notice du catalogue : http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb328123058. Notice du catalogue : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb328123058/date Provenance : Bibliothèque nationale de France

« Un général turc fait prisonnier par les Arabes », La Croix Illustrée, 19 avril 1905


6e année — N° 242 HEBDOMADAIRE — 0 FR. 10 LE NUMÉRO 13 avril 1905

LA CROIX ILLUSTRÉE

ABONNEMENT D'UN AN

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE BAYARD, PARIS, 8e
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT GLOBAL

Un général turc fait prisonnier par les Arabes du Yemen. (Voir l'explication page suivante.)

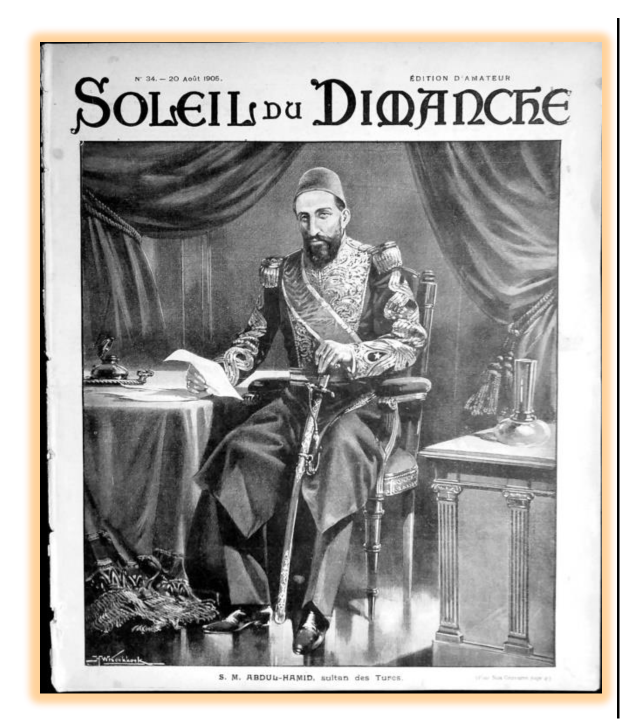
Un général turc fait prisonnier par les Arabes.

(Voir notre première page)

Un grave conflit se débat depuis plusieurs années entre Turcs et Arabes. Ces derniers revendiquent leur émancipation. Depuis le mois de février, une lutte acharnée se livre dans le Yémen, au fond de l'Arabie, d'où sortira peut-être l'indépendance. Les musulmans syriens ont refusé de marcher contre leurs frères du Yémen et déserté en masse. Les Turcs ont subi de vrais désastres. Le Yémen semble perdu pour eux. On a essayé en vain de négocier. Le chef des Arabes, Mahmoud Yahia, refuse tout accommodement et rêve, dit-on, de marcher sur la Mecque pour s'y faire proclamer calife : *chef des Croyants*.

Source : « Un général turc fait prisonnier par les Arabes », *La Croix Illustrée, hebdomadaire*, édition du 19 avril 1905, N°242. Pages de couverture et p. 258.

« S. M. Abdul-Hamid », Soleil du Dimanche, 20 août 1905


N° 34. — 20 Août 1905.

ÉDITION D'AMATEUR

SOLEIL DU DIMANCHE

S. M. ABDUL-HAMID, sultan des Turcs.

NOS GRAVURES

S. M. Abdul-Hamid

Nous publions en première page un portrait du sultan, dans son cabinet de travail, au palais d'Yldiz Kiosk. La Turquie attire en ce moment l'attention d'une façon toute particulière. Des troubles intérieurs l'agitent gravement ; tantôt ce sont les soulèvements de la Macédoine, tantôt l'insurrection en Arabie, tantôt la persécution des Arméniens. Le sultan qui ne quitte Yldiz Kiosk qu'une fois par semaine pour aller faire sa prière du vendredi à une mosquée voisine, a été l'objet d'une tentative d'assassinat précisément au cours de ces sorties.

Source : « S. M. Abdul-Hamid », *Soleil du Dimanche, Edition d'amateur*, édition du 20 août 1905, N°34. Pages de couverture et p. 4.

« La Maladie du Sultan », L'Aurore, 13 août 1906



L'AURORE

Politique, Littéraire, Sociale

A NOS LECTEURS

ROUSSEAU & DIDEROT

Echos

D'HIER A AUJOURD'HUI

PERSE ET RUSSIE

Bidegain s'explique

LA REVOLUTION RUSSE

Chez Dimitry Merejkowsky

La Maladie du Sultan

L'état du sultan est grave, mais non désespéré — La population est calme.

Le sultan a eu une hémorragie. Son état présente les autres symptômes d'une hypertrophie de la prostate. Jusqu'au dernier moment, il était décidé à aller à la mosquée, mais il eut un évanouissement peu avant l'heure fixée pour la sortie, et il dut alors y renoncer. Hier, on constata une légère amélioration. L'état est grave, mais il n'y a pas de danger. Le professeur Bergmann a été mandé télégraphiquement. Il est défendu à la presse locale de publier quoi que ce soit sur la maladie. Le calme règne dans le gouvernement et la population. Aujourd'hui, le corps diplomatique a envoyé les premiers drogmans au palais, prendre les nouvelles. Les affaires, déjà négligées subissent maintenant un arrêt complet.

Des nouvelles très graves continuent d'arriver à Berlin.

Berlin, 12 août. Des nouvelles très graves, en ce qui concerne la santé du sultan, continuent à arriver à Berlin. Le correspondant du *Lokal Anzeiqer* télégraphie que, depuis son avènement au trône, c'est la première fois que le sultan Abdul-Hamid est si sérieusement malade. Au palais, on dément naturellement que l'état du malade soit critique. On y assure que le professeur Bergmann, qui a été mandé télégraphiquement, n'aura à effectuer qu'une opération sans importance, et qui ne pourra donner lieu à aucune complication.

Source : « La Maladie du Sultan », L'Aurore : littéraire, artistique, sociale / dir. Ernest Vaughan ; réd. Georges Clemenceau, Paris, édition 13 août 1906 (Numéro 3220), 13 août 1906. Bibliothèque nationale de France Gallica, http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32706846t. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k740081h.. Consulté le 27 août 2018, p. 2.)

« Le Commandeur des Croyants, esclave de la peur », Je sais tout, 15 août 1906



Le Commandeur des Croyants, esclave de la Peur

La maladie du sultan Abd-ul-Hamid et l'ouverture de sa succession, qui évoque la grande question d'Orient, sont graves de conséquences pour toutes les nations européennes. Dès lors, il est intéressant de se rendre un compte exact de ce qu'est la personnalité de ce monarque dont certains actes ont soulevé tant de colères et dont la vie mystérieuse s'écoule entre les murailles d'Yldiz Kiosk.

Prédiction de sorciers et de mages

Un jour que, suivant sa coutume, Abd-ul-Hamid, entouré de sorciers et de mages, se faisait lire l'avenir, l'un d'eux, Abdurrahaman-Essin, se leva tout à coup en proie à la plus vive agitation.

— Prince, s'écria-t-il ! - S'il plait à Allah, vous serez bientôt Sultan !

— Mais, observa Hamid, Abd-ul-Aziz, mon oncle, est dans la force de l'âge, et le prince héritier, mon frère Mourad, est jeune et bien portant !

— Oh ! répliqua le vieux sage, il n'importe ! Un avertissement intérieur me dicte mes paroles ! Prince, vous serez bientôt Sultan !

Deux ans plus tard, Abd-ul-Aziz mourait, et Mourad, appelé à lui succéder, éprouvait les premiers symptômes de la maladie nerveuse qui devait peu après l'écarter du trône.

Comme il semblait perdre tout à fait la raison, la cérémonie de l'investiture était sans cesse retardée. La situation politique s'aggravait dans la capitale. À l'extérieur, les Balkans s'agitaient. On proposa la régence à Abd-ul-Hamid. Alors, ce prince qui jusque-là s'était fait un masque de douceur et de modestie, laissa voir toute son ambition.

— Ou empereur ou rien ! s'écria-t-il !

Les ministres, trop avancés pour reculer, pressés par les circonstances, jugeant qu'il n'était plus permis d'hésiter, lui accordèrent le khalifat, et, le 7 septembre 1876, au milieu d'une affluence considérable de spectateurs pressés dans des canots et sur les berges, Abd-ul-Hamid II, 28e Padischah depuis la prise de Constantinople en 1453, se rendit par mer de Dolma Bagtché à Eyoub où, après les prières d'usage, on lui ceignit solennellement le sabre d'Osman.

Il avait exactement trente-quatre ans. Il succédait à un prince adoré de son peuple et qui avait été populaire, dès l'enfance. Lui, avait eu une jeunesse triste.

— C'était, écrit un orientaliste hongrois, M. Vambéry, un enfant pâle, silencieux et mélancolique, à l'air méfiant et rusé. Il fuyait la société de ses frères et ne prenait point part à leurs ébats. La plupart du temps, retiré dans un coin sombre, il les regardait rire et jouer, de ses yeux fixes, d'une infinie tristesse.

Son père, lui-même, ne lui témoignait qu'indifférence. Il disait, en parlant de celui qui devait plus tard monter sur le trône :

— Je suis tranquille sur le compte de mes autres enfants, mais je désespère de corriger celui-là.

APRÈS TRENTE-SEPT ANS DE RÈGNE – DERRIÈRE LES MURAILLES D'YLDIZ – LE SULTAN INCONNU

Aujourd'hui, le Sultan est âgé de soixante-quatre ans. De taille moyenne, d'une maigreur qui le désespère, il semble n'avoir plus que le souffle, et ne vit, en effet, que par ses nerfs. Ses mâchoires sont larges, ses pommettes saillantes. Une courte barbe couvre ses joues maigres, une barbe qui serait grise s'il ne la soignait au moyen d'un mélange de café, de henné et de noix de galle. Il ne s'en cache pas du reste, mais blâme cette coquetterie chez les autres.

Causant, un jour avec son Grand-Maitre des cérémonies, il s'exprima sévèrement sur le compte d'un de ses ministres qui avait l'habitude de se teindre. Cependant, s'apercevant à quelque temps de là que la barbe de son courtisan grisonnait, il l'engagea à en faire autant.

— Oh ! se récria le Pacha, je ne veux pas m'attirer un jugement aussi dur que celui que Votre Majesté porta sur son ministre !

Abd-ul-Hamid se mit à rire, et, redevenu bon enfant répliqua :

— Bah ! J'en fais bien autant, moi ! Ses yeux profonds et mobiles sont enfoncés sous l'orbite et donnent à ceux qu'ils fixent une indéfinissable impression d'angoisse. Ils reflètent tout ce qu'il y a d'étrange dans cette âme si compliquée, qu'un Turc qui vécut dans son entourage écrivit :

— Je ne sais encore s'il est intelligent ou stupide, courageux ou poltron, raisonnable ou fou !...

II a le don de se faire charmeur pour gagner le cœur de ceux qui l'approchent, et en particulier des étrangers. Un touriste qui visita Yldiz, résidence d'Abd-ul-Hamid, raconte ainsi ses impressions :

— Je fus accueilli à Constantinople avec une bonne grâce charmante. Pendant la cérémonie du Selamlik, mes compagnons et moi, fûmes comblés de gracieusetés. Avant de nous retirer, nous trouvâmes un buffet somptueux dressé sur la terrasse de Yldiz ; on nous offrit des cigarettes ; un aide de camp nous transmit les salutations impériales, et à notre départ, le général Scheker-Ahmed-Pacha nous remit, comme souvenir de Sa Majesté, des bibelots, des bonbons turcs...

Mais ce ne sont là qu'apparences, et toute cette politesse ne cache pas complètement sa cruauté implacable et son incurable défiance.

Ayant fait mettre à mort deux Pachas accusés d'avoir conspiré contre lui, il exigea que les têtes des suppliciés fussent embaumées, et qu'on les lui montrât. Simple moyen de précaution, pour s'assurer que ses ennemis étaient bien morts.

Parfois même de véritables hallucinations l'assaillent.

Au lendemain de l'émeute de Tcheragan, il appela son premier secrétaire Ali-Fuad-bey, l'entraina il la fenêtre, et lui montrant la Sublime Porte distante de plusieurs kilomètres :

— Je les vois, lui dit-il ! Ils sont tous réunis là-bas pour proclamer ma déchéance !

— Qui donc? interrogea le secrétaire abasourdi.

— Mes ministres ! Mes propres ministres qui sont en train de me détrôner…

On l'a parfois dépeint comme un simple d'esprit : ce qu'on taxe de stupidité n'est que le résultat d'un excès de précautions. S'il a interdit l'installation du téléphone à Constantinople, c'est qu'il a pensé que les conspirations seraient facilitées par « ce messager fidèle et invisible, qui défie toute surveillance ». Mais il en fait usage dans son palais. Pour la même raison ; il a fait prohiber l'élevage des pigeons voyageurs. Il connait l'électricité, en use dans son palais, mais en défend l'emploi dans Constantinople, car, il sait le danger des explosions électriques, et toute explosion est pour lui un tel objet d'épouvante, que le simple mot dynamo l'horripile par sa seule parenté nominale avec la dynamite !

Un officier d'artillerie, Ali bey, ayant reçu de ses camarades, pour avoir étudié en Allemagne la fabrication des explosifs, le surnom de Dynamitichi (le dynamiteur), n'a jamais obtenu le moindre avancement depuis qu'il fut affublé de ce sobriquet.

Parfois cependant, son ignorance est réelle, Bien qu'ayant grande peur de la foudre, il se méfie du paratonnerre, craignant que l'étincelle électrique, au lieu

de suivre la chaine conductrice, ne dévie en chemin, et vienne le frapper.

Le souci de sa sécurité n'empêche pas Abd-ul-Hamid d'avoir soin de sa fortune.

Tout jeune, il jouait à la Bourse de Galata, mais en joueur prudent. Plus tard, il administra une verte correction à son intendant qui s'était permis de prendre quelques œufs provenant de sa basse-cour ; une autre fois, il congédia un vieux domestique à cause de la disparition de quelques poules, et rossa son vendeur de lait pour une erreur de vingt centimes !

Ce sont là des exemples entre mille. Mais, s'il se montre ménager de son bien, il est prodigue aussitôt qu'il s'agit des deniers de l'État. M. Vambéry rapporte une phrase prononcée par Abd-ul-Hamid à propos de la création d'une chaire d'économie politique, phrase qui en dit long sur sa mentalité :

— Comment, s'écria-t-il, vous voulez qu'un de mes sujets vienne me dire demain : Votre système financier est mauvais? Croyez-vous que je tolérerai jamais cela?...

Récemment, comme on sollicitait le sultan de secourir un de ses anciens serviteurs, qui lui avait été très dévoué, il répondit :

— Je n'ai pas d'argent. Si j'en avais en trop, je l'emploierais à nourrir mes troupes !

Pourtant, cette économie n'est pas telle qu'il n'ait commencé par utiliser les fonds à l'embellissement de son palais d'Yidiz-Kiosk. Il vit là, dans une véritable ville entourée de murailles, à l'abri de conspirateurs et des curieux.

Levé entre quatre et cinq heures du matin, Il se livre d'abord à ses ablutions, passe dans son cabinet de travail, puis déjeune sommairement, seul, dans une salle immense, entouré de ses vassaux qui se tiennent à une distance respectueuse, tandis qu'il joue avec ses chiens et ses chats préférés. Car, il a un vif amour des animaux. Il entretient dans son parc, une véritable ménagerie comprenant des fauves et des bêtes apprivoisées. Cette tendresse le distrait parfois des préoccupations diplomatiques les plus graves.

En 1882, Gladstone, au sortir d'une séance la Chambre des Lords, fit à l'ambassadeur ottoman une communication importante que ce dernier transmit immédiatement à Constantinople. Trois jours se passent pas de réponse. Enfin, dans la nuit du quatrième jour, une longue dépêche chiffrée arrive à l'ambassade. Le diplomate respire croyant avoir la réponse tant attendue : Ce n'était qu'une commande de mouflons dont Abd-ul-Hamid voulait peupler son parc !

Le souverain affectionne encore les oiseaux, et cet amour pour les perroquets provoqua un jour un amusant incident. Un matin, un de ses perroquets perché sur sa fenêtre se mit à crier : « Djafer Agha !» - L'eunuque Djafer, croyant entendre la voix de son maitre, tant elle était bien imitée, se présenta aussitôt, sans avoir été appelé, ce qui mit le Sultan dans une telle fureur qu'il saisit l'oiseau et lui tordit le cou en s'écriant : « Dans ce palais, il ne doit y avoir qu'une voix pour commander ».

Au cours de ses promenades dans le parc d'Yldiz, il se fait suivre par son cafetier en chef qui porte au bout d'une chaine un brasero ardent, et ce qu'il faut pour préparer instantanément la petite tasse de moka. Tout ce qui a trait à son alimentation, est du reste l'objet de soins particuliers. Une cuisine aux fenêtres grillées, aux portes blindées, est spécialement destinée à l'élaboration des mets réservés à sa bouche. L'eau employée à son usage est amenée chaque matin en grand appareil dans un récipient cacheté, porté comme une chasse.

Il vit à Yldiz au milieu d'un luxe sans pareil, mais lui-même demeure excessivement simple dans sa mise. Il affectionne les couleurs sombres, le bleu foncé, le, marron et le noir. Tous ses vêtements sont rembourrés à la hauteur de la nuque de façon à dissimuler la légère gibbosité dont il est affligé. Sa garde-robe est peu fournie. L'essayage lui répugne, et jamais tailleur n'a pu avoir l'honneur de procéder de ses propres mains à cette opération.

Un Français, premier coupeur du tailleur impérial, raconte ainsi une visite qu'il fit à ce client de marque :

« J'entrai dans un des appartements de sa Majesté. Le chef de la garde-robe vint bientôt me prendre des mains le vêtement à essayer, et l'emporta dans une pièce voisine. Dix minutes après, une porte s'ouvrit, et le Sultan vêtu du costume simplement bâti apparut à quatre mètres de moi. Il parcourut la pièce dans sa largeur et

disparut. L'essayage était terminé. Vous comprenez qu'il n'est pas facile d'habiller un homme dans de telles conditions.»

LES PLAISIRS D'YILDIZ KIOSK – LE SOMMEIL DU SULTAN

Lorsqu'Abd-ul-Hamid a terminé ses affaires, entendu les rapports d'espions, vérifié les documents de ses émissaires, il se distrait parfois. Tireur émérite, il brûle quelques douzaines de cartouches, se livre à des travaux d'horlogerie, de céramique ; il peint, et sculpte, non sans talent. Il a aussi ses bouffons qu'il fait mander s'il est en humeur de rire. Mais son plus grand plaisir est le théâtre. Il assiste souvent à des concerts, à des séances de cinématographe ou de phonographe. Il possède deux troupes : une troupe turque et une troupe européenne qui jouent dans son théâtre particulier. Là, caché dans l'ombre d'une loge, au fond de la salle obscure et presque vide, II écoute sans jamais donner le moindre signe de contentement : il affectionne certains opéras tels que la Traviata, le Trouvère et Faust, se plait assez aux chansons de café-concert, mais déteste la musique classique.

Au reste, il ne semble jamais s'amuser. Au-dessus de tous les plaisirs, sa peur de la mort plane sans cesse. Il se défie de tout et de tous. Il a l'horreur des gestes brusques, des pas rapides, des mouvements inattendus. L'habitude qu'il a de porter toujours des armes à feu sur lui, rend sa peur redoutable pour les autres.

Un jour, un de ses jardiniers travaillant dans le parc de Yldiz, accroupi derrière un arbuste, se leva rapidement pour le saluer. Abd-ul-Hamid effrayé par sa brusque apparition, l'abattit d'un coup de revolver. Peu après ; une de ses esclaves assise à ses côtés, s'étant approchée de lui à l'improviste, il la tua d'un coup de revolver, croyant qu'elle voulait l'étrangler.

On redoute sa peur, à l'égal de sa colère, mais il a cette excuse d'être le premier à souffrir de cet état maladif.

La nuit exaspère son épouvante. Il se couche tard, voulant dormir le moins possible. Les ténèbres l'affolent, Aussi dès que le jour tombe, tout le Palais, depuis les plus modestes couloirs jusqu'aux appartements de réception, s'illumine. Le silence le glace et, pour échapper à l'effroi qu'il lui cause, il fait jouer l'orchestre pendant longues heures. Enfin, quand il a constaté que tout est en ordre, qu'il a fermé même les portes de son appartement dont il conserve les clefs sur lui, il va se coucher. Avant de s'endormir, il se fait encore faire la lecture, puis, quand la fatigue le terrasse, il se laisse aller au sommeil.

Telle est la vie intime d'Abd-ul-Hamid. Cette existence que la légende a faite brillante ainsi qu'un conte des Mille et une Nuits, est en somme lugubre : existence de prisonnier, peuplée de terreurs et d'embuches qui ne permet au Sultan d'autre préoccupation que sa sécurité, d'autre joie que celle de faire frémir.

Et, quand après la cérémonie du Selamlik célébrée tous les vendredis, à travers le scintillement des sabres, une clameur formidable s'élève, répétée par deux fois :

« Longue vie à notre Padischah ! »

Dans le regard vitreux de cet Empereur écrasé par la souffrance physique et morale, passe peut-être un vague regret de n'être pas tout simplement un de ces artisans de son Empire, qui vivent joyeux et sans souci sous le grand soleil du Bosphore ! ...

[Légendes des illustrations]

LA PRISON DORÉE. Derrière les murs de son Palais, invisible et silencieux, Abd-ul-Hamid, prisonnier volontaire, tremblant sans cesse pour sa vie, contemple, à travers les grilles, la vie ardente de Constantinople.

VERS LA GLOIRE. Au milieu des acclamations de milliers de spectateurs dans les canots et sur la rive pour assister à son couronnement, Abd-ul-Hamid traverse le Bosphore, le 7 septembre 1876.

LA PUISSANCE ET LA GLOIRE. Vénéré à l'égal du Prophète Mahomet, maitre absolu de tout un peuple, le Sultan reçoit l'hommage de ses ministres et de ses courtisans.

POUR ÉCHAPPER À LA TERREUR DES CAUCHEMARS. La nuit, isolée par un paravent, Abd-ul-Hamid se fait faire la lecture

LE SELAMLIK. À travers le scintillement des sabres, protégé par ses Régiments, Abd-ul-Hamid, commandeur des Croyants, gravit les marches de la Mosquée, le Vendredi, pour assister à la cérémonie du Selamlik.

Source : « Le Commandeur des Croyants esclave de la peur », *Je sais tout,* Encyclopédie Mondiale Illustrée. Publications Pierre Lafitte & Cie, 9-11 av. de l'Opéra, Paris, 2e année, 2e semestre, VI.-63, XIX (1906. II Juillet-Décembre) (15 août 1906). Gallica, NUMM-102979. URL : http ://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?O=NUMM-102979&I=644&M=tdm.. Consulté le 1 mars 2018, p. 337-344.

« Le Sélamlik d’Abdul-Hamid ». Le Monde Illustré, 20 octobre 1906

Le Sélamlik d’Abdul-Hamid

La recommandation fut expresse : « *Surtout,* nous avait dit le très discret M. Hoppe, chargé d'affaires, en l'absence de M. Constans, *surtout, soyez bien exacts ! À l'Ambassade à 11 h. ¼ !* »

On ne va pas au Sélamlik, - on n'assiste pas au passage de S. M. I. le Sultan, lorsqu'il se rend au Selamlik, comme on se posterait sur le chemin du Président de la République ou même de l'empereur d'Allemagne. Il y faut plus de formes, ou de formalités. Le protocole est plus minutieux, voire plus prudent et quelque peu inquisitorial.

Donc, ce vendredi 26 octobre 1906, nous étions dix Français environ, sous la conduite de M. Beguin-Billecocq, drogman de l'ambassade. Après avoir traversé, en voiture, Péra, Galata, le bas de Pancaldi, nous arrivons au pied de la colline où s'élève Yildiz. Nous sommes à un kilomètre, et déjà bordent la route de nombreux postes de troupes, qui deviennent de plus en plus compacts à mesure que nous approchons. — « Savez-vous, me dit mon voisin, s'il fait frais dans la mosquée où nous allons ? » — « Mais, nous n'entrons dans aucune mosquée! — « *Comment! est-ce que le Sultan ne va pas faire ses dévotions ? Et nous, n'assisterons- nous pas à la cérémonie?* » — « *C'est exact pour la première partie ; non pour la seconde. Le Sultan entre seul dans la mosquée ; quant à nous, nous restons dehors. Du reste, vous allez voir... !* »

Arrivés, l'on nous conduit à une sorte de terre-plein qui se prolonge en terrasse, bordé d'un banal treillage de bois ; y donne accès une porte du même genre, flanquée sur la droite, d'une baraque en planches à peine équarries. Un élégant chambellan, chamarré de décorations, figure avenante, air distingué, s'y tient un papier à la main. M. Béguin-Billecocq s'approche, aussi un papier à la main. On nous appelle, tels des condamnés. On contrôle nos noms, nos qualités, on identifie nos personnes. Dieu me pardonne ! je crois que l'on va nous mensurer, et, d'un œil inquiet, je cherche M. Bertillon C'est fait! nous entrons, nous sommes parqués.

L'honneur qui nous est fait est grand, je n'en disconviens pas, mais l'installation manque plutôt de confort able. Il paraît que nous devons cela à une de nos plus charmantes actrices. Naguère, les assistants étaient reçus dans un pavillon que l'on aperçoit encore sur certaines gravures. On était, du moins, à l'abri du soleil et de la pluie. Or, ces temps derniers, Mlle J. S., villégiaturant à Constantinople fut du dernier bien avec le fils du préfet de la ville qui, lui-même, la conduisit au Selamlik. Primesautière et un peu gavroche, — oh! mais si gentiment, — elle ne pût s'empêcher de s'écrier au passage d'Abdul-Hamid : « *Quelle sale... figure il a! Ce serait plaisir de lui... jeter une bombe!* ». Notez qu'elle a prononcé « *figure* » et « *jeter* » à la manière de M. Contant, député d'Ivry.

Par le Prophète! quel esclandre! Le fils du préfet s'éclipse, les policiers s'approchent ! « C'est vrai! pensent-ils qu'il serait facile de se cacher ici pour commettre un attentat! Et nous n'y avions pas songé ! » Le Palais, à cette nouvelle, s'émut ; le soir même le pavillon fut démoli et Mlle J.-S., le lendemain, invitée à prendre le train. La Chronique prétend qu'elle y perdit une de ces fabuleuses réceptions comme sait les faire le Grand Seigneur à toute jolie femme qui lui plaît! Et nous, nous y avons gagné-d'être en plein vent!

Ne nous plaignons pas. Autour de nous circulent de nombreux agents de la sûreté. Nous avons eu la bonne fortune, en notre qualité de Français, d'avoir à nos côtés MM. Lefoulon. Ils sont quatre, fils du comte Lefoulon, récemment encore chef de la police particulière préposée à la garde du Sultan, et qui vient de prendre sa retraite dans un frais cottage de Normandie. Très aimablement, ses fils nous donnent les renseignements que nous leur demandons et très aimablement aussi, quoique énergiquement ; ils nous « *passeraient à tabac* » si besoin était. Pas n'est le cas: Tout à l'heure, ils nous prieront avec grâce de retirer nos pardessus, et de ne pas mettre nos mains dans nos poches. Eh quoi ! Parce que nos pardessus et nos poches pourraient receler quelque engin meurtrier ! De même nous feraient-ils déposer nos appareils de

photographie et nos jumelles si nous en avions. De tous côtés, les troupes débouchent: ligne, pompiers, zouaves, marine, albanais, défilent au pas de parade allemand, nerveux, saccadé. Ce sont de beaux hommes, et ils ont bon air. Je ne m'étonne pas qu'on les ait dénommés les premiers soldats du monde. La cavalerie à son tour apparait, mais elle n'approche pas ; elle se masse, cavalerie légère et lanciers d'Ertugroul, aux abords de la Mosquée, là où l'an dernier éclat, la machine infernale qui broya quatre-vingt-dix hommes. La place en est facile à reconnaître, au cercle de gazon de 50 mètres de diamètre, plus épais et plus verdoyant qu'aux alentours. Cavaliers et fantassins jouent une marche, la même, et la recommencent quand elle est terminée. C'est la Viennoise (Roch Rabsburg) de M. J. Kral. Cette répétition continue devient obsédante, et fait bruire les nerfs. « Pourquoi, dis-je, à un des LefouIon, ne jouent-ils pas autre chose? » - « C'est, me répond-il, que S. M. I. aime beaucoup cette marche! » Je m'incline. Mais, à part moi, je pense que la vraie raison doit être que les chevaux de S. M. I. ont été bercés avec cet air, et que tout autre, entendu même de loin, les pourrait pousser à quelque acrobatie déplaisante.

L'heure approche ; les personnages de marque sortent du palais. Quel est cet énorme nègre, haut sur jambes, à la redingote élégante serrée à la taille? Vieux ? On ne saurait dire. Il marche en se dandinant: C'est le Grand-Eunuque, dont le titre officiel : *Dar-us-séadet-us-chérifé-aghassy*, se traduit « Gardien des portes de la Félicité »). Lui seul, avec le Grand-Vizir et en dehors des princes impériaux, a le titre d'Altesse. Voyez, comme au passage de cet homme qui ne saurait faire œuvre de virilité, s'inclinent, se courbent les vieux généraux, qui ont blanchi Sous le harnois. Il est si puissant!

Voici les carrosses, le premier est celui de la Validé Sultane. On appelle ainsi la mère du Sultan. Abdul-Hamid a perdu la sienne alors qu'il était tout jeune encore ; mais, comme de toute nécessité, il faut qu'il y-ait une Validé Sultane qui gouverne et régente toutes les femmes de la famille impériale, il a choisi pour cet office une des femmes de son père Abdul-Médjid, avec laquelle, du reste, il n'est pas en très bons termes. Aux portières du second, apparaissent de jeunes minois dont les traits filtrent à travers le fin voile de lin qui les couvre. Ce sont des femmes du palais. Épouses ou favorites? Qui sait? Soudain, un voile tombe ; un des eunuques qui escortent le carrosse se précipite, et le voile est remis à sa place. Nous avons eu toutefois le temps d'apercevoir un des plus jolis et ravissants visages que je ne saurais dépeindre qu'en disant avec Musset :

En vérité, lecteur, pour faire son portrait,

Je ne puis mieux trouver qu'une goutte de lait.

Midi moins cinq. Le muezzin monté au minaret chante l'appel à la prière. Sa voix magnifique de fort ténor extasie mon voisin qui s'écrie : « *Cet homme aurait de jolis cachets à l'Opéra !* » - « *Il aura mieux que cela, Monsieur, murmure un inconnu coiffé du fez ; s'il remplit pendant sept ans son ministère de muezzin, il sera, sur la parole du Prophète, à tout jamais préservé de l'enfer !* »

Midi. La Viennoise s'arrête, et sur notre gauche éclate la marche Hamidié que le Sultan a substituée à l'air national turc. Abdul-Hamid est exact. Depuis quelques minutes, le temps s'est couvert ; transportée en de gros nuages noirs, la pluie menace. Je manifeste ma crainte au fils Lefoulon qui me garde : « Rassurez-vous, me dit-il, il ne pleut jamais durant le Selamlik ; aussi, a-t-on surnommé ce moment « *l'heure ou le temps du Padischâh !* ».

Le cortège impérial est précédé d'une compagnie d'élite formée de sous-officiers choisis avec soin dans les régiments de la garde. Ils portent fièrement sur l'épaule leur fusil nickelé. Derrière eux, sur deux files, s'avance une escorte majestueuse de généraux et de colonels, sabre au fourreau et bras ballants. Enfin, paraît le Padischâh ! Dès qu'il est sur le front des troupes, un roulement de tambour retentit et, de ces milliers de poitrines, jaillit ce cri proféré d'ensemble: « *Padischaymyz tchok yacha !* Longue vie à notre Padischâh ! » Celui-ci, dans une victoria dont la capote à demi-relevée est, dit-on, blindée à l'intérieur, descend lentement la pente qui mène à la Mosquée. En face de lui est assis le Serasker, — ministre de la guerre, — vieillard à la

barbe chenue, mais au regard franc, loyal et d'allure énergique. Derrière, et lui faisant un rempart de leur corps, se poussent tous les hauts fonctionnaires civils et militaires, aux vêtements couverts de galons et de décorations. Le Padischâh entre à la mosquée où il cause avec ses intimes, tandis que le Cheick-ul-Islam, les Ulémas, les Imans, les Aumôniers de sa majesté procèdent à la cérémonie. Grand, maigre, Abdul- Hamid est vêtu d'un costume marron que couvre un pardessus bleu marine à boutons de cuivre. Pas de diamant, pas de décorations. Une barbe trop noire, parce que teinte, encadre son visage osseux, pâle, aux pommettes saillantes et coupé en deux par ce long nez qu'il tient de sa mère arménienne. De prime abord, on ne saurait croire qu'il soit malade. À l'observation, où n'en doute plus. Dix minutes à peine sont écoulées ; le Sultan sort. On lui amène une autre voiture, à deux places, cette fois. Il y monte, la capote toujours à demi-relevée, ayant à sa gauche son quatrième fils, Burhaneddine Effendi, son préféré. Il conduit, non comme on le prétendait, en enlevant ses chevaux, mais traîné par eux, au pas, suivi de la foulée des officiers et des pachas. Quand il passe devant nous, je regarde les rênes ; intercalées mollement entre ses doigts, il ne les serre pas ; elles flottent. Ses chevaux habitués vont droit au palais ; il ne les guide pas.

Décidément, cet homme est malade. Il est-condamné. Et il le sait ; et cela témoigne de sa part une certaine énergie, et ne manque pas de quelque grandeur.

Tandis que s'éteignent dans le lointain les derniers échos de la marche Hamidié, accompagnant les paroles d'un chant qui se termine ainsi :

Vive notre monarque avec sa gloire ;
Vive notre monarque avec sa grandeur.

Peut-être, pendant ce temps, le Padischâh se remémore-t-il ces mots traditionnels qu'un *Hadémé* (officier inferieur) lui a adressés tantôt au seuil de la Mosquée : « *Padischâh ! ne t'enorgueillis pas et rappelle-toi qu'il y a un Dieu plus grand que toi ... !*

Les troupes se disloquent et rentrent au quartier, non point pour y prendre leur repas, il leur est inmes en Rhamazan. Or, en ce temps, il leur est interdit, comme à tout musulman, de manger, de boire et de fumer du lever au coucher du soleil. Mais, ce soir, les cuisines du Palais, qui chaque jour absorbant à elles seules 8.000 livres turques (184.000 francs), chaufferont un repas plus succulent encore pour ceux qui seront invités à faire l'*Iftar* (dîner de Rhamazan) aux frais de S. M. I. et chez Elle.

Paul FESCH.

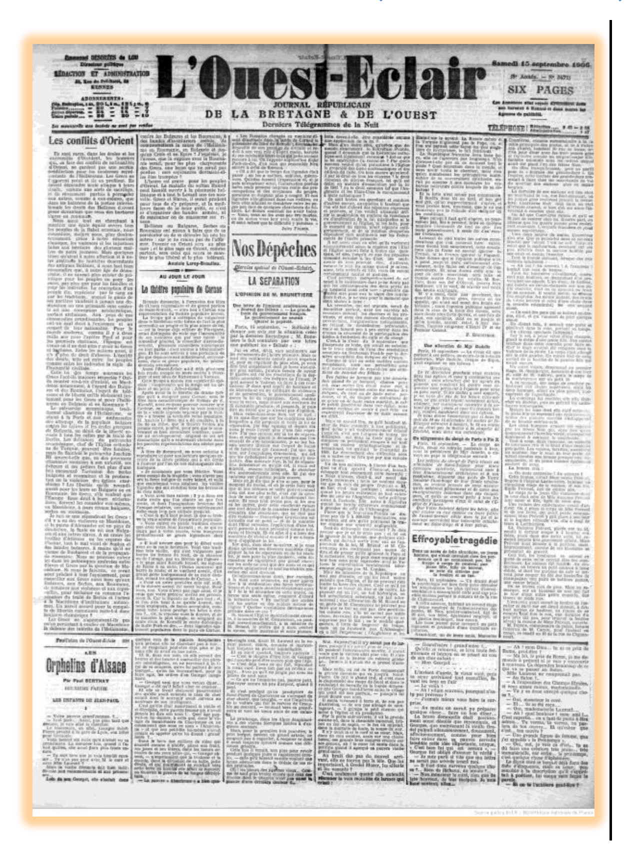

402 LE MONDE ILLUSTRÉ

LE SELAMLIK D'ABDUL-HAMID


LE MONDE ILLUSTRÉ 403

Source : FESCH, Paul. « Le Sélamlik d'Abdul-Hamid ». *Le Monde Illustré, journal hebdomadaire*, N°2586, édition du samedi 20 octobre 1906, Paris. Pages 402-403.

« Les conflits d'Orient », L'Ouest-Éclair, 15 septembre 1906



L'Ouest-Eclair

Journal républicain de la Bretagne & de l'Ouest

Derniers Télégrammes de la Nuit

Samedi 15 septembre 1906

SIX PAGES

Les conflits d'Orient

Nos Dépêches

Effroyable tragédie

Orphelins d'Alsace

Les conflits d'Orient

L'heure est grave pour les peuples d'Orient. La maladie du sultan Abdul Hamid peut bientôt ouvrir à la péninsule hellénique et à tout le Levant une ère nouvelle.

Source : LEROY-BEAULIEU (Anatole), « Les conflits d'Orient », L'Ouest-Éclair : journal quotidien d'informations, politique, littéraire, commercial ; journal républicain de la Bretagne et de l'Ouest, Paris, édition 15 septembre 1906 (Numéro 3471), sect. Derniers télégrammes de la nuit, 15 septembre 1906. Bibliothèque nationale de France Gallica, http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32830550k. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k641192m.. Consulté le 27 août 2018, p. 1.

« Abdul-Hamid Incurable », Le Matin, 23 septembre 1906


Le Matin

DERNIERS TÉLÉGRAMMES DE LA NUIT

SEUL JOURNAL FRANÇAIS RECEVANT PAR FILS SPÉCIAUX LES DERNIÈRES NOUVELLES DU MONDE ENTIER

Les Pigeons

L'ATTENTAT CONTRE LE SULTAN

Une Bombe à Constantinople

LE CABINET ANGLAIS

CHEZ LES SARDINIÈRES

DE MIDI A MINUIT

page 3 :

« ABDUL-HAMID INCURABLE.

Du *Mémorial diplomatique*.

« Malgré toutes les affirmations contraires, nous pouvons, d'après les renseignements les plus sûrs, confirmer et compléter ce que nous avons dit au sujet de la gravité du mal, dont est atteint Abdul-Hamid. La maladie du sultan, bien qu'elle ne doive pas entraîner à bref délai une issue fatale, est incurable. L'opération, qui serait cependant nécessaire, aurait été reconnue impossible à tenter, parce qu'elle aurait pour conséquence la mort du commandeur des croyants. »

Source : « Abdul-Hamid Incurable », Le Matin : derniers télégrammes de la nuit, Paris, édition 23 septembre 1906, sect. Derniers télégrammes de la nuit, 23 septembre 1906. Bibliothèque nationale de France Gallica. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5680995.. Consulté le 27 août 2018, p. 3.

« La santé du Sultan », Le Radical, Paris, 24 octobre 1906


LE RADICAL

Directeur : A. MAUJAN

Le Ministère Clemenceau

La santé du Sultan

Francfort, 23 octobre.

On mande de Constantinople, 20 courant, à la Gazette de Francfort :

« *Après un séjour de six semaines à la cour du sultan, le professeur Bier repart demain pour Berlin.* »

Dans un entretien qu'il a eu avec le représentant de la Gazette de Francfort, à Constantinople, le professeur Bier a assuré que l'état de santé du sultan est actuellement tout à fait satisfaisant sous tous les rapports, de sorte que tout traitement est devenu superflu. Les nouvelles, sans cesse publiées dans les journaux, et d'après lesquelles le sultan Abdul Hamid souffrirait d'une maladie de reins très grave et même incurable, sont, a déclaré le professeur, des pures inventions tendancieuses.

Il a ajouté qu'il considère comme un devoir de rétablir la vérité en déclarant bien haut et publiquement que la maladie du sultan consistait tout simplement dans un catarrhe de la vessie ayant même un caractère assez bénin, causé par un refroidissement brusque, auquel on n'a peut-être pas assez pris garde au début. Le docteur Bier ne peut s'expliquer les commentaires erronés de toute espèce auxquels a donné lieu cette maladie que par l'absence plusieurs fois répétée du sultan à la cérémonie du sélamlik, mesure de prudence qui était aussi naturelle que sage. Le processeur Bier a déclaré en terminant que les derniers symptômes du léger refroidissement dont il a parlé ont maintenant complètement disparu. Le docteur Bier ne peut assez faire l'éloge de l'affabilité et de la bonté du sultan à son égard.

Source : « La santé du Sultan », Le Radical, Paris, édition 24 octobre 1906 (A26,N297), sect. Dernières nouvelles de la nuit, 24 octobre 1906. Bibliothèque nationale de France Gallica, https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32847124t/date. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7609008z.. Consulté le 27 août 2018, p. 3.

« En Turquie. Les Sultans de Demain », La Vie Illustrée, 28 décembre 1906



Numéro 428 — 28 Décembre 1906.

LA VIE ILLUSTRÉE

LA MESSE DANS LES ÉGLISES DE PARIS, DEPUIS LA SÉPARATION

L'abbé Soulange-Bodin, curé de Notre-Dame-de-Plaisance, reconduit les fidèles jusqu'au seuil et, en haut des marches, leur serre la main à tous, après la messe

EN TURQUIE
Les Sultans de Demain

Dans trois mois, Abdul-Hamid Khan II, souverain de l'Empire ottoman, celui que Gladstone appelait « le Grand Assassin », sera mort. Les diagnostics les plus optimistes ne lui concèdent, au maximum, que ce laps de temps, pour succomber au mal tuberculeux ou cancéreux qui le ronge, et dont la marche, lente mais certaine, arrive à son terme.

Qui lui succédera ?

De toutes parts, en Europe aussi bien qu'en Turquie, on pose la question.

Il semblerait, pourtant, qu'il n'y eût pas là matière à hypothèses. Le cas est prévu, la loi est fixée depuis quatre cents ans.

Ahmed 1er qui remplaça, en 1603, son père Mahomet III, n'avait alors que quatorze ans.

Le gouvernement tomba aux mains du Grand Vizir et de la sultane Validé, sa mère, durant toute sa minorité ; à grand'peine, plus tard, put-il reprendre le pouvoir. Frappé des inconvénients de cet état de choses préjudiciable aux intérêts de l'Empire, il décréta, d'accord avec le Conseil des Ulémas, que, désormais, ce serait le plus âgé des parents mâles du sultan défunt qui monterait sur le trône.

En conséquence, à la mort d'Ahmed, en 1617, ce fut son oncle Mustapha 1er et non son fils Osman qui devint empereur.

Conformément à cette loi observée jusqu'ici, l'héritier présomptif et légitime du sultan Abdul-Hamid est son frère Mohammed Rechad-Effendi.

Après lui, et dans l'ordre où ils seraient appelés à prendre le pouvoir, viennent les princes Youssouf, Suleyman, Vahd-ed-dine, Selah-ed-dine, Medjid, Selim, etc. Lors d'une enquête que j'allai faire, à Constantinople même, le mois dernier, il me fut donné de recueillir, sur chacun de ces futurs sultans, de curieux renseignements, qui ne manqueront pas, je l'espère, d'intéresser les lecteurs de *la Vie Illustrée*.

Rechad

Le prince Rechad, fils du sultan Abdul-Medjid et frère du sultan actuel, est né en 1844, il a donc aujourd'hui 62 ans, dont trente de prison. On ne peut, en effet, appeler d'un autre nom, cette relégation complète à laquelle il est condamné, depuis l'avènement d'Abdul-Hamid, dans une annexe du palais de Dolma-Bagtché.

Lorsque, de Galata, l'on se rend à Yildiz, après avoir dépassé les portes monumentales de l'ancien palais du sultan, on longe sur la droite un mur, dont l'élévation vous frappe, par sa hauteur et sa tristesse.

Je n'exagère rien, en disant qu'il est deux fois plus élevé que ne l'étaient jadis les murs de Mazas.

La teinte variée du crépi qui le revêt indique qu'il fut exhaussé à plusieurs reprises, à mesure, évidemment, que croissaient les craintes injustifiées du sultan, travaillé par le délire de la persécution.

Des postes de soldats gardent les encoignures, reliés encore, — surcroît de précautions — par de continuelles patrouilles.

Ne demandez pas à votre cocher, si complaisant d'ordinaire, ce qu'est ce mur et ce qu'il emprisonne, vous n'auriez d'autre réponse qu'un coup de fouet sec appliqué

sur l'échine du cheval, afin que, d'un temps de galop, il dépasse cet endroit que l'on dirait maudit.

Malheur à celui qui s'arrêterait, fût-ce de brefs instants, au pied de ce mur ! Il serait vivement appréhendé, garrotté, condamné, exilé, ou pis encore, pour avoir conspiré contre la sûreté de Sa Majesté Impériale, de connivence avec le prince héritier, tandis qu'un étage nouveau s'ajouterait, sur le mur, aux étages anciens.

C'est là, en effet, et non dans la partie qui se mire dans le Bosphore, que vit Rechad-Effendi, servi par des domestiques aux gages du sultan, espions plutôt que serviteurs, épiant les moindres faits et gestes du malheureux prince dont la réclusion est absolue.

Il lui est interdit de recevoir qui que ce soit, à part son médecin, son tailleur et certains fournisseurs dont la liste est fixée par le Palais, et dont les démarches sont étroitement surveillées à l'aller comme au retour.

Cette défense est plus stricte encore en ce qui concerne les princes et princesses de la famille impériale qui ne voient jamais leur frère prisonnier.

Aucun, si hardi soit-il, ne se hasarderait à passer outre ; car, on n'ignore pas que le Sultan Abdul -Hamid n'est point tendre pour ses frères et sœurs, et que son esprit cruellement inventif saurait imaginer des tortures morales plus cruelles que les supplices sanglants du passé.

C'était, il y a une quinzaine d'années, au temps du Baïram. Les princesses Senieh-Sultane et Medié-Sultane, sœurs d'Abdul-Hamid rendaient, suivant l'usage, leur visite obligatoire à leur impérial frère en son palais de Yildiz. Au milieu de la conversation, soudain celui-ci se lève, ouvre une porte dans l'embrasure de laquelle apparaissent deux de ses frères, les princes Rechad et Kemaleddin (ce dernier mourut en 1903) ; on juge de la stupéfaction des deux princes et des deux princesses qui ne s'étaient pas rencontrés depuis quinze ans et ne s'attendaient pas à cette entrevue. Les princes se courbent, les princesses baissent les yeux, tandis qu'Abdul-Hamid, avec une sarcastique politesse fait les présentations, s'adressant alternativement aux uns et aux autres : « Mes frères ! »… « Mes sœurs ! » Silence glacial.

Il reprend : « Mes frères ! »... « Mes sœurs ! » Ni les uns ni les autres n'osent parler, n'osent remuer.

À quoi tend, en effet, ce jeu cruel ? Veut-il surprendre dans les regards de ses frères et sœurs, un éclair qui décèle de leur part une entente quelconque ? Veut-il simplement leur faire comprendre qu'il est le maître absolu ? Quand il se fut bien repu de leur terreur, Abdul-Hamid, sans mot dire, referma la porte sur ses prisonniers et reprit avec ses sœurs, plus mortes que vives, l'entretien interrompu. Depuis lors, les princesses n'ont pas revu le prince héritier.

Ce n'est pas à dire que Rechad ne sorte jamais. Il sort, mais rarement, pour se rendre à sa maison de campagne de Maslack.

Alors, sa voiture est précédée, entourée et suivie d'une escorte spéciale, recrutée par le sultan, et dont la mission est, non de le protéger, mais de le surveiller, de voir qui lui parle et le salue…

Aussi le prince héritier s'efforce-t-il de passer inaperçu, dans la peur d'attirer quelque désagrément à des amis connus ou inconnus.

Ses craintes ne sont pas chimériques.

Au cours d'une de ces promenades, il rencontra une compagnie de l'École militaire de Pancaldi ; le commandant, au passage du prince, fait porter le salut réglementaire. Il est aussitôt dénoncé au sultan, qui donne l'ordre d'arrêter l'officier et de le déférer à un conseil de guerre.

L'accusé allègue, pour sa défense, qu'il n'a fait qu'exécuter les instructions du service militaire.

— C'est vrai, riposte le président, mais vous devez savoir que cela déplaît à Sa Majesté Impériale.

— Je l'ignorais, mon président…

Bref, eu égard à son ignorance sur ce point, l'officier ne fut pas condamné, mais reçut un avertissement sérieux.

A quelque temps de là, par une coïncidence étrange, la même compagnie, sous les ordres du même officier, rencontre, à nouveau le prince Rechad.

À cette vue, l'officier devient fou. Il arrête sa troupe.

— Retournez-vous, s'écrie-t-il, sauvez-vous, entrez n'importe où, n'importe comment, mais qu'aucun de vous ne se trouve sur le passage de cet homme ! Et son bras tremblant montrait l'escorte de Rechad qui s'avançait.

Toute la troupe alors, de fuir dans une débandade effrénée. L'un des hommes, cependant, avant de pénétrer dans la maison qu'il prenait au hasard comme abri momentané, se retourna et put apercevoir le prince héritier levant les bras au ciel ; avec un regard de commisération.

La caractéristique, en effet, de Rechad-Effendi, est une souveraine bonté qui se révèle par un regard fort doux et des manières affables.

Il a de nombreux partisans dans toutes les classes de la société. Les hommes du peuple ne sont pas les moins chauds.

Ayant moins à craindre que d'autres, ils peuvent exprimer plus ouvertement – et ils ne s'en privent pas – leur sympathie à celui qui doit légitimement et légalement être bientôt leur Padischah.

J'en eus la preuve -moi-même, dans les interviews que je risquais auprès des *hamals* (portefaix) des quais de Galata, et dans les entretiens que j'eus secrètement avec certains pachas, anciens officiers ou *hodgjas* (théologiens musulmans).

Le prince Rechad est un esprit droit, franc, libéral.

Fidèle observateur de la religion et des lois de son pays, il est néanmoins fort épris de la culture intellectuelle et sociale des pays d'Europe ; il en connaît les avantages et saura les appliquer, dans la mesure utile, à son peuple, guidé par son jugement clair et une conscience droite, et appuyé sur la jeune et libérale génération qui grandit autour de lui comme en exil.

Youssouf-Izeddin

Ce sera, pour la Turquie, un renouveau de force et de prospérité. Je me hâte d'ajouter que, pour nous, Français, le prince Rechad est un ami. On n'en saurait dire autant du prince Youssouf-Izeddin, son successeur éventuel, protégé de l'Allemagne. Fils d'Abdul-Aziz, et cousin d'Abdul-Hamid, il est né en 1857. Suivant une expression de métier, il n'eut jamais une bonne presse. Déjà, Paul Eudel, dans un voyage qu'il fit en 1872, à l'époque de la jeunesse de ce prince, nous le dépeint « jaune, pâle et maigre, d'une physionomie désagréable et abrutie. » Il a vieilli, mais il ne s'est pas amélioré : On le dit orgueilleux, fanatique. Le fait est que, lorsqu'il traverse les rues, il jette sur les passants un de ces regards hautains où le dédain le dispute à l'indifférence. Le peuple ne l'aime pas. Un batelier qui me pilota en caïque sur le Bosphore ; me montrant, peu après Tchéragan, le palais de Youssouf, me narra cette histoire : Quand Abdul-Hamid monta sur le trône, il fit venir son cousin et lui tint ce langage : « Tu es l'aîné, tu vas m'apporter la fortune que ton père vous a laissée, à toi et à tes frères ! » Youssouf obéit. « Voici, dit-il, la part de mes frères ; quant à la mienne, je la garde ! » Abdul-Hamid, qui s'y connait en rouerie, apprécia celle de son cousin. Il ne dit mot, et dès lors, lui laissa une plus grande liberté qu'aux autres princes impériaux. Mais le peuple turc, foncièrement juste, ne lui pardonne pas ce procédé indélicat.

L'été dernier les journaux allemands attaquèrent le prince Rechad et firent campagne en faveur de Youssouf.

Celui-ci, sans doute, se souvient que déjà, autrefois, son père voulut le nommer son successeur au détriment de Mourad, et que cette velléité fut, en partie, cause de la déposition d'Abdul-Aziz ; il a dû hésiter devant le risque, et la presse allemande est passée du côté de Burhan-ed-dine.

Suleyman

Suleyman, autre frère d'Abdul-Hamid et du prince Rechad, est né en 1860.

C'est le type du vrai père de famille et du bon cultivateur.

Il cherche ainsi, par ces diverses occupations, à oublier le profond chagrin de sa vie.

Sa femme était remarquablement belle, et ne l'ignorait pas. Non contente de voir son image reflétée par le miroir, elle voulut que ses yeux pussent constamment l'admirer. Elle s'en vint donc, avec l'autorisation de son mari, chez des photographes réputés – Abdullah frères, si je ne me trompe – les priant – chose interdite !... de faire son portrait.

Or, nul n'ignore que le sultan a organisé un service d'espionnage des plus minutieux, dont le chef actuel est Fejim Pacha.

De jour et de nuit, dans les rues comme chez les particuliers, ces agents sont aux aguets.

La femme de Suleyman fut dénoncée, ainsi que son mari.

Celui-ci, mandé au Palais, est tancé vertement par son impérial frère : « Tu sauras que, moi, le sultan, chef de la famille, je dois veiller non seulement sur mes femmes, mais encore sur les femmes de mes frères. Tu vas renvoyer la tienne ! » Suleyman refuse, Abdul-Hamid l'y force.

Suleyman divorce, et... Abdul-Hamid prend sa femme pour en faire cadeau à un de ses favoris.

Le pauvre Suleyman n'a pu encore se consoler.

Il travaille de ses mains, en été, dans sa propriété de Bebeck, sur le Bosphore ; il manie lui-même la faulx ou le hoyau.

L'hiver, dans son petit conack d'Orta Keuï, il étudie.

Très versé dans la langue persane, comme son frère le prince Rechad, il fait, à son exemple, des poésies réputées.

Vahd-ed-dine

Leur dernier frère, Vahd-ed-dine, est de tout autre allure.

En pleine force d'âge (il est né en 1861) et grand amateur de chevaux, il possède un splendide haras dans sa propriété de Tchenkel-Keuï, sur la côte d'Asie.

Son caractère se rapproche plus de celui de son frère Abdul-Hamid que de ceux de Rechad et de Suleyman.

Parfois il se rend à Yildiz, où il prend plaisir à tenir le sultan au courant de tous les petits potins et cancans de la ville, des anecdotes qui circulent sur le compte des ministres, des généraux, etc.

Ce qui ne l'empêche pas, toutefois, ne garder son franc langage et de le faire entendre à l'occasion.

Tout dernièrement, apprenant que le sultan veut changer l'ordre de succession, il accourt ; et ne pouvant voir Abdul-Hamid malade, il accable de ses remontrances les dignitaires, avec ordre de les porter à son frère.

Celui-ci les reçoit mal, fait reconduire Vahd-ed-dine par une escorte de ses gardes albanais et l'enferme dans son palais, avec défense de sortir, tant que le bon plaisir impérial exigera la claustration.

Le prince Vahd-ed-dine clôt la série des fils d'Abdul-Medjid.

Selah-ed-dine

Il aurait, pour successeur, le fils de Mourad V, le prince Selah-ed-dine, né en 1866. Quand son père fut déposé du trône et enfermé, comme atteint d'aliénation mentale ; il résolut de partager son internement.

En vain Abdul-Hamid, son oncle, le voulut-il faire sortir, lui promettant qu'il serait élevé avec ses propres enfants, toujours il refusa, donnant ainsi un grand exemple d'amour filial, et protestant contre l'illégalité qui accablait son père dont la folie ne fut jamais prouvée.

Pendant 27 ans, il resta donc enfermé, à Tchéragan, ou à Yildiz avec Mourad V qui fut son seul éducateur et maître.

Il passe, parmi les membres de la famille impériale appelés éventuellement à accéder au trône, pour un des plus instruits et des plus libéraux. Aujourd'hui, il sort peu, pour ne pas dire jamais.

Portant constamment le deuil de son père ; il passe son temps à étudier, – le français l'attire d'une manière spéciale, – et à faire de la musique avec ses sœurs qui sont d'excellentes compositrices, mais dont les œuvres publiées, restent anonymes, par ordre du Sultan.

Medjid

Avec le prince Selah-ed-dine, on peut mettre de pair le prince Medjid, fils du Sultan Abdul-Aziz, né en 1868. Esprit très ouvert, il reçut les leçons d'un de nos compatriotes, M. Bertrand, alors professeur à l'école de marine de Halqui. Il parle notre langue dans toute sa pureté et sa finesse, et professe les idées les plus libérales. Il s'est attiré la haine d'Abdul-Hamid, parce que, après les massacres d'Arménie, il fut officiellement question de lui pour remplacer le Sultan. Le projet échoua par suite de l'opposition du tsar et de l'empereur François-Joseph. En outre, il est accusé d'entretenir des relations avec les

Jeunes Turcs. Aussi une armée d'espions est-elle sans cesse autour de lui. Au contraire de son frère Youssouf-Izeddin, il est très populaire.

Selim

Le septième enfin, des héritiers présomptifs trône de Turquie, est le prince Selim, fils ainé du Sultan régnant. Né en 1870, il fut élevé à l'école fondée par son père pour l'éducation des princes impériaux. On sait combien sont nombreuses et tenaces les haines d'Abdul-Hamid, mais il n'en doit pas avoir de plus violente que celle qu'il manifeste pour ce fils, D'aucuns prétendent que Selim capta les faveurs de l'une des innombrables femmes du harem de Yildiz, d'où la colère paternelle. D'autres assurent que le fait est controuvé, et que, du reste, fût-il réel, il n'eût pas suscité en Abdul-Hamid, dont les idées là-dessus sont notoires, une telle et si persistante colère. Ceux qui savent vous diront ceci : un jour, Abdul-Hamid, suivant ses habitudes inquisitoriales, ayant pénétré à pas de loup dans le cabinet où le prince Sélim étudiait, le trouva penché sur une carte de Turquie, soulignant au crayon rouge toutes les provinces de l'Empire perdues depuis la guerre russo-turque de 1877, le Sultan vit là, de la part de son fils, une critique cinglante de sa pusillanimité, de son défaut de patriotisme ; il se précipita sur lui, le souffleta, le bourra de coups de poings en criant :

— Canaille !... *Hinzir* ! (c'est-à-dire : cochon) comment as-tu l'audace de t'occuper de choses pareilles ?

Cette violence d'Abdul-Hamid à l'égard de son fils ne doit pas étonner. Il est coutumier du fait. On l'appelle couramment le geôlier, le bourreau de sa famille. Innombrables sont, et trop connus, les actes de cruauté à son actif, depuis toujours. En voici un généralement ignoré. À peine sur le trône, Abdul-Hamid voulut se débarrasser de ceux qui l'avaient aidé à y monter. Parmi eux se trouvait Damad-Mahmoud-Djellaleddin-Pacha, mari de sa sœur la princesse Djémilé-Sultane. Une nuit, il fait donc enlever son beau-frère, pour le conduire en exil, à Taït. La princesse, sachant d'où partait le coup, vient, en pleurs, supplier son frère de lui rendre son époux :

— Non, lui hurle Abdul-Hamid, il te faut choisir entre ton mari et ton frère !

Et, comme l'infortunée, agenouillée devant le Sultan, ne voulait pas se relever, celui-ci lui lança de toutes ses forces un coup de pied qui lui brisa les dents : Peu après, Damad-Mahmoud Djellaleddin-Pacha était assassiné dans sa prison.

Le prince Selim, lui, ne resta pas estropié, mais il fut enfermé et surveillé fort étroitement au fond de Yildiz. Au bout de quelques années la rigueur se relâcha : le prince Sélim put quitter ses appartements, mais seulement le vendredi, pour aller au Selamlick, présenter à la mosquée Hamidié, ses hommages officiels à son père. C'est ainsi qu'il me fut donné de le voir, il y a un mois, sortir, sans apparat, et sans suite, seul, dans un coupé fermé, par une porte solitaire du palais de Yildiz. Son coupé se rangea sur la droite de la mosquée, à l'opposé des autres ; il en descendit, monta à la mosquée qu'il quitta, pour retourner, seul encore, par le même chemin, tandis que ses autres frères, suivis de leur brillant état-major, accompagnaient le cortège impérial. On eût dit un lépreux dont chacun se détournait avec horreur. L'agent de la sûreté, mon voisin, ou plutôt mon garde, à la cérémonie, et à qui je demandais qui était ce personnage me répondit : « C'est le fils aîné de S.M.I., il a subi une opération et ne peut plus monter à cheval… » J'étais fixé.

Le prince Sélim, pourtant, est un homme de valeur. Libéral, non point tant peut-être par éducation, que par raison patriotique, il sent que les idées modernes sont seules capables de sauver son pays et de le replacer au rang qu'il doit occuper parmi les nations.

Tels sont les premiers princes, destinés, par ordre de naissance, à se succéder sur le trône de Turquie. Lequel y montera à la mort d'Abdul-Hamid ? Si l'on en croit les rumeurs qui circulent depuis un certain temps, et qui ne sont pas sans fondement, l'ordre de succession légal serait violemment changé à la mort du souverain actuel. Ce dernier voudrait être remplacé par son fils Burhan-ed-dine-Effendi. Il y a là une anomalie étrange, incompréhensible, qui fait, au premier abord, crier à

l'extravagance. Je vois encore la stupéfaction d'un vieux colonel turc quand, un soir du Ramazan dernier, après le coucher du soleil, je lui annonçai cette nouvelle. Il fit un tel mouvement que son fez se déplaça et ne se tint sur son crâne chauve que dans un équilibre instable d'un aspect fort comique. — Mais, vous voulez rire ! s'écria-t-il ; il y aura ici une révolution ! C'est impossible !

On n'explique ni par la raison, ni par la logique, le projet d'Abdul-Hamid. Il veut changer l'ordre de succession. Soit. Ce qu'Ahmed 1er a fait, Abdul-Hamid II peut le défaire. Mais Ahmed a posé une règle générale et constante. De laquelle s'inspire Abdul-Hamid ?

De son bon plaisir seul, qui livre sa nation aux hasards d'une révolution à chaque changement de règne.

Pourquoi, en effet, choisir le prince Burhan-ed-dine, son quatrième fils, au lieu de Sélim, son fils aîné, rétablissant ainsi pour l'avenir l'ordre de primogéniture, d'accord naturellement avec les pouvoirs compétents ?

Pourquoi Burhan-ed-dine, qui ne vient que le quatorzième, dans l'ordre actuellement établi ?

Pourquoi ce jeune homme de 21 ans ?

Est-ce donc un de ces enfants précoces, dont le génie ferme, malgré l'âge, annonce une ère de prospérité inouïe dans les Annales de l'Empire ?

Non point.

C'est un esprit tout à fait ordinaire médiocrement accessible aux leçons de maîtres cependant distingués ; timide au point d'ânonner lorsque fardé en *poudre-de-rizé* comme une petite maîtresse il vient, auprès d'un Ambassadeur ou d'un dignitaire quelconque, s'acquitter d'une courte et facile mission à lui confiée par le Sultan.

Qu'a-t-il donc en sa faveur ? Rien que l'affection idolâtrique de son père d'un côté, et de l'autre les espérances que fondent sur lui l'Allemagne et la camarilla de fonctionnaires qui gouverne depuis longtemps au Palais de Yildiz.

Ce n'est un secret pour personne que Guillaume II, depuis que seul des monarques européens il a osé mettre sa main gantée de fer dans la main sanglante et méprisée d'Abdul-Hamid, est devenu un ami de ce dernier. Tout ce qu'il veut, il l'obtient, ou pour lui-même ou pour son pays. Concessions de mines ou de territoires, chemins de fer, bateaux ou canons, tout est à l'Allemagne ; Le Sultan devance ses désirs ; il devance même des désirs qu'il ne saurait avoir. Ne va-t-on pas jusqu'à raconter, à Constantinople même, que lors de son voyage au Bosphore, l'Empereur d'Allemagne se vit offrir, par son impérial ami de Turquie, trois jeunes et jolies odalisques ? La chronique ajoute que l'on attendit à peine le départ de Guillaume II pour étrangler les pauvrettes et envoyer leurs cadavres rejoindre, sous les frégates du Sultan, amarrées et cloîtrées dans la Corne d'Or, les cadavres qui s'amoncellent et rendent fous les scaphandriers et les plongeurs.

Or, l'Allemagne sait positivement que le prince héritier Rechad aime la France, et qu'il lui tarde de rendre à cette vieille amie de la Turquie l'influence qu'elle avait noblement acquise. D'où nécessité pour elle de susciter contre Rechad un prétendant tout à sa dévotion. Nul mieux que, Burhaneddine ne serait cet homme, car il a mêmes idées, mêmes mœurs, même caractère que son père. Elle pesa donc sur Abdul-Hamid de tout son pouvoir :

Elle gagna à sa cause les conseillers intimes du Sultan, Izzet-Pacha, Tashim-Pacha et les autres, dont les exactions ont pesé si lourdement sur le peuple turc et qui perdront, à l'avènement d'un pouvoir libéral ; leur place, le fruit de leurs rapines et plus encore peut-être.

Abdul-Hamid, après quelque velléité de résistance, se laissa faire ; car il ne demande pas mieux. Il obtint du Cheick-ul-Islam un fetva l'autorisant à se faire suppléer, en cas de maladie, au Selamlick par Burhan-ed-dine. Du remplacement provisoire au remplacement définitif, il n'y a que l'épaisseur de la mort. En Turquie, ce n'est rien.

Restent bien l'Angleterre et la France, qui ont partie liée. On espère leur faire accepter le fait accompli.

Voici comment il sera procédé à l'opération :

Déjà on a enlevé aux troupes de Constantinople, c'est-à-dire de la ville,

toutes leurs munitions, que l'on a transportées dans le parc de Yildiz, augmentant ainsi les munitions ordinaires, de la garde nombreuse du Sultan. Le Palais est toujours armé de canons dont la gueule est tournée sur la ville. À la mort du Sultan, le ministre de la Guerre actuel, dont la loyauté est au-dessus de tout soupçon et qui ne se prêterait pas à la moindre illégalité, se verra, de fait sinon de droit, relevé de son commandement, et remplacé par le général commandant à Yildiz, tout dévoué à la combinaison. On proclamera l'avènement du nouveau Sultan Burhan-ed-dine qui, contrairement à l'usage, annoncera à son tour, la mort de son prédécesseur, de son père. À la moindre alerte dans les troupes de la ville, dans la population, les troupes du Palais les mitrailleront, en criant : « *Padishaymiz tschok yacha !* » (Longue vie à notre Padischah !) » Et le tour sera joué !

218 LA VIE ILLUSTRÉE

EN TURQUIE
Les Sultans de demain

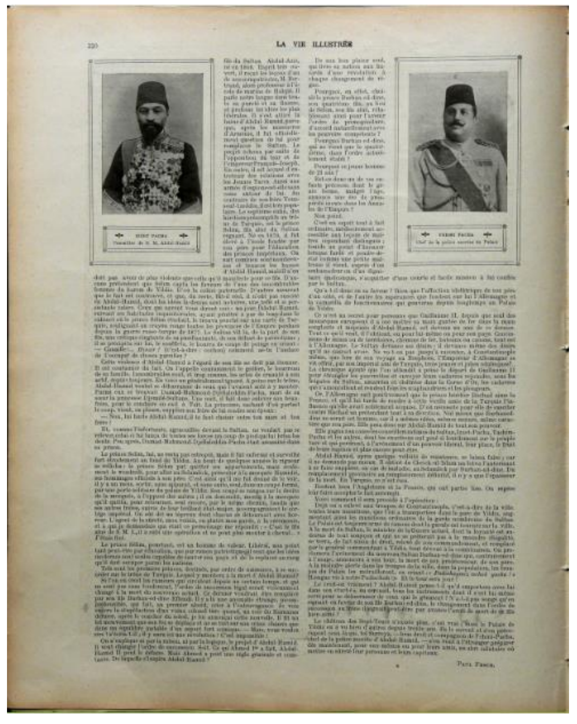
Le croit-on vraiment ? Abdul-Hamid pense-t-il qu'il emportera avec lui dans son « *turbé* », ou cercueil, tous les instruments dont il s'est lui-même servi pour se débarrasser de ceux qui le gênaient ? N'a-t-il pas songé qu'en signant en faveur de son fils Burhan-ed-dine, le changement dans l'ordre de succession au trône il signait peut-être par avance l'arrêt de mort de ce fils bien-aimé ?

Le château des Sept-Tours n'existe plus, c'est vrai ; mais le Palais de Yildiz en a vu bien d'autres depuis trente ans. Ils le savent et s'en préoccupent ceux-là qui, tel Surreya, — bras droit et compagnon de Fehmi-pacha, chef de la police secrète d'Abdul-Hamid, — s'en vont à l'étranger préparer dès maintenant, pour eux-mêmes ou pour leurs amis, un abri sanitaire où mettre en sûreté leur personne et leurs capitaux.

Paul FESCH.



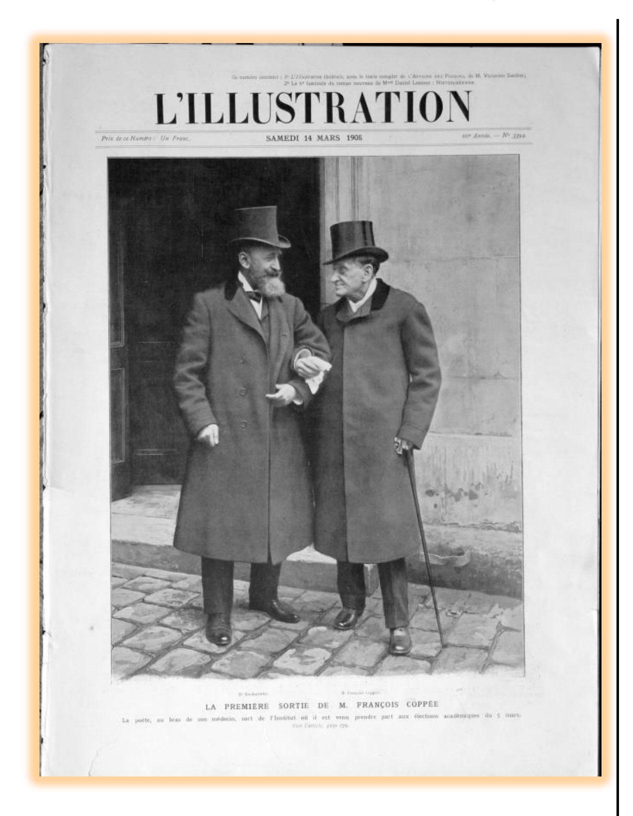
LA VIE ILLUSTRÉE 219



220 LA VIE ILLUSTRÉE

Source : FESCH, Paul. « En Turquie. les Sultans de Demain », *La Vie Illustrée*, édition du 28 décembre 1906, N°428. 20 pages (pp. 217-236), 28,5 x 35,5 cm. Pages 218-220.

« Le chemin de fer de l'Islam », L'illustration, 14 mars 1908



L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 14 MARS 1908

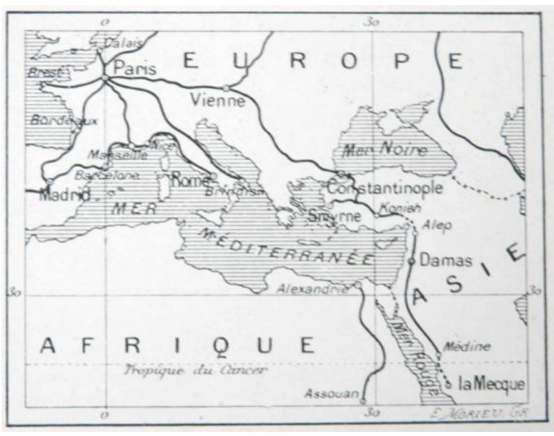
LA PREMIÈRE SORTIE DE M. FRANÇOIS COPPÉE

La poète, au bras de son médecin, sort de l'Institut où il est venu prendre part aux élections académiques du 5 mars.

LE CHEMIN DE FER DE L'ISLAM

Les chemins de fer en construction ou simplement projetés sur le territoire de l'empire ottoman sont plus que jamais, à l'ordre du jour. Le chemin de fer de Bagdad, entrepris avec des capitaux allemands, a fait couler des flots d'encre. La ligne de Mitrovitza, encore à l'étude et que doivent réaliser les capitaux autrichiens, est, en ce moment, le sujet de toutes les conversations diplomatiques. On s'occupe moins, en Europe, d'un troisième réseau, pourtant autrement considérable : le chemin de fer des lieux saints de l'Islam (Médine et la Mecque) décidé, celui-ci, par le seul gouvernement du sultan Abdul-Hamid et construit avec les seules ressources ottomanes.

Nos lecteurs vont pouvoir apprécier l'importance religieuse, politique et économique d'une entreprise qui doit établir une communication directe et rapide entre la Syrie et le Hedjaz, à travers cette Arabie aride, inhospitalière, jamais pacifiée, où, constamment, des bandes pillardes guettent les caravanes lépreuses des pèlerins. Et l'on s'émerveillera du magnifique effort tenté, et déjà presque réussi, par le Turc, ce fallacieux « *moribond* » dont un brusque éveil d'énergie nous montre l'exemple à suivre pour nos chemins de fer coloniaux, — ce légendaire « *insolvable* » qui, incapable, prétend-on, de payer ses gendarmes et ses juges, emploie spontanément tant de millions à unir sa capitale politique à sa capitale religieuse. À un autre point de vue, les amateurs de pittoresques mais confortables voyages, les pèlerins du tourisme, se réjouiront à la perspective de pouvoir faire un jour, en wagon-salon, le voyage de Paris à la Mecque, - sans s'arrêter à cette idée maussade que, tenté par les mêmes facilités de communication, le choléra, cet hôte des saints lieux, pourrait bien suivre à rebours le même itinéraire.

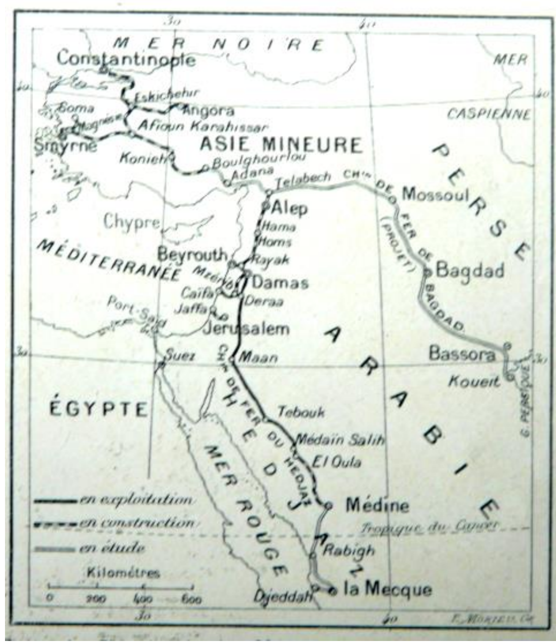


Carte montrant le développement de la ligne de la Mecque, comparativement aux lignes d'Europe : Paris-Nice, 1.000 kil. ; Paris-Constantinople, 3.000 kil. ; Constantinople-la Mecque, 3.500 kil.

En mai 1900, un *iradé* du sultan prescrivait l'exécution d'un chemin de fer devant mettre en communication la Syrie avec les lieux saints de l'Islam, c'est-à-dire avec Médine et la Mecque.

Pour répondre aux besoins de cette fondation pieuse, on créait successivement des ressources extraordinaires au moyen de nouveaux droits de timbre, on disposait du produit de la vente des peaux de mouton immolés dans l'empire turc pour les fêtes religieuses du Baïram et du Courbam-Baïram ; enfin, de nombreuses contributions volontaires des membres de la communauté islamique, tant en Turquie qu'en dehors de la Turquie produisaient

progressivement 70 millions de francs ; on peut dire que, chaque année, un nouveau capital de 7 millions de francs s'ajoute à ces ressources.



Carte du Chemin de fer Hamidié du Hedjaz, indiquant l'état actuel des travaux.

Le réseau, répondant à ce but sacré, comprend aujourd'hui une ligne principale tracée presque directement du nord au sud, entre Damas et Médine, avec un développement de 1.300 kilomètres. Elle se poursuivra vers la Mecque sur 450 kilomètres avec un léger infléchissement à l'ouest, de façon à prendre un premier contact sur la mer Rouge à Rabigh ; enfin, de la Mecque, on parviendra à Djeddah, avec un parcours de 75 kilomètres ; c'est le dernier contact avec la mer.

Déjà, au nord, à 300 kilomètres de Damas et à 161 kilomètres de la ligne Damas-Médine, la ligne principale raccordée à la mer par un embranchement de Caïfa, qui a été ouvert à la fin de 1905. C'est par Caïfa que, depuis 1906, s'alimente ce chemin de fer de pénétration et c'est à Caïfa, tête de ce réseau, qu'on va construire un port en relation avec ces nouveaux débouchés.

Les débuts de ce réseau n'ont pas été sans difficultés ; d'abord, la Turquie ne disposait pas d'un organisme industriel, approprié à une entreprise aussi difficile ; d'un autre côté, ce réseau, créé en contact avec des compagnies jouissant de concessions, soit à Caïfa, soit à Damas, il a été nécessaire de négocier l'abandon de la concession périmée du réseau anglais de Caïfa, « *Syrian railway* », et de régler une indemnité amiable a raison de la ligne Damas-Deraa parallèle en faveur de celle de Damas-Mzérib.

Ce réseau s'appelle le « *Chemin de fer Hamidié du Hedjaz* », du nom de son fondateur, le sultan Abdul-Hamid. Le Hedjaz est le pays qui correspond à la terre sainte de l'Islam et qui constitue en même temps le gouvernement général de la Mecque.

Comme on l'a vu, ce chemin de fer n'a ni actionnaires ni obligataires, c'est-à-dire que son capital se trouve spontanément amorti comme celui de l'Assistance publique en France. Son organisation et son administration sont confiées à un conseil qui a le nom de Haute Commission, parce qu'il est placé sous la présidence du sultan lui-même.

Le premier membre de cette commission est le grand vizir, Ferid Pacha. Les membres sont : le second secrétaire du sultan, Izzet Pacha ; le ministre des Travaux publics, Zichny Pacha, et l'amiral Husny Pacha. C'est Izzet Pacha qui est chargé, par le sultan, de se consacrer pleinement à cette entreprise, et il semble qu'il ait conduit sa tâche jusqu'ici avec la plus grande énergie et avec un plein succès.

Une commission financière, à Damas, sous la présidence du gouverneur général de Syrie, règle le question d'entreprise et de construction dont la charge est confiée au maréchal Kiazim Pacha.

Une des raisons du succès de cette entreprise réside dans la collaboration essentielle des troupes impériales. Un corps dont l'effectif n'est pas actuellement inférieur à 7.000 hommes exécute tous les travaux de terrassement, la plus grande partie de travaux d'art et la pose de la voie. Les soldats, entretenus d'ailleurs en tant que militaires par le gouvernement, ne pèsent comme ouvriers que très légèrement sur le budget spécial de travaux du chemin de fer, celui-ci ne supportant que des primes d'encouragement donnée sur la base du cube des ouvrages réalisés, tant aux officiers qu'aux soldat En dehors de ces avantages, un décret impérial réduisant d'un tiers le temps de service des hommes

ainsi employés a déterminé un entraînement marqué des troupes pour ces travaux.

Outre ces ouvriers et ces terrassiers, l'armée fournit au chemin de fer des télégraphistes, la plus grande partie des ouvriers d'entretien, et l'on recrute parmi les mécaniciens de la marine et les ouvriers des arsenaux, des mécaniciens et des ouvriers pour les locomotives en service dans le Hedjaz.

Le chemin de fer, qui mène aux lieux saints de l'Islam, parcourt en Palestine une partie de ceux de la chrétienté ; c'est ainsi que Nazareth et Cana correspondent à la station d'Afoulé, que le chemin de fer exploite le cabotage du lac de Génésareth en desservant Tibériade, Magdala, Capharnaüm ; enfin on a prévu un embranchement partant d'AfouIé pour relier sous peu à Caïfa, Jérusalem et le bassin de la mer Morte.

Actuellement, cependant, tous les effort sont concentrés pour atteindre au plus vite Médine, puis la Mecque. On peut espérer que dans deux ans et demi au plus ce premier programme sera accompli.

Ce réseau comportera alors avec ses embranchements un développement de 2.000 kilomètres.

Comme l'Arabie Pétrée est une contrée dénuée de ressources, difficile et abondamment pourvue de maraudeurs, comme, d'un autre côté, les lieux saints commencent à l'oasis de Tebouk, qui fut visité par Mahomet, après que son caractère de prophète eût été reconnu, ce chemin de fer reste fermé au public au-delà de la gare de Maan. Il est, dans cette zone, placé sous l'action militaire, et il est réservé soit à sa destination religieuse de pèlerinage, soit aux transports stratégiques. Par contre, 620 kilomètres, entre Damas-Caïfa et Maan, sont ouverts au service public sans aucune restriction.

Le parcours général de la ligne est très accidenté: elle se développe entre Damas et Médine sur des plateaux dont l'altitude est très variable. À Damas, la côte est de 700 mètres, elle tombe à 530 mètres à Deraa pour passer Cassir à 950 mètres, à Maan à 1.100 mètres, à Akaba Hedjazié à 1.168 mètres, au kilomètre 611 à 684 mètres, au kilomètre 896 à 1.150 mètres, au kilomètre 1.126 à 345 mètres, à Médine à 700 mètres.

La ligne de Caïfa part près de Deraa à 518 mètres au-dessus du niveau de la mer pour descendre jusqu'à 241 mètres au-dessous du niveau de la mer à la traversée du Jourdain ; elle remonte près de Nazareth (au kilomètre 31) à 75 mètres au-dessus du niveau de la mer et se termine au niveau de la mer à Caïfa. C'est ainsi qu'il y a, dans l'ensemble du parcours, des différences de niveau absolues de 1.400 mètres entre le point le plus bas et le point le plus haut. Le tracé comporte beaucoup d'ouvrages d'art, notamment huit tunnels, six grands viaducs métalliques et des ponts maçonnés très importants. Les stations, bâties d'abord par analogie avec les constructions syriennes, ont dû être transformées, au fur et à mesure de la pénétration dans le désert, pour le but défensif. C'est ainsi qu'au-delà de Tebouk on n'emploie plus comme bâtiment isolé pour les gares ou les maisons des équipes que de petites forteresses, mises en relations avec l'extérieur par des meurtrières et des portes blindées et ne prenant jour que sur une cour intérieure qui protège la citerne.

Contrairement à ce qu'on avait pensé le sable n'a pas été un obstacle sérieux aux progrès du chemin de fer ; on a pu, jusqu' ici, maintenir les dunes que le tracé n'a pas permis d'éviter, Par contre, la rareté de l'eau a présenté des inconvénients majeurs, C'est ainsi que, pour les besoins de la pose de la voie et en attendant la construction des alimentations d'eau, l'exploitation a dû réaliser depuis deux ans des parcours incroyables variant entre 400 et 500 kilomètres avec l'eau contenue dans des wagons-cuves incorporés aux trains en sacrifiant souvent plus de la moitié de leur charge, parfois les quatre cinquièmes.

Peu à peu, cette situation se modifie et s'améliore, parce que l'on rencontre des points d'eau plus nombreux et que la construction des alimentations d'eau est devenue plus rapide, La température, sur ce long parcours, varie énormément : tandis que, sur les plateaux à l'est du Jourdain, on constate, sous l'action des vents d'hiver, 10 et 20 degrés au-dessous de zéro, on rencontre, au Hedjaz des vents insupportables, dont l'action pernicieuse

fait monter la température entre +50 et +60 degrés.

Quelle est l'importance des pèlerinages auxquels cette ligne doit répondre ?

D'après les courants actuels et vu les difficultés énormes et la dépense du voyage en caravane, il ne se présente annuellement que 5.000 à 6.000 pèlerins par la voie du Nord ; ce sont en majorité des Persans, qui visitent Damas, considérée comme une de leurs villes saintes. Par la voie du Sud, c'est-à-dire de Djeddah à la Mecque et à Médine, le mouvement des fidèles est de beaucoup supérieur. Il oscille, dans les conditions actuelles du transport par caravane, entre 100.000 et 250.000.

On s'explique que l'accès des lieux saints de l'Islam, en raison des difficultés et de la longueur de la route du Nord comportant 3.400 kilomètres à parcourir à dos de chameau de Damas à la Mecque et retour, se trouve actuellement reporté à Djeddah, non seulement pour les pèlerins venant de l'océan Indien, mais même pour ceux de la Méditerranée, c'est-à-dire de Turquie, de l'Algérie, de la Tunisie, du Maroc ou de l'Égypte. Tandis que la Turquie ne compte que 12 millions environ de musulmans, l’ensemble de la communauté islamique ne comprend pas moins de 250 millions de fidèles répartis dans toute l'Asie méridionale, les îles de la Sonde, le continent africain et le sud de l'Europe.

Les frais du pèlerinage à la Mecque et à Médine, depuis les pays les plus proches de la Méditerranée, oscillent jusqu'ici, pour les plus pauvres gens, entre 1.000 et 1.200 francs, tant à cause des charges de transport par vapeur et par chameau qu'en raison du coût du campement et de la nourriture. Le délai énorme du voyage,

Le délai énorme du voyage, qui dure quatre mois au moins, comporte, en outre, des sacrifices égaux à la dépense en raison des intérêts délaissés.

Le jour où, par le fonctionnement régulier du chemin de fer, un fidèle pourra, moyennant un sacrifice de 200 à 250 francs, atteindre son but sacré, tout en ne prodiguant qu'un mois de son temps, il est certain que le pèlerinage sera accessible à un nombre de fidèles infiniment plus étendu et, vraisemblablement, les chiffres dont il a été question pourront être plusieurs fois dépassés ; en même temps, les mouvements par la direction du Nord, devenu les plus faciles, seront le plus importants.

Le khalife, en dotant les lieux saints des moyen de communication en rapport avec le siècle actuel, a donc fait, pour la grande famille islamique, une œuvre d'utilité considérable, en rendant le pèlerinage accessible à la masse.

En même temps, les communications militaires et civiles entre l'Arabie et la capitale de l'empire vont être singulièrement facilitées, sans dépendre ni de la circulation maritime, ni de la traversée du canal de Suez, que des considérations politiques peuvent rendre aléatoires. C'est, dans ces conditions, une affirmation de la puissance militaire du sultan en pays arabe et, par suite, pour la Turquie, un acte de pacification de premier ordre.

Depuis vingt-cinq ans, le sultan a fondé une école de génie civil donnant, chaque année, un contingent d'ingénieurs ottomans. Le chemin de fer a profité largement du concours de ces ingénieurs, On peut dire que l'ensemble du tracé a été adopté sur la base des études de l'un d'eux, l'ingénieur principal Mouktar Bey, qui a fait également la première reconnaissance de la ligne entière.

Ce chemin de fer était une œuvre si délicate et si importante qu'il a paru cependant nécessaire de faire appel à l'expérience de quelques ingénieurs étrangers. C'est ainsi que, depuis l'origine des travaux, la construction est confiée à un Saxon, Meissner Pacha, avec la qualité d'ingénieur en chef.

Comme, au cours des cinq premières années, c'est-à-dire jusqu'en juin 1905, il n'avait été obtenu que 590 kilomètres dans la région la plus voisine de la base des opérations, soit en moyenne 118 kilomètres par an, la Haute Commission, voyant croître les difficultés, a désiré une impulsion d'autant plus active que le programme des 2.000 kilomètres n'aurait pas demandé moins de dix-sept ans à la même allure. Elle a fait appel à un Français, M. Paul Gaudin, pour organiser et outiller les lignes neuves, l'exploitation et les transports, en qualité de directeur général.

Depuis cette époque, au cours de deux années, on avait ouvert pour le dernier anniversaire du sultan (au 1er septembre 1907), 572 kilomètres, soit 286 kilomètres par an, malgré que les opérations fussent reportées à une distance énorme de la tête de ligne et dans des conditions de climat et de ravitaillement exceptionnellement difficiles. Il s'agit, cette année, de livrer plus de 300 kilomètres pour atteindre Médine dans le courant de l'été 1908, c'est-à-dire avec un avancement journalier des travaux de la pose et des transports correspondante à un kilomètre par jour moyen, ce qui constituera éventuellement un record incontestable.

Notre compatriote a assumé en même temps la tâche délicate d'instruire et d'initier à toutes les branches du service du chemin de fer un certain nombre d'officiers choisis qui formeront les cadres de la partie pins particulièrement stratégique de ce chemin de fer.

Les chemins de fer traversant du nord au sud la zone du tropique ne sont pas nombreux. On peut cependant citer les deux lignes de pénétration de la frontière des États-Unis à Mexico, qui ont un développement analogue, et la grande ligne de pénétration des chemins de fer de l'État égyptien et ceux du Soudan, qui sont actuellement entre les mains anglaises.

Il semble que l'exemple de ce chemin de fer, qui résout la double difficulté de traverser le désert et des tribus arabes turbulentes, présente pour la France un intérêt tout particulier devant l'obligation où elle se trouve de relier, à peu près suivant les mêmes parallèles, les provinces algériennes avec le Tchad d'abord, puis avec le Sénégal.

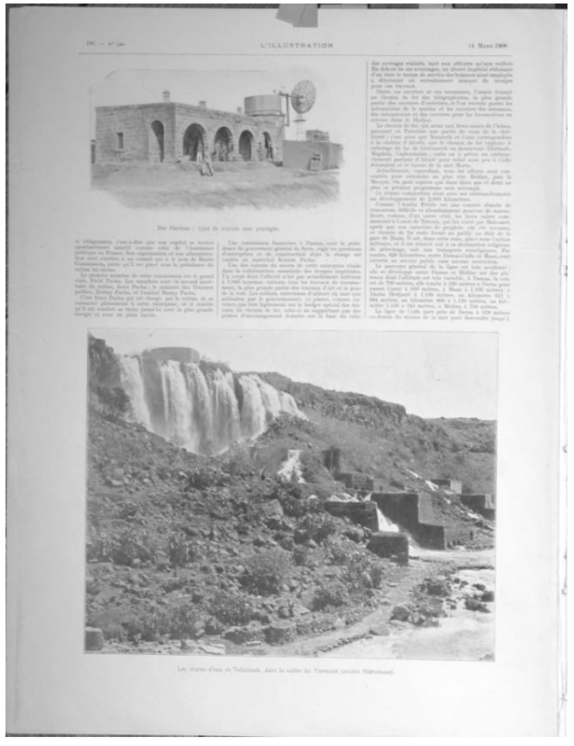
Le Transsaharien est la nécessité de demain, sinon celle d'aujourd'hui, et l'on dispose sûrement pour l'Algérie de ressources militaires et financières qui lui permettraient de faire avec fruit ce que les Turcs réussissent pour le but religieux avant que stratégique.



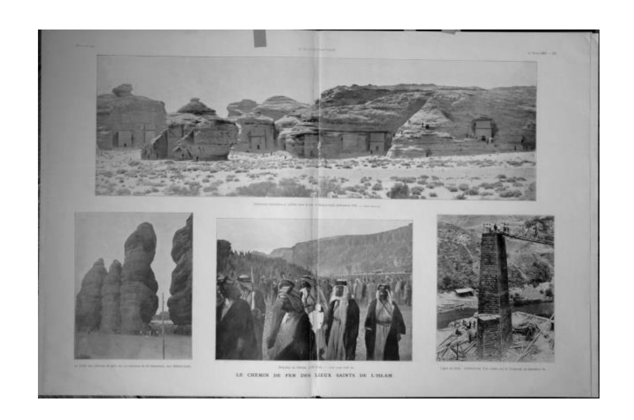
14 Mars 1908 — L'ILLUSTRATION

La grande descente dans la vallée du Yarmouk (ligne de Caïfa).

LE CHEMIN DE FER DE L'ISLAM



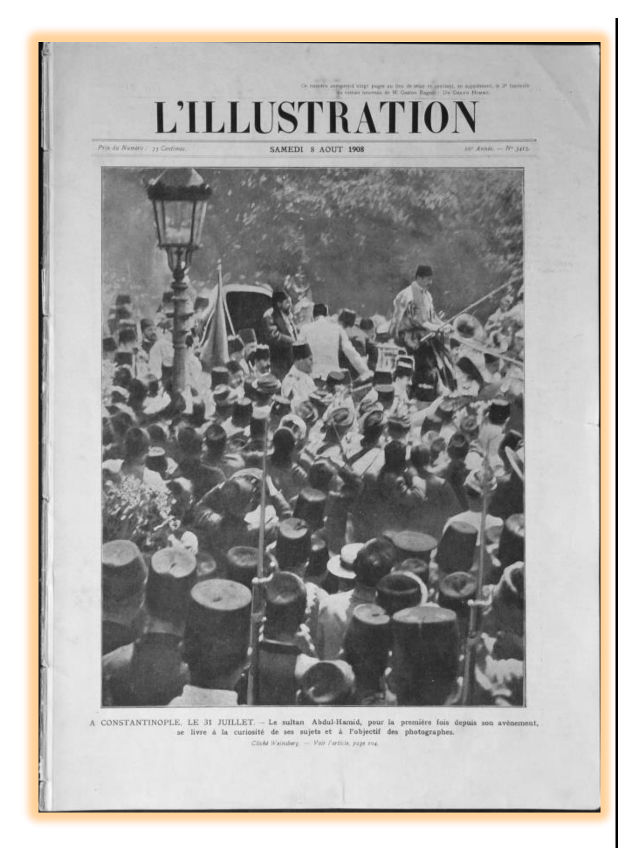
L'ILLUSTRATION — 14 Mars 1908





Source : « Le chemin de fer de l'Islam », *L'illustration, Journal Universel*, N°3394, édition du Samedi 14/03/1908, 66e année, 16 pages (pp. 177-192), 30x39 cm. Pages 183-187. (5 pages, 2.888 mots)

« Les Portraits du Sultan », L'illustration, 8 août 1908



Ce numéro comprend vingt pages au lieu de seize et contient, en supplément, le 2e fascicule du roman nouveau de M. Gaston Rageot : Un Grand Homme.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes. SAMEDI 8 AOUT 1908 66e Année. — N° 3415.

A CONSTANTINOPLE, LE 31 JUILLET. — Le sultan Abdul-Hamid, pour la première fois depuis son avènement, se livre à la curiosité de ses sujets et à l'objectif des photographes.

Cliché Wainsberg. — Voir l'article, page 104.

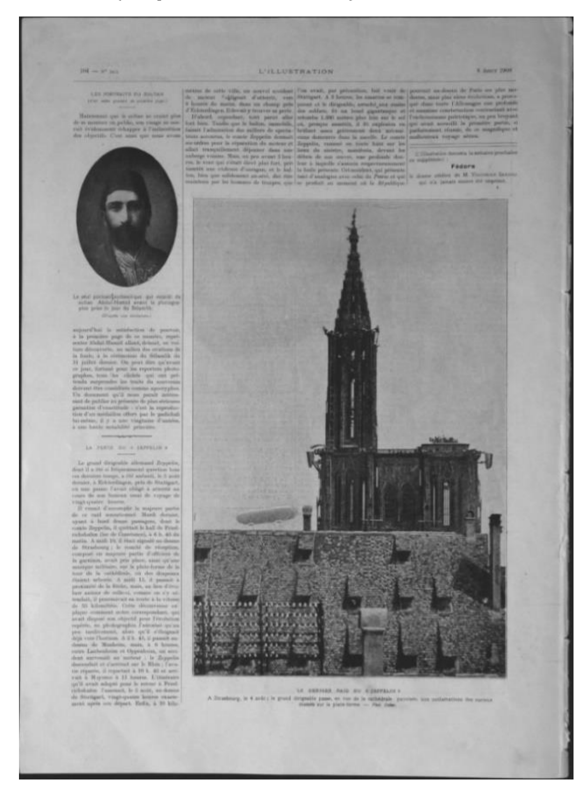


Le seul portrait authentique qui existât du sultan Abdul-Hamid avant la photographie prise le jour du Sélamlik. (D'après une miniature.)

LES PORTRAITS DU SULTAN

(Voir notre gravure de première page.)

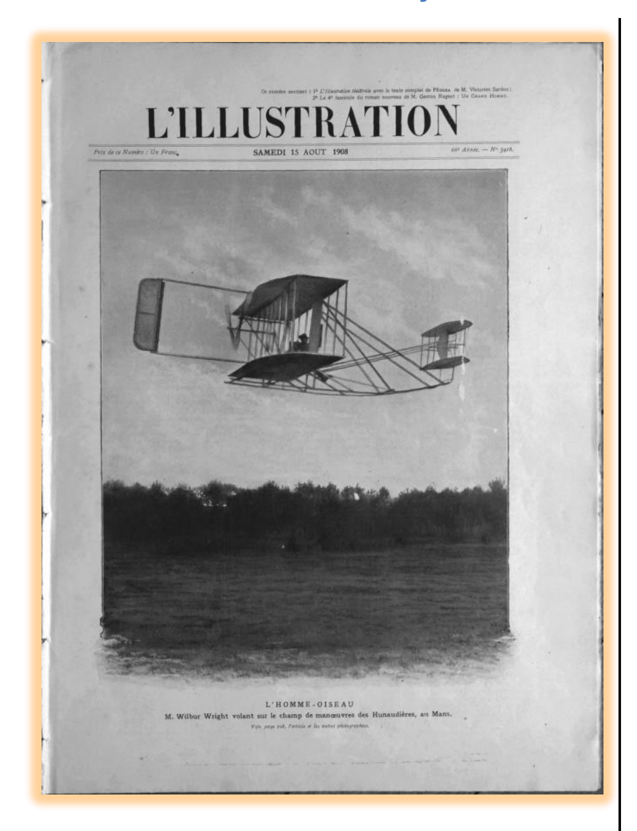
Maintenant que le sultan ne craint plus de se montrer en public, son visage ne saurait évidemment échapper à l'indiscrétion des objectifs. C'est ainsi que nous avons aujourd'hui la satisfaction de pouvoir, à la première page de ce numéro, représenter Abdul-Hamid allant, debout, en voiture découverte, au milieu des ovations de la foule, à la cérémonie du Sélamlik du 31 juillet dernier. On peut dire qu'avant ce jour fortuné pour les reporters photographes, tous les clichés qui ont prétendu surprendre les traits du souverain doivent être considérés comme apocryphes. Un document qu'il nous paraît intéressant de publier ici présente de plus sérieuses garanties d'exactitude : c'est la reproduction d'un médaillon offert par le padichah lui-même, il y a une vingtaine d'années, à une haute notabilité princière.



L'ILLUSTRATION

Source : « Les Portraits du Sultan », *L'illustration, Journal Universel*, édition du Samedi 08 août 1908, 66e année, N°3415, 20 pages (85-104), 29x39,5 cm. Pages de couverture et 104.

« Un Sélamlik Nouveau Style », L'Illustration, 15 août 1908



Ce numéro contient : 1° *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de FÉDORA, de M. Victorien Sardou ;
2° La 4e fascicule du roman nouveau de M. Gaston Rageot : UN GRAND HOMME.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. | SAMEDI 15 AOUT 1908 | 66e Année. — N° 3416.

L'HOMME-OISEAU

M. Wilbur Wright volant sur le champ de manœuvres des Hunaudières, au Mans.

Voir, page 108, l'article et les autres photographies.

Notre collaborateur Gustave Babin qui, tout récemment, nous envoya, de Suède et de Norvège, de si pittoresques sensations d'art, nous adresse aujourd'hui de Constantinople, où il a suivi l'actualité, des impressions notées au milieu de l'effervescence populaire, une vision étincelante et animée de ce « Sélamlik nouveau style », grâce auquel nous avons pu, en huit jours, donner deux photographies d'Abdul-Hamid. D'autre part, un de nos correspondants de Salonique nous transmet une épreuve presque aussi curieuse et nouvelle que celles qui nous ont révélé les premiers portraits du sultan invisible. Ce document, publié ci-contre, représente les dames turques de Salonique qui, abandonnant le harem, se sont réunies, au théâtre d'été de la Tour Blanche, à un petit groupe d'Européennes pour entendre un orateur jeune-turc, très populaire, Djavid bey, leur expliquer les origines du mouvement actuel et leur recommander d'élever leurs enfants avec des idées libérales, dans le sentiment du devoir et dans le culte de la patrie, conférence fort écoutée et que suivirent les allocutions de deux dames turques, revendiquant les droits de la femme, non point, il est vrai, du point de vue de la politique, mais au point de vue de la civilisation et de l'instruction. Une pareille réunion en un tel endroit et pour un tel objet eût, il y a quelques jours encore, été considérée comme invraisemblable. Mais, peut-être eût-il paru plus extraordinaire encore, en raison des mœurs et des habitudes de la société musulmane, que l'on ait pu réussir à photographier semblable événement.

UN SÉLAMLIK NOUVEAU STYLE

Constantinople, 7 août.

... En l'espace de quinze jours, des fortunes fabuleuses se sont évanouies, des grandeurs devant lesquelles on tremblait se sont subitement écroulées, des toutes-puissances ont sombré dans l'opprobre, tout un état de choses nouveau a remplacé un ordre séculaire ; on voit des oulémas au café et, à ce qu'on affirme, dans les rues, des femmes turques dévoilées ; on sait, on va savoir enfin, sous peu, où allaient, depuis tant d'années, les 8.000 à 10.000 francs de revenus quotidiens que produit le péage au pont de Galata, - ce qui était l'un des plus ténébreux mystères de l'ancien régime ; et ce sont là des faits dont on s'émerveille beaucoup plus que d'avoir vu, chaque jour de la semaine dernière, deux membres du Comité Union et Progrès, anonymes, moralement masqués, assister à chacune des cérémonies ou l'on fit jurer aux officiers et aux soldats, par le nom d'Allah, sur le Coran et sur le revolver de demeurer fidèles au padichah « tant qu'il respectera la Constitution ». Mais la chose inouïe, la chose troublante, folle, c'est que, deux vendredis de suite, la foule, toute la foule - des touristes opulents au plus farouche des hammals, portefaix des quais, figures bestiales, horrifiques de massacreurs - a pu assister, comme bon lui semblait, au Sélamlik, et voir, de tout près, le kalife. Cela, c'est le fait symbolique, celui qui concrète la révolution accomplie, permet d'en mesurer pleinement l'étendue les barrières qui existaient entre le sultan et son peuple sont tombées, d'un coup, bien tombées.

L'étranger lui-même n'a plus à solliciter la protection, savamment dosée, de son ambassade ; car il est dit que cette révolution pacifique aura été bienfaisante à. tous, même aux diplomates qu'elle débarrasse de l'un des soucis les plus angoissants de leur charge, même aux promeneurs avides de tout voir, dont le temps est toujours précieux infiniment.

Il faut, par exemple, arriver matin à Yildiz-Kiosk. À 10 heures — la sortie du sultan est pour midi — la foule emplit déjà l'avenue montante qui conduit à la mosquée et, par-delà, au palais. Elle va, vient ; circule à l'aise, en attendant qu'arrivent les soldats qui mettront dans ce laisser aller un semblant d'ordre.

On peut, sans ennui, employer deux heures de loisir à regarder, ballotté par les allées et venues de la garde, en dolmans blancs, des musiques, trop bruyantes, des cavaliers coiffés, comme des cosaques, de petits bonnets d'astrakan. Le panorama est admirable, dans la splendeur de cette matinée de soleil, du haut de cette colline que dominent les kiosques éclatants d'Yildiz.

À mi-côte, la mosquée Hamidié, où, depuis trente-deux ans, le sultan, captif, fait régulièrement ses dévotions, sans avoir jamais osé s'aventurer jusqu'à l'un des sanctuaires révérés de la ville : un petit temple, blanc et jaune pâle, à la coupole surbaissée, au minaret cannelé, dont scintillent les pinacles d'or ; puis, au-delà du ravin, où défilent les lanciers aux flammes rouges, allant occuper leurs postes, sur le coteau voisin qui se relève, les demeures opulentes des pachas, dons, pour la plupart, du sultan, aux heures de faveur, palais pâles, marmoréens, bleutés, rosés, frottés d'ocre légère, sous des toits de tuiles orange. Et, tout au fond posée, comme un beau cygne sur l'eau purpurine du Bosphore, plus lointaine, à travers la brume ardente qui la voile, Stamboul vénérable, échafaudant sur un tiède ciel soyeux l'entassement de ses toits fauves, de ses noirs cyprès, ct ses lourds dômes gris, et ses minarets jaillissants.

La foule aussi est amusante, déguenillée, bariolée, variée à souhait, oulémas en turbans immaculés et hadjis en turbans verts, marins du port aux larges cols tombants, Kurdes aux masques peu rassurants, petits fonctionnaires en uniformes élimés, négociants cossus en stamboulines, humbles artisans en vestons, loqueteux oisifs, hooligans, rôdeurs des rues et des quais, vivant d'occupations problématiques, tout un pêle-mêle étrange, au milieu duquel vont et viennent, leur cruche au bras, faisant tinter leurs verres, jetant leur appel monotone, les marchands d'eau, bien accueillis. Et tout ce monde est curieux, mais bienveillant, souple aux injonctions des soldats, et regarde sans haine les appareils photographiques qui circulent en masse sur l'esplanade. Il erre, nonchalant, d'un coin à l'autre, au soleil qui flamboie ; il bat de ses vagues les murailles mêmes du palais, la haute porte treillissée d'or qui va bientôt s'entrouvrir, d'un roulement solennel, pour laisser passer l'auguste cortège qu'on attend ; et des gamins, montés sur des socles, enserrent de leurs frêles bras trop courts les colonnes corinthiennes gui encadrent ce porche interdit, vers lequel, naguère, ils n'eussent pas osé même lever les yeux.

L'heure avance. Les troupes sont à leurs places et forment la haie, de la porte dorée à la mosquée, et jusqu'au bas de l'avenue. Tout à coup, derrière nous, un grand remue-ménage, des commandements, un bruit d'armes. D'un second portail qui donne accès aux dépendances du harem, débouchent un, deux, trois, quatre coupés, admirablement attelés, leurs glaces relevées, leurs stores de soie bleue tout brodés baissés à peine : ce sont les sultanes qui se rendent, en avant, à la mosquée. Leurs équipages passent près de nous à nous frôler. Mais, dans l'ombre chaude des voitures encadrées d'eunuques noirs, on n'aperçoit qu'un flot d'étoffes claires, et, à la hauteur des visages, un nuage épais de gazes blanches ... Derrière le groupe haletant, des eunuques qui suivent, derrière le piquet de cavalerie qui escorte, la foule se referme et se remet à attendre, contenue, maintenant, derrière un double cordon de troupes.

Les douze coups de midi ont sonné. Les beaux cavaliers en bonnet d'astrakan ont fait face à la porte dorée qui, lentement, ses deux vantaux l'un après l'autre, a tourné sur ses gonds.

Un premier groupe est sorti, quelconque, brillant sans doute, mais bien vite éclipsé des yeux. Quelques secondes, qui paraissent infinies, puis c'est une rapide, une fugitive et prestigieuse apparition, un cortège chamarré, doré, éclatant de dignitaires en fez, où se mêlent des fonctionnaires éminents, des ministres, des pachas, les plus hautes autorités de l'empire, des princes, et, çà et là, d'équivoques figures maquillées, fantômes troublants à la grande lumière du jour ; puis des chevaux de selle, caparaçonnés de velours, de soie et d'or, merveilleux de beauté souple et fine, aux mains de nègres somptueux ; tout un défilé de conte oriental qui chatoie et éblouit, et qui se hâte et se bouscule, et qu'on n'a pas le temps de détailler, les yeux rivés à cette calèche à la capote relevée qui s'avance portant l'Homme, - celui qu'on est venu pour entrevoir un instant bref comme un éclair: le sultan, à la carrure énorme, vouté, vieux, blanchissant et pâle, malgré les cosmétiques et les fards, hantante figure dont on ne voit d'abord que les yeux noirs et vagues et le nez monstrueux.

Des vivats éclatent, sonores, convaincus. Une main longue, fine, décharnée, se porte au turban rouge ... la vision est passée. À peine si l'on a eu le temps de distinguer, au tournant, en face du Maître, le grand-vizir Kiamil, constellé d'ordres. Le cortège a disparu au bas de la colline, s'est enfoncé dans un poudroiement blond, ainsi qu'une fantasmagorie s'évanouit.

Des hommes arrivent, de vagues esclaves, des serviteurs sans-nom du palais ; porteurs de paniers ils viennent, au nom du padichah, à présent débonnaire, faire largesse au peuple, distribuer quelques gâteaux secs anglais qu'ils jettent à la volée et sur lesquels se rue la populace, forçant le cordon des troupes débordées. Aux gens de quelque distinction, on fait la grâce de remettre deux ou trois de ces petits beurres. Les uns les croquent, d'autres, précieusement, les serrent, comme des reliques. Quand c'est fini, des serviteurs viennent pour l'amasser le sable où sont tombées les poussières sacrées, afin qu'elles ne soient pas foulées aux pieds!

Au bout d'une demi-heure, à peine, une sonnerie de trompettes annonce que le kalife a fini de prier. La garde présente les armes, des fanfares éclatent : le brillant cortège, suant, hâtif, en désordre, remonte en soufflant la rude pente, à l'allure des chevaux au trot.

C'est tout, déjà, et nous redescendons, mes compagnons et moi, quand un remous violent de foule nous saisit et nous roule en arrière, irrésistible, vers le kiosque de marbre qui est à l'entrée d'Yildiz, tout contre la porte d'or. Quel spectacle à jamais ineffaçable au fond des yeux de la mémoire! Les persiennes tout à l'heure hermétiquement closes du petit pavillon Renaissance, fouillé, ciselé, guilloché comme un joyau, joli, avenant, sont grandes ouvertes. Et dans la baie du milieu, derrière une glace sans tain, haute et fermant la fenêtre entière, Abdul-Hamid est debout, la main gauche appuyée sur une chaise dorée, la droite sur son cœur, immobile, spectral.

La terrasse, qui est de plain-pied avec le salon où il se tient, et qui est celle des ambassadeurs, a été envahie. La tourbe des curieux en haillons y coudoie les belles dames empanachées du corps diplomatique, séparée seulement du souverain par une vitre fragile. Et cet homme qui, s'il souffre réellement de la peur maladive qu'on a dite, vient, pendant les courtes minutes qu'il lui a fallu pour aller à, la mosquée et s'en retourner, de connaître, au contact immédiat de la multitude, les pires affres, cet homme, longuement, par un confus sentiment du devoir, ou docile à, quels obscurs conseils, prolonge longuement son silencieux supplice. Cela est pitoyable et tragique. Blême, impavide, ses larges yeux noirs même, atones et rivés sur la foule hurlante, le visage morne, on dirait une effigie, en fez rouge, drapée d'une redingote noire où scintille, à, la place du cœur, un peu d'or, un « double » de cire, sans âme et sans expression, l'ombre de quelqu'un autrefois formidable, terrifiant et qu'on serait plutôt tenté, désormais, d'absoudre et de plaindre. Derrière lui, un fond vague, obscur ; autour de lui le vide, - comme dans sa vie. Tous ses familiers, ses créatures, tous ceux à qui il avait donné sa confiance - qu'il aimait peut-être - disgraciés en un jour, éloignés, exilés, emprisonnés, ou encore massacrés, comme Féhim, le petit-fils de sa nourrice et qui lui ressemblait comme un frère. Et si ce tyran, cet homme, bon, tout au fond, et victime

plus que coupable, comme le prétendent certains, avait encore gardé quelques illusions ; s'il avait cru sentir autour de lui des dévouements, de l'affection, chez ceux-là mêmes qu'on lui révèle aujourd'hui traîtres, voleurs ou lâches, quel écroulement! quelle insondable tristesse, à deux pas de la tombe! Et comme on comprendrait cette impassibilité d'automate, le regard éteint de ces yeux sans vie, qui ne trahissent plus ni le regret, ni l'amertume, et toute cette attitude harassée d'être qui n'attend plus du sort, ni biens, ni maux !

Gustave BABIN


L'ILLUSTRATION

DEUX CLICHÉS DE TURQUIE QUI N'EUSSENT PAS ÉTÉ POSSIBLES AVANT LA RÉVOLUTION


L'ILLUSTRATION

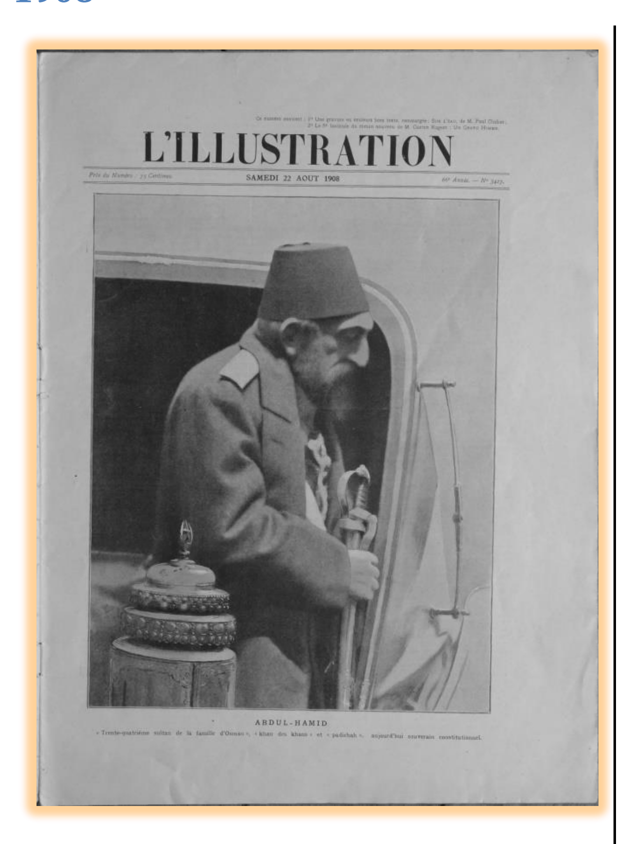
LA TURQUIE LIBÉRALE

Le grand-vizir Kiamil pacha



Source : BABIN, GUSTAVE. « Un Sélamlik Nouveau Style », *L'Illustration*, édition du samedi 15 août 1908, N°3416, 66e année, 16 pages (pp. 105-120), 30x40,5 cm. Pages 116-117.

« En Turquie – Une révolution à nulle autre pareille », L'Illustration, 22 août 1908


L'ILLUSTRATION

SAMEDI 22 AOUT 1908

ABDUL-HAMID

« Trente-quatrième sultan de la famille d'Osman », « khan des khans » et « padishah », aujourd'hui souverain constitutionnel.

EN TURQUIE
Une révolution à nulle autre pareille

Constantinople, 8 août.

Le voudrais-je, je ne pourrais, en cette minute, retenir ma pensée qui vagabonde, au loin, parmi des souvenirs. Elle s'échappe ; elle s'en va vers des amis de Russie, qui firent naguère un beau rêve. Les plus heureux demeurent libres, - libres d'aller et de venir, au moins. Les autres, un Dolgoroukov, d'origine illustre, un Mouromtsev, travailleur, érudit, intègre, vingt autres encore, aussi dignes, aussi nobles, rachètent, dans les geôles, le dangereux privilège d'avoir caressé, avant le temps, un idéal trop magnifique. Je les connus, ambitionnant pour leur pays immense el disparate - à peine plus que celui-ci, d'ailleurs - des destins prestigieux et chimériques, et préparant la première Douma qui devait dispenser à l'empire tous les bienfaits. Je les revis alors qu'ils vivaient presque leur songe, députés, questeurs, secrétaires, vice-présidents, président d'un Parlement. C'étaient, presque tous, d'éloquents tribuns, au langage entraînant, qui d'éloquents tribuns, au langage entraînant, qui allaient au grand jour, prodiguant la bonne parole, confiants, illusionnés. On les montrait avec admiration : « Celui-ci sera notre Saint-Just » ; de cet autre, on disait : « Notre Mirabeau ». On avait aussi, sans doute, un Robespierre, dans la coulisse, et un Danton, peut-être un Marat. Car, pour ces hommes, tout imprégnés de littérature et d'histoire françaises, la « révolution russe » devait être, d'un bout à l'autre, à l'instar de la nôtre. Comme si l'histoire, jamais, se répétait mot à mot ! Pauvres braves gens, trop communicatifs, que leur candeur devait perdre ! Quel réveil ! Leur échec fut celui de la propagande loyale, au grand jour, la faillite du verbe sonore auquel on avait attribué tant de vertus magiques.

Si je repense à ces vaincus, c'est parce que j'imagine que l'expérience qu'ils ont faite, si douloureusement, n'aura pas été sans profiter aux Jeunes-Turcs, les mystérieux triomphateurs d'ici.

Ce qui frappe dans cette révolution qui a abouti, en quelques jours, en quelques heures, presque, à transformer le plus absolu, le plus tyrannique des régimes en une monarchie constitutionnelle, c'est la soudaineté: de ce succès imprévu, paradoxal, ce qui trouble, c'est l'incertitude où nous sommes sur les voies ténébreuses qui y conduisirent.

Je n'entreprendrai point, pour ma part, d'essayer seulement d'expliquer cette déconcertante énigme à laquelle les gens les plus familiarisés avec le monde ottoman, et les plus renseignés, ne comprennent goutte, et qui abonde en contradictions encore plus qu'en obscurités. Un fait est là : depuis plus de trente ans, un souverain, qui est, en même temps, un chef religieux, vénéré, padichah et kalife, à la fois ; un homme qu'on s'accorde à. considérer comme un politique très avisé, appuyé sur le système le plus effroyablement coercitif qu'on puisse imaginer, règne sur une population de sept

millions d'âmes — ne parlons que de la Turquie d'Europe — où se mêlent les races les plus hétéroclites, les plus ennemies, parfois. Porté au pouvoir par deux révolutions de palais successives, dans les circonstances les plus critiques, il pourrait reprendre pour son compte le mot de Figaro, et attester qu'il a dû dépenser « pour subsister, seulement, plus de génie qu'il n'en a fallu pour gouverner pendant cent ans toutes les Espagnes ». Il a subsisté, avec toutes les apparences mêmes de la solidité. Mais au prix de quels expédients ! ... On n'ose s'aventurer dans cette sentine ; On recule devant la seule énumération des instruments de règne. Ce qu'on ne saurait taire, toutefois, c'est que l'espionnage le plus compliqué et le plus abject, pourvoyeur sans relâche des geôliers, de l'exil, des bourreaux, était le plus usuel, le plus puissant des instruments de ce règne, - celui aussi qui a causé sa perte.

L'empire des Osmanlis, trente ans durant, a été prostré sous la terreur perpétuelle de la délation. Et c'est cette menace incessante suspendue sur la tête des citoyens d'aujourd'hui qui les a accoutumés au silence, à la dissimulation, à une manière de grandiose fourberie, à l'abri de laquelle se préparait l'inéluctable revanche.

Depuis plus de dix ans, quinze ans, peut-être, une organisation puissante se formait, grandissait, étendait partout ses ramifications de jour en jour plus vigoureuses, parmi la jeunesse studieuse, éclairée, dans l'armée, — peut-être jusqu'au sein du sacerdoce avisé. Nul ne la soupçonnait. À quoi bon, alors, tant d'espions et tant de délateurs ? Vous voyez aujourd'hui des adolescents de dix-huit ans qui vous avouent, sur parole, avoir juré depuis deux, trois, quatre ans, sur le Coran, de donner leur vie pour la cause de la Liberté !

Tout à coup, à l'appel de quelques chefs énergiques, Niazi, Enver, une poignée de soldats se rebellent. A la nouvelle que des troupes sont prêtes à marcher sur la capitale, que les soldats envoyés contre elles refusent de prêter main-forte au pouvoir, tout soudain s'écroule, sans même du grand fracas. Ce pouvoir, qu'on croyait inébranlable, et qui n'était que fantasmagorie, s'évanouit, disparaît. Pendant quinze jours, — du 24 juillet jusqu'avant-hier après-midi où fut investi le nouveau ministère, la Turquie a été gouvernée par un Comité de six membres, venus de Salonique, dont on connaît pas même au juste les noms, et qui, demain, seront rentrés dans les ténèbres d'où ils étaient sortis il y a deux semaines et qui, détail piquant, s'en retournent chez eux en emportant à leurs amis un cadeau magnifique : les journaux de ce matin annoncent, en effet, que « S. M. I. le sultan vient de faire don au Comité Union et Progrès, du jardin et du casino de la Tour Blanche, dépendant des domaines Impériaux, à Salonique, pour servir de siège central à ce Comité ». C'est, en quelque sorte, le prix des services que vient de rendre le gouvernement occulte au gouvernement apparent, en administrant pour lui, pendant une quinzaine, la Turquie, et en y assurant l'ordre. C'est la reconnaissance du Comité, et en même temps un hommage peu banal rendu par le vaincu au triomphateur, à sa sagesse, à sa modération, a son haut sens politique. On a peine à comprendre…

Le Comité Union et Progrès a innové, vraiment, en matière de révolution et, comme disait à peu près le poète, doté l'art des chambardements d'un frisson nouveau. Car cette révolution turque ne ressemble à aucune autre, et les politiques de génie qui, sans coup férir, en un tournemain, ont réduit à merci le « Tyran de génie » qu'est Abdul-Hamid — de l'aveu même de ses adversaires — et fait la Turquie constitutionnelle, sont des créateurs qu'il faut admirer.

... Ceux qui assistèrent à ce changement si radical, si subit, en demeurent encore pénétrés de stupeur. Nous ne pouvons, évidemment, avec nos mentalités d'Occidentaux, nous expliquer ces choses. Il faut se borner à constater ceci, qu'un bouleversement radical, heureux, et duquel on peut espérer pour la Turquie tous les bienfaits, a été obtenu avec le minimum de risques, le minimum de sang versé : de regrettables vendettas en Macédoine ; des fonctionnaires maltraités ici ; le massacre, à Brousse, de Féhim, qu'une voix unanime accuse de toutes les concussions et de quelques crimes... Et vraiment, on rêve de

connaître la tété énergique et pondérée qui a préparé, conduit tout cela, le Cromwell invisible, derrière la toile, à la fois justicier et rédempteur, qui, d'une action tranquille et sûre comme celle de la presse hydraulique, a rendu inéluctables ces événements prodigieux, pacifié d'un coup l'empire depuis si longtemps troublé, réconcilié les races ennemies, conduit les meurtriers agenouillés, repentants, sur les tombes de leurs victimes, ouvert, enfin, à sa patrie cette ère d'allégresse, de fraternité, d'espérance.

Ce pouvoir occulte déclare aujourd'hui le principal de sa mission terminé, puisqu'il a supprimé la « force traîtresse » qui se dressait entre le padichah et son peuple : une douzaine d'arrestations d'anciens ministres, d'anciens chambellans et dignitaires ont encore été opérées hier. Il adjure, dans un manifeste tous ses compatriotes, maintenant que les voilà « dans une roseraie de bonheur » de se calmer, de se remettre au travail, confiants dans le bon vouloir du sultan à poursuivre les réformes et dans la justice régulière pour assurer la punition des coupables.

Avant-hier, après la prière de midi, à la Sublime-Porte, Kiamil pacha était solennellement investi des fonctions de grand-vizir, et les journaux d'hier matin ont donné la liste du nouveau ministère, qu'on s'accorde à trouver capable d'accomplir la tâche qui lui est confiée de nettoyage et de réorganisation. L'ère constitutionnelle commence, dans la légalité.

LE RETOUR D'UN GRAND EXILÉ

Constantinople, 12 août.

Que Fuad pacha ait toujours été cet homme « pur de haine, exempt d'erreur » dont parle le poète, je ne saurais l'affirmer. Ce fut, du moins, le « vrai brave ». Si français, au surplus, par ses gouts, son caractère, ses sympathies, son éducation même - il a suivi les cours de notre École polytechnique – que nous ne pourrions jamais nous défendre de l’aimer.

Parmi la phalange dorée des généraux d'antichambre, de ceux qui avaient accédé aux honneurs par les voies tortueuses, il demeurait brave et franc, courageux dans ses actes, comme libre dans ses propos, environné d'un prestige bien rare. Lui. avait conquis, réellement, son bâton. Il était des derniers qui eussent ajouté quelques rayons à la vieille auréole de gloire de la Turquie. A Elena, il avait remporté la seule victoire qu'ait value aux Osmanlis leur lutte contre la Serbie ; et il avait ramené, triomphant, à Constantinople, douze canons pris ou repris à l'ennemi.

Ses manières brusques, son air conquérant, le brave tempérament de hussard qu'on lui attribuait, tout cela avait séduit. Ce vert-galant, familier, bon au demeurant, avait la faveur populaire. Sa noble attitude au moment des massacres de 1896, alors que la seule protection de sa vaillante épée étendue sur eux sauva de l'horrible mort les Arméniens de Scutari et de Cadikeuy, avait complété, enfin, l'auréole de ce héros. Peut-être, au pays du bas-de-laine, lui oserait-on reprocher un défaut : Fuad pacha fut toujours un prodigue. Sans doute, comme tant d'autres, dont on publie aujourd'hui la liste, eût-il pu, au temps où il jouissait de la faveur impériale, arrondir une aimable fortune, recevoir, lui aussi, du sultan, en cadeau, sur les biens en déshérence, des kiosques et des maisons à Péra, des magasins et des bains turcs à Stamboul. Il dédaigna de thésauriser, et quand, devenu suspect au Maitre ombrageux, par sa popularité même, victime des intrigues de Féhim, qui vient de tomber à Brousse sous les coups de vengeurs exaltés, il fut exilé à Damas, il laissait les siens dans la misère.

Il y a quelques mois, dit-on, le sultan Abdul-Hamid, soit qu'il eût fait un retour sur lui -même et senti l'injustice du traitement infligé à ce brave, soit que, fin politique, il pressentît le besoin de s'assurer quelques partisans libéraux, envoya vers Damas Turkan pacha, lequel était chargé de dire au maréchal que le souverain avait oublié le passé et, volontiers, lui ferait grâce. Fuad répondit à l'envoyé du padichah qu'il était profondément touché, sans doute, de tant de magnanimité, mais que, n'ayant à se reprocher aucune faute, il n'attendait et ne pouvait accepter aucune mesure de clémence.

Tel est l'homme qui vient de rentrer aujourd'hui d'exil, salué par les acclamations d'une multitude idolâtre, comme dans une apothéose.

Il s'était embarqué, il y a quatre jours, à Beyrouth, sur le Sénégal, des Messageries Maritimes. C'est donc à l'abri du pavillon français, qu'il auna toujours d'un cœur loyal, que le proscrit a regagné le port tant désiré. Bien mieux, au moment même où le Sénégal, arborant son grand pavois, comme en un jour de fête, doublait la pointe du Serai, salué par des acclamations, qu'on ne pouvait probablement entendre de son bord, du peuple et des soldats massés sur le promontoire fameux, le maréchal put voir la mouche même de l'ambassade de France, pavoisée de tricolore, évoluer vers le grand paquebot, et voguer, un moment, dans son sillage.

En raison des courants, de l'état des eaux, il faut que le Sénégal remonte assez loin dans le Bosphore, jusqu'à Ortakeuy. Il va donc passer devant les collines d'Yildiz, devant ce val boisé où essaiment les villas claires, les pavillons à colonnades et à terrasses, les innombrables kiosques du palais impérial. On imagine le tyran d'hier, sorti pour un quart d'heure, de son atonie, suivant du regard, au large, ce bateau pavoisé, qui arbore au grand mat le pavillon ottoman, et songeant aux caprices du sort.

Le bateau, cependant, s'en revient vers les quais de Galata, où sa place est ménagée. Aux alentours de cet ancrage, c'est une foule bien paisible, bien douce, en apparence, docilement soumise aux injonctions des patrouilles, mais pourtant d'une inquiétante densité. Qui peut savoir quelle dangereuse répercussion aurait au sein de cette multitude pressée, un emballement subit, une poussée immodérée ? Sur la mer, dans le Bosphore, à l'entrée de la Corne d'Or, le spectacle le plus animé, le plus pittoresque qu'il soit possible d'imaginer, un grouillement de vie, de lumière, de couleur qui eut enchanté un Ziem. J'ai vu bien des clichés d'arrivées triomphales, mais jamais rien de comparable à cet étourdissant fouillis. De blancs canots, légers, pour un rien oscillants, de fins caïques glissant avec la même aisance que volent les mouettes, vont et viennent, et virevoltent dans tous sens, chargés il couler de curieux, et telle est la miraculeuse dextérité de ces marins turcs - les premiers du monde, peut-être, petits-fils de pirates, et d'audacieux coureurs de mer que pas un de ces bateaux si volages ne chavire, ni même n'en heurte un autre : dans ce tohu-bohu où, en tout autre lieu, il y eût, eu vingt naufrages, il n'est peut-être pas une barque qui ait reçu une éraflure.

Les navires en rade, les navires à quai, surtout, ont été envahis. Il en est qui penchent, sous le poids de tous ces gens accumulés du même côté d'un steamer non lesté, comme s'ils allaient bientôt chavirer. Non. Et nous n'eûmes pas à déplorer le moindre accident. Lentement, doucement, précautionneusement, le Sénégal s'entr'ouvrit un passage au milieu de l'amas pressé des mouches, des caïques, des canots. Mais, comme il arrivait à quai, accueilli par des bravos et des vivats, un strident vacarme tout à coup s'éleva qui couvrit jusqu'au bruit formidable des hurrahs ! Qui dira. la violence d'un pareil sabbat : toutes les sirènes de tous les bateaux à vapeur, celles des mouches, aiguës, déchirantes au tympan, celles des paquebots et des cargos, dont les cris ressemblent à des meuglements de bœufs géants, à des barrissements de pachydermes antédiluviens, hurlaient et sifflaient à la fois, et s'arrêtaient, reprenaient, forçant la voix, lâchant tout leur souffle en blanches volutes, vers le ciel pâle et chaud. Ce furent quelques minutes infernales. Enfin, un bateau allemand, dont la voix couvrait les autres, jeta le dernier rugissement triomphal, vengeant la Germanie du discrédit où, depuis quelques jours, semblent tombées ses actions ici. On put entendre les battements de mains et les acclamations de la foule.

Tout au haut de la passerelle du commandement, Fuad pacha se tenait debout, au milieu d'un groupe où se confondaient ses fils et quelques amis, ses libérateurs, très droit, très souple, la barbe toute blanche, la main gauche sur son cœur, saluant et remerciant de la droite, profondément ému, certes. Et les gens qui étaient sur mer et ne le voyaient pas, l'acclamaient comme les autres, et le réclamaient. Débonnaire, il vint vers eux, à leur tour, recueillit leurs vivats et leurs bravos, les harangua, comme les autres, et galvanisa encore leur frénétique enthousiasme.

Par l'échelle qu'on avait descendue, par les chaînes qui la maintenait, par les

amarres, les plus fous se ruaient à bord, grimpaient, s'accrochaient de toutes parts au navire en longues grappes, comme un chœur de fourmis autour d'une friandise.

... Cela dura longtemps. Le maréchal, malgré toutes les objurgations à ces fanatiques, dut renoncer à descendre par l'échelle préparée pour lui, et il fallut qu'on ouvrît, à la hauteur de l'entrepont, un sabord qui lui permit de sortir enfin, et de gagner, porté de bras en bras, sa voiture, qui, péniblement, s'éloigna, à travers la cohue de plus en plus épaisse, de plus en plus folle.

L'ÈRE DE FRATERNITÉ

Constantinople, 13 août.

Nous étions, dimanche, après dîner, avec quelques amis, au jardin des Petits-Champs, qui est pour les généreux réformateurs de la jeune Turquie, ce que fut, pour les révolutionnaires pleins de ferveur de 1789, notre Palais-Royal: une enceinte à toute heure de la soirée bouillonnante de nobles enthousiasmes et d'ardentes espérances. Nous devisions du présent, extraordinaire ; de l'avenir, qu'on : rêve prestigieux, quand un grand remue-ménage, du côté de l'entrée, attira notre attention, fit se dresser tous ceux qui causaient et tous ceux qui rêvaient: un cortège s'avançait, étendards en tête, au rythme d'une psalmodie grave et triste comme un de profundis il passa, fit lentement le tour du parterre des tables, puis disparut soudain ainsi qu'il était apparu, évanoui, fondu, dans l'ombre, au bord l'esplanade qui domine un enclos funèbre, et d'où l'on voit miroiter au loin, la Corne d'Or, à cette heure pâle sous la lune cette procession traversant tout à coup une foule en liesse, cela produisait un peu l'effet de ces apparitions menaçantes ou funèbres qui, dans les drames romantiques, surgissent au milieu de la fête, figent la joie, glacent jusqu'à la folie c'était comme la mise en action d'une sourate du Coran, qu'on m'a déchiffrée au fronton d'un mausolée, à la nécropole d'Eyoub : « il faut que les vivants goûtent de temps à autre à la mort » Les flonflons italiens, sous le kiosque, s'étaient tus. On s'interrogeait alors, on nous apprit que le cortège mélancolique, c'était comme la dernière vague d'une émouvante manifestation qui avait eu lieu, dans l'après-midi, au cimetière arménien de Ferikeuy, où sont enterrées celles des victimes des effroyables massacres de 1896, qu'on n'a pu engloutir dans le discret Bosphore.

Là, on avait vu des milliers et des milliers de pèlerins, arméniens, grecs, mêlés, bourgeois, ouvriers, humbles soldats, accourus à l'appel des officiers et cadets de l'école supérieure militaire de Pancaldi, les parents, les amis des victimes coudoyant, peut-être, les meurtriers, venir se prosterner sur les tombes, sur la fosse commune, où tant de pauvres corps mutilés sont enfouis, et donner aux martyrs un souvenir ému, des regrets... Et, sous les ombrages des bosquets funéraires, on s'embrassait, toutes les haines de races ou de religion en un instant oubliées, dans un grand élan de fraternité.

Les Arméniens ne furent point ingrats, et, ce matin, nous venons d'avoir le pendant de cette communion affectueuse.

... Après une impressionnante cérémonie religieuse à l'église de la Sainte-Trinité, de Péra, la foule, tranquille, sans fièvre, se forme en cortège, et, à travers des rues où les acclamations, les bravos, au loin, se répercutent, aux accents d'une musique militaire qui joue alternativement la marche Hamidié, l'hymne national, le vieil hymne du Sultan Aziz, hymne à la liberté, trente années interdit, et... la Matchiche, moins solennelle, se rend au jardin du Taxim, décoré, pavoisé, où la vraie manifestation populaire commence, enthousiaste, grisante.

Les discours succèdent aux discours, tous exaltant la solidarité, la fraternité, maudissant les sombres erreurs du passé.

Et des applaudissements, de délirantes clameurs, saluent chacun d'eux. Il y a là Fuad pacha, rentré d'exil hier, et dont l'arrivée a soulevé la plus formidable ovation qu'on puisse rêver. Il veut parler. Il parle. C'est pour exalter la liberté conquise, et jurer, sur son honneur de soldat victorieux, qu'il versera jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la défendre. On crie, on pleure, on s'embrasse. Ce sont des visions de ce genre qui font comprendre ce que dut être, jadis, au Champ-de-Mars, une fête de la Fédération, alors qu'à l'aurore de la République, un grand souffle affectueux,

très doux, très apaisant, caressait tous les cœurs.

L'APPRENTISSAGE DE LA LIBERTÉ

Constantinople, 14 août.

Le garçon du bon petit hôtel familial où je suis descendu m'a dit, hier matin, eu disposant sur ma table le petit déjeuner : « Monsieur, les employés des tramways sont en grève ! ».

À leur tour ! Cela nous fait, si je compte bien, depuis hier, sept grèves: ouvriers des ports (le Constantinople, de Haïdar-pacha, de Smyrne et de SaIonique ; ouvriers des fabriques de la Régie des tabacs ; ouvriers de la verrerie de Pacha-Baghtché (Haut-Bosphore), sans parler de celles que nous ignorons.

J'interroge : « Que veulent-ils? Mais, monsieur, naturellement une diminution des heures de travail, et une augmentation de salaires. »

Les petites voitures que d'un pas haletant des chevaux nerveux remorquent sur deux ou trois des collines où s'éparpille la ville ne circulent plus, en effet. Je le constate, à peine descendu, devant l'hôtel même, parce qu'on m'en a prévenu ; car il y a, dans les rues de Constantinople assez d'animation pour qu'on ne s'aperçoive guère de l'arrêt des, tramways, pour le dire en passant, il faut avoir visité l'une ou l'autre de ces populeuses cités orientales pour avoir, au juste, ce que c'est que le mouvement de foules. Un compatriote allait m'apprendre, un peu plus tard, de quelle, façon les choses s'étaient passée, et avec quelle discipline. Comme il allait prendre, à Ortakeuy, le tram qui l'amène chaque matin dans Péra, un employé avait paru un drapeau rouge en main: « Dételez ! » Et l'on avait exécuté cet ordre plantant là les voyageurs. La veille sur des injonctions pareilles, les débardeurs du port coupaient les amarres de quelques steamers et les laissaient à la dérive. C'est un joli début et qui n'a pas tardé.

Un syndicat, d'autre part, s'est constitué sans attendre le Waldeck-Rousseau qui fera légiférer sur la matière le Parlement à venir. C'est aux typographes que revient l'honneur de cet acte d'avant-garde. Dimanche dernier, ils élisaient un bureau et prenaient cette décision sous forme itérative : « Les ouvriers qui jusqu'ici gagnaient par semaine de 60 à 100 piastres inclusivement, ont droit à une augmentation de 40 piastres par semaine, ceux qui gagnaient de 110 à 160 à une augmentation de 30 piastres ; etc., etc. ». Il est évident que, de ce train-là, les choses iront vite.

Mais le Comité veille au salut public. Il servit à ces affamés quelques bons arguments qui n'ont, hélas, plus cours chez nous. Le soir même, ou le lendemain du jour où s'étaient déclarées ces grèves, des accords intervenaient. Les débardeurs reprenaient, au port, les lourds bourrelets de cuir qu'ils se suspendent sur les reins et qui ressemblent à de jougs ; l'homme des tramways abaissait son drapeau rouge et laissait passer les petits convois. Tout va bien et Allah est grand ! Seulement, ne viendra-il pas un moment où le président du syndicat de employés de tramways, le président du syndicat des « dockers» seront sourds aux exhortations à la raison que leur adresseront les docteurs. Je crains pour moi, que cette heure ne soit assez prochaine, tant on met, en ce pays, les bouchées doubles.

...Le Comité a pris à cœur sa tâche d'éducation de la démocratie, avec une conscience, une abnégation un zèle, que commandent le respect: On voit des avocats, des médecins, des philosophes, de doctes hommes d'étude, chevaucher, à la tête de patrouille, dans les quartiers inquiets ou agités, et prêcher le calme ; la sagesse, et, quand il est nécessaire, assurer l'ordre par la poigne. L'action, dans cet extraordinaire emplie, est la sœur du rêve. Et cela est admirable proprement.

Entre temps, quatre membres assistent à la « séance ordinaire du conseil des ministres » ; secrétaires d'État sans portefeuille ! "Ces hommes de fer, infatigables, universels, veillent sur les mœurs des citoyens, comme sur leur tranquillité. Un avis officiel inséré dans la presse fait savoir, sans ambages, que « le Comité Union et Progrès blâme très sévèrement les trafiquants de cartes postales et de caricatures fort désagréables et absolument déplacées, qui constituent une vraie honte ». Et il faut approuver encore sans réserve la véhémence de cette remontrance, car, dans ce domaine aussi, les Ottomans, grisés de liberté, toujours, me

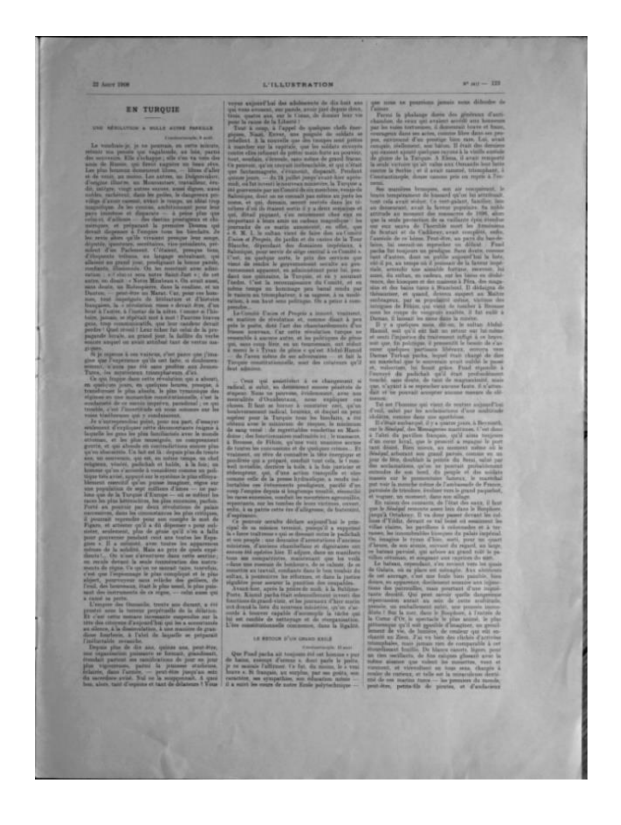
paraissent avoir marché un peu ardemment dans la voie du Progrès. "

C'est entre les mains des membres du Comité, encore, que l'armée prête serment et fidélité au padichah « pour tout le temps qu'il respectera la Constitution ». Et les affaires de la marine sont aussi de son ressort. Sollicité, comme c'était auparavant la règle, de remettre à l'Amirauté et ses munitions et certaines pièces de la machine dont " l'absence immobilise forcément le navire, le -commandant d'un croiseur arrivé de Samos à Salonique déclarait à l'envoyé : « Pas une allumette, sans l'ordre du Comité. » Ainsi a fait le commandant du croiseur Hamidié, maintenant ancré dans la Corne d'Or, fumant de l'aube au soir et du soir au matin, perpétuelle menace pour la sécurité des hôtes d'Yildiz !

Et puis, il y a les affaires étrangères, les relations extérieures, comme on disait sous notre première Révolution. La publication, hier matin, dans une feuille, d'un manifeste déjà ancien, intempestif, a littéralement affolé, pendant la journée entière tous les étrangers rassemblés dans Constantinople, qui se voyaient déjà en proie aux horreurs du massacre. En un clin d'œil, hier au soir, les « délégués » avalent rédigé une note rassurante diurne et adroite que publiaient les journaux de ce matin, et qui, comme d'un souffle, tranquillisait tous les esprits.

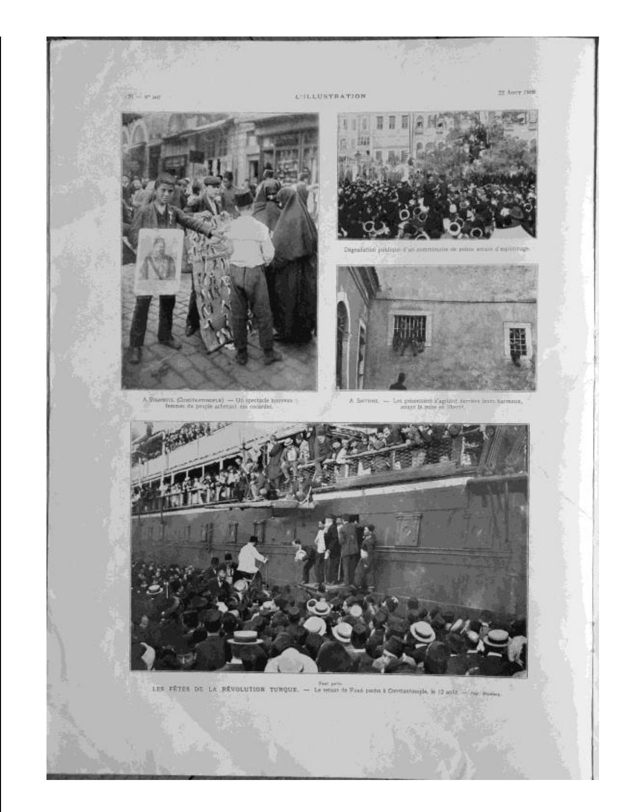
LES HOMMES DE LA RÉVOLUTION TURQUE

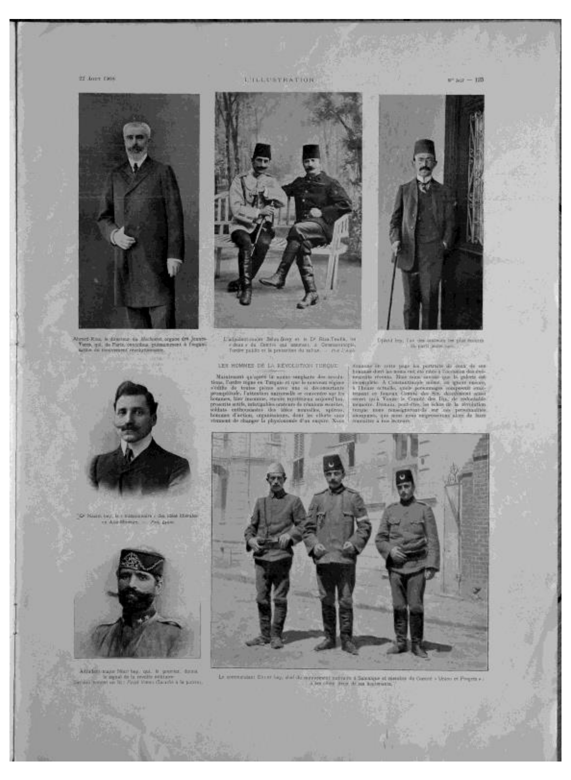
Maintenant qu'après la moins sanglante des révolutions, l'ordre règne en Turquie et que le nouveau régime s'édifie de toutes pièces avec une si déconcertante promptitude, l'attention universelle se concentre sur les hommes, hier inconnus, encore mystérieux aujourd'hui, proscrits actifs, infatigables orateurs de réunions secrètes, soldats enthousiastes des idées nouvelles, apôtres, hommes d'action, organisateurs, dont les efforts unis viennent de changer la physionomie d'un empire. Nous donnons en cette page les portraits de ceux de ces hommes dont les noms ont été cités à l'occasion des événements récents. Mais nous savons que la galerie est incomplète. À Constantinople même, on ignore encore, à l'heure actuelle, quels personnages composent exactement ce fameux Comité des Six, décidément aussi secret qu'à Venise le Comité des Dix, de redoutable mémoire. Demain, peut-être, les échos de la révolution turque nous renseigneront ils sur ces personnalités anonymes, que nous nous empresserons alors de faire connaître à nos lecteurs.

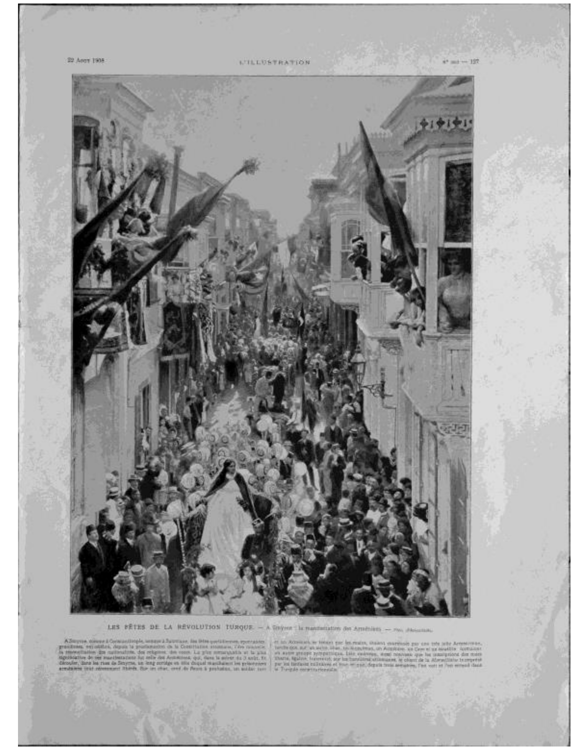

L'ILLUSTRATION

EN TURQUIE



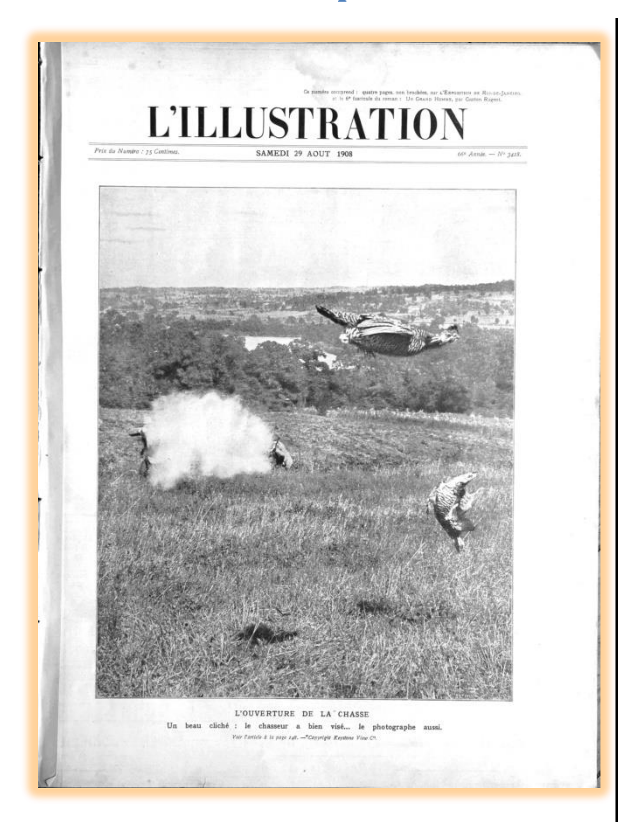






Source : « En Turquie – Une révolution à nulle autre pareille », *L'Illustration*, édition du samedi 22 août 1908, N°3417. Pages 123-127 et couverture. (6 pages, 5.351 mots)

« La Révolution Turque », L'Illustration, 29 août 1908



Ce numéro comprend : quatre pages, non brochées, sur l'Exposition de Rio-de-Janeiro et le 6e fascicule du roman : Un Grand Homme, par Gaston Rageot.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes. SAMEDI 29 AOUT 1908 66e Année. — N° 3418.

L'OUVERTURE DE LA CHASSE

Un beau cliché : le chasseur a bien visé... le photographe aussi.

Voir l'article à la page 148. — Copyright Keystone View Co.

LA RÉVOLUTION TURQUE

LA FIÈVRE DE CONSTANTINOPLE

Il en est de tels grands événements, soudains, inattendus, qui bouleversent l'histoire à quelque détour comme de ces monuments glorieux de l'art dont on ne sent vraiment qu'à distance toute l'harmonieuse et sereine beauté: On a tour à tour admiré les figures jaillissantes du portique, la grâce des colonnes ; on a caressé des yeux, les fleurons des pinacles ou les acanthes des chapiteaux ; on a bien fait le tour de la merveille ; on en a détaillé une à une les menues perfections. On va s'éloigner ; on s'écarte un peu. Du fond de l'esplanade ou de l'angle du parvis, on jette, en arrière, un dernier regard. Et subitement, l'ensemble vous apparaît dans toute sa splendeur ; on en embrasse en son entier la savante ordonnance ; on en conçoit le plan grandiose ; on en savoure la géniale eurythmie ; on a la pleine révélation du chef-d'œuvre.

Ainsi, j'ai vécu quinze jours dans la fébrile Constantinople, tantôt allègre, éperdue, grisée de sa liberté fraîche, le lendemain anxieuse, dans la crainte d'une réaction possible, ou prostrée à l'annonce d'un deuil ; prête, à un moment donné, à se laisser aller à tous les pires entraînements, puis en un instant calmée, à la voix généreuse de quelques jeunes sages invoquant la Raison, le Devoir, de grandes idées, la veille inconnues. J'ai contemplé la foule fervente, fétichiste comme les tribus noires elles-mêmes, accourue aux Sélamliks dans l'espérance de voir de près le padichah, de toucher, s'il se pouvait, sa personne auguste, ou seulement le mors, les rênes de ses chevaux, ou encore de baiser la poussière sacrée qu'avaient rayée les roues de sa calèche ; puis, dans la même semaine, lorsque le maréchal Redjeb pacha, à peine revenu d'exil, eut été brutalement foudroyé, le matin même où il prenait possession de ses hautes fonctions de seraskier, de ministre de la Guerre, des multitudes telles qu'on n'en avait jamais vues, sans doute, sous cet implacable azur, depuis les fastes de Byzance et les solennités des jeux impériaux, suivre, recueillies, les funérailles du vieux soldat: assistance émue dolente, où les cœurs vibraient à l'unisson des lugubres lamentations des hodjas et des derviches et qui ne s'éveillait un peu de sa torpeur, au cœur du cortège, que lorsque, l'un des porteurs las abandonnant le glorieux fardeau, cent bras d'un élan, s'offraient à soutenir ce cercueil, coiffé, en tête, du tarbouch écarlate du défunt et drapé du drap mortuaire, lourd d'orfroi, dont, sur l'ordre du cheikh-ul-islam, ou avait dépouillé pour un jour, afin d'en honorer le maréchal, le propre mausolée de Soliman le Magnifique! Enfin, dans cette métropole immense et ; disparate, j'ai, en ces deux semaines, recueilli au jour le jour les informations les plus déconcertantes, les nouvelles les plus contradictoires, assisté à des discussions passionnées dont chacune, dans l'ignorance où j'étais de certains dessous, obscurcissait un peu, encore, autour de moi, les mystérieuses ténèbres. Et, dans ma mémoire, s'entremêlent des épisodes de roman ou de conte et des péripéties de tragédies trop réelles, dont on frémit longtemps.

Mais c'est seulement d'ici, au retour dans ce pays de la clarté, avec le recul dans

l'espace et le temps, favorable à la vision d'ensemble des choses, que je devais commencer à discerner, à démêler à peu près clairement, les causes, le plan, l'enchaînement de tant d'événements inouïs.

Je dois au docteur Riza Tewfik bey le fil conducteur qui allait me permettre de m'orienter au milieu de cet inextricable dédale où j'errais, parmi les contradictions, les fantômes, les erreurs. Et ce-fut seulement quatre jours avant mon départ que je parvins à joindre ce guide providentiel.

UN CHEF : RIZA TEWFIK BEY

Jamais encore, je crois, je n'avais trouvé d'homme dont la rencontre eût produit sur moi une impression pareille à celle que m'a laissée le docteur Riza Tewfik, impression faite d'une sympathie irrésistible et d'une profonde admiration. Je rêvais, l'autre jour, d'un Cromwell très intelligent très fort très prévoyant, en tout complet, l'homme « d'une profondeur d'esprit incroyable », dont parle Bossuet, qui eut, à lui seul, minutieusement préparé cette extraordinaire révolution qui rénove la Turquie, plus sagement attend l'heure d'agir, et, enfin, d'un geste précis et sur, mis en mouvement l'invincible machine. On m'eût dit ce matin de la semaine dernière où, presque à l'aube, je quittais le docteur Riza Tewfik, que cet homme-là c'était lui je me fusse incliné, ravi d'avoir deviné juste, -- si mon prodigieux interlocuteur ne m'avait averti lui-même qu'il n'était qu'une unité, et, selon sa parole, « un numéro », au sein d'une association qui compte parmi elle un Ahmed Riza à Paris, un Tewfik bey, un Nazim bey, dix, vingt autres peut-être, admirables par l'intelligence, la culture, l'énergie, la bravoure. Comment les pauvres courtisans d'Yildiz, essoufflés à courir derrière la voiture impériale, comment le sultan lui-même, si avisé, si puissant qu'il fût, n'auraient-ils pas été vaincus par cette coalition de génies et de courages ?

Quand un ami commun alla quérir, pour lui demander de vouloir bien venir vers moi, le docteur Riza Tewfik, il descendait de cheval, après quatorze ou quinze heures de courses par les rues âpres et poussiéreuses, de Cadikeuy à Péra, à Stamboul, de discours à des énergumènes, de palabres avec des grévistes. Le temps de régler, au poste de Galata Séraï, quelques affaires urgentes, et il accourait, droit, la tête bien portée en arrière, la taille souple, les épaules larges, donnant, au premier coup d'œil, je ne sais quelle sensation de force aisée. Il était vêtu tel que vous l'a montré la photographie que l'Illustration a publiée la semaine dernière, d'un costume de chasse de la meilleure coupe anglaise, guêtré de leggings de porc, jaunes, et coiffé du fez prescrit par le sultan Mahmoud et pour l'heure encore intangible. Il me tendit sa main droite nue, l'autre demeurant gantée, à la façon de ces vieux gentilshommes de mon pays, que je connus enfant et qui avaient été élevés à l'école des belles manières. On s'assit, devant des coupes de champagne. On trinqua, le docteur avec nous, ce qui était déjà un indice d'émancipation, on but le premier verre « à la Turquie libre » et l'on commença de causer.

Avant d'aller plus loin, il convient de rappeler que, depuis le 24 juillet, date de la proclamation de la Constitution — à part, peut-être, un interrègne, si l'on peut dire, de quelques heures — c'est le Comité Union et Progrès de Salonique, dit « Comité intérieur » par opposition au « Comité extérieur » siégeant à Paris, dont Ahmed· Riza était l'âme agissante et qui s'occupait des questions touchant la politique étrangère, c'est ce Comité de Salonique qui, en fait, et les protestations officieuses sont bien superflues, exerçait le pouvoir. Le premier acte de la révolution joué, la Constitution accordée, il déléguait à Constantinople son autorité à un sous-comité de neuf membres. J'ai dit avec quel zèle, quel bon sens, quelle habileté, ce sous-comité a rempli son rôle. Ces neuf sont, ou plutôt étaient : Draga Nedjib bey, propriétaire d'Uskub ; Rami bey, Hakki bey et Latif bey, tous trois officiers ; Talat bey et Djavid bey, professeurs ; Djemal bey, fonctionnaire civil, et enfin, le docteur Riza Tewfik, professeur, et son ami Selim Sirry bey, adjudant-major et maître d'armes. A ces deux derniers, les sept autres avaient confié, avec le titre d'inspecteurs généraux de la police, la mission de maintenir l'ordre : terrible charge, où il fallait des âmes stoïques dans des corps d'airain ! Les

exploits qu'avait accomplis, le jour où Je le vis, le docteur Riza Tewfik, les chevauchées de dix-huit à vingt heures, entrecoupées de conférences ct de harangues, ont été, tout le temps qu'ils furent en fonctions, le lot ordinaire des deux « amis ».

ATHLÈTE ET PHILOSOPHE

Riza Tewfik, à grands traits, commence à raconter sa vie, à dire ses études longues, le labeur acharné qu'il lui fallut fournir pour vivre, en se perfectionnant, lui, petit élève, à sept ans, de l'école israélite, et les coups que lui a portés la vie, et ses deuils: deux frères, officiers, morts en prison, coupables d'avoir rêvé de liberté. « Et je connais les meurtriers, et je pourrais… À quoi bon, désormais? »

Il a quarante ans, l'âge de la pleine vigueur physique et intellectuelle. Il sait huit ou dix langues. Il a lu tout ce qu'on peut lire ; tout ce que les pauvres humains ont écrit pour tenter d'expliquer l'inexplicable. Son érudition, qui transparaît à chaque tournant de la conversation, embrasse toutes les théogonies et tous les dogmes, la kabbale juive et le platonicisme grec, la calme philosophie des Hindous et les incertaines constructions du socialisme. On peut dire qu'aucun des recoins les plus écartés du domaine de l'esprit ne lui est étranger. Il a enseigné tour à tour la sagesse, la science et la poésie, — quand le pouvoir le lui permettait, car il a connu jusqu'au fond, il a subi ce « silence de l'abjection » où Chateaubriand écoutait retentir sa grande voix. Il a été aussi professeur de gymnastique, alors que l'enseignement intellectuel lui était interdit. Et, ce dont il est plus fier, peut-être, que de son savoir, c'est de sa force herculéenne, de sa mâle beauté physique. « J'ai eu 43 centimètres de biceps, et j'ai arraché 70 kilos. J'en arracherais encore 50 ! » J'ai là sa photographie à trente-six ans, dans l'orgueilleuse nudité de l'athlète: ce sont les formes impeccables du divin Thésée ou de l'Ilissus, un corps de héros grec où un corps de héros grec où veille une âme d'élite superbement épanouie: de même, un Sophocle se pouvait glorifier d'avoir, de la même main qui écrivit Électre et Œdipe, cueilli les lauriers olympiques. Ses amis l'appellent « le Philosophe. ».

Enfin, nous abordons la politique.

Riza Tewfik entre dans le sujet en me burinant un portrait du sultan, pas flatté, comme on pense, mais expressif et curieux à contempler. « Il n'est pas beau, au physique, dit-il, il est plus laid au moral. Abdul-Hamid, c'est un prince du moyen âge ou de la Renaissance, superstitieux, craintif, entouré de talismans, d'amulettes ; ayant même son astrologue, c'est Louis XI, si vous voulez, - mieux, c'est César Borgia. Sa lecture habituelle, son livre de chevet, c'est le Prince, de Machiavel, que lui fit lire, pour la première fois, un magyar, Vaes, et qui l'enthousiasma.»

Et tout ceci, au moins, m'est confirmé par les propos d'un ancien vizir du sultan qui, la veille, révélant aussi cette prédilection du Maître pour Machiavel et son œuvre, disait de lui : « C'est un homme intelligent, qui a conservé la mentalité d'un enfant poltron. ».

Intelligent ? Riza Tewfik n'est paraît pas très sûr. Rusé, du moins, tortueux, et par-dessus tout, cruel, maladivement, et jouissant au récit des tortures, tel un Louis XIII.

TRAVAUX DANS L'OMBRE

— C'est, dit, Riza, contre cet homme, entouré de tous ses mouchards, que nous allions avoir à lutter sans verser trop de sang, car nous avions ce scrupule. Certes, nous n'ignorions pas le mot de votre Marat: « Il ne s'agit pas de marchander cent mille têtes, quand il y va du salut du pays.» Mais nous avions l'ambition, la coquetterie, si vous voulez, d'atteindre au même but à moins de frais. »

On s'y prépara par un travail souterrain. Depuis des années, cinq ans, au moins, des associations éparses s'étaient formées. Il y a trois ans, le véritable groupement s'opéra. Tandis qu'à Paris, le Comité extérieur déjà fonctionnait, se renseignait, agissait, à Salonique, demeurée le cœur du mouvement, le « Comité intérieur » s'organisait.

Ce fut une sorte de carbonarisme, une maçonnerie, que la franc-maçonnerie protégea. Patiemment, souterrainement, malgré les espions, on recueillait des prosélytes.

— Si nous avions lu les livres, dit le Philosophe, nous connaissions aussi les

faits. Nous nous rappelions tels mouvements révolutionnaires qui n'échouèrent que par la résistance des militaires. Or, ils étaient, à Constantinople, 40.000, ayant tous les privilèges, autorisés à violer toutes les lois, échappant à toute justice... Oui, je sais, on devrait pouvoir faire prévaloir le droit par lui-même, pour lui-même. Mais Machiavel, que nous avons un peu pratiqué, aussi, nous a enseigné que la force matérielle est la première des forces, et il est indispensable, dans les temps où nous sommes, qu'elle étaye le droit.

Il nous a donc fallu d'abord conquérir l'armée, la modifier, atome par atome, et puis gagner la confiance d'ennemis qui semblaient irréconciliables, les Bulgares, les Grecs ... La patience orientale nous fut d'un merveilleux secours, et, aussi, cette défiance perpétuelle à laquelle nous avait accoutumés l'odieux régime de servitude. Il n'y eut pas parmi nous une seule trahison, et, grâce aux précautions intransigeantes que nous prenions, parmi les sept à huit mille affiliés que nous sommes, aucun mouchard ne se glissa. »

Parallèlement à la Turquie d'Europe, on conquérait l'Anatolie. Un des membres de l'association, un proscrit, Nazim bey, eut le courage de rentrer, pour se faire, sur l'autre bord du Bosphore, le missionnaire des idées de liberté. Déguisé tour à tour en derviche, en marchand, en colporteur, sous le nom de Yacoub, il parcourut les provinces lointaines. Il y multipliait les conversions, s'assurait des concours dans l'armée, et jusqu'au sein du sacerdoce.

Les recrues venaient en foule, sévèrement triées, toutefois. Le plus ardent patriotisme animait tous ces hommes, souffrant de voir leur pays avili, asservi en quelque sorte aux volontés du reste de l'Europe, aux caprices d'un ou de plusieurs souverains, et si quelques sentiments plus humblement humains, désir de venger quelques êtres chers, amour fraternel, amour filial, animaient certains, avant tout frémissait en eux le désir de voir leur pays libre, et grand.

Tout était à point au commencement de l'été. On avait préparé la formation de bandes, prêtes à se mettre en marche au premier signal, celles de Niazi et d'Enver, les seules qui se soient levées, en sont les types. On était sûr du concours absolu des 2e, 3e et 4e corps d'armée, et même, d'une partie du 1er, composé de la garde personnelle du sultan et de la garnison de Constantinople. On n'attendait, pour agir, qu'un signal du Comité central : cinq hommes, dont on ignore toujours les noms.

LE GESTE LIBÉRATEUR

Un mouvement d'orgueil national précipita les choses, plus encore que la tentative de répression essayée par Yildiz Kiosk, et l'envoi, en Macédoine, d'un haut exécuteur, Rhemsi pacha, chargé de calmer l'effervescence qui, malgré toute prudence, se manifestait, par des signes certains, de réduire les rebelles et d'anéantir, notamment, les bandes de Niazi et d'Enver.

— Nous avions contre nous six puissances, dit le docteur Riza Tewfik, dont la voix, si tranquille, frémit un peu ; et ces hordes, ces bandes dont les désordres continuels menaçaient d'attirer sur nous l'inévitable orage. Et nous apprenions qu'on allait discuter à Revel, à Cronstadt, je ne sais où, sur le sort à nous infliger. C'en éb1it trop! D'aucuns croyaient à une guerre. Non, ce fut la révolution. Le geste libérateur fut fait. »

Des dépêches comminatoires étaient lancées, au grand vizirat, d'abord, réclamant l'octroi, le rétablissement, plutôt, de la Constitution. Les premières demeurèrent sans effet. Osait-on, même, les communiquer au Maître omnipotent et féroce ? Enfin, le 23, au soir, on s'adressa au Palais, directement, et l'on posait un ultimatum: « Si la Constitution n'était pas immédiatement promulguée, deux corps d'armée, le 2e et le 3e, les deux plus nombreux de l'empire, marchaient sur Constantinople. ». Le lendemain, 24 août, paraissait l'iradé impérial exigé, sous menaces, par le Comité Union et Progrès, par le mystérieux Comité qui avait si merveilleusement travaillé dans l'ombre.

— En tout et pour tout, me dit le docteur en manière de conclusion, nous avions tué six ou sept hommes. Qu'est-ce auprès des cent mille têtes dont Marat envisageait la chute sans émoi ? »

... Et le Comité prit le pouvoir, derrière un fantôme de ministère, et il le garde, en dépit de toutes ses invocations publiques à la légalité, à l'ordre normal.

Le gouvernement central, le vrai, est hors de Constantinople. Et rien ne se fait sans son aveu. On lui en réfère sur toutes choses, et il faut six heures pour qu'on ait sa réponse. Il est des cas - la mort subite de Redjeb, par exemple - où cette perte de temps eût pu être fort préjudiciable. Tels des membres du Comité de Constantinople - et peut-être Riza Tewfik lui-même - jugent qu'il serait préférable que le Comité central se transportât auprès du pouvoir officiel. Mais ce n'est là qu'un sentiment personnel, et, comme le dit le Philosophe, « les personnalités doivent disparaître, et l'homme tout-puissant d'aujourd'hui sera peut-être appelé demain à balayer les chambres ».

Devant une telle déclaration, ce n'est plus à la franc-maçonnerie, dont on nous parla, non plus qu'au carbonarisme qu'on songe. *Perinde ac cadaver* !

— Pas de dictateur ! poursuit Riza Tewfik ; Pas de dictateur! On le pourrait trop aisément supprimer et ce serait un facile triomphe pour l'ennemi. »

... Longtemps encore, nous discourons. Je voudrais tant savoir de lui tous les dessous de ce génial coup de force, tout ce qu'il ne peut dire, du moins.

Ainsi, on a parlé de xénophobie, insinué que ce mouvement était dirigé contre les étrangers, fait en haine d'eux. Non, assure Riza Tewfik ; absolument pas, - sauf dans la limite qu'il m'a dite: ce fut un mouvement national, destiné à empêcher la mainmise complète des puissances sur la Turquie. Mais on veut vivre en bonne intelligence avec tous les voisins, avec tous les amis, - à l'exception de ceux qui seraient trop avides.

Je hasarde: « L'Allemagne? ... »

— Ah ! ceux-là… Non, n'en parlons pas, cela vaut mieux. Des utilitaristes, des rapaces.- Ils me font peur !... La France est désintéressée – et je ne vous adresse pas là un vain et banal compliment – et nous l'aimons pour cela, de cœur, autant que pour la douce hospitalité qu'elle a donnée à nos proscrits. Mais les Allemands !... Tout en eux me fait peur, – tout, et surtout leur faculté de s'assimiler partout. Ils nous ont apporté la maladie, la débauche... Cette bande de terre le long du chemin de fer d'Anatolie, cette bande de pays allemand, tout y est ruine et deuil. Non, nous n'aimons pas beaucoup les Allemands ; en vérité…»

COMME CINCINNATUS

Cependant, ce jour-là, où je vis Riza Tewfik, avait été le dernier jour de sa « dictature », comme nous disions entre amis français. Pour la dernière fois, il avait galopé à cheval par les ruelles mal pavées, par les routes poudreuses de Béchiktache, à Stamboul. Il était las, avait besoin de repos, dit-il. Il résignait ses fonctions d'inspecteur général de la police. Déjà son ami Selim Serry l'avait précédé dans la retraite et venait de partir pour l'île des Princes, afin de s'y refaire. Et quand, le lendemain, je rencontrai le docteur, au jardin des Petits-Champs, vêtu d'un long ulster gris, très anglais, d'une suprême élégance, c'était un promeneur correct, un parfait gentleman qui flânait, tout heureux d'être libre en écoutant la musique du yacht impérial Erthogroul, jouer, à la perfection, du Wagner.

Cette retraite subite, en pleine popularité alors qu'il dominait si bien la vague populaire, prête à écumer et à rugir ? …Ah ! Comité de Salut public de jadis, si ombrageux, si prompt à s'inquiéter d'une tête qui se dressait au-dessus des autres !... À moins, pourtant, que ces hommes, que j'ai vus si désintéressés, si dédaigneux des honneurs et du pouvoir, ne soient de vrais héros, des Spartiates… ce qui ne m'apparait pas invraisemblable.

Gustave BABIN



Une cérémonie au cimetière français de Constantinople, le 17 août, devant l'ossuaire des soldats et marins mes morts pendant la guerre de Crimée. – Phot. G. Babin



L'ILLUSTRATION

LA RÉVOLUTION TURQUE

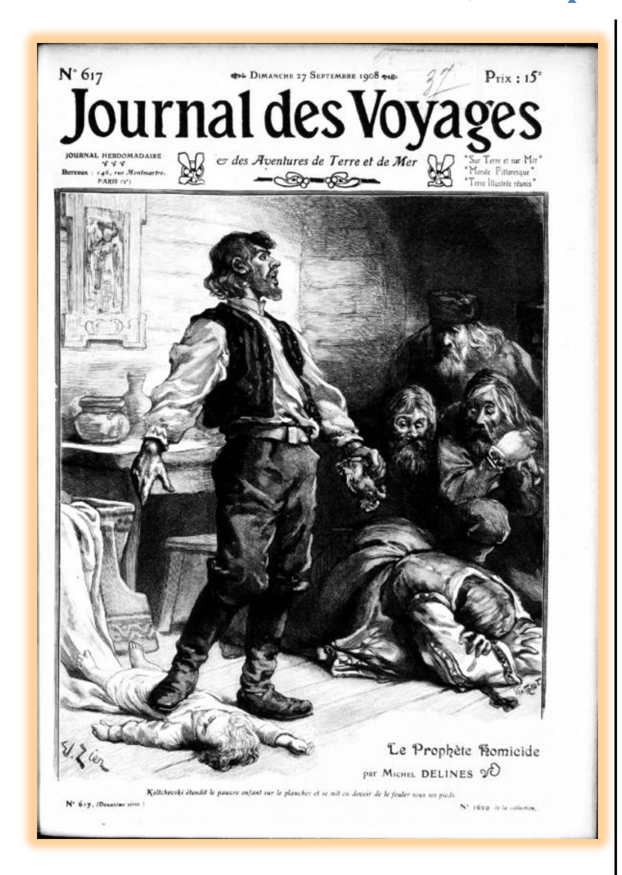
LA FIÈVRE DE CONSTANTINOPLE

Une cérémonie au cimetière français de Constantinople, le 17 août, devant l'ossuaire des soldats et marins morts pendant la guerre de Crimée.

ATHLÈTE ET PHILOSOPHE

Source : BABIN, Gustave. « La Révolution Turque », *L'Illustration*, édition du samedi 29 août 1908, N°3418. Pages 141-144. (4 pages, 3.450 mots)

« Une ère nouvelle. Le réveil de la Turquie », Journal des voyages et des aventures de terre et de mer, 27 septembre 1908



Une ère nouvelle. Le réveil de la Turquie

Personne, en France, ne saurait considérer avec indifférence les graves évènements qui viennent de se dérouler en Turquie, où le régime parlementaire succède sans transition à l'absolutisme le plus intransigeant.

Selon notre habitude nous ne voulons pas empiéter ici sur le domaine de nos confrères de la presse quotidienne. Mais qu'il nous soit permis de montrer que la révolution turque, accomplie sans effusion de sang, grâce à la sagesse et à l'esprit de modération des Jeunes Turcs, est bien l'un des événements les plus importants que la politique mondiale ait eu à enregistrer depuis un demi-siècle.

Ses conséquences immédiates sont déjà de la plus haute importance pour la France, puisque la Turquie, dont le souverain et les ministres prenaient leur mot d'ordre à Berlin, entre maintenant, et de son plein gré, dans la sphère d'amicale influence de l'entente franco-anglaise.

Un fait n'aura pas échappé à l'attention de nos lecteurs: les manifestations qui ont eu lieu quotidiennement à Constantinople, à Salonique, et dans les principales villes de l'empire, ottoman, se sont organisées aux sons de notre hymne national !

Et les manifestants n'ont jamais manqué une occasion de faire éclater leurs sympathies franco-anglaises, soit en défilant devant les ambassades ou les consulats des deux nations, soit en adressant à leurs représentants d'ardentes actions de grâce pour l'efficace protection qu'elles accordèrent toujours aux patriotes exilés.

À l'heure du triomphe de leurs idées, les organisateurs du mouvement ne renient pas, leur dette de reconnaissance. Celui que ses compatriotes appellent « l'ange de la Liberté », Nazim Bey, un jeune docteur qui fit ses études à Paris, et qui s'y réfugia plus tard, quand les espions qui le traquaient l'obligèrent à chercher asile parmi nous, s'exprimait ainsi, en causant récemment avec un de nos confrères : « J'ai beaucoup vécu en France, et j'aime et veut une Turquie « grande par elle-même, grande par son travail, grande par sa civilisation et par son gouvernement libéral et honnête. »

Telles sont les paroles de ce patriote convaincu qui ajoutait encore :

« Nous n'avons jamais versé le sang inutilement ; nous n'avons jamais employé la dynamite, nous n'avons jamais attaqué la richesse ; nous apportons la lumière, la liberté par la parole, par l'exemple. Il y a bientôt deux ans que j'ai quitté Paris pour aller en Asie-Mineure vivre au milieu de cette malheureuse population et faire pénétrer dans la masse inculte, illettrée, malheureusement profondément ignorante, des principes de liberté, d'égalité. Il faut vivre au milieu, de cette population pour en comprendre les vices de l'administration d'hier. J'ai montré à ces hommes quels étaient leurs droits, leurs devoirs ; je leur ai toujours prêché le calme et je leur ai conseillé de ne jamais employer les moyens violents pour se délivrer du joug accablant

qui pesait sur eux. Beaucoup d'entre eux se sont faits comme moi les porte-parole de ces principes de liberté ; et peu à peu nous sommes parvenus à constituer un véritable noyau d'hommes résolus à sacrifier leur vie pour obtenir un gouvernement basé sur la légalité, la liberté, l'union, la concorde. »

Envisagerons-nous aussi les conséquences lointaines de la révolution turque ? S'il m'est permis de formuler ici une conviction personnelle, je dirai que ce réveil du peuple ottoman doit être considéré comme le prologue du réveil du monde musulman!

Le XIXe siècle assista au groupement des petites nationalités. Est-il réservé au XXe siècle de voir s'accomplir un vaste groupement des peuples musulmans ?

N'oublions pas qu'il existe déjà en Perse un parti puissant qui réclame l'annexion turque. À Tauris, les révoltés brandissaient des bannières ottomanes.

Si la nouvelle Turquie traverse victorieusement la crise, si elle procède en paix à la constitution de son parlement, si cette assemblée fait preuve de modération et de patriotisme, vous verrez avant peu l'Égypte s'agiter en réclamant le régime constitutionnel.

L'Inde, à son tour, subira la contagion. Et il est fort possible que les trente millions de Mahométans que compte la Chine se soulèvent à leur tour, soit pour réclamer une constitution, soit même pour créer un État indépendant dans le Nord-Ouest du vaste empire.

Nos deux illustrations donnent une idée des changements qui se sont déjà opérés en Turquie, depuis l'ouverture de l'ère nouvelle : le sultan, foulant aux pieds toute étiquette, n'a pas craint de se montrer à son peuple sans escorte.

Et des femmes turques, en dépit des exigences religieuses, ont osé se montrer en pleine rue de Salonique, le visage découvert!

Christian BOREL


280 JOURNAL DES VOYAGES

UNE ÈRE NOUVELLE

Le Réveil de la Turquie

Le sultan Abdul-Hamid, à son retour du Sélamlik, ne craint pas de se montrer sans escorte à son peuple.

LE RÉVEIL DE LA TURQUIE

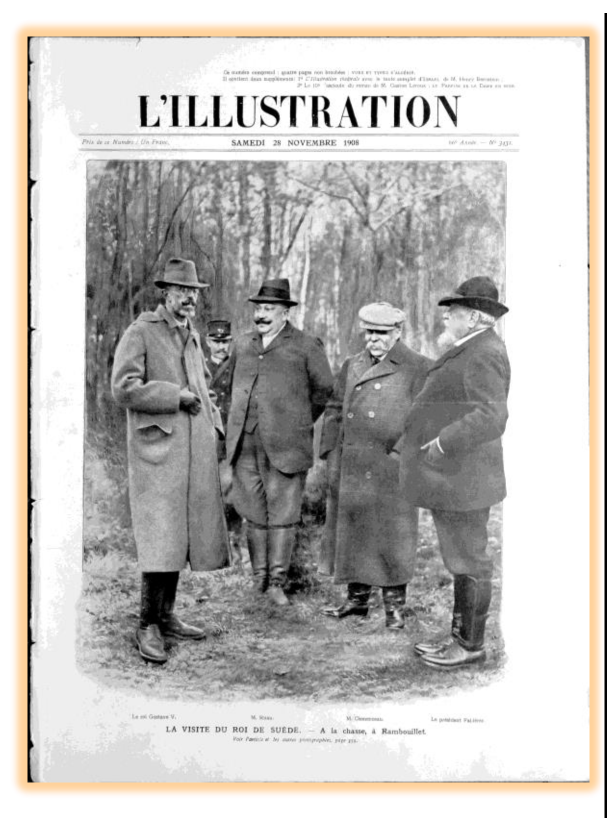
Réunion de femmes turques et européennes parcourant les rues de Salonique à visage découvert.

Christian Borel.

Le sultan Abdul-Hamid, à son retour du Selamlik, ne craint pas de se montrer sans escorte à son peuple.
LE RÉVEIL DE LA TURQUIE - Réunion de femmes turques et européennes parcourant les rues de Salonique à visage découvert.

Source : BOREL, Christian. « Une ère nouvelle. Le réveil de la Turquie », *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, Journal hebdomadaire, Paris, édition dimanche 27 septembre 1908, N°617, sect. Une ère nouvelle, 27 septembre 1908. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6864726p. Consulté le 15 mars 2018, p. 280. (826 mots)

« Les Élections en Turquie », L'Illustration, édition du samedi 28 novembre 1908



L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 28 NOVEMBRE 1908

Le roi Gustave V. M. Clemenceau. Le président Fallières.

LA VISITE DU ROI DE SUÈDE. — A la chasse, à Rambouillet.

LES ÉLECTIONS EN TURQUIE

La Turquie constitutionnelle est, en ce moment, en pleine période électorale, et déjà la majeure partie des députés sont nommés.

La loi électorale turque prévoit un député pour 50.000 sujets ottomans du sexe masculin. Sont électeurs, quelles que soient leur race et leur religion, tous les sujets ottomans âgés de plus de vingt-cinq ans et payant un impôt, si minime soit-il, à l'exclusion de ceux qui ont été condamnés par les tribunaux et de ceux qui se réclament de la protection d'une puissance étrangère. Les listes de ces électeurs une fois dressées par les soins de commissions organisées sous le contrôle des municipalités sont affichées dans les lieux publics, devant les mosquées, les divers temples, les écoles, afin que chacun puisse en signaler les erreurs, omissions ou inscriptions illégales. Cet affichage dure quinze jours. Puis il est procédé aux élections du premier degré : dans chaque quartier, les électeurs désignent, au scrutin, les « électeurs principaux » en nombre déterminé, chaque arrondissement ayant droit à un électeur principal par 500 électeurs inscrits.

Ce premier choix fait, les électeurs principaux se réunissent à leur tour au chef-lieu de l'arrondissement pour élire les députés.

Les photographies que nous publions ici se rapportent au scrutin du premier degré, le seul pittoresque.

Le vote a lieu en plein air, à un carrefour, devant quelque monument public. L'urne électorale est une simple malle de bois verni, qu'on amène sur une voiture, un camion. Le bureau chargé de veiller au bon fonctionnement du scrutin siège à quelques pas en arrière, entouré d'électeurs notables, de fonctionnaires, sous la garde d'un piquet d'honneur. Les électeurs arrivent en cortège, derrière l'urne, portant des étendards, enthousiasmés à l'idée seule d'accomplir leur devoir civique.

Les opérations terminées, au pas des chevaux qui la traînent, la grosse malle, pleine de bulletins, est ramenée vers le lieu où doit se faire le dépouillement des votes.



L'ILLUSTRATION

LES ÉLECTIONS EN TURQUIE

Appel des électeurs dans les rues de Stamboul. - Phot. Weinberg.

Source : « Les Élections en Turquie », *L'Illustration*, édition du samedi 28 novembre 1908, N°3431. Pages 360. (328 mots)

« Le Parlement Turc », L'Illustration, 19 décembre 1908



L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 19 DÉCEMBRE 1908 66e Année. — N° 3431

(A). Lit sur lequel Mme Steinheil était ligotée le matin du 31 mai, dans la chambre de sa fille.

(B). Petit salon séparant les chambres de Mme et de Mlle Steinheil.

LA VILLA DE L'IMPASSE RONSIN QUELQUES HEURES APRÈS LE CRIME

Photographies prises le matin du 31 mai, avant qu'aucun objet eût été déplacé, et montrant l'aspect exact des diverses chambres après la nuit tragique.

Voir la suite de ces documents, pages 423, 424 et 425.

LE PARLEMENT TURC

Tandis que les architectes, les fonctionnaires de tous ordres s'appliquaient à mettre le palais du Parlement en état de recevoir ses hôtes, les 480 électeurs choisis, au premier degré, pour désigner les 10 députés de Constantinople accomplissaient leur mission dans les formes les plus solennelles.

Ce scrutin définitif a eu lieu le vendredi 11 décembre dans le nouvel hôtel des Postes qui vient d'être érigé à Stamboul, non loin de la Sublime Porte, élégante construction de pierres de taille rehaussées de chatoyantes céramiques, qui fait grand honneur au goût et au talent de l'architecte impérial Vedad bey, et aussi à notre école des Beaux-Arts, puisque cet artiste distingué a fait chez nous ses études et fut un des brillants élèves de l'atelier Moyaux.

Les encombrantes malles qui, chargées sur des camions, servaient d'urnes pour les scrutins du premier degré étaient remplacées, cette fois, par une boîte de forme élégante, très ornementée et couronnée du croissant symbolique. En arrière avaient pris séance les membres du comité officiel chargé de présider aux opérations et qui avait à sa tête le préfet de Constantinople, Ziver bey, le représentant du cheikh-ul-islam, puis les délégués des six patriarches grec orthodoxe, arménien grégorien, arménien catholique, bulgare, chaldéen et syrien et le délégué du grand rabbin.

Tout s'est passé dans le meilleur ordre, et, jeudi, la session solennelle du Parlement était ouverte avec toute la pompe que pouvaient permettre l'exiguïté et la simplicité des deux salles réservées, l'une au Sénat, l'autre à la Chambre des députés, qui constituent le palais parlementaire. Ce ne sont, en réalité, que deux vastes pièces dépendant du ministère de la Justice, aménagées sans grands frais en vue de cette destination nouvelle.



L'ILLUSTRATION 19 Décembre 1908

LE PARLEMENT TURC

Le comité ayant présidé à l'élection des députés de Constantinople, au nouvel hôtel des Postes. Au centre : l'urne électorale ; à gauche le préfet de Constantinople ; à droite, le représentant du cheikh-ul-islam, puis les délégués des six patriarches (grec orthodoxe, arménien grégorien, arménien catholique, bulgare, chaldéen et syrien), le délégué du grand rabbin et le comité d'inspection et de surveillance.

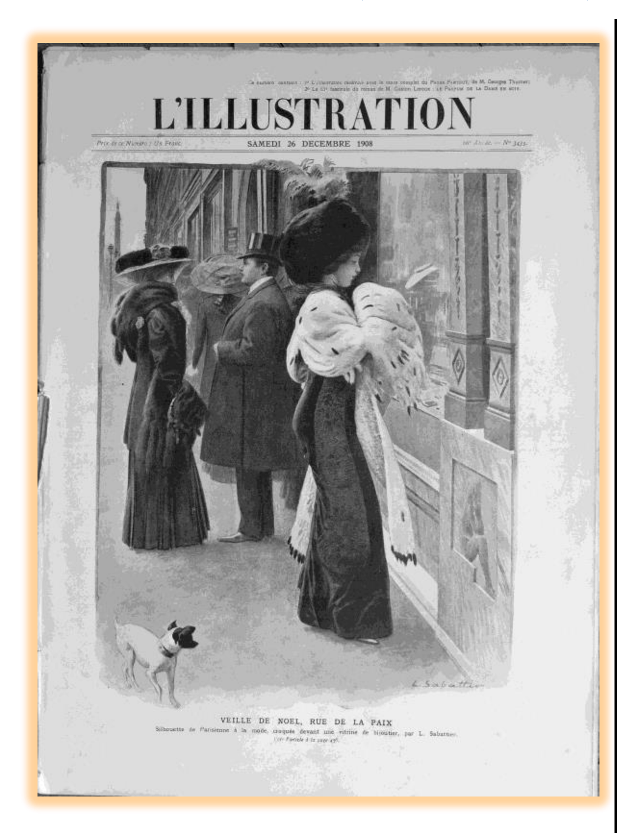
L'urne sortant de l'hôtel des Postes, après l'élection. Photographies de notre correspondant Youssouf Razi bey.

À Constantinople. – La nouvelle Salle de la Chambre des députés. À gauche : la tribune. Au fond : les trois

loges réservées au sultan. À droite : encorbellement destiné aux sténographes.

Source : « Le Parlement Turc », *L'Illustration*, édition du samedi 19 décembre 1908, N°3434. Pages 436. (404 mots).

« Le Parlement Turc », L'Illustration, 26 décembre 1908



L'OUVERTURE DU PARLEMENT OTTOMAN

En même temps que la magnifique photographie ci-contre – document unique sur un événement qui marquera une date de l'histoire contemporaine – notre correspondant de Constantinople nous a adressé l'intéressant article que voici :

Constantinople, le 19 décembre 1908.

La cérémonie de l'ouverture de la Chambre des députés s'est accomplie, à Constantinople, avant-hier jeudi 17 décembre, avec un éclat incomparable. Le temps, qui était franchement mauvais depuis plusieurs jours, s'est subitement mis au beau dans la nuit du mercredi au jeudi et un soleil admirable a augmenté ou plutôt assuré l'éclat de la fête ; car il ne faut pas se le dissimuler, dans toutes les fêtes publiques, c'est le soleil qui joue l'un des premiers rôles, surtout à Constantinople.

Depuis 8 heures du matin une foule immense, telle que jamais la Byzance de Justinien ni la Stamboul de Soliman n'en ont vu, avait envahi les rues, les places, les monuments. Toutes les fenêtres donnant sur le passage du cortège avaient été louées d'avance à des prix fantastiques : on a offert jusqu'à 900 francs pour une misérable chambrette située au-dessus d'une boutique ! Ceux qui habitaient déjà sur les rues avoisinant Sainte-Sophie (près de laquelle se trouve le bâtiment de la Chambre) ont vu leurs maisons prises d'assaut par leurs amis et même par des inconnus qui s'y établissaient par droit de conquête. Les dames turques de toutes les classes de la société ont toujours été très friandes de grand cérémonie publiques ; cette fois, le sentiment du triomphe de la nation s'ajoutant à la curiosité féminine, on peut dire qu'il y avait dehors plus de femme encore que d'hommes. D'abord, presque toutes les maisons furent réservées aux dames, et à toutes les fenêtres, le grilles en bois, d'habitude hermétiquement closes, furent ouvertes en grand, et l'on put y voir les têtes, jeunes ou vieilles, mais toutes belles et radieuses d'enthousiasme, des citoyennes de la libre Turquie ! Lorsque le chambres et les fenêtres furent complètement occupées, les retardataires occupèrent les balcons, et finalement, l'invasion féminine s'étendit jusqu'aux toits des maisons. Celles qui avaient dû rester sur la place publique étaient parvenues, av une stratégie et une tactique admirable, à se grouper en masses imposantes et à occuper des places imprenables, grilles ou escaliers des monuments publics, crête des murs, etc., d'où les hommes étaient impitoyablement exclus. Ceux-ci avaient d'ailleurs choisi de préférence les arbres ; les plus hardis n'avaient pas hésité à escalader les coupoles des mosquées et Sainte-Sophie présentait un aspect vraiment extraordinaire avec tous ces hommes, semblables à des fourmis, qui circulaient sur la coupole, sur les corniches, au risque de tomber et de s'écraser.

Des troupes avaient été placées dans les rues qui devaient être suivies par le cortège impérial et par les députés ; les entrées de toutes les rues latérales étaient barrées par deux rangs de cavaliers. Mais, contrairement à ce qui se passait lors des anciennes cérémonies – si rares – où le

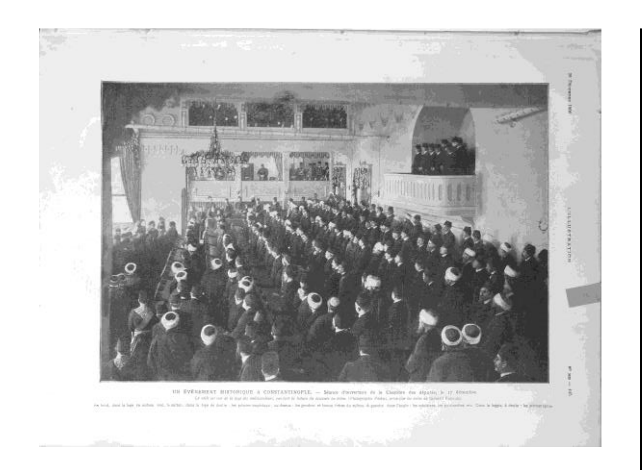
sultan se montrait à son peuple, les soldats étaient affables avec la foule, tout en restant, ·du reste, impitoyables au point de vue de la consigne. La place de Sainte Sophie, sur laquelle donne le local du Parlement, était complètement barrée, mais là les cordons du barrage étaient surtout formés par les élèves des grandes écoles civiles et militaires ; le poste d'honneur, devant la grille d'entrée de la cour de la Chambre, était confié aux élèves de l'école militaire, section de l'infanterie ; puis venaient les élèves de l'école d'artillerie et-du génie, de l'école du génie civil, de l'école de médecine militaire, de l'école navale, etc. En face de ces militaires, se trouvaient les étudiants civils de l'université, de l'école de droit, de l'école administrative mulkié, qui a formé la plupart des ministres, des gouverneurs et des hauts fonctionnaires en service, du lycée de Galata-Séraï, qui est, chez nous, plus qu'un lycée et qui a puissamment contribué à la propagation de la langue française en Turquie. Derrière ce premier cordon, on avait laissé un grand espace libre où s'étaient rangées les voitures des sultanes, et, devant chaque voiture, nos futurs officiers ou nos étudiants s'écartaient galamment pour laisser la vue libre. Enfin, derrière ces voitures, se trouvait un second cordon formé par les chasseurs de Salonique, aux uniformes couleur kaki, portant encore les traces des combats soutenus dans les montagnes de la Macédoine. Ces chasseurs de Salonique, officiers et soldats, ont été les vrais héros de la liberté: on aurait souhaité les voir au premier rang et au poste principal dans cette grande journée ; mais, toujours modestes, ils ont trouvé tout naturel de céder la place aux écoles militaires. Les députés sont arrivés deux par deux, dans le rang qui leur a été assigné par le tirage au sort ; quelques-uns ont été vivement acclamés par les étudiants.

L'arrivée des ambassadeurs étrangers a été saluée par les cris de « vivent nos amis ! », celle du patriarche grec par un « vive l'union ! ». Enfin, à l'heure fixée par le programme, à une heure de l'après-midi, le sultan est arrivé, avec une exactitude toute impériale ; il a été acclamé par les soldats et par les étudiants.

On avait longuement discuté la question de savoir si l'ouverture du Parlement se ferait dans le local même du Parlement ou dans l'un des palais impériaux ; si le sultan y assisterait en personne ou s'il s'y ferait représenter. La cérémonie aurait certainement gagné en éclat et en pompe à être exécutée dans la salle du trône du palais de Dolma Bagtché, la salle des séances de la Chambre étant absolument insuffisante, même pour assurer le service de la presse et du public en temps normal. Mais les élus de la nation ont préféré sacrifier la pompe et l'éclat pour établir d'une manière indiscutable le principe de la souveraineté nationale. Ils ont exigé que l'ouverture de la Chambre se fît dans la salle des séances de la Chambre et que le sultan s'y rendît en personne. Le sultan accéda de bonne grâce au désir exprimé par les députés, et la presse, et, d'ailleurs, il n'eut pas à s'en plaindre, car pendant le long trajet qu'il eut à parcourir pour se rendre de son palais à la Chambre, par un itinéraire détourné, suivant les principales artères de la capitale, il ne recueillit que les applaudissements de ses sujets, heureux de pouvoir contempler leur souverain invisible depuis trente-deux ans. Il a pu se rendre compte par lui-même qu'il n'avait aucune raison de se méfier de son peuple.

Les détails du discours du trône ont été rapportés par les journaux quotidiens et ne peuvent plus intéresser les lecteurs de L'Illustration. Mentionnons seulement qu'après le discours officiel, le sultan a lui-même prononcé quelques paroles pour exprimer sa satisfaction de voir les députés réunis devant lui et leur souhaiter bon succès dans leur travail. C'est la première fois que le sultan prend la parole en public, aussi a-t-il été vivement acclamé par les députés. C'est aussi la première fois que les sujets du sultan, députés ou autres, se permettent de manifester leurs sentiments devant leur souverain qui, jusqu'à présent, n'avait pu entendre que les acclamations commandées aux troupes par le clairon et le tambour lors des cérémonies du Sélamlik.

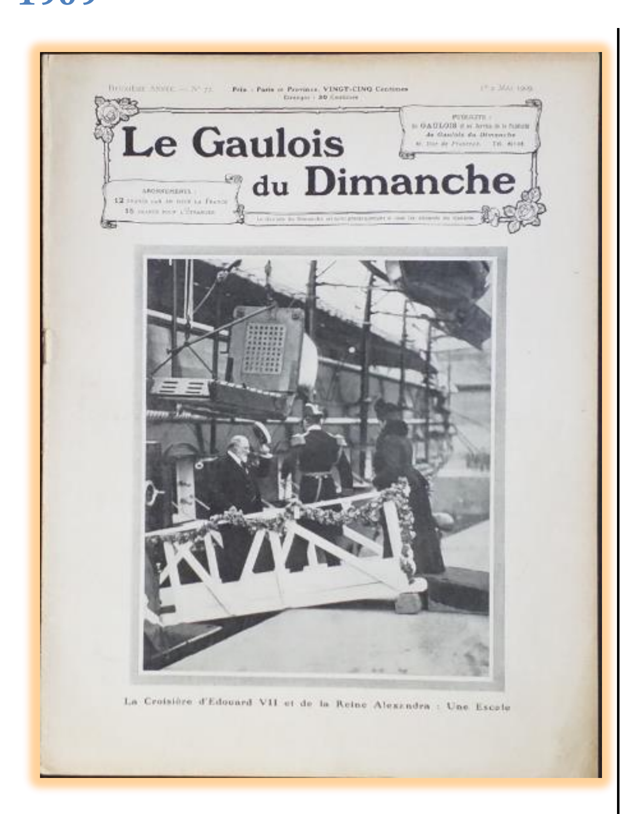
Youssouf RAZI





Source : RAZI, Youssouf. « Le Parlement Turc », *L'Illustration*, édition du samedi 26 décembre 1908, N°3435. Pages 444-445. (1271 mots)

« À Constantinople, Passage de Sultan », Le Gaulois du Dimanche, 1er-2 mai 1909


Prix : Paris et Province, VINGT-CINQ Centimes

Le Gaulois du Dimanche

La Croisière d'Édouard VII et de la Reine Alexandra : Une Escale

À Constantinople, Passage de Sultan

Par M. Pierre Loti, de l'Académie française.

Le palais impérial d'Yeldiz Kiosk a été depuis quinze jours le point de mire de l'attention universelle. Cette page évocatrice de M. Pierre Loti nous montre non seulement le palais au milieu du décor féerique qui l'entoure, mais fait reparaître devant nos yeux, un jour de « Selamlik », le Sultan qui vient d'être dépossédé.

La fenêtre par laquelle je regarde est celle d'un des kiosques du palais de Yeldiz, résidence habituelle de Sa Majesté le Sultan.

Et la fenêtre, il va sans dire, encadre un grand décor très spécial, très unique, qui, dès le premier aspect, fournit une précise indication de temps et de lieu.

c'est d'abord, dans un poudroiement de poussière, dans un flamboiement du soleil de juin, à midi, sous un ciel pâli de chaleur, une mosquée invraisemblablement blanche ; mais une mosquée élégante et neuve, bien que construite en pur style ancien, une mosquée donnant l'impression des raffinements d'un Islam moderne, quelque chose comme nos nouvelles églises gothiques où des recherches d'archaïsme s'allient a des procédés perfectionnés ; presque trop jolie, avec son haut portique couronné de trèfles arabes, avec les très fines découpures de ses fenêtres, la grâce de son minaret couvert d'ornements comme, des retombées de stalactites et surmonté d'un étincelant croissant d'or. Aux alentours immédiats, tout est neuf aussi, et arrangé, sablé, ratissé ; les arbres sont jeunes, les gazons peignés à la tondeuse et mêlés de corbeilles de fleurs, avec les soins habituels aux résidences princières.



S. M. Mohamed V, le nouveau Sultan.

Derrière la blanche mosquée tout, en dentelles qui occupe le milieu du tableau, qui en est le sujet principal et capital, apparaissent vaguement les grandes merveilles d'autrefois. Dans des lointains - dont l'arrangement par plans superposés indique que l'on regarde de haut - s'étagent le Bosphore, la silhouette de Scutari d'Asie ; puis, cette chose incomparable 8I qui est la pointe du Vieux-Sérail avancée sur les eaux de Marmara, avec les minarets, les coupoles et les cyprès de Stamboul : tout cela à peine

esquissé en grisailles bleues, mangé de soleil au milieu des miroitements de la mer ; tout cela, juste reconnaissable sous un voile de poussière lumineuse et occupant très peu de place dans les fonds, derrière la belle mosquée du premier plan - comme dans certains tableaux des Primitifs, ces maisons et ces palais qui se tassent, tout petits, sous les bras et contre les épaules des personnages du milieu ... Mais c'est une telle merveille cette pointe de Stamboul avec Sainte-Sophie et le Vieux-Sérail que la simple indication de présence suffit à évoquer, sous le décor moderne, le souvenir et le respect des passés magnifiques.

Les routes, les allées, les avenues, en lacet, qui avoisinent la mosquée impériale sont pleines de soldats en marche qui se rapprochent au son des musiques militaires, et, de plus en plus, ces troupes se condensent autour des blanches murailles ajourées du sanctuaire dans lequel on devine qu'une chose solennelle va se passer. On les voit de tous côtés se croiser, zigzaguer comme dans les défilés sans fin des féeries au théâtre ; drapeaux de la cavalerie, bannières noires brodées d'argent, fanions rouges des lanciers passent et repassent les uns devant les autres, dans le nuage toujours plus soulevé de la poussière ; les grands cuivres clairs des musiques étincellent au soleil et les hauts chapeaux-chinois ornés de queues de cheval ; des sonneries et des fanfares éclatent, l'air est rempli du son grave et si particulier des trompettes turques. Toujours il en vient des soldats qui se massent suivant un plan connu avec une régularité parfaite et s'arrêtent soudain à leur poste de parade. Les plus rapprochés, ceux qui s'alignent en rangs serrés directement au-dessous de nous, contre les murs du kiosque sont des Arnautes du nord de l'empire, et des zouaves de la Tripolitaine en turban vert ; troupes superbes d'ailleurs de tenue et d'attitude, d'ensemble, et de beauté individuelle.

Maintenant, ils sont tous arrivés et ils bougent plus ; ils se recueillent, car l'heure sainte de midi approche, et bientôt va se passer dans la mosquée la cérémonie pour laquelle on les a rassemblés tous, le « selamlik », la grande prière du vendredi à laquelle assistera en personne Sa Majesté le Sultan.

Recueilli, on ne le paraît pas encore dans le salon où je suis ; des diplomates y causent avec des ambassadrices, ou bien effleurent ensemble des questions politiques.

On ne l'est pas non plus dans le salon voisin, qui est bondé de monde, de femmes surtout: touristes de différentes nationalités d'Europe, auxquels, sur la demande des ambassades, le grand-maître des cérémonies a bien voulu permettre de venir voir ces défilés du selamlike. Et un aide de camp, le très aimable Mehmed-Bey, aux longues manches flottantes de Tcherkess, fait les honneurs du lieu, s'empresse à placer comme il convient les belles curieuses. Sa Majesté, qui passera ici même, sous ces fenêtres, sera-t-elle à cheval, ou bien en voiture? Question qui préoccupe beaucoup les spectateurs et à laquelle il est impossible de répondre. Le plus souvent, pour ce trajet de deux ou trois cents mètres, entre le palais et la mosquée, le Sultan trouve plus simple de monter en voiture et de faire suivre, tenus en main, ses chevaux d'armes ; alors c'est un regret pour les yeux, car Sa Majesté a très grand air à cheval et d'ailleurs répond mieux ainsi à l'idée que nous nous faisons d'un Khalife que passant en landau comme n'importe quel souverain d'Occident.

Cependant, l'heure s'avance ; l'escalier de marbre de la mosquée vient d'être recouvert en hâte du précieux tapis rouge sur lequel le Sultan posera les pieds, et, de chaque côté de la porte, se sont rangés d'étranges groupes asiatiques ; longues robes vertes, jaunes ou orangées, éclatantes sur le blanc neigeux des murs ; têtes brunes au regard sombre, coiffées de larges turbans: - prêtres délégués de là-bas, de la Mecque ou de Bagdad, des contrées si lointaines sur lesquelles le Khalife étend son religieux empire, ils apportent au milieu de l'Orient modernisé d'ici la note farouche et charmante des temps anciens…

Par l'avenue sablée, que les troupes bordent d'une double haie et maintiennent libre, commencent à arriver des dignitaires de toute sorte qui se rendent à la prière, des officiers surtout, des généraux, des maréchaux, tous les chefs de la vaillante

armée turque ; - mais on les regarde peu, dans l'attente de voir bientôt passer le Sultan...

Voici, dans d'élégantes voitures fermées, les princesses de la famille impériale ; - mais un nuage de mousseline dissimule leurs costumes et leurs visages…

Le soleil flambe ; dans les salons clairs et blancs, sur la mosquée claire et blanche, dans les lointains troublés de miroitement et de poussière, rayonne une lumière puissante, et il semble que la chaleur soit alourdie encore par la présence de ces milliers d'hommes en armes, qui se tiennent massés là, ne parlant pas et retenant leur souffle.

Un à un, continuent d’arriver à pied les grands personnages conviés au selamlike ; les princes impériaux, les ainés avec leurs aides de camp, les plus jeunes, enfants en costume militaire, avec leurs précepteurs. Un succès de charme, quand passe un petit être ravissant, chamarré de croix, qui marche svelte et noble sous son costume de marine, tournant vers les curieux sa jolie figure intelligente ; dans le salon des touristes, ou on ne le connait pas encore, quelques têtes de femmes, aux chapeaux fleuris comme des jardins de mai, se penchent à la fenêtre pour le voir, et demandent : qui est-ce? - C'est le petit prince Burhan-Eddine, le dernier des fils de Sa Majesté.

Bientôt midi on regarde du côté du palais. On consulte les montres - montres de voyageurs, jamais d'accord, réglées à toutes les différentes heures d'Europe. Dans les troupes, qui se rectifient et dressent la tété, court un frémissement annonciateur de l'approche souveraine. Les musiques, à grands éclats de cuivre, entonnent l'hymne impérial. Et là-haut, à la galerie aérienne du minaret blanc, sous le croissant d'or, le muezzin vient d'apparaître, tout petit dans le ciel et dans le soleil, - le muezzin, qui va chanter la sainte prière.

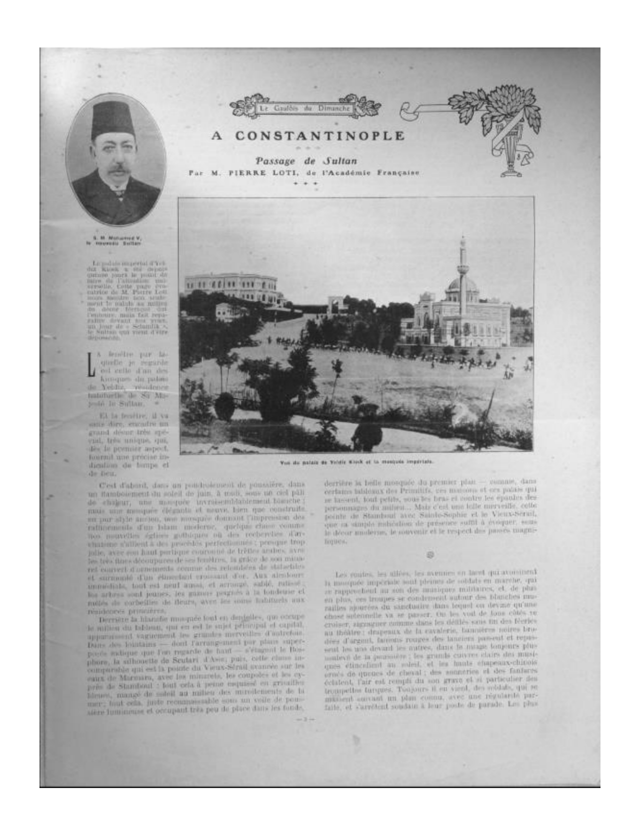
Midi! Soudain les musiques se taisent, s'arrêtent au milieu de leur phrase, comme frappées et muettes ; un silence se fait, inattendu, subit ; saisissant, comme sous l'oppression de quelque chose d'un peu terrible, et les troupes se figent dans une immobilité haletante. Alors les trois cris: Allah ! Allah ! Allah ! sortis ensemble formidablement de cinq mille puissantes poitrines de soldats, ébranlent l'air inerte et chaud. Et, dans le silence qui retombe encore, après cette clameur immense, le souverain passe.

Il est en voiture, ayant devant lui Osman Pacha, le héros illustre de Plewna ; il passe très vite, tandis que toutes les têtes s'inclinent.

Et, de là-haut, du ciel de feu blanc, tombe le chant du muezzin, l'appel oriental, l'appel séculaire ; la voix merveilleuse, choisie entre toutes les voix, domine les bruits terrestres, couvre les commandements militaires et la vague rumeur de tant de milliers d’hommes ; elle est fraiche, facile et infinie, un peu étrange aussi, avec son timbre mélancolique de hautbois. Ses fugues rapides et désolées s’envolent et s’abaissent, légères au-dessus des têtes humaines, jetant une mystique impression d’Islam, même aux étrangers incroyants assemblés là pour un spectacle…

Le Khalife, descendu de son landau, gravit l’escalier de marbre sur le tapis rouge. Les robes orientales et les sombres turbans, qui étaient échelonnés le long des marches, se prosternent jusqu’à terre. Les dernières notes de la voix céleste, devenues plaintives, se meurent là-haut – c’est fini. Le Khalife est passé. On se reprend à respirer et à parler avec liberté, après le saisissement religieux, et les conversations recommencent, dans les groupes cosmopolites du kiosque, tandis que défilent, tenus en main, de beaux chevaux d’armes, blancs, harnachés d’or… L’instant a été court, furtif ; mais c’est égal, on a senti encore, avec un frisson, au milieu de la mise en scène splendide, le frôlement d’un de ces êtres spéciaux qui s’appellent Empereurs ou Rois, et en qui de grandes nations se personnifient.

Pierre Loti
de l’Académie française.

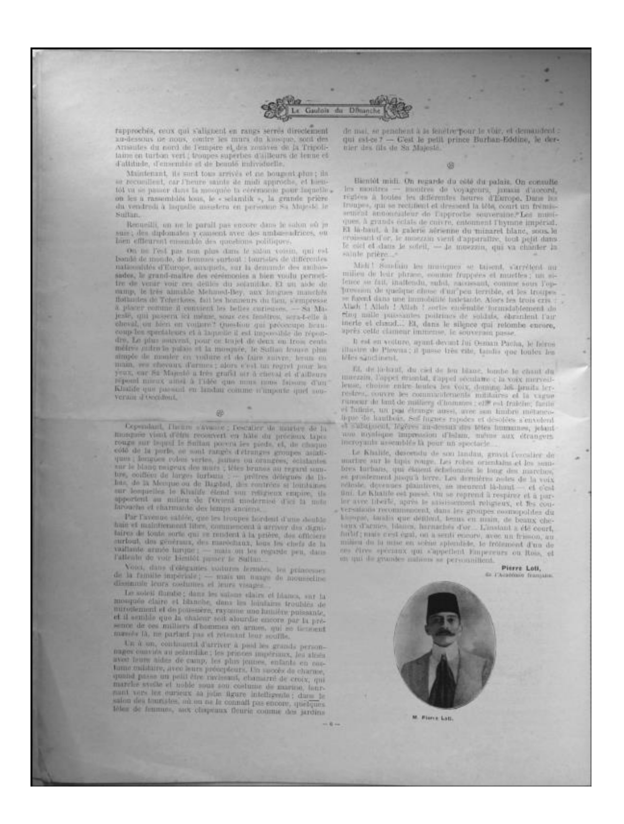


Le Gaulois du Dimanche

A CONSTANTINOPLE

Passage de Sultan

Par M. PIERRE LOTI, de l'Académie Française

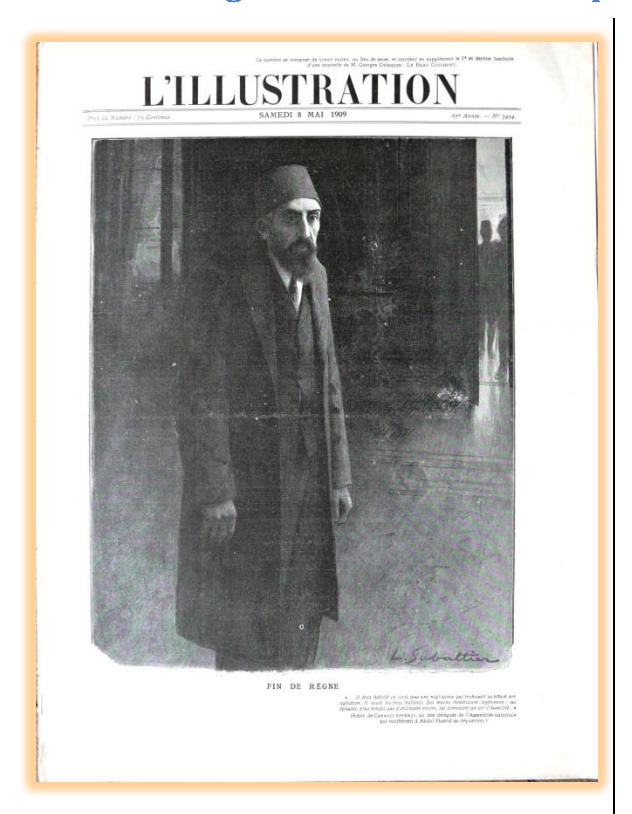


Le Gaulois du Dimanche

Pierre Loti,
de l'Académie française.

M. Pierre Loti.

Source : LOTI, Pierre. « À Constantinople, Passage de Sultan », *Le Gaulois du Dimanche*, édition du 1er-2 mai 1909, 2ème année, N°72. Pages 5-6. (1297 mots)


L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes — SAMEDI 8 MAI 1909 — 67e Année. — N° 3454.

FIN DE RÈGNE

LA FIN DU RÉGIME HAMIDIEN EN TURQUIE

À envisager, avec le court recul des quelques jours seulement qui nous en séparent, les événements dramatiques dont la Turquie vient d'être le théâtre, on s'étonne que tant de choses, et de si décisives, aient pu s'accomplir en un temps si bref. On pense à ces fébriles péripéties de certains rêves qui semblent, au réveil, avoir rempli des heures entières, tant elles ont laissé dans la mémoire une forte et humble empreinte, et qui se sont précipitées, pourtant, en l'espace de quelques secondes. Telle était, en cette semaine passée, la soudaineté avec laquelle se succédaient les nouvelles apportées d'heure en heure par les télégrammes, qu'une correspondance de deux ou trois jours de date avait l'air, à son arrivée, de narrer presque une vieille histoire. Et les documents qui s'amoncelaient dans un courrier étaient surpassés, en intérêt, par ceux qu'apportait le courrier suivant.

Dans toute cette abondante moisson dont, grâce à d'excellents collaborateurs, nous avions les prémices, toujours nous nous sommes attachés à faire des choix qui donnent, avant tout une version exacte et caractéristique des différents aspects du fait historique qui vient de s'accomplir ; à réunir une série de renseignements où les chercheurs soucieux d'en préciser, tôt ou tard, la physionomie d'ensemble — que nous connaissons imparfaitement encore — trouveront une mine précieuse. À ce titre, les notes de notre dévoué correspondant Youssouf Razi bey, qu'on va lire, nous paraissent d'un réel intérêt par leur caractère de témoignage personnel et leur accent de vie.

LA BATAILLE DE CONSTANTINOPLE

Constantinople, le 30 avril 1909.

En quinze jours nous venons de voir, tour à tour une partie de la garnison de Constantinople mutinée contre ses officiers qu'elle jetait brutalement à la porte des casernes quand elle ne les massacrait pas ; rebelle à la Constitution, et, dans un délire digne des antiques prétoriens, rétablissant, ou croyant rétablir sans savoir sans comprendre, le pouvoir tyrannique d'Abdul-Hamid ; puis le même Abdul-Hamid détrôné, captif, transporté furtivement hors de sa capitale, et remplacé sur le trône de Soliman et de Bajazet par son frère Réchad, — sultan sous le nom de Mahomet V. Quelle succession brutale, et trop soudaine, et inquiétante, d'évènements !

Durant ces deux semaines, nous avons passé par de telles alternatives de t erreur, de désespoir, puis de joie et de triomphe, qu'il est réellement difficile de rassembler ses idées pour en faire de sang-froid une narration convenable ; je vais donc me contenter de vous donner les impressions que j'ai notées le soir de la bataille de Constantinople et les renseignements que j'ai recueillis à ce sujet.

Dès le vendredi 23 avril, les mouvements de troupe ! que j'avais vus aux environs immédiats de Constantinople, à mon retour de San Stefano, ne m'avaient laissé aucun doute sur l'imminence de l'occupation de la capitale. Les officiers ordonnaient à leurs hommes de déposer leurs sacs pour marcher plus vite ; les tentes, les bagages étaient laissés en arrière : il s'agissait

surtout de gagner du temps. En effet, nous devions savoir plus tard que le quartier général de l'armée rouméliote avait été avisé qu'un massacre se préparait à Constantinople afin de provoquer une intervention étrangère avant l'occupation de la ville par l'armée libératrice. L'activité de l'armée déjoua ces plans infernaux.

Quoi qu'il en soit, le samedi matin à 4 h. ½, je sentis plutôt que je n'entendis un mouvement inaccoutumé dans notre rue ; qui est une large voie prolongeant les routes qui viennent à Péra de la campagne. Je me précipitai à la fenêtre et j'aperçus, dans la demi-obscurité du matin, les bonnets blancs des volontaires albanais défilant silencieusement vers Péra. En un clin d'œil, tout le monde fut debout à la maison, et nous fûmes les premiers à acclamer de notre balcon les troupes libératrices. Un formidable cri de « Vive la Liberté! » poussé par plusieurs milliers de poitrines nous répondit et réveilla le quartier encore endormi. En quelques minutes, tout le monde fut aux fenêtres dans des costumes plus ou moins sommaires, les drapeaux furent arborés aux balcons, et les acclamations saluèrent de toutes parts ces bataillons qui nous apportaient la liberté.

Je comptai, passant sous me fenêtres, huit bataillons d'infanterie, deux batteries de campagne et des mitrailleuses. On m'a dit, depuis, que les troupes qui étaient entrées du côté de Chichli – notre quartier – étaient bien plus nombreuses. Une partie aura, probablement, passé par d'autres chemins.

Une demi-heure environ après le passage du dernier soldat, alors que les gens en fête commençaient à sortir de chez eux, une fusillade bien nourrie, suivie peu après du grondement du canon, se fit entendre et jeta la consternation parmi tous. Le succès des troupes libérales ne faisait de doute pour personne, mais cette lutte entre frères d'armes déchirait tous les cœurs. Ainsi, les troupes d'Abdul-Hamid faisaient la folie criminelle d'engager un combat, dont l'issue n'était même pas douteuse et qui ne leur apporterait aucune gloire ! On n'a pas idée de l'acharnement avec lequel on se battit des deux côtés. Les troupes de Constantinople, sans officiers pour les commander, résistèrent pendant des heures même contre le canon, se battirent encore isolément aux coins de mes avec la ténacité habituelle au soldat turc... Héroïsme digne d'une meilleure cause. Les troupes libérales, de leur côté, furent impitoyables dans la répression et, si elles n'avaient été soumises à une discipline rigoureuse, je crois que pas un des prisonniers qu'elles firent n'aurait eu la vie sauve.

Voici ce qui s'était passé : pendant que les gendarmes de Salonique se dirigeaient rapidement sur Péra, pour prendre en main le service d'ordre, les autres troupes cernaient un à un les nombreux corps de garde et désarmaient, non sans difficulté, les soldats qui les occupaient. Les élèves de l'école militaire, dès la veille au soir, étaient sur pied et avaient veillé à tour de rôle jusqu'au matin ; ils joignirent immédiatement aux arrivants. Une partie d'entre eux fut dirigée sur Péra, pour garder les ambassades, le reste servit à établir des liaisons entre les divers corps de troupes et à porter les ordres.

Les grandes casernes de Tachkichla et du Taxim, distantes de 200 mètres l'une de l'autre, contenant la première cinq bataillons d'infanterie, la seconde le régiment modèle de l'artillerie, furent cernées et sommées de se rendre. Des drapeaux blancs apparurent aux fenêtres. Les tirailleurs quittèrent les abris où ils se tenaient. Mais, lorsqu'ils furent bien à découvert, ils furent reçus par une fusillade à bout portant qui leur causa de grandes pertes. Dès lors, la parole fut au canon, et ce fut une lutte à outrance.

Devant la caserne des artilleurs du Taxim se trouve une grande place toute nue, appelée le Champ de Mars, ayant environ 300 mètres de long et une largeur qui varie de 50 à 200 mètres. Du côté opposé, derrière la caserne, cette place est bordée par des terrains en contre-bas, terminés par un véritable ravin. Cette situation permettait d'effectuer facilement les mouvements de troupes à l'abri du feu des assiégés ; mais on était obligé de se mettre à découvert pour l'attaque. La caserne fut bombardée par des canons de campagne et des canons de montagne à tir rapide, placés juste en face, sur le Champ de Mars et sur la place du Taxim, devant l'hôpital français, au débouché de la rue de Péra. En même temps, des troupes d'infanterie étaient

postées en tirailleurs tout autour de ces casernes pour abattre les fuyards.

Tachkichla est bâtie, tout près de là, du côté opposé à Péra, sur un plateau. Elle fut bombardée de quatre points différents : une pièce de campagne de 75 m/m à tir rapide, placée à Nichantache, près de la maison du fameux Izzet pacha, l'ancien chambellan, le confident, l'âme damnée d'Abdul-Hamid avant la révolution de juillet, trois autres pièces mises en batterie dans la grande cour de l'école militaire, et deux autres pièces placées près de l'église arménienne Sourp Hagop, celles-ci commandées par Enver bey, battaient la caserne d'assez près, par ses faces nord et ouest, tandis qu'une batterie placée probablement très loin, sur les hauteurs dans la direction d'Yildiz, mais bien au-delà, essayait de l'attaquer par l'est.

J'ai assisté au bombardement de Tachkichla, de la maison de mon frère, qui est située à 100 mètres de l'emplacement où se trouvait la première pièce dont je parle plus haut. Devant nous se déroulait un panorama magnifique : la vallée historique par laquelle Mahomet le Conquérant fit passer ses navires du Bosphore dans la Corne-d'Or ; à droite l'école militaire, au premier plan ; Tachkichla au loin, à gauche, et, plus au loin, le dépôt d'armes de Matchka ; puis, derrière le palais d'Yildiz, au fond, le Bosphore, la Marmara, la côte d'Asie. C'est dans ce décor admirable que se déroulait cette scène de meurtre et de destruction, commandée par la volonté maladive et sanguinaire du tyran aux abois.

La canonnade dura près de quatre heures, coupée par le crépitement sec et mat des fusils Mauser, par le bruit des mitrailleuses, semblable à celui des treuils à vapeur, avec, de temps en temps, quelques intervalles de silence absolu, plus terrible que le tapage de l'artillerie et de la fusillade. Une cinquantaine de fantassins, accroupis derrière un mur, attendaient, impassibles, l'ordre de marcher au feu ; des tirailleurs bondissaient sur les flancs du ravin, s'abritant derrière les fossés. Les sentinelles postées dans les rues ne laissaient passer que des militaires, et encore !... un corps de garde, placé juste en face de nous, cueillait au passage et désarmait tous ceux, soldats ou officiers, qui n'appartenaient pas au corps opérant dans cette zone.

À Péra, la population, d'habitude craintive, a montré, parait-il, je ne dirais pas un courage, mais une témérité extraordinaire, s'approchant jusque sur la ligne du feu pour voir ce qui se passait : la curiosité était plus forte que la prudence. Trois journalistes américains ou anglais furent blessés dès les premiers coups de feu, l'un d'eux mourut, peu après.

Dans la matinée, et jusqu'à midi, la poudre avait parlé aussi à Stamboul. D'abord ce fut le quartier de Fatih (le Conquérant) qui résista ; les soldats du corps de garde et les softas, barricadés dans la cour de la grande mosquée de Mahomet II, firent feu sur les troupes, qui enlevèrent ces deux positions après avoir essuyé de grosses pertes.

Au centre de la ville, vers la Sublime-Porte, les soldats, barricadés dans leurs postes et dans des maisons privées, laissèrent avancer les batteries d'artillerie du deuxième corps d'armée, puis fusillèrent à bout portant les artilleurs. Les survivants ne perdirent pas la tête, ils tournèrent immédiatement leurs pièces et bombardèrent les traitres. Là aussi, il y eut des pertes sérieuses de part et d'autre.

Le soir, les troupes libérales étaient maîtresses de la Ville.

La garnison d'Yildiz seule ne s'était pas encore rendue, mais elle finit aussi par déposer les armes ; une partie passa le Bosphore et prit la fuite vers l'Anatolie.

Voilà ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu au cours de ces terribles heures que nous avons vécues. L'armée libérale est maitresse de Constantinople. Elle est appuyée moralement par les vœux de toute la population de l'empire et, grâce à elle, le régime libéral est définitivement affermi en Turquie. Quel est celui qui n'eût préféré une victoire sans combat ? Mais la responsabilité du sang versé doit retomber sur ceux qui, en connaissance de cause ont excité de malheureux soldats ignorants, dont les neuf dixièmes ne savaient même pas pourquoi ils se battaient.

L'HÔTE D'YILDIZ

Cependant, l'homme responsable, probablement, de tant de sang inutilement versé, demeurait à Yildiz. Tremblant !... on peut imaginer à quel point, quand on connaît sa peur maladive de la mort…

Abdul-Hamid attendait qu'on décidât de son sort. L'Assemblée nationale, composée des membres libéraux du Sénat et de la Chambre des députés – l'immense majorité — avait déjà prononcé, le 27 avril, son arrêt, appuyé sur le fetva du cheik-ul-islam. Il était déposé, déclaré indigne d'exercer la double autorité de padichah et de calife. Deux délégations avaient été aussitôt nommées, ayant pour mission l'une d'aller notifier au sultan déchu la fin de son règne, l'autre de décerner l'empire avec le pouvoir spirituel à son frère Réchad effendi, proclamé sous le nom de Mahomet V.

On a eu, par l'un des députés envoyés auprès d'Abdul-Hamid, Carasso effendi, des détails sur l'entrevue des représentants du peuple avec le souverain détrôné.

On eut beaucoup de peine à découvrir la retraite où se cachait cet homme qui, si longtemps, avait fait trembler des millions d'hommes, qui avait régné si longtemps par la terreur, et qui frémissait, à son tour, blême d'effroi, à chaque pas sur le sable de l'allée ensoleillée de son jardin, à chaque bruit troublant le silence du kiosque où il avait cherché asile. La dernière porte, enfin, s'ouvrit. Il parut, livide, demi-mort de terreur. Depuis la nuit de juillet dernier où, à son chevet, survinrent deux envoyés chargés de lui signifier les volontés du Comité « Union et Progrès », cauchemar dont il avait rêvé de se venger, il n'avait pas éprouvé une frayeur pareille. « Il avait les bras ballants, dit Carasso effendi. Ses mains tremblaient légèrement. Ses épaules, plus rondes que d'ordinaire encore, lui donnaient un air d'humilité. »

On lui signifia, en des formes respectueuses, l'arrêt de la nation. Il ne manifesta que de la peur, implora pour sa vie, à deux ou trois reprises. L'instinct de la conservation faisait peut-être tout le génie d'Abdul-Hamid.

Nuitamment, on l'enleva du palais, avec quatre de ses « cadines » – des femmes de son harem qui lui avaient donné des enfants mâles — et ses deux plus jeunes fils. Un train l'emmena vers Salonique, où, en grande hâte, on avait préparé, pour le recevoir, la villa Allatini, que venait de quitter, tout exprès, le général Robilant, commandant italien de la gendarmerie internationale.

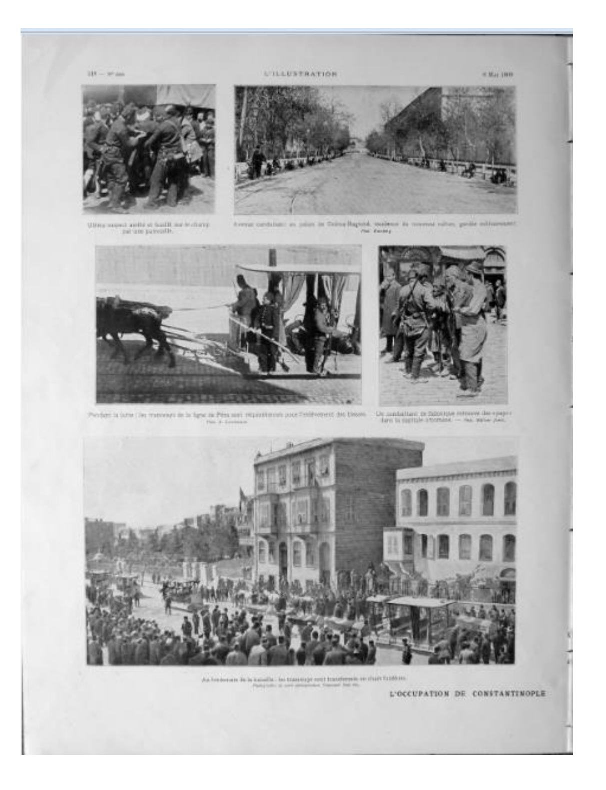
Et, dans Yildiz Kiosk, la résidence magnifique, si jalousement gardée, naguère, par des nuées d'espions, aujourd'hui « palais national », on pouvait enfin pénétrer. Des scellés étaient apposés aussitôt partout, en attendant l'inventaire méthodique, les explorations à la recherche des trésors de Mille et une Nuits.

Et le nouveau règne commençait dans le calme : le vendredi 30 avril, pour la première fois depuis plus d'un quart de siècle, sous la seule sauvegarde du peuple, le sultan Mahomet V se rendait au Sélamlik à Sainte-Sophie.

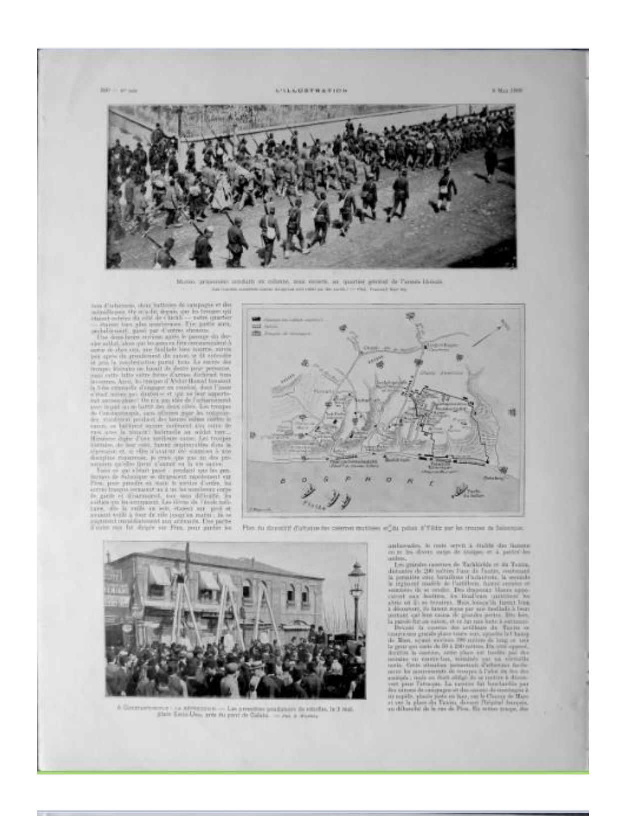

L'ILLUSTRATION

LA FIN DU RÉGIME HAMIDIEN EN TURQUIE

LA BATAILLE DANS LES RUES DE CONSTANTINOPLE


L'ILLUSTRATION

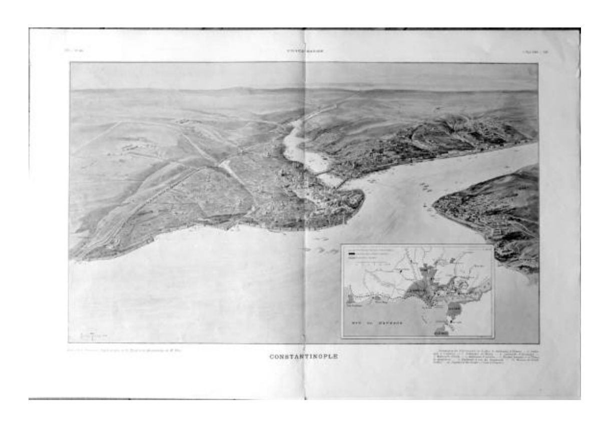
L'OCCUPATION DE CONSTANTINOPLE

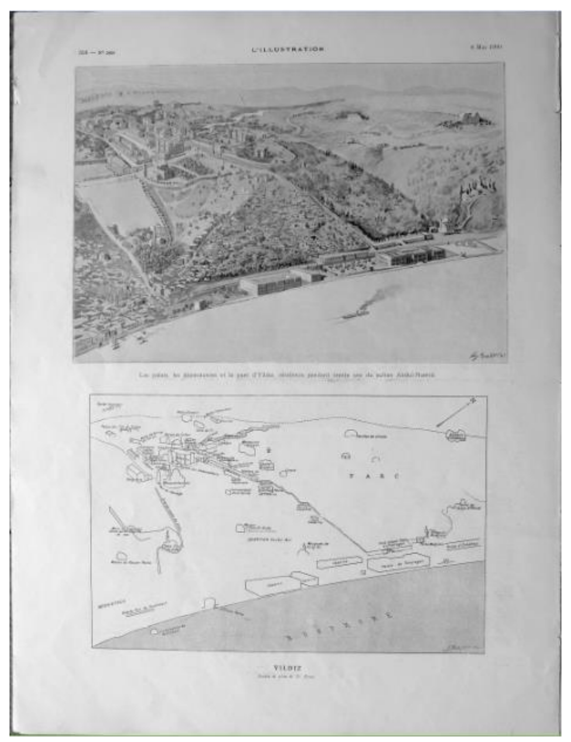

L'ILLUSTRATION


L'ILLUSTRATION

PAR L'ARMÉE DES JEUNES TURCS


L'ILLUSTRATION


CONSTANTINOPLE


L'ILLUSTRATION

YILDIZ


L'ILLUSTRATION

LES PREMIÈRES PHOTOGRAPHIES D'YILDIZ

La villa Allatini, à Salonique, résidence actuelle du sultan détrôné. - Phot. Doreau.

Source : « La Fin du régime Hamidien en Turquie », *L'Illustration*, édition du samedi 8 mai 1909, N°3454. Pages de couverture et pp.317-325. (2523 mots)

« Le prince Rechad est proclamé sultan sous le nom de Mehmet V », Le Petit Journal Illustré, 9 mai 1909



Le Petit Journal

Le Petit Journal
CHAQUE JOUR – 6 PAGES – 5 CENTIMES
Administration : 61, rue Lafayette
Les manuscrits ne sont pas rendus

5 CENTIMES SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ 5 CENTIMES

Le Petit Journal agricole, 5 cent. ~~ La Mode du Petit Journal, 10 cent.
Le Petit Journal illustré de la Jeunesse, 10 cent.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

ABONNEMENTS

SEINE et SEINE-ET-OISE	2 fr.	3 fr. 50
DÉPARTEMENTS	2 fr.	4 fr. »
ÉTRANGER	2 50	5 fr. »

Vingtième Année — DIMANCHE 9 MAI 1909 — Numéro 964

LES EVENEMENTS DE TURQUIE
Le prince Rechad est proclamé sultan sous le nom de Mehmet V

LES ÉVÉNEMENTS DE TURQUIE

Le prince Rechad est proclamé sultan sous le nom de Mehmet V

Le prince Rechad, frère d'Abdul-Hamid, qui vient d'être appelé sur le trône du khalifat, vivait depuis de nombreuses années isolé, à peu près prisonnier dans un palais où il ne voyait personne autre que ses femmes, ses esclaves et ses geôliers. Ainsi le voulait Abdul-Hamid, qui, dans la crainte incessante d'un coup d'État, tenait séquestrés tous les héritiers possibles de son trône... Précaution superflue... Rechad est aujourd'hui sultan ; et c'est Abdul-Hamid qui le remplace dans l'isolement et la captivité.

Le nouveau Commandeur des Croyants a été proclamé sous le nom de Mehmet (Mahomet) V. Âgé de soixante-deux ans, on le représente comme un homme malade et faible. Mais la vérité est qu'on ne sait à peu près rien de son existence. Il a vécu enfermé dans sa prison dorée, comme tous les membres de la famille impériale. Quand par hasard il sortait, Abdul-Hamid le faisait suivre par une légion d'espions. Jamais il ne prit aucune part aux fêtes d'Yildiz-Kiosk, moins encore au gouvernement. Il a gardé de sa longue captivité une sorte de frayeur qui le rend timide et circonspect. Les rares personnes qui ont pu l'approcher assurent qu'il est de caractère très libéral.

Quelle sera sa politique ? Élevé au pouvoir par le Comité Union et Progrès, il demeurera sans doute l'homme des Jeunes Turcs et leur politique sera probablement la sienne. Il se qualifiera le gardien de la Constitution, mais nul ne peut prévoir s'il aura l'énergie voulue pour rétablir l'ordre à l'intérieur et surtout pour faire face aux graves questions extérieures qui demeurent posées sur le champ balkanique.

VARIÉTÉ

Le ténébreux Padischah

Nous nous étonnons parfois de voir que le caractère vrai de certains princes d'autrefois se dégage aujourd'hui seulement des légendes et des parti-pris. Il a fallu des siècles à la science, aux consciencieuses recherches historiques, pour déchirer les voiles qui nous masquaient certaines grandes figures du passé, et nous montrer, sous leur physionomie exacte, tels rois que la chronique, jusqu'ici, avait exaltés immodérément ou trop injustement diffamés.

Et comment nous étonner, cependant, de ces incertitudes de l'histoire en ce qui concerne les monarques du passé, alors qu'aujourd'hui même, en dépit des moyens d'information si perfectionnés, en dépit des curiosités, la physionomie et le caractère d'un des principaux souverains du monde nous était si mal connue.

Que d'opinions contradictoires sur ce Sultan Abdul-Hamid dont l'existence mystérieuse, ténébreuse, au fond de son palais de Yildiz semblait faite pour déconcerter toutes nos idées occidentales. Lisez ce qu'ont écrit sur lui ceux qui

l'approchèrent ou vécurent sinon dans son intimité, du moins dans son entourage, et tâchez, après cela, de démêler la vérité. Ce ne sera pas là chose facile.

Le Sultan est un profond politique et un incomparable homme d'État, disait celui-ci ; le Sultan est un « lypémaniaque », un fou atteint du délire de la persécution, prétendait celui-là. Tel assurait qu'Abdul-Hamid n'était point de tempérament sanguinaire ; bel autre l'appelait « le Sultan rouge ». Celui-ci le représentait comme un pleutre sans cesse tenaillé par la plus lâche pusillanimité ; cet autre affirmait, au contraire, qu'il était doué d'un courage personnel et d'un sang-froid extraordinaires.

A qui entendre, dans tout cela ?

***

Il est certain que l'existence menée par Abdul-Hamid, et certains actes de sa politique, notamment sa conduite dans les événements qui, depuis quelques mois, ont si profondément agité la Turquie, n'étaient pas pour disposer en sa faveur l'opinion occidentale.

Nous avons, en matière de gouvernement, l'horreur du mystère. La politique tortueuse nous exaspère. Il nous plaît de tout savoir de la vie de ceux qui mènent les peuples. Les souverains ne sont plus pour nous les demi-dieux qu'un respect plein de terreur dissimulait jadis aux regards du populaire. Leurs moindres gestes nous intéressent ; leur vie publique nous appartient, et nos curiosités ne s'arrêtent même pas au seuil de leur vie intime. Nous n'aimons pas les gens qui se cachent.

Or, Abdul-Hamid s'est toujours caché. Depuis des années, il vivait renfermé dans ce palais de Yildiz qui, d'ailleurs, n'est point un palais, mais toute une ville ; et il n'en sortait que le vendredi pour se rendre à la mosquée ainsi que le veut la religion dont il était le chef. Mais la mosquée est toute proche ; il l'avait fait élever exprès, pour n'avoir point à traverser la ville, et il ne s'y rendait qu'avec les plus infinies précautions. Cette cérémonie du Sélamlik a été maintes fois décrite par les occidentaux qui obtinrent d'y assister - de loin - sur la demande de leurs consuls. Dès le matin, dix mille soldats entouraient la mosquée et le palais ; la foule était contenue derrière les troupes, quant aux étrangers, ils étaient étroitement surveillés. À midi commençait le défilé des vizirs, pachas, et autres dignitaires. Puis, la voiture impériale sortait du palais au galop ; le, souverain passait comme l'éclair entre les deux cordons de troupes. En quelques minutes, il était à la mosquée.

Dès que la voiture sortait du palais, le muezzin, perché sur l'un des minarets, psalmodiait d'une voix plaintive la prière accoutumée. « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son Prophète » et la foule lui répondait par le vivat au Padischah : « *Padischah tchok y achaa !* »

La cérémonie terminée, le Sultan remontait dans sa voiture et repartait comme une flèche vers le palais.

Cependant, malgré toutes ces précautions, il y eut, en 1905, au mois de juillet, un attentat contre le Sultan, à la cérémonie du Sélamlik. Un peu avant que le souverain ne sortit de la mosquée, une bombe éclata sur le chemin qu'il devait suivre pour rentrer au palais. Et, c'est à cette occasion qu'on remarqua l'extraordinaire sang-froid de cet homme singulier qui, sans cesse en défiance contre d'hypothétiques dangers, garda ce jour-là toute sa présence d'esprit en face du péril réel.

Tandis que la foule s'enfuyait, prise de panique, tandis que les officiers de sa garde, affolés, tiraient le sabre et faisaient des moulinets contre un ennemi invisible, Abdul-Hamid sortit de la mosquée, absolument maître de lui. Il apaisa du geste les officiers qui l'entouraient, descendit le perron de la mosquée, monta dans la calèche qu'il avait coutume de conduire lui-même et saisit les rênes avec une parfaite tranquillité. Quelques minutes après, comme si rien ne s'était passé, il donnait audience à l'ambassadeur d'Autriche et s'entretenait avec lui des affaires de Macédoine.

Comment concilier cet acte de froid courage avec l'existence ténébreuse que menait dans son palais le Commandeur des Croyants ?

***

Cette existence, quoi qu'on puisse en penser, n'avait rien de fastueux.

Abdul-Hamid vivait très simplement, au contraire, et partageait ses journées entre son cabinet de travail, sa bibliothèque et ses animaux.

Il se levait très tôt : à cinq heures en été et à six heures en hiver, et, lorsque le temps était beau, il faisait d'abord une promenade dans son parc qui est assez grand et coupé, de nombreux lacs artificiels. Au milieu du plus grand de ces lacs se trouve une petite île dans laquelle le Sultan se rendait dans un caïque dont il manœuvrait lui-même les rames pour aller visiter sa ménagerie : cerfs, gazelles, chèvres de toutes les espèces, moutons et oiseaux de tous les pays, tous apprivoisés.

Le Sultan était très sobre. Ses repas qu'il prenait généralement seul lui étaient servis par son premier maître d'hôtel, auquel il incombait de goûter à chaque plat, en présence de son impérial maître.

Une surveillance constante s'exerçait sur le palais. Même pour pénétrer dans l'enceinte extérieure où se groupaient les différents services, il fallait franchir un triple cordon d'agents et de sentinelles. Les choses étaient tenues pour aussi suspectes que les personnes. Les lettres étaient arrêtées à l'entrée, et soigneusement examinées. Songez donc !... elles eûssent pu être explosives ou empoisonnées. Même les journaux, que le Sultan attendait cependant avec impatience, étaient envoyés d'abord dans un bureau spécial où l'on constatait avant de les lui remettre, qu'ils ne contenaient aucun article de nature à soulever ses colères, ou aucune information qui pût exciter ses craintes. C'est ainsi qu'on a vu certains événements tragiques qui s'étaient produits en Europe, rapportés à Constantinople de la façon la plus inattendue.

Savez-vous comment la mort tragique du roi de Portugal et de son enfant fut annoncée par la presse ottomane ?

Le Levant Herald disait : « Le roi Carlos Ier et le prince héritier Luiz Philippe, de retour de Villaviciosa, sont morts, en rentrant d'une promenade, au palais royal.» Le Stamboul rapportait : « Le roi Carlos est mort. Son fils, Manuel, lui succède. Il n'y a donc rien de changé dans la destinée du Portugal. » Voici comment les braves Turcs furent renseignés sur ce drame horrible.

Naguère, les journaux de la capitale ottomane avaient trouvé une raison fort naturelle à l'assassinat du roi Alexandre de Serbie et de la pauvre Draga :

« Morts, tout simplement, pendant la nuit, d'une forte indigestion. »

Quand le Président Carnot fut assassiné, à Lyon, dans les tristes circonstances qu'on sait, la presse turque annonça qu'il était mort d'un refroidissement, au sortir d'un grand dîner officiel. L'impératrice Élisabeth avait attrapé un coup d'apoplexie au moment de s'embarquer sur un bateau qui sillonnait le lac de Genève.

C'est de cette façon originale que la presse turque rendit compte des attentats de Caserio et de Luccheni.

Les Osmanlis n'étaient pas mieux renseignés sur les événements du même genre qui se déroulaient dans leur propre pays. Quand l'ex-Sultan Mourad, enfermé dans le palais de Tchéragan par ordre d'Abdul-Hamid, mourut victime de cette longue incarcération, les journaux turcs attribuèrent son décès à une congestion. Et chaque fois qu'un Jeune Turc suspect de libéralisme disparaissait, c'était toujours par suite d'un accident sur mer.

Un jour, un patriarche arménien grégorien qui avait déplu en haut lieu mourut subitement. Attaque d'apoplexie dit le communiqué officiel. « Empoisonnement » dit tout bas la rumeur public. Et la rumeur publique était dans le vrai.

Les terreurs d'Abdul-Hamid se répercutaient sur tout son entourage et produisaient parfois les effets les plus singuliers et les plus inattendus. Il y a quelques années arrivait à Constantinople un certain Gonzalès, tireur espagnol dont on vantait la prodigieuse habileté. Cet homme, engagé dans un Music-hall de la capitale ottomane, reproduisait chaque soir le haut fait de Guillaume Tell. Seulement, au lieu d'employer une arbalète, il se servait d'un fusil chargé à balle et abattait un petit ballon de la grosseur d'une pomme placé sur la tête de sa femme.

Un jour, Gonzalès eut l'idée d'aller au Sélamlik et en fit la demande à son ambassadeur. Grand émoi parmi les dignitaires de la police chargés de veiller

sur la sauvegarde du Sultan. Un si merveilleux tireur ne pouvait-il dissimuler un pistolet et abattre le Padischah au passage ?... Notre homme reçut cependant l'autorisation demandée ; mais à peine fut-il arrivé à la cérémonie qu'il se vit entouré d'argousins, enlevé, fouillé et interrogé par le chef de la police qui, finalement, lui bourra les poches d'or à condition qu'il irait exercer ses talents ailleurs.

Et Gonzalès s'en fut sans avoir rien compris à l'aventure.

***

Cette histoire singulière montre assez sous quel régime de surveillance, d'espionnage, de délation, on vivait dans l'entourage du ténébreux Padischah.

Le Sultan lui-même s'attendait toujours à être attaqué. Malgré ses gardes innombrables, il n'était jamais tranquille et changeait sans cesse d'appartements. Il laissait entendre volontiers qu'il portait une cotte de maille sous ses vêtements civils ou militaires ; et cela devait être vrai, car jamais il n'avait consenti à se déshabiller, même partiellement, devant ses tailleurs européens qui venaient au parlais. Lorsqu'en 1906 il fut gravement malade, il hésita longtemps à se laisser soigner par un médecin européen et préféra supporter mille tortures que lui infligèrent d'ignorants charlatans arabes qui lui appliquaient des fers rouges sur les reins.

C'était dans Yildiz-Kiosk la peur constante, la terreur, l'horreur de tout ce qui venait d'occident. On conçoit qu'à ce régime la civilisation turque n'avait rien à gagner. Avant la révolution des Jeunes-Turcs, on n'avait vu à Constantinople ni une automobile ni un ballon. Et l'on comprend ainsi la joie qu'éprouvèrent les Osmanlis lorsqu'une ère nouvelle parut s'ouvrir pour eux.

Jusqu'à l'an dernier, tout le monde tremblait sous la menace constante de l'espionnage, des dénonciations, de l'arbitraire.

Du jour où les journaux annoncèrent l'établissement de la Constitution, ce fut un déchaînement de joie universelle. On comprit qu'un régime abhorré prenait fin.

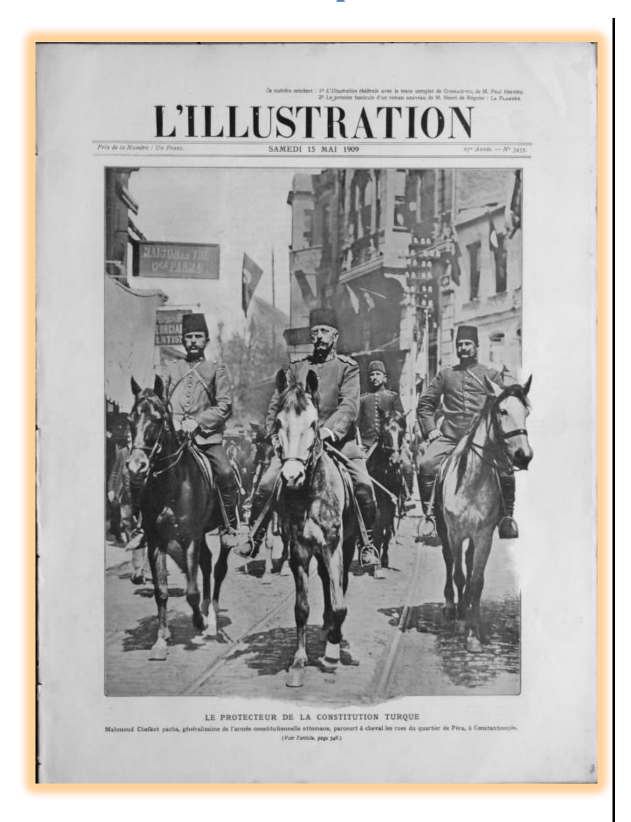
La déchéance d'Abdul-Hamid achève l'œuvre commencée il y a dix mois. Désormais, souhaitons-le, la Turquie pourra vivre à l'abri des épouvantes et de l'horreur, et consacrer toutes ses forces à la civilisation et au progrès.

Ernest LAUT.

Le Petit Journal illustré du 9 Mai 1909

Source : LAUT, Ernest. « Le prince Rechad est proclamé sultan sous le nom de Mehmet V », *Le Petit Journal Illustré*, Paris, France, édition 20e année, Dimanche 9 mai 1909, N°964, 9 mai 1909. URL : http://cent.ans.free.fr/pj1909/pj96409051909.htm.. Consulté le 3 octobre 2016, p. couverture et p. 146. (2301 mots)

« Mahmoud Chefket pacha », L'Illustration, 15 mai 1909, p. 348


Ce numéro contient : 1° L'Illustration théâtrale avec le texte complet de Comme-ci, de M. Paul Hervieu ; 2° Le premier fascicule d'un roman nouveau de M. Henri de Régnier : La Flambée.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 15 MAI 1909 67e Année. — N° 3455.

LE PROTECTEUR DE LA CONSTITUTION TURQUE

Mahmoud Chefket pacha, généralissime de l'armée constitutionnelle ottomane, parcourt à cheval les rues du quartier de Péra, à Constantinople.

(Voir l'article, page 348.)

MAHMOUD CHEFKET PACHA

(Voir notre gravure de première page)

Les évènements qui viennent de se dérouler à Constantinople ont mis en relief une très belle figure de soldat libéral et désintéressé. Le général Mahmoud Chefket pacha, en amenant l'armée au secours de la loi, a été le vrai protecteur au sens que les Anglais donnaient autrefois à ce mot de la constitution menacée. C'est à sa vigueur, a son courage civique que les jeunes turcs doivent d'avoir triomphé de la tentative de l'action violente où faillit sombrer leur jeune liberté.

Quand se produisit la sédition du 13 avril, Mahmoud Chefket était commandant en chef du 3e corps d'armée, à Salonique. Il prit la direction de l'armée d'une trentaine de milliers d'hommes qui s'en allait rappeler Abdul-Hamid au respect de sa parole. Il a protesté, depuis, que lui ni ses soldats ne furent en l'occurrence les agents d'aucun parti, d'aucun comité, et qu'ils n'ont poursuivi qu'un but: fortifier et consolider la Constitution.

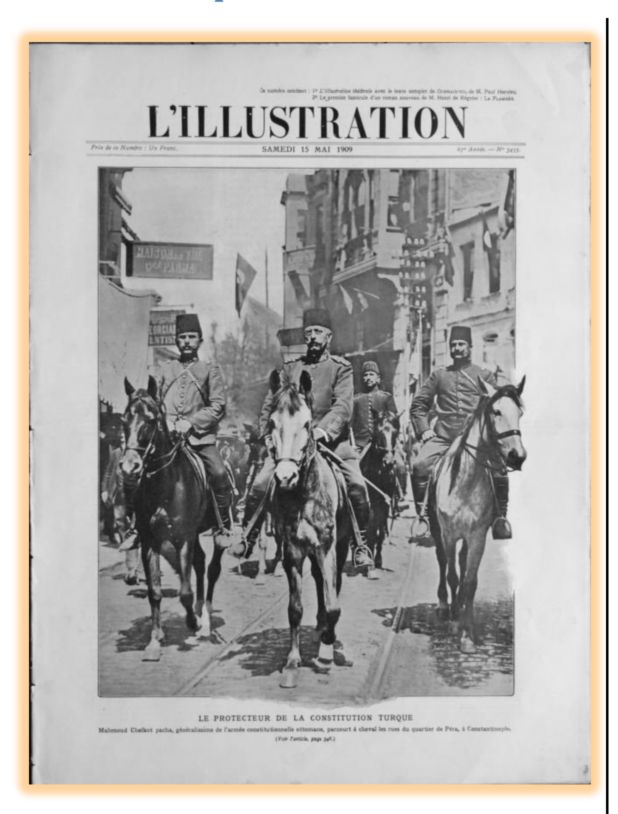
Grâce à sa très prudente stratégie, la capitale fut prise avec le minimum de dommage, de part et d'autre. La victoire assurée, Mahmoud Chefket pacha se trouva investi d'une véritable dictature que personne n'eût songé, certes, à lui contester, mais que, soucieux de prouver son respect pour le pouvoir législatif, il fit confirmer par l'Assemblée nationale. En réalité, le vrai maître de la Turquie, le vrai gouvernement, dans cette capitale encore soumise à l'état de siège, c'est lui. Et c'est en lui que les ambassadeurs ont confiance pour mettre fin aux massacres et rétablir promptement.



La photographie que nous reproduisons le montre parcourant les rues de Péra après l'écrasement de la sédition. Comme on le voit, il n'a point le masque embroussaillé d'une opulente barbe grisonnante qu'on a décrit un peu partout. C'est une physionomie mâle, résolue, et dont chaque trait annonce un courageux sang-froid, une pleine possession de soi-même.

Source : « Mahmoud Chefket pacha », *L'Illustration,* édition du samedi 15 mai 1909, N°3455. Couverture et p. 348. (341 mots)

« Yildiz-Kiosque », L’Illustration, 15 mai 1909, pp. 335-336



Ce numéro contient : 1° *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de Connais-toi, de M. Paul Hervieu;
2° Le premier fascicule d'un roman nouveau de M. Henri de Régnier : La Flambée.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 15 MAI 1909 *67e Année. — N° 3455.*

LE PROTECTEUR DE LA CONSTITUTION TURQUE

Mahmoud Chefket pacha, généralissime de l'armée constitutionnelle ottomane, parcourt à cheval les rues du quartier de Péra, à Constantinople.

(Voir l'article, page 348.)

Page 335-336

YILDIZ-KIOSQUE

Nous avons publié la semaine dernière, un plan détaillé d’Yildiz et les premières photographies qui aient été prises par des particuliers dans sa mystérieuse enceinte. Nous reproduisons à la page suivante quelques nouveaux clichés, qui n'avaient pu trouver place dans notre numéro du 8 mai, et que commente la lettre qu’on va lire :

Yildiz-Kiosque ! Voilà deux mots qui jouissent du rare privilège de n'être indifférents à personne. En Occident, la demeure mystérieuse de l'ancien sultan provoque surtout un sentiment de vive curiosité ; en Orient, ces mots ont inspiré, jusqu'à présent, un sentiment de terreur à la grande masse du peuple, pendant qu'ils semblaient être une formule magique pour quelques individus qui y voyaient le seul moyen de réaliser de louches bénéfices au moyen de plans ténébreux, parfois criminels.

Aujourd'hui tout le prestige d'Yildiz s'est écroulé au son du canon de l'armée de Roumélie, mais la curiosité du public est peut-être plus vive qu'autrefois sur tout ce qui concerne cette résidence à jamais mémorable. Je vous ai envoyé semaine dernière quelques photographies du parc et de quelques pavillons ; je vous dois maintenant une description dos lieux pour compléter ces documents.

À Yildiz, il faut d'abord distinguer le parc des palais ou pavillons. Le parc est tout à fait merveilleux, à la fois par ses arbres, ses allées, ses pièces d'eau, et par la vue superbe que l'on a sur le Bosphore, la Marmara et Stamboul. Les palais et pavillons n'ont rien de bien extraordinaires ; aucune idée d'ensemble n'a présidé à leur construction, leur architecture est des plus ordinaires, et, au point de vue de la richesse, cela représente à peine la demeure d'un bourgeois cossu ; il faut cependant une mention spéciale pour les bibelots et objets d'art d'une grande valeur, Mais, si l'on fait abstraction du manque de goût artistique et d'idée d'ensemble dans la conception, que d'éléments d'études pour la psychologie d'Abdul·Hamid !

L'ensemble du parc d'Yildiz, avec les palais et pavillons isolés, couvre une superficie immense, sur laquelle on pourrait aisément bâtir une ville de 100.000 habitants. On peut classer tous ces jardins, ces palais, ces dépendances, en trois parties. La première, que l'on appelle le Mabeïne et qui a toujours été accessible au public, comprend surtout les bureaux des chambellans, des secrétaires, des aides de camp et des innombrables employés du palais, dont les plus humbles comme grade n'étaient pas toujours les moins influents. Cette partie du palais, dans laquelle se trouve Yildiz-Kiosque proprement dit, est connue de tout le monde. Le sultan n'y venait que fort rarement, en dehors de quelques réceptions.

La deuxième partie est celle du grand parc ou parc extérieur, qui couvre les quatre cinquièmes de la superficie totale et qui était jusqu'à un certain point accessible à quelques privilégiés. Dans ce grand parc se trouvent le Chalet-Kiosque, le Merassime-Kiosque, qui ont servi de demeure à l'empereur Guillaume et qui, depuis deux

ans, servaient de palais de réception pour les cérémonies officielles, le Tchadir-Kiosque, au bord d'une pièce d'eau, le Malta-Kiosque, qui servit de prison à Midhat pacha, le nouveau Chalet, résidence d'été d'Abdul-Hamid, enfin les immenses écuries particulières du sultan, où se trouvent trois cents chevaux de race, une fabrique de porcelaine et de faïence, etc., des animaux de toutes sortes, des oiseaux, des cerfs, des chiens, jusqu'à des chameaux, vivent dans ce parc, les uns parqués, les autres en liberté.

La partie la plus intéressante d'Yildiz, celle qui, jusqu'à présent, était entourée du plus grand mystère, est celle où se trouvent les appartements privés du sultan Abdul-Hamid, le harem impérial, le théâtre, etc. Le fait suivant suffit à montrer jusqu'à quel point tout ce qui touchait de près Abdul-Hamid était secret et mystérieux : parmi tous les serviteurs et les eunuques d'Yildiz, on n'a pas pu en trouver un seul qui pût guider la commission officielle chargée des recherches, dans tous les pavillons, même dans les jardins! Chacun d'eux ne connaissait que le coin où il était de service et ne pouvait même indiquer les portes d'accès et les passages ; il est vrai que tous ces pavillons, leurs couloirs, leurs cours forment un vrai labyrinthe. À côté de ces divers pavillons se trouve un très joli parc, beaucoup plus petit que l'autre, mais plus soigné, avec un lac magnifique dans lequel se trouvent une flottille de douze canots et un podoscaphe. L'intérieur des appartements n'a rien de particulièrement riche ; il se distingue surtout par certains côtés originaux : ainsi on a constaté qu'Abdul-Hamid n'avait pas de chambre à coucher proprement dite. Dans presque toutes les pièces, de nombreuses chaises longues, très larges et très inclinées servaient de couchettes ; on a trouvé seulement un ou deux lits-cages à roulettes, très ordinaires, dans lesquels le souverain déchu se reposait, paraît-il, quand il était souffrant, après les avoir traînés lui-même dans la pièce qu'il avait choisie pour cette nuit. Partout ou presque partout, à portée de la main, des armes et des munitions, et, détail qui peint bien l'homme, sur tous les meubles, dans tous les tiroirs, d'innombrables rapports secrets de la police occulte.

Enfin, une des particularités curieuses des appartements privés d'Abdul-Hamid réside dans l'innombrable quantité d'oiseaux qui se trouvent partout ; il y a en particulier toute une collection de perroquets, sous les fenêtres des principales pièces où il avait coutume de se reposer et il y a de~ personnes qui assurent que ces volatiles étaient dressés de manière à pousser des cris perçants dès qu'ils voyaient approcher quelqu'un ; je ne sais si c'est vrai, mais en tout cas c'est très vraisemblable.

Une idée généralement répandue, c'est qu'Abdul-Hamid avait un, immense trésor à Yildiz, sans compter la fortune qu'il possédait en dépôt dans les diverses grandes banques européennes. Cette croyance populaire s'est trouvée justifiée dans une certaine mesure. À la suite de laborieuses recherches, on a fini par découvrir une vingtaine de millions en or et en billets de banque, ainsi qu'une grande quantité de bijoux, brillants, rubis, émeraudes, perles, montés ou non montés, d'une valeur inestimable. Bon nombre de ces joyaux paraissent avoir été enlevés au trésor impérial de Stamboul. Toutes ces richesses ont été découvertes dans des valises, dans des malles, des sacs à main, où elles semblent avoir été entassées en toute hâte.

Enfin, dans le jardin intérieur se trouve aussi un musée contenant surtout de très belles porcelaines de Chine, de Saxe, de Sèvres, des faïences orientales, des émaux admirables, de vieilles montres, des objets d'art de toute sorte, en telle profusion qu'ils sont plutôt entassés que rangés.

Que fera-t-on du parc et des palais d'Yildiz? On assure que le parc d'Yildiz sera ouvert au public, moyennant le paiement d'une entrée, de même que les appartements privés d'Abdul-Hamid. Mais ce sont là plutôt des racontars et on ne sait au juste quelle sera la future destination de ces lieux dont la vue lointaine a fait trembler tout un peuple pendant une génération. Ce qui semble sûr, c'est que l'on publiera un riche album contenant les vues des coins les plus beaux du parc et des appartements les plus secrets du palais. S. E. Hazim bey, le distingué préfet de

Constantinople, qui possède un goût artistique très sûr, s'occupera probablement en personne de la préparation de cet album, qui sera certainement accueilli avec un vif sentiment de curiosité, et dont les quelques photographies publiées dans L'Illustration donneront un avant-goût aux amateurs.



À Yildiz : Niazi bey, escorté d'officiers et accompagné par l'eunuque Nadir agha, à la recherche des trésors d'Abdul-Hamid.

Plusieurs des photographies que nous donnons cette semaine nous ont été adressées par un autre correspondant qui nous écrit de son côté :

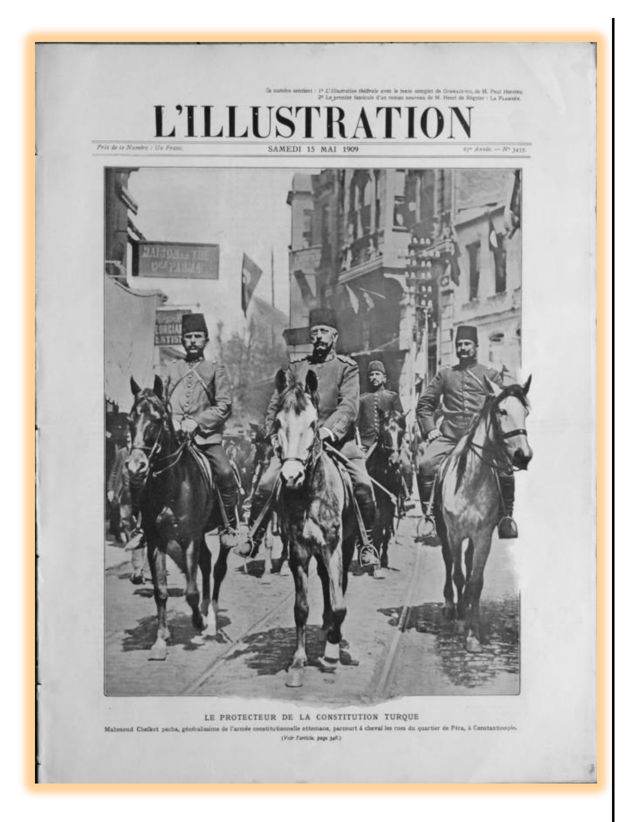
Yildiz se compose de petits bâtiments d'un style déplorable, d'un jardin et d'un parc. On a mis les scellés partout ; mais, à travers les vitres du rez-de-chaussée, nous pouvons avoir un léger aperçu du mobilier. La principale construction est occupée par ce qu'on appelle pompeusement « le musée ». C'est un ramassis de faux « chine », de sèvres en toc, de poignards, couteaux à papier, de meubles en faux Boulle, etc., alignés à la queue leu leu, entassés sur des divans sans goût et sans méthode: on dirait le comptoir d'un magasin de nouveautés.

Le jardin ne serait pas désavoué par un petit épicier de la banlieue parisienne. C'est le produit d'une imagination enfantine. Malheureusement, l'enfant qui l'a conçu avait parfois des fantaisies plus dangereuses. Le maître du Bosphore et de la Marmara s'est spontanément interdit de jouir de toutes les splendeurs accumulées pour lui par la nature. Il a préféré creuser un lac minuscule sur lequel voguent encore les embarcations les plus hétéroclites. Une de nos photographies représente deux petits eunuques qui pédalent sur un engin étrange. Un pont en ciment armé imitant le bois relie la rive à une petite île où des daims, des chevreuils, des bouquetins, voisinent avec des grues et des hérons.

Au-delà d'un grand mur qui borne malencontreusement la vue du côté du Bosphore s'étend le vaste parc d'Yildiz qui descend en pentes douces. Il est très joliment dessiné et sera magnifique quand les arbres auront grandi. Tel quel, ce sera un bois de Boulogne idéal pour les Constantinopolitains, car, ironie de la destinée, le plus mystérieux des enclos va devenir un jardin public.



Source : « Yildiz-Kiosque ». *L'Illustration,* édition du samedi 15 mai 1909, N°3455. Pages 335-336. (1648 mots)



Ce numéro contient : 1° L'Illustration théâtrale avec le texte complet de Connais-toi, de M. Paul Hervieu ;
2° Le premier fascicule d'un roman nouveau de M. Henri de Régnier : La Flambée.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. | SAMEDI 15 MAI 1909 | 67e Année. — N° 3455.

LE PROTECTEUR DE LA CONSTITUTION TURQUE

Mahmoud Chefket pacha, généralissime de l'armée constitutionnelle ottomane, parcourt à cheval les rues du quartier de Péra, à Constantinople.

(Voir l'article, page 348.)

LES MASSACRES D'ASIE MINEURE

Avec une simultanéité inquiétante, en même temps que se soulevaient contre la Constitution les soldats de Constantinople, des fanatiques musulmans, comme s'ils n'eussent attendu que ce signal, commençaient, en Asie Mineure et en Syrie, un épouvantable massacre de chrétiens catholiques, Arméniens, Chaldéens. Il est impossible encore de se faire une idée exacte de ce que furent ces scènes de sauvagerie, ni d'évaluer, de façon même approximative, le chiffre des morts. Ce furent sur plusieurs points, à Adana, à Latakieh, à Bazit, à Cassah, à Antioche, notamment, d'effroyables tueries. La page qui montre, à l'embouchure du Cydnus, des cadavres apportés à la mer par le fleuve, cette page tragique donne une idée des spectacles qu'on fut exposé à rencontrer dans ces sinistres parages.

A la première nouvelle de ces atrocités, les puissances envoyèrent dans les eaux du Levant des navires de guerre. Pour notre part, quatre des unités de l'escadre de la Méditerranée, alors réunie à Villefranche, en vue du voyage président de la République, reçurent l'ordre de se rendre sur le côtes de Syrie ou d'Asie Mineure pour y coopérer au sauvetage de malheureux traqués par les bandes furieuses des Kurdes et aider, au besoin, à la répression des troubles. Le croiseur cuirassé Victor-Hugo fut envoyé à grande vitesse à Mersina, le cuirassé Vérité à Alexandrette et le croiseur cuirassé Jules-Michelet au Pirée, où il devait rester à la disposition de notre ambassadeur à Constantinople. Quant au Jules-Ferry, portant le pavillon de l'amiral Pivet, il fut dirigé le 20 avril vers Beyrouth.

À peine arrivé à destination, l'amiral apprit par notre consul général que les massacres avaient eu lieu sur la côte, non loin de la petite ville de Latakieh, située à 100 milles environ au nord de Beyrouth. Le Jules-Ferry repartit le soir même et trouva le 23 au matin, à son apparition devant la baie de Bazit, le paquebot Niger, des Messageries maritimes, dont le brave capitaine avait déjà recueilli à son bord 2.200 réfugiés arméniens, lesquels, fuyant les violences d'une bande de pillards et de brigands turcs, étaient accourus de tous les villages ou mission des environs. D'autres pauvres gens, terrorisés, se tenaient tapis à terre, n'attendant plus guère que la mort. Quelques coups de canon tirés à blanc eurent vite fait de les attirer hors de leurs cachettes et, en peu d'instants, la plage fut couverte d'une foule de hères déguenillés, apeurés et affamés, qui se précipitèrent vers les embarcations envoyées à leur secours.

Grace au dévouement et à l'activité des officiers et des matelots, grâce aussi à un temps superbe, on put recueillir en quelques heures 1.450 fugitifs, en grande partie des femmes et surtout des enfants, car la plupart des hommes avaient été massacrés. Tout ce monde, à peine pourvu de quelques hardes, fut installé aussi confortablement que possible, sur le pont supérieur du Jules-Ferry, et groupés autour de missionnaires franciscains qui avaient dirigé leur fuite. De la soupe chaude, du pain, du biscuit, du lait concentré pour les enfants, des soins quasi maternels, rien ne fut épargné pour calmer et réconforter ces miséreux.

Le lendemain matin, tous étaient débarqués à Latakieh et confiés au « *mutessarif* » de l'endroit.

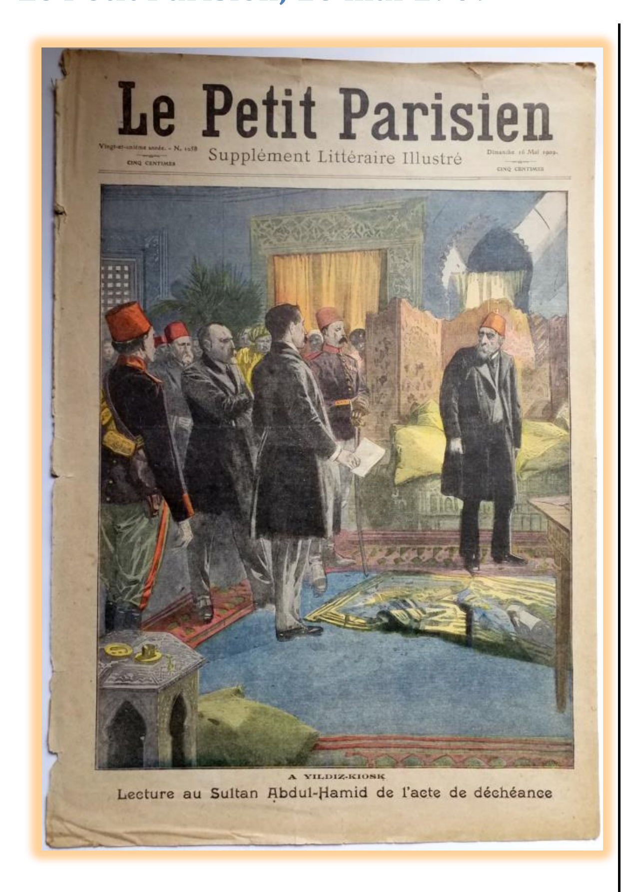
De son côté, le cuirassé Vérité avait pu remplir, à Alexandrette, une mission utile.

Dès le commencement des massacres, cette petite ville avait été envahie par une grande quantité de réfugiés de toutes races, de toutes sectes, accourus de partout, se ruant comme un troupeau traqué par la peur, dans un désarroi pittoresque et fort lamentable.

La mission française recueillit le plus qu'elle peut de ces pitoyables fugitifs. On les logea, on les entassa dans tous les locaux disponibles, dans les couloirs, les escaliers, dans les chapelles, puis, leur nombre augmentant sans cesse, jusque dans l'église paroissiale, momentanément désaffectée, si bien que, le dimanche, les offices étaient célébrés en plein air.

Source : « Les massacres d'Asie Mineure ». *L'Illustration,* édition du samedi 15 mai 1909, N°3455. Pages 336. (667 mots)

« À Yildiz-Kiosk : Lecture au Sultan Abdul-Hamid de l'acte de déchéance », Le Petit Parisien, 16 mai 1909



Le Petit Parisien

Supplément Littéraire Illustré

A YILDIZ-KIOSK

Lecture au Sultan Abdul-Hamid de l'acte de déchéance

NOS GRAVURES

À Yildiz-Kiosk : Lecture au Sultan Abdul-Hamid de l'acte de déchéance

Le compte rendu détaillé des scènes dramatiques auxquelles a donné lieu la déposition du sultan Abdul-Hamid est encore sous les yeux de nos lecteurs : il suffit donc pour donner, s'il est était besoin, quelque éclaircissement à notre gravure de première page de citer quelques passages du récit d'un témoin qui faisait partie de la délégation de l'Assemblée nationale chargée de porter au sultan la nouvelle de sa déposition

Voici la scène de l'entrevue :

« *Nous avançons.*

» *Arrivés à la galerie extérieure, les eunuques nous entourent. Nous pénétrons dans le vestibule. Nous nous trouvons immédiatement à l'entrée d'un vaste salon. Nous y pénétrons. Les officiers se tiennent derrière nous, le dos à la porte, barrant la sortie.*

» *Les fenêtres sont closes et les stores baissés. Il est là. Le sultan est entré sans faire le moindre bruit par une porte dissimulée derrière un paravent, porte qui communique avec le harem.*

» *Quelques instants après, Abdul-Hamid émerge de derrière le paravent. Il s'avance de quelques pas, puis s'arrête et nous fixe, pâle et étonné.*

Source : « À Yildiz-Kiosk : Lecture au Sultan Abdul-Hamid de l'acte de déchéance », *Le Petit Parisien*, 21e année, dimanche 16 mai 1909, N°1058. Page 159. (195 mots)

« Le pouvoir absolu vient de s'écrouler en Turquie », Lectures pour Tous, juillet 1909



Ennemis réconciliés : à gauche, un insurgé bulgare ; à droite, un groupe d'Albanais de Prizrend, qui ont les premiers proclamé la Constitution.

Le Pouvoir Absolu Vient de s'Écrouler en Turquie

Dans la nuit du 23 au 24 juillet, la dernière autocratie d'Europe, qui était en même temps la plus absolue des tyrannies asiatiques, s'est écroulée soudainement : en quelques heures, une insurrection mystérieuse a balayé la formidable toute-puissance de « l'Ombre d'Allah sur la terre », du Padischah dont le despotisme, jusque-là incontesté, gouvernait à sa fantaisie l'empire ottoman et une partie du monde islamique.

Résolu à conquérir d'un coup toutes les libertés que les nations occidentales ont mis des siècles à fonder, le peuple turc y réussi ! Il a réalisé la plus invraisemblable des révolutions politiques et sociales et transformé, du jour au lendemain, le Sultan en une sorte de roi constitutionnel dont l'initiative sera moindre que celle d'un président de république. Dans un pays où les races étaient si violemment en lutte les unes contre les autres, il semble prodigieux que la liberté et l'égalité aient pu être aussi rapidement proclamées.

Phénomène plus étrange encore : cette révolution sans analogue s'est, au pays classique des aventures sanglantes, épanouie dans une atmosphère d'idylle et n'a fait qu'un très petit nombre de victimes : on compte aujourd'hui que l'affranchissement de la Turquie aura exigé onze exécutions, la plupart à coups de bâtons

L'EFFROYABLE CONTRAINTE QUI PESAIT SUR LA TURQUIE.

Pour comprendre toute l'étendue de la révolution turque, évoquons l'image de ce qu'était, à sa veille immédiate — le 22 juillet — la vie de l'empire. Un nom la résume, un être la domine : le Sultan. Il est souverain maître de ses sujets, qui lui appartiennent : leur fortune, leur liberté et leur vie sont à sa discrétion. Un Turc ne peut parler, lire, voyager, se marier, acheter ou vendre qu'autant qu'il plaît au Sultan.

A Constantinople, la moitié de la ville est occupée à espionner et à dénoncer l'autre moitié. Un notable commerçant est arrêté et jeté en prison pour s'être promené à bicyclette avec une lanterne trop brillante, destinée sans doute à faire des signaux aux ennemis du Sultan ; un autre est déporté pour avoir regardé fixement le mur du palais où Abd-ul-Hamid fit enfermer son frère Mourad. On interdit aux étudiants en médecine l'usage d'une école neuve et somptueusement aménagée parce qu'elle est mitoyenne d'un cimetière étranger, où ils pourraient se réfugier pour conspirer. Il est défendu aux officiers et aux fonctionnaires de déjeuner dans les restaurants européens ; il est dangereux d'acheter de la parfumerie étrangère, criminel

Le pouvoir absolu vient de s'écrouler en Turquie

Dans la nuit du 23 au 24 juillet, la dernière autocratie d'Europe, qui était en même temps la plus absolue des tyrannies asiatiques, s'est écroulée soudainement: en quelques heures, une insurrection mystérieuse a balayé la formidable toute-puissance de « l'Ombre d'Allah sur la terre », du Padischah dont le despotisme, jusque-là incontesté, gouvernait à sa fantaisie l'empire ottoman et une partie du monde islamique.

Résolu à conquérir d'un coup toutes les libertés que les nations occidentales ont mis des siècles à fonder, le peuple turc y réussi! Il a réalisé la plus invraisemblable des révolutions politiques et sociales et transformé, du jour au lendemain, le Sultan en une sorte de roi constitutionnel dont l'initiative sera moindre que celle d'un président de république. Dans un pays où les races étaient si violemment en lutte les unes contre les autres, il semble prodigieux que la liberté et l'égalité aient pu être aussi rapidement proclamées.

Phénomène plus étrange encore: cette révolution sans analogue s'est, au pays classique des aventures sanglantes, épanouie dans une atmosphère d'idylle et n'a fait qu'un très petit nombre de victimes: on compte aujourd'hui que l'affranchissement de la Turquie aura exigé onze exécutions, la plupart à coups de bâtons

L'EFFROYABLE CONTRAINTE QUI PESAIT SUR LA TURQUIE.

Pour comprendre toute l'étendue de la révolution turque, évoquons l'image de ce qu'était, à sa veille immédiate - le 22 juillet - la vie de l'empire. Un nom la résume, un être la domine: le Sultan. Il est souverain maître de ses sujets, qui lui appartiennent : leur fortune, leur liberté et leur vie sont à sa discrétion. Un Turc ne peut parler, lire, voyager, se marier, acheter ou vendre qu'autant qu'il plaît au Sultan.

À Constantinople, la moitié de la ville est occupée à espionner et à dénoncer l'autre moitié. Un notable commerçant est arrêté et jeté en prison pour s'être promené à bicyclette avec une lanterne trop brillante, destinée sans doute à faire des signaux aux ennemis du Sultan ; un autre est déporté pour avoir regardé fixement le mur du palais où Abd-ul-Hamid fit enfermer son frère Mourad. On interdit aux étudiants en médecine l'usage d'une école neuve et somptueusement aménagée parce qu'elle est mitoyenne d'un cimetière étranger, ou ils pourraient se réfugier pour conspirer. Il est défendu aux officiers et aux fonctionnaires de déjeuner dans les restaurants européens ; il est dangereux d'acheter de la parfumerie étrangère, criminel de faire de la photographie et mortel de prétendre fonder une association quelconque. Les étrangers eux-mêmes, bien que justiciables de leurs seuls tribunaux consulaires, sentent peser sur eux

l'écrasante contrainte de l'espionnage inlassable ; à l'entrée dans l'empire, on les dépouille minutieusement de tout imprimé.

La presse locale est soumise à une censure extravagante qui non seulement supprime la moitié des nouvelles, mais corrige les autres. C'est ainsi que les Turcs apprennent que Carnot est mort subitement à Lyon et que les souverains de Portugal ont été victimes d'un accident de voiture ; car le mot assassinat est interdit, aussi bien que celui de constitution et de liberté. Autour des bureaux de poste étrangers, tout au long des ambassades, des nuées de policiers et de contre-policiers épient les entrées et les sorties ; les représentations théâtrales sont l'objet d'une surveillance formidable et, l'an dernier encore, plusieurs spectateurs sont arrêtés pour avoir applaudi le couplet d'une opérette raillant les « rois de la mode». Dans les provinces, l'absolutisme se complique d'un ruineux désordre financier. On paye l'armée et les fonctionnaires quand il reste de l'argent, c'est-à-dire une fois sur dix.

Tous les suspects étant exilés, tous les non-suspects étant surveillés nuit et jour et toute liberté étant inconnue, on n'avait pas même l'idée, à Constantinople, qu'un mouvement révolutionnaire pût être autre chose qu'une tentative partielle d'insoumission militaire, dont on viendrait toujours à bout par la force ou par l'argent. Tous les agents étrangers, sans exception, partageaient cette opinion.

PRÉPARATIFS DE RÉVOLUTION

Le démenti devait être foudroyant.

On apprend, au mois de juillet, qu'une certaine agitation militaire est signalée dans la région de Monastir. Des officiers ont quitté les armées et, entourés de quelques camarades et d'une poignée de soldats, - d'abord 30 seulement, - parcourent la campagne en prêchant le retour à la Constitution de 1876. Car la Turquie a bien une constitution ; Abd-ul-Hamid lui-même l'a promulguée sous la pression des puissances mais il s'est bien gardé de jamais rappliquer. Donc, on ordonne l'arrestation des officiers de Monastir, sans autrement s'inquiéter. À Constantinople, personne, Turc ou étranger, ne peut croire à une menace sérieuse.

Cependant, deux comités, « Avenir et Progrès» et « Décentralisation », ont patiemment recruté des adhérents, formé des sous-comités, embrigadé les soldats et les fonctionnaires. Ils ont, à Paris et à Londres, parmi les exilés, des points d'appui et d'information. Déjà ils ont conquis à leurs idées les provinces de Turquie d'Europe, Constantinople exceptée, et en quelques mois ils achevé leur propagande en Asie Mineure.

La brusque nouvelle que les partisans de la Révolution sont plusieurs milliers de soldats réguliers, commence à alarmer Abd-ul-Hamid. Par un de ces procédés paradoxaux qui lui ont jusqu'ici réussi, il veut tenter de rallier à sa cause le chef même de la révolution, Enver-bey. Il lui fait offrir son pardon et sa nomination au grade de général s'il veut abandonner immédiatement ses hommes et se rendre au palais: bien mieux, il lui promet sa propre sœur en mariage.

Enver-bey reçoit, le 17 juillet, cette étrange proposition : il n'y fait aucune réponse, mais, le lendemain, entre dans Monastir à la tête de ses hommes qui chantent la Marseillaise, arrête et enlève le gouverneur de la ville, tue un colonel récalcitrant devant ses troupes, soulève toute la garnison et déclare la constitution proclamée. Chrétiens et, Turcs l'acclament ; la ville en fête refuse obstinément obéissance à tous les fonctionnaires de « l'ancien régime» ; déjà les insurgés font la police et perçoivent l'impôt.

Lorsque ces événements furent connus au palais, le 20, on comprit enfin l'étendue du danger. Pour y parer, on mobilise en, hâte les troupes d'Asie Mineure qui, de Salonique, doivent marcher sur Monastir révoltée et écraser les comités. Mais voici que, le 22, à une heure du matin, un stupéfiant phénomène est signalé: tous les employés du télégraphe de Turquie d'Europe - choisis après une enquête minutieuse et surveillés incessamment - déclarent avec flegme qu'ils refusent de transmettre les dépêches chiffrées du gouvernement. On se décide à remettre à ces étonnants employés des télégrammes en clair, pour ordonner à toutes les troupes de marcher sur Monastir. Et voici que, vers midi, les télégraphistes déclarent, avec le

même sang-froid, qu'ils ne transmettront plus que les dépêches visées par un délégué des comités insurrectionnels.

Depuis cet instant, la révolution est faite: les télégraphistes, autant que l'armée en ont rendu le triomphe certain.

LA PREMIÈRE SORTIE DES DÉVOILÉES

En même temps, on apprend qu'à Salonique, la seconde ville de Turquie d'Europe, la capitale du sud, vient de proclamer la constitution. Cela s'est fait en deux heures, dans un affolement heureux.

Dans les rues de Salonique circulent de bruyants cortèges, bannières au vent, derrière des musiques qui toutes, doivent improviser la Marseillaise ; les bandes grecques et bulgares, en hâte rappelées de la montagne où elles s'entretuaient, entrent en ville avec des rameaux verts et fraternisent avec les troupes turques qui les poursuivaient la veille ; on ouvre les prisons, on pavoise les navires, on danse sur les places publiques déjà baptisés places « de la Liberté » et de la « Constitution ».

Phénomène décisif: les femmes turques rompent leur claustration, suivent leurs maris aux manifestations et, visage découvert, haranguent la foule en agitant des drapeaux. Deux jours plus tôt, elles auraient risqué leur vie à soulever un coin de leur voile.

AU PALAIS DE YILDIZ, ON DÉLIBÈRE DANS LA TERREUR.

Alors commence au palais de Yildiz, une nuit tragique, la dernière veillée de l'autocratie. Au coucher du soleil, tous les ministres ont été appelés auprès du Sultan: derrière eux les troupes de la garde ont refermé leur triple cordon et mis leur artillerie en batterie. Jusqu'à six heures du matin, la discussion se poursuit ; car, pour la première fois, on discute autour du sultan et avec lui. Abd-ul-Hamid est naturellement partisan de la résistance et de la répression : le grand vizir, la plupart des ministres l'approuvent, par habitude et par terreur. C'est tout juste si de rares voix ont l'audace de s'élever pour exposer l'urgence du péril et l'impuissance du sultan, coupé de communications, incertain de la fidélité des troupes encore non insurgées et de la flotte elle-même.

Enfin le parti de la résistance va l'emporter. Abd-ul-Hamid a confiance dans les vingt mille hommes de sa garde, presque tous Albanais, insensibles aux idées libérales ; dans quelques heures, il va se montrer au Sélamlik, derrière des troupes solides : Constantinople ne bougera pas…

Soudain, nouveau coup de théâtre. Le ministre de la guerre est informé que, dans la caserne où les troupes se préparent pour le Sélamlik, les émissaires du comité triomphant à Salonique ont fait jurer aux soldats d'acclamer la Constitution, en face du Sultan. Et le Sultan lui-même est informé que les Albanais de sa garde, suprême rempart de l'autocratie, ont reçu un ultimatum des comités créés en Albanie : s'ils combattent la Constitution, leurs familles seront immédiatement massacrés et leurs villages brûlés.

Cette heure marque la fin de l'autocratie ottomane. Abd-ul-Hamid II n'a plus qu'à se soumettre ou à disparaitre.

En hâte, on rédige un communiqué de dix lignes annonçant que le Sultan remet en vigueur la Constitution de 1876 et appellera prochainement le peuple aux élections. À Constantinople, quand les acheteurs de journaux, déployant la feuille qui vient de paraitre, aperçoivent les quelques lignes où, en gros caractères et sans aucun commentaire, est annoncé le triomphe du nouveau régime, ils ne peuvent y croire: et vite, ils cachent le journal dangereux dont tous les rédacteurs doivent être déjà emprisonnés ou exécutés. Mais, d'heure en heure, la conviction s'impose, car les faits se précipitent de façon déconcertante. Au Sélamlik, le Sultan et la Constitution sont acclamés simultanément. Dès le soir, les ministres sont démissionnaires. Le Sultan s'est soumis.

LENDEMAIN DE VICTOIRE

Désormais il ne reste plus rien de cette formidable tyrannie qui, hier encore, courbait Stamboul sous l'empire du maitre. La Marseillaise retentit à Constantinople comme à Monastir, et ses échos parviennent jusqu'aux murs du Palais.

Quand, huit jours après la tragique proclamation, Abd-ul-Hamid sort à nouveau pour se rendre au Sélamlik, il n'est plus qu'un symbole impuissant et fragile, toléré

par les libérateurs de la nation. Tous ses favoris sont exilés ou emprisonnés: à tous les intrigants qui s'étaient groupés autour de lui, l'affolant de faux rapports et de menaces imaginaires, on a fait « rendre l'argent » et imposé des rançons de un à quatre millions, sans préjudice du jugement qui les attend…

Mais, s'il a suffi d'un moment d'énergie populaire pour emporter tout le régime d'absolutisme échafaudé et renforcé par l'autocratie pendant cinq siècles, la mise en pratique du nouveau régime s'annonce infiniment laborieuse et chargée de difficultés. Il avait fallu une nuit pour détruire le Sultan: il fallut un mois pour former le premier ministère libéral ; il en faut trois pour élaborer un système électoral ; combien de fois, combien d'années seront nécessaires au fonctionnement parfait du régime parlementaire et de l'administration nouvelle?



LE SULTAN ABD-UL-HAMID RENTRANT AU PALAIS DE YILDIZ, APRÈS LA CÉRÉMONIE RELIGIEUSE DU « SÉLAMLIK », (7 AOÛT 1908.).

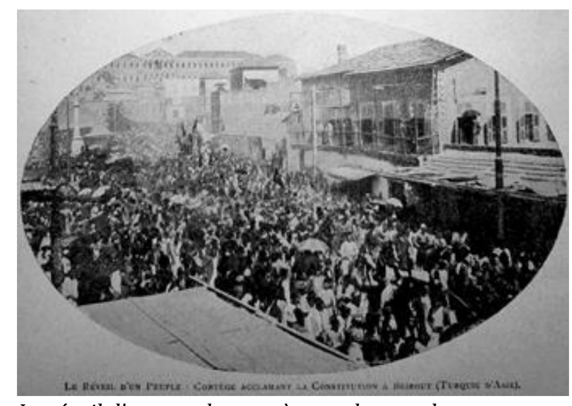
Un mois auparavant, quand le sultan revenait de la Mosquée, escorté d'un étincelant état-major, il était encore acclamé comme le souverain tout-puissant, « l'ombre d'Allah sur la terre ». Aujourd'hui, c'est au cri de « Vive la Constitution » que la foule salue le cortège impérial. (Cliché Otto Kiel.)



Ennemis réconciliés : à gauche, un insurgé bulgare ; à droite, un groupe d'Albanais de Prizrend, qui ont les premiers proclamé la Constitution.



VIVE LA CONSTITUTION ! : Orateur populaire annonçant au peuple, en Macédoine, la proclamation du nouveau régime. Quel enthousiasme aux premières heures annonçant le triomphe de l'insurrection ! Dans les rues, ce n'était que rassemblements, bruyants cortèges défilant aux accents d'une « Marseillaise » improvisée.



Le réveil d'un peuple : cortège acclamant la Constitution à Beirout (Turquie d'Asie)

Source : « Le pouvoir absolu vient de s'écrouler en Turquie », *Lectures pour Tous : revue universelle et populaire illustrée*, Paris, magazine, édition de juillet 1909, pp. 86-90. (2150 mots)

« L'adieu du roi de Portugal à son pays », Le Petit Journal illustré, 23 octobre 1910.


Le Petit Journal
ADMINISTRATION
61, RUE LAFAYETTE, 61
Les manuscrits ne sont pas rendus
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
5 CENT. SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ 5 CENT.
21me Année Numéro 1.040
DIMANCHE 23 OCTOBRE 1910
ABONNEMENTS

" ADEUS PAR NUNCA MAIS ! "
L'adieu du roi de Portugal à son pays
(VOIR A LA PAGE 5 NOS INSTANTANÉS SUR LA GRÈVE DES CHEMINS DE FER)

« Adeus Par Nunca Mais ! » L'adieu du roi de Portugal à son pays.

La révolution portugaise éclata comme un coup de foudre. Le roi était au palais des Necessidades lorsque commença le bombardement dans la nuit du lundi. Conservant son sang-froid, au milieu de ses conseillers affolés, dont quelques-uns s'empressèrent de prendre la fuite, il voulait rester coûte que coûte ; mais il finit par céder aux conseils de son entourage et quitta le palais dans une automobile pour chercher un abri dans le voisinage. Il était très calme, gai même, dit un témoin, souriant et fumant une cigarette. « J'irai où vous voudrez, dit-il à ses amis, au plus fort du combat mais je préférerais ne pas quitter Lisbonne. »

Mais sa vie pouvait être en danger et on le décida à partir ; le mardi, à la première heure, une automobile le conduisait à Cintra, puis au couvent de Mafra, où la reine Amélie, sa mère, et la reine Maria Pia, sa grand'mère, le rejoignirent.

Il s'agissait d'aller s'embarquer à Ericeira, où le yacht Amélia attendait les fugitifs.

On se mit en route pour ce village. Un détachement de vingt cavaliers de l'École militaire, escortait les souverains, qui se trouvaient dans deux automobiles.

À Ériceira, deux bateaux de pêche étaient à quai. Dans l'un montèrent les deux reines. Le roi prit place dans l'autre. En y montant, il se tourna vers les personnes qui l'avaient accompagné et leur dit dans un sanglot

« Adeus par nunca mais » - Adieu pour toujours.

Et sur cette parole désespérée, le bateau gagna le large, vers le yacht Amélia, qui devait emporter à Gibraltar le jeune souverain et sa fortune.

VARIÉTÉ
Vers l'Exil

À propos des événements de Portugal. – Souverains détrônés. – Ceux qui s'enfuirent devant la Révolution. – Louis XVI et le départ pour Varennes. – Louis XVIII et l'exode en Belgique. – L'odyssée de Charles X. – Comment Louis-Philippe gagna l'Angleterre. – Être homme ou être roi ?

« Jadis, dit quelque part Henri Heine, nous appartenions aux rois ; aujourd'hui, ce sont les rois qui nous appartiennent. »

Cette parole de l'écrivain allemand se justifie singulièrement depuis quelques années. Les peuples traitent volontiers leurs souverains comme des fonctionnaires qu'on met au rancart quand ils ont cessé de plaire. En un an et demi, voilà deux monarques jetés à bas du trône et exilés.

Pour l'un des deux – le sultan – on comprend la mesure. Abdul Hamid était seul responsable du régime qui pesait sur son pays et dont le peuple turc était excédé. Le sultan était un autocrate ; il régnait et il gouvernait... Mais le petit roi de Portugal ne gouvernait pas. Souverain constitutionnel, il porte cependant le poids des fautes et des crimes commis par les divers gouvernements que lui imposa la volonté parlementaire.

Un homme politique, ennemi du régime parlementaire, en faisait à ce propos la critique ces jours derniers :

« La responsabilité des ministres, disait-il, quelle bonne plaisanterie ! À quoi, dans la pratique, a-t-elle jamais servi ? L'histoire est là pour le dire. Le roi Charles 1er d'Angleterre avait des ministres responsables, et on lui a coupé la tête à lui. Louis XVI, à la fin de son règne, avait des ministres responsables, et on l'a guillotiné, lui. Louis-Philippe avait des ministres responsables, et on l'a mis à la porte, lui. Napoléon III avait des ministres responsables et on l'a renversé, lui... »

On a beau n'être qu'un roi constitutionnel, on n'en est pas moins en butte aux risques du métier.

Ces risques sont d'ordre divers. La déchéance que vient de subir le roi Manuel n'est pas le plus grave. L'assassinat politique guette aussi les rois. Et tout jeune qu'il soit, le souverain portugais en a vu déjà les cruels effets. Il n'a échappé au sort affreux de son père et de son frère que pour perdre le trône qu'il doit à leur disparition tragique.

Mais que penser de cette chute sans résistance et sans gloire ?... Le roi doit-il être approuvé d'être parti pour éviter l'effusion du sang ? Doit-il être blâmé de n'avoir même pas tenté la lutte ?... Fit-il mieux de chercher son salut dans la fuite que de tomber en roi à la tête des soldats qui lui restaient fidèles ?...

La question est jugée diversement suivant les tempéraments. Les pacifiques l'approuvent, les belliqueux le blâment. Les uns et les autres ont des raisons péremptoires. Mais si l'on consulte l'histoire, on voit que, dans les temps modernes, la conduite des souverains détrônés a presque généralement donné raison à l'opinion des premiers.

Presque tous les souverains déchus ont préféré l'exil à la résistance en face de la révolution.

***

C'est la pensée qui guida Louis XVI lorsqu'au mois de juin 1791, il se décida à fuir les Tuileries pour se réfugier auprès de l'empereur Léopold. Louis XVI, il est vrai, était un pacifique et un faible. On conçoit qu'il ait essayé d'échapper à ces risques du métier qu'il prévoyait, et que, d'ailleurs, sa tentative avortée devait rendre pour lui plus inévitables et plus tragiques.

Louis XVIII non plus ne fit pas le moindre effort pour se cramponner au trône lorsque parvint à Paris la nouvelle du débarquement de Napoléon au golfe Jouan.

Il n'examina pas un seul instant la possibilité de résister ; il ne pensa qu'à fuir au plus tôt, à mettre le plus grand nombre de lieues possible entre lui et « l'usurpateur ». Ce fut un départ précipité, désordonné. Il partit si vite qu'il en oublia d'emporter sa correspondance intime que l'empereur, en arrivant, trouva intacte sur son bureau. Il courut grand train jusqu'à Lille, n'osa pas séjourner dans la ville de peur d'être retenu prisonnier par les troupes que la nouvelle du retour de l'empereur agitait ; et il ne commença à respirer que lorsqu'il arriva sur le sol de la Belgique.

Une fuite lamentable entre toutes, ce fut celle de Charles X, dans la nuit du 30 ou 31 juillet 1830.

Trois jours durant la révolution avait agité et ensanglanté Paris. Charles X était à Saint-Cloud. Les insurgés s'avançaient. Bientôt, les troupes royales qui gardaient les ponts de la Seine seraient débordées, et alors, qu'adviendrait-il du vieux roi ? Ne subirait-il pas le sort qu'avait subi trente-sept ans plus tôt son frère Louis XVI ?

Il fallait fuir sans plus attendre. Le roi s'y décida : il partit avec le duc d'Angoulême, son fils, la duchesse de Berry, sa belle-fille et l'enfant de celle-ci, le petit duc de Bordeaux, âgé de dix ans.

M. Lenôtre a raconté cette pitoyable odyssée royale, avec sa puissance d'évocation.

« Il était trois heures et demie du matin quand le signal fut donné. Quelques appels de trompettes commandèrent aux cavaliers le boute-selle. Quatre carrosses, silencieusement, comme des chars funèbres, vinrent se ranger devant le perron, du côté du parc : la famille royale y monta, et, sous l'escorte des gardes du corps, s'éloigna par les avenues sombres, vers les bois.

« À sa suite, les quelques régiments encore fidèles, s'ébranlèrent : les hommes marchaient, l'arme basse, sous les allées

bordées de blanches statues, semblables, dans l'ombre, à des fantômes. À l'aube, on traversait Ville-d'Avray. Déjà, les fugitifs purent voir le mot royal effacé sur toutes les enseignes de cabaret... »

Ainsi, jusqu'en ces menus détails, apparaissait à leurs yeux la déchéance du régime qu'ils représentaient.

Charles X voulait s'arrêter à Versailles. On lui fit comprendre que c'était trop près de Paris, qu'il n'y serait pas plus en sûreté qu'à Saint-Cloud. Et l'on décida de pousser jusqu'à Rambouillet. C'est là que la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, rejoignit la caravane lamentable. Elle se jeta dans les bras du roi :

« Nous voilà, j'espère, mon oncle, dit-elle, réunis cette fois pour toujours. »

À Rambouillet, le roi dut vendre son argenterie pour payer les dépenses de son escorte. Il est vrai que cette escorte était encore considérable. Plus de dix mille hommes suivaient le roi. Avec cette armée il eût pu essayer de revenir sur Paris et d'y rentrer en vainqueur. Quelques-uns de ses conseillers le voulaient. D'autres taxaient ce projet de folie. Soixante mille Parisiens, disait-on s'étaient précipités en armes à la poursuite de l'armée royale. Le plus sage était de fuir, d'aller plus loin, toujours plus loin.

C'est à ce parti que le roi sue résigna.

A la nuit close on se remit en route. On coucha au château de Maintenon à cinq lieues de Rambouillet.

Là il fallut licencier l'armée. On ne garda pour escorte que la maison militaire du roi. Les troupes furent rangées des deux côtés de la route de Dreux et, le vieux souverain, avant de les quitter les passa en revue une dernière fois

« Au passage du cortège royal, dit M. Lenôtre les tambours encore une fois battirent aux champs, les drapeaux blancs s'inclinant, rendirent un dernier salut, les soldats présentèrent les armes, les officiers tinrent l'épée basse ; et, ce suprême hommage rendu, les troupes restèrent là, les rangs rompus, silencieuses, attendant les ordres, et regardant s'éloigner sur la route ensoleillée le cortège qui emportait l'antique maison de France. »

***

Ceci se passait le 4 août. La cour fugitive parvint à Dreux vers 5 heures du soir. Les habitants l'accueillirent avec des cris hostiles. Charles X obtint cependant d'y passer la nuit, mais le lendemain on le forçait à reprendre sa route. La caravane atteignit ainsi Verneuil.

De Verneuil, on s'en fut à Laigle où le roi fut logé au château. Là, on manqua de vivres pour les hommes et de fourrage pour leurs montures. Les cavaliers durent jeûner ; et leurs chevaux, pendant la nuit, rongèrent l'écorce des arbres de l'avenue où on les avait parqués.

Au matin, il y eut grand scandale. On s'aperçut qu'une main sacrilège avait barbouillé et gratté les fleurs de lys peintes sur le carrosse du roi qu'on avait laissé sans surveillance.

Le 7, on coucha au château d'un ancien garde du corps, M. de la Roque, au bourg de Le Merlerault. Le lendemain on gagnait Argentan. Il pleuvait à torrents, les routes étaient détrempées. Les habitants, sur le pas de leurs portes, regardaient passer dans un morne silence les carrosses couverts de boue qui contenaient les représentants de la monarchie expirante.

Trois commissaires du gouvernement provisoire chargés d'accompagner le cortège royal jusqu'à la côte, pressaient Charles X de faire plus grande hâte. Mais le roi, au contraire, s'ingéniait à retarder la marche. Au bout de ce voyage c'était l'exil, et le vieux souverain semblait chercher tous les prétextes pour reculer l'échéance fatale. Il voulut demeurer à Argentan toute la journée du 9. Après trente-huit heures de séjour dans cette ville, on se remit en route. Le 10, on coucha à Condé-sur-Noireau, ; le 11 on fut à Vire. On traversa Falaise sans s'y arrêter. Mais, à quelque distance de cette ville, le roi, tout à coup, eut la fantaisie d'entrer dans une auberge de rouliers ; et la famille royale dîna au milieu des paysans.

Le roi s'attarda volontairement à ce repas champêtre. Peu auparavant, étaient arrivés de nouveaux ordres de Paris et, les commissaires étaient invités à presser

les dernières étapes. Charles X avait accueilli avec mécontentement cette communication. Et il voulait montrer qu'il n'en tiendrait compte que si telle était sa volonté. Tant qu'il était en France il était

chez lui. Il ne fuyait pas, mais se retirait de bonne grâce pour ne pas déchaîner la guerre civile. On n'avait pas le droit de le forcer à se hâter.

Ce désir de rester le plus longtemps possible sur le sol de la patrie, et ce refus d'obéir aux ordres du nouveau gouvernement n'étaient pas sans grandeur et sans dignité.

Valognes fut la suprême halte. La famille royale s'y logea dans l'hôtel de M. de Ménildot. Cette demeure, assez vaste, manquait de confortable. Le roi, la duchesse de Berry et la duchesse d'Angoulême eurent des appartements convenables, mais les personnages de leur suite durent se contenter de coucher dans les écuries. Le petit duc de Bordeaux ne put fermer l'œil de la nuit : son lit était rempli de puces.

C'est là que les équipages de suite abandonnèrent le cortège. Le lendemain 16 août la famille royale arrivait à Cherbourg, montait à bord du paquebot américain Great Britain ; et bientôt le dernier représentant de la vieille monarchie française avait perdu de vue les côtes de France.

Louis-Philippe qui l'avait remplacé sur le trône devait avoir le même sort dix-huit ans plus tard.

Sa fuite de Paris devant la révolution fut plus pitoyable encore que celle de Charles X. Comme il advint en Portugal, la cour fut surprise par les événements auxquels elle ne s'attendait guère. On avait servi le déjeuner aux Tuileries à l'heure ordinaire et personne ne se doutait de l'imminence du danger.- Soudain des coups de fusil retentirent ; le peuple tirait sur le palais. Le roi décida de fuir à Saint-Cloud, d'abord, malgré les avis de la reine.

Celle-ci, s'il faut en croire le docteur Poumiès de la Siboutie qui a noté ce fait dans ses Mémoires, essaya de détourner Louis-Philippe de cette détermination. Elle apostropha même durement un conseiller, M. Duverger de Hauranne, qui, craignant quelque danger ou quelque outrage pour le roi, le pressait, le poussait même pour lui faire hâter le pas.

Tandis que Louis-Philippe sortait par la terrasse du bord de l'eau, la foule envahissait le château et le mettait au pillage.

Il était trois heures de l'après-midi. Le roi partit à Saint-Cloud sans même avoir eu le temps de se munir de la moindre somme d'argent. Ne trouvant plus un cheval dans ses écuries il loua deux omnibus chez un entrepreneur de transports de la localité. Louis-Philippe y prit place avec la reine, quelques membres de la famille royale et des serviteurs.

« Les voitures, raconte le docteur Poumiès, traversèrent Villes-d'Avray, où le roi était très connu. Dans ce village, bordant la route de Versailles, que le roi parcourait une fois la semaine, on ne connaissait pas encore les événements de Paris, et l'étonnement fut extrême en voyant la famille royale dans cette triste position. Le roi, placé dans un coin du premier omnibus, se dissimulait tant qu'il pouvait. »

C'est dans cet équipage que Louis-Philippe gagna le château d'Eu. Il comptait s'y fixer, car il espérait que son petit-fils, le comte de Paris lui succéderait.

Le 25 février il apprit la proclamation de la République. Force était, cette fois, de s'expatrier. Il partit d'Eu sous un déguisement, gagna Honfleur, puis Le Havre, et, après bien des traverses et des alertes, parvint à s'embarquer sur un navire anglais, l'Express, qui le conduisit en Angleterre. Il s'établit à Claremont, château qui appartenait à son gendre, le roi des Belges et qui devait être son dernier asile.

***

Ainsi ces souverains, dans des circonstances pareilles à celles où s'est trouvé le jeune roi Manuel de Portugal, préférèrent comme lui la fuite et l'exil à la résistance et au sang répandu. Ils s'inclinèrent devant la volonté populaire et se soumirent.

« L'état naturel, dit un jour l'empereur Joseph II, n'est pas d'être roi, mais d'être homme ». Ils furent hommes avant d'être rois... Faut-il les en blâmer ?

Ernest LAUT

Le Petit Journal illustré du 23 Octobre 1910

Source : LAUT, Ernest. « L'adieu du roi de Portugal à son pays », Le Petit Journal illustré, édition du 23 Octobre 1910 (2669 mots)

« La guerre italo-turque » et « Les chrétiens en Tripolitaine », Le Pèlerin, 15 octobre 1911



35e ANNÉE. — N° 1815. DIMANCHE 15 Octobre 1911

Le Pèlerin

REVUE ILLUSTRÉE DE LA SEMAINE

Avec supplément littéraire, politique et agricole

ABONNEMENT ANNUEL	FRANCE	ÉTRANGER
Edition ordinaire...	6 fr.	8 fr.
Edition de luxe.....	10 fr.	10 fr.

Abonnements annuels combinés :

Pèlerin et Vie des Saints......	7 fr. 20
Pèlerin et Contemporains......	9 fr. 60
Croix grand format et Pèlerin..	22 fr. »

ADVENIAT REGNUM TUUM — RÉDACTION & ADMINISTRATION · 5 RUE BAYARD · PARIS · VIIIème

Soldats turcs et soldats italiens. L'amiral Aubry, commandant des forces navales italiennes.

LA GUERRE ITALO-TURQUE.

(Voir frontispice, page du milieu et photographies page 5).

Bombardement de Tripoli

Le bombardement de Tripoli a été le premier évènement grave de la guerre déclarée d'une façon si soudaine par le gouvernement italien à la Turquie.

Voici, sur celle opération, quelques détails fournis par un témoin, le commandant Gentille, du vapeur *Tafna*, qui se trouvait en vue de Tripoli au moment de la déclaration de guerre.

Dix cuirassés et des torpilleurs avec quatre transports étaient mouillés devant Tripoli sur une longueur de plusieurs milles.

Le croiseur *Varese* était placé en sentinelle à l'Ouest pour arrêter les bateaux qui voudraient essayer de forcer le blocus, Le *Varese* tira un coup de canon a blanc pour arrêter le *Tafna*, venant de la direction de Djerba, signifiant: « Approchez, désire communiquer » On dit au commandant du *Tafna* qu'en raison du blocus le passage lui était interdit.

Le consul général de France, Léon, qui se trouvait à bord du navire, ayant insisté pour qu'on le laissait passer, deux officiers vinrent à bord du *Tafna* saluer M. Léon au nom de l'amiral, ajoutant que ce dernier ne pouvait donner l'autorisation, mais qu'on pouvait venir parler avec l'amiral.

Le *Tafna* leva l'ancre, et allait franchir la ligne du Varese pour se rendre près du vaisseau amiral ; mais, à peine à 300 mètres du parcours, un coup de canon à blanc ordonna au *Tafna* de ne pas aller plus avant, et le torpilleur *Aironne* vint à bord, disant que l'amiral priait le *Tafna* de rester hors de la ligne, que le bombardement allait commencer immédiatement.

La *Tafna* mouilla de nouveau à 303 mètres du *Farese*. Le bombardement ne devait avoir lieu que le lendemain mais deux torpilleurs étant entrés dans le port de Tripoli avec le pavillon blanc ne purent obtenir de réponse, ce qui obligea l'amiral de bombarder vingt-quatre heures plus tôt.

À 2 h. 45 de l'après-midi, la flotte italienne commença à évoluer, divisée en deux divisions de chacune trois cuirassés et d'autant de torpilleurs.

La première division de l'amiral Favarelli, à bord du cuirassé *Brin*, prit la direction de l'Est, en commençant à ouvrir le feu sur le port, la presqu'île où se trouve le phare, et sur un autre fort plus important, appelé *Djarachad*, à proximité de l'oasis de *Tadjourah*.

La deuxième division se rangea en ligne de file et vint passer devant le *Varese* et le *Tafna*, piqua vers l'Ouest d'abord, revint vers l'Est ensuite et fit feu sur le fort de la ville, appelé *Kerkach*. Le feu, très nourri, était trop court ; pour commencer, les obus tombèrent dans l'eau, faisant jaillir de gigantesques gerbes, puis, peu à peu, le tir se régla, et, de la passerelle avec sa jumelle, le commandant Gentille distingua les obus tombant à terre, soulevant d'énormes tourbillons de sable rouge. Les Turcs ripostèrent vigoureusement, mais le commandant du *Tafna* ne put, à cause de

l'éloignement, connaitre les effets des canons de la défense ; cependant, après une heure et demie de canonnade, la batterie centrale de la ville, près du phare, devint muette. On aperçut alors de formidables tourbillons de poussière et de fumée ; les deux autres forts se défendaient toujours courageusement, surtout celui de *Kerkach*.

À 6 heures du soir, quand le *Tafna* leva l'ancre, le canon grondait toujours, malgré l'approche de la nuit. Le bombardement continua contre les défenses extérieures de la ville, afin d'éviter d'endommager la ville. Les batteries *Sultanié* et *Hamidié* furent démantelées. Le navire *Garibaldi* entra dans le port ; la batterie *Hamidié* fut visitée par deux officiers qui la trouvèrent évacuée.

Enfin, tous les forts cessèrent de répondre à l'attaque et les soldats ottomans les abandonnèrent. Sur le fort *Sultanié*, le drapeau italien fut hissé et l'on tira les salves d'usage, tandis qu'une compagnie de marins débarquait. Avant l'occupation.

Aussitôt la guerre déclarée, les Italiens habitant Tripoli avaient dû quitter la ville. Les derniers moments de séjour à Tripoli de la colonie furent terriblement angoissants. Les Italiens étaient barricadés dans le consulat, qui fut assiégé par des indigènes vociférant qu'aucun Italien n'aurait la vie sauve. Le consul allemand intervint énergiquement auprès du gouverneur turc pour empêcher le massacre. Le gouverneur câbla à Constantinople pour demander des instructions ; on lui répondit d'accompagner les Italiens jusqu'à quai sous la protection des troupes, ce qui fut fait. La colonie sortit du consulat encadrée de soldats turcs qui, baïonnette au canon, maintenaient difficilement les indigènes qui voulaient massacrer les Italiens, y compris le consul et les journalistes.

Le convoi était précédé du pavillon du consul allemand. Tous les fugitifs furent embarqués dans un désarroi terrible sur le vapeur anglais *Castlegarth* ; après quoi ils furent transbordés sur le cuirassé *Garibaldi*.

Le consul allemand prit possession du consulat italien et fit hisser le pavillon allemand à la place du drapeau italien.

Le consulat de France était bondé de Français et de sujets indigènes français qui s'y étaient réfugiés, craignant un massacre général

Page 3 :

Les chrétiens en Tripolitaine

Au moment de l'occupation par l'Italie de la Tripolitaine, placée jusqu'ici sous l'autorité du gouvernement turc, nous croyons intéressant de donner ces détails sur la situation des missions catholiques. La Tripolitaine, qui comprend les anciens royaumes de Tripoli et de Fez, forme une préfecture apostolique confiée aux Frères Mineurs (Franciscains de l'Union léonine), et ce sont diverses provinces italiennes de l'Ordre qui fournissent des religieux missionnaires, actuellement au nombre de 23.



N° 1815 LE PÈLERIN 3

ville, près du phare, devint muette. On aperçut alors de formidables tourbillons de poussière et de fumée; les deux autres forts se défendaient toujours courageusement, surtout celui de Kerkach.

A 6 heures du soir, quand le *Tafna* leva l'ancre, le canon grondait toujours, malgré l'approche de la nuit. Le bombardement continua contre les défenses extérieures de la ville, afin d'éviter d'endommager la ville. Les batteries Sultanié et Hamidié furent démantelées. Le navire *Garibaldi* entra dans le port; la batterie Hamidié fut visitée par deux officiers qui la trouvèrent évacuée.

Enfin, tous les forts cessèrent de répondre à l'attaque et les soldats ottomans les abandonnèrent. Sur le fort Sultanié, le drapeau italien fut hissé et l'on tira les salves d'usage, tandis qu'une compagnie de marins débarquait.

Avant l'occupation.

Aussitôt la guerre déclarée, les Italiens habitant Tripoli avaient dû quitter la ville. Les derniers moments du séjour à Tripoli de la colonie furent terriblement angoissants. Les Italiens étaient barricadés dans le consulat, qui fut assiégé par des indigènes vociférant qu'aucun Italien n'aurait la vie sauve. Le consul allemand intervint énergiquement auprès du gouverneur turc pour empêcher le massacre. Le gouverneur câbla à Constantinople pour demander des instructions; on lui répondit d'accompagner les Italiens jusqu'à quai sous la protection des troupes, ce qui fut fait. La colonie sortit du consulat encadrée de soldats turcs qui, baïonnette au canon, maintenaient difficilement les indigènes qui voulaient massacrer les Italiens, y compris le consul et les journalistes.

Le convoi était précédé du pavillon du consul allemand. Tous les fugitifs furent embarqués dans un désarroi terrible sur le vapeur anglais *Castlegarth*; après quoi ils furent transbordés sur le cuirassé *Garibaldi*.

Le consul allemand prit possession du consulat italien et fit hisser le pavillon allemand à la place du drapeau italien.

Le consulat de France était bondé de Français et de sujets indigènes français qui s'y étaient réfugiés, craignant un massacre général.

Les chrétiens en Tripolitaine

Au moment de l'occupation par l'Italie de la Tripolitaine, placée jusqu'ici sous l'autorité du gouvernement turc, nous croyons intéressant de donner ces détails sur la situation des missions catholiques.

La Tripolitaine, qui comprend les anciens royaumes de Tripoli et de Fez, forme une préfecture apostolique confiée aux Frères Mineurs (Franciscains de l'Union léonine), et ce sont diverses provinces italiennes de l'Ordre qui fournissent des religieux missionnaires, actuellement au nombre de 23.

Les langues officielles du pays sont l'arabe et le turc, mais la population parle de préférence l'arabe et l'italien.

Le *Conspectus missionum* des Franciscains dit que le climat est très chaud; en quelques endroits, on souffre de la sécheresse; en d'autres, de l'humidité. Les maladies prédominantes sont l'ophtalmie, la fièvre typhoïde et les maladies hépatiques. C'est seulement à la fin du XVIIe siècle qu'il fut possible d'ouvrir une petite église dédiée à sainte Marie des Anges, dans la ville de Tripoli. Peu à peu, on ouvrit aussi des chapelles et on bâtit quelques petites résidences pour les missionnaires en d'autres lieux de la Tripolitaine; mais souvent elles étaient détruites par les indigènes.

Si les missionnaires avaient pour but de convertir les mahométans, cette intention restait généralement à l'état de pieux désir, car les lois s'y opposaient formellement, et si l'on obtenait quelques conversions, le converti devait être bien vite expédié en Europe pour le soustraire à la fureur de ses anciens coreligionnaires. Et encore de nos jours il en est ainsi.

Au XIXe siècle, la mission fut confiée aux Franciscains italiens qui ont continué l'apostolat avec le même zèle que leurs prédécesseurs français.

Les dernières statistiques indiquent que, sur une population de 1 260 000 habitants, il y a dans la Tripolitaine 5 541 catholiques, tous de rite latin, à l'exception de 61, qui sont de rite arménien ou grec.

Outre les 23 Franciscains, il y a dans la préfecture apostolique de Tripoli 7 Marianistes (Frères de Marie), qui ont ouvert à Tripoli même une école-collège fréquentée par près de 200 élèves. Ils y ont été appelés par les missionnaires Franciscains il y a environ vingt-cinq ans.

De plus, on y compte 16 religieuses Franciscaines missionnaires de Marie et 17 Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Ces religieuses tiennent des écoles et des orphelinats où sont reçus les enfants catholiques et musulmans, mais les conversions sont rares, et on se contente, dit le *Conspectus*, d'inculquer peu à peu l'amour du catholicisme à ces enfants.

Les stations de la Mission catholique tripolitaine sont les suivantes :

Tripoli, avec 4 400 catholiques. C'est la résidence du préfet apostolique. Là se trouve le collège-école des Marianistes; en outre, une école de filles tenue par les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition et fréquentée par 350 élèves.

Mescria, près de Tripoli, où les Franciscaines ont un hospice et une église, et ont fondé, il y a quelques années, un orphelinat desservi par les Franciscaines missionnaires de Marie, qui ont une vingtaine d'orphelines. Il y a là environ 600 catholiques et une école tenue par les Franciscaines.

Koms, où l'on a érigé une résidence avec l'église, il y a une vingtaine d'années, et, en 1903, une école de filles confiée aux Franciscaines missionnaires de Marie. On y compte 145 catholiques.

Bengasi, avec une résidence de Franciscains, 310 catholiques, une école de garçons tenue par les Franciscains, une école de filles tenue par les Sœurs de Saint-Joseph.

Bercas, près de Bengasi, où les Franciscains ont une propriété avec maison et chapelle, où ils se rendent de temps en temps pour le service religieux des 16 catholiques qui y résident.

Derna, où les Franciscains ont pu s'établir en 1903 et où ils ont une maison avec chapelle publique. On y compte 44 catholiques et une école tenue par les Franciscaines missionnaires de Marie et fréquentée par environ 150 filles.

Les Franciscains entretiennent dans la préfecture tripolitaine l'hôpital et six dispensaires pharmaceutiques.

La dévotion du Rosaire en Chine.

La dévotion du saint Rosaire s'est conservée toujours vivace dans les missions de la Chine, grâce au zèle des ....

Les langues officielles du pays sont l'arabe et le turc, mais la population parle de préférence l'arabe et l'italien. Le *Conspectus missionum* des Franciscains dit que le climat est très chaud ; en quelques endroits, on souffre de la sècheresse ; en d'autres, de l'humidité. Les maladies prédominantes sont l'ophtalmie, la fièvre typhoïde et les maladies hépatiques. C'est seulement à la

fin du XVIIe siècle qu'il fut possible d'ouvrir une petite église dédiée à sainte Marie des Anges, dans la ville de Tripoli. Peu à peu, on ouvrit aussi des chapelles et on bâtit quelques petites résidences pour les missionnaires en d'autres lieux de la Tripolitaine ; mais souvent elles étaient détruites par les indigènes.

Si les missionnaires avaient pour but de convertir les mahométans, cette intention restait généralement à l'état de pieux désir, car les lois s'y opposaient formellement, et si l'on obtenait quelques conversions, le converti devait être bien vite expédié en Europe pour le soustraire à la fureur de ses anciens coreligionnaires. Et encore de nos jours il en est ainsi.

Au XIXe siècle, la mission fut confiée aux Franciscains italiens qui ont continué l'apostolat avec le même zèle que leurs prédécesseurs français.

Les dernières statistiques indiquent que, sur une population de 1 260 000 habitants, il y a dans la Tripolitaine 5 541 catholiques, tous de rite latin, à l'exception de 61, qui sont de rite arménien ou grec.

Outre les 23 Franciscains, il y a dans la préfecture apostolique de Tripoli 7 Marianistes (Frères de Marie), qui ont ouvert à Tripoli même une école-collège fréquentée par près de 200 élèves. Ils y ont été appelés par les missionnaires Franciscains il y a environ vingt-cinq ans.

De plus, on y compte 16 religieuses Franciscaines missionnaires de Marie et 17 Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Ces religieuses tiennent des écoles et des orphelinats où sont reçus les enfants catholiques et musulmans, mais les conversions sont rares, et on se contente, dit le Conspectus, d'inculquer peu à peu l'amour du catholicisme à ces enfants.

Les stations de la Mission catholique Tripolitaine sont les suivantes :

Tripoli, avec 4400 catholiques. C'est la résidence du préfet apostolique. Là se trouve le collège-école des Marianistes ; en outre, une école de filles tenue par les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition et fréquentée par 350 élèves.

Mescria, près de Tripoli, où les Franciscaines ont leur hospice et une église, et ont fondé, il y a quelques années, un orphelinat desservi par les Franciscaines missionnaires de Marie, qui ont une vingtaine d'orphelines, Il y a là environ 600 catholiques et une école tenue par les Franciscaines.

Koms, où l'on a érigé une résidence avec l'église, il y a une vingtaine d'années, et, en 1903, une école de filles confiée aux. Franciscaines missionnaires de Marie. On y compta 145 catholiques.

Bengasi, avec une résidence de Franciscains, 310 catholiques, une école de garçons tenue par les Franciscains, une école de filles tenue par les Sœurs de Saint-Joseph.

Bercas, près de Bengasi, où les Franciscains ont une propriété avec maison et chapelle, où ils se rendent de temps en temps pour le service religieux des 16 catholiques qui y résident.

Derna, où les Franciscains ont pu s'établir en 1903 et où ils ont une maison avec chapelle publique. On y compte 44 catholiques et une école tenue par les Franciscaines missionnaires de Marie et fréquentée par environ 150 filles.

Les Franciscains entretiennent dans la préfecture tripolitaine l'hôpital et six dispensaires pharmaceutiques.

Page 5 : Tripoli occupé par les Italiens

N° 1815 LE PÈLERIN 5

TRIPOLI OCCUPÉ PAR LES ITALIENS

Une rue pittoresque de la vieille cite musulmane.

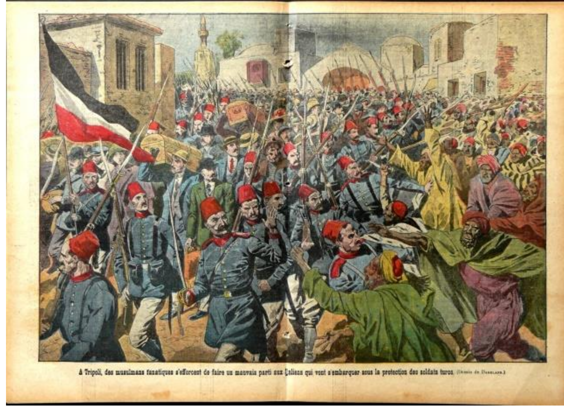
souvent j'avais à peine trouvé matière à l'absolution? Je leur disais donc que, s'ils en avaient le temps, j'en ajouterais à leur gré! J'en ajoutai huit et l'on me dit : « Cela suffit-il, Père? » Sans engager leur conscience, je répondais : « *Ciai nici*, faites comme il vous plaira. » D'autres disaient : « Comment, pour tant de péchés, seulement quinze Rosaires! c'est trop peu, je puis en dire quinze de plus. »

Je répondais : « Je vous en ai déterminé quinze, vous pouvez y satisfaire avec les Rosaires récités en commun,

UN PÈLERINAGE ANGLAIS A LOURDES

Le départ de Lourdes. — Les Sœurs infirmières.

Page 8-9 : À Tripoli, des musulmans fanatiques s'efforcent de faire un mauvais parti aux Italiens qui vont s'embarquer sous la protection des soldats turcs. (Dessin de DAMBLANS.)



Page 16 : **LA CURÉE, par BROUSSET**

L'aigle autrichienne a déjà emporté son morceau ; Ici la louve romaine a le sien entre les dents, d'autres bêtes affamées n'attendent qu'une occasion favorable… La Turquie entière suffira à peine à tant d'appétits.



Source : « La guerre italo-turque » (pp. 2-3, 5, 8-9, 16) et « Les chrétiens en Tripolitaine » (p.3), Le Pèlerin, édition du 15 octobre 1911, N°1815, Paris. (1618 mots)

« Les atrocités commencent. Massacre de paysans serbes par les bandes turques », Le Petit journal, 27 octobre 1912



Le Petit Journal

ADMINISTRATION
61, RUE LAFAYETTE, 61
Les manuscrits ne sont pas rendus
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

5 CENT. SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ 5 CENT.
27me Année — Numéro 1.145
DIMANCHE 27 OCTOBRE 1912

ABONNEMENTS

LES ATROCITÉS COMMENCENT
Massacre de paysans serbes par les bandes turques

EXPLICATIONS DE NOS GRAVURES
LES ATROCITÉS COMMENCENT

Massacre de paysans serbes par les bandes turques

A la faveur de l'agitation causée par le conflit entre la Porte et les États balkaniques les bandes turques ont repris la campagne et se sont signalées par de nouveaux massacres.

À Montkrique, près de Velès, un groupe de soldats a massacré tous ceux des habitants qui n'ont pas réussi à s'enfuir ; une dizaine d'entre les tués, notamment le curé, ont été horriblement mutilés et ont succombé après des souffrances atroces.

À Migitza, les Turcs ont décapité un paysan, ils en ont empalé un autre, en ont coupé un troisième en morceaux et ont coupé le nez du curé après lui avoir fait sauter la mâchoire d'un coup de sabre, Un autre prêtre, étant tombé aux mains des Turcs, ceux-ci le scalpèrent après lui avoir coupé le nez ; cinq autres habitants furent mutilés.

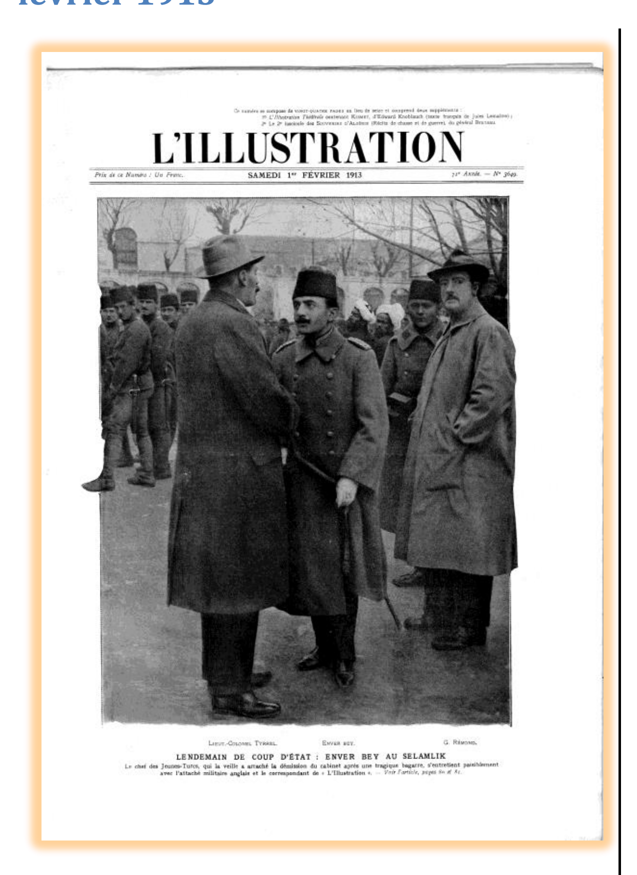
À Vratévi, les Turcs ont mis l'église à sac ; ils se sont emparés du frère du pope, à qui ils lui ont coupé le nez, et d'un autre Serbe qu'ils ont décapité.

Terrorisés par ces massacres, les populations des frontières se réfugient en masse vers le centre du pays.

Il est à souhaiter que les autorités turques prennent des mesures pour faire cesser ces atrocités et que les troupes régulières de l'armée ottomane soient envoyées contre ces bandits et ces massacreurs. Sinon, il faudrait craindre d'affreuses représailles ; et si de telles abominations continuaient, le gouvernement ottoman en porterait la très grave responsabilité devant le monde civilisé.

Source : « Les atrocités commencent. Massacre de paysans serbes par les bandes turques », Le Petit journal. Supplément du dimanche, Paris, édition 23e année, dimanche 27 octobre 1912, N°1145, sect. Explications de nos gravures, 27 octobre 1912. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k717032c.. Consulté le 27 février 2018, p. 337-338.

« Les angoisses et les convulsions de Constantinople », L'Illustration, 1er février 1913



Ce numéro se compose de vingt-quatre pages au lieu de seize et comprend deux suppléments :
1° *L'Illustration Théâtrale* contenant Kismet, d'Edward Knoblauch (texte français de Jules Lemaître) ;
2° Le 2e fascicule des Souvenirs d'Algérie (Récits de chasse et de guerre), du général Bruneau.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc. SAMEDI 1er FÉVRIER 1913 *71e Année. — N° 3649.*

Lieut.-Colonel Tyrrel. Enver bey. G. Rémond.

LENDEMAIN DE COUP D'ÉTAT : ENVER BEY AU SELAMLIK

Le chef des Jeunes-Turcs, qui la veille a arraché la démission du cabinet après une tragique bagarre, s'entretient paisiblement avec l'attaché militaire anglais et le correspondant de « L'Illustration ». — *Voir l'article, pages 80 et 81.*

LES ANGOISSES ET LES CONVULSIONS DE CONSTANTINOPLE

LE « GRAND DIVAN » VIEUX-TURC DU 22 JANVIER ET LE COUP D'ETAT JEUNE-TURC DU 23

Le soir du 22 janvier, notre envoyé spécial Georges Rémond, resté à Constantinople dans l'attente des événements (car il s'était jusque-là refusé personnellement de croire que la paix se ferait à Londres), nous adressait une intéressante correspondance relative à la réunion du « Grand Divan », qui venait d'autoriser le ministère Kiamil pacha à céder Constantinople aux alliés balkaniques. Le lendemain même allait se produire le coup de force militaire que notre collaborateur, dans toutes ses précédentes lettres privées, n'avait jamais cessé de considérer comme possible. Et, le 24, il nous écrivait: « Je ne prévoyais plus cela avant-hier. L'impression qui se dégageait du spectacle du « Grand Divan », du décor matériel et moral au milieu duquel a s'était déroulé était bien telle que je vous l'ai décrite. Je n'ai rien à changer à ce récit, qui, si vous le publiez intégralement, formera, avec la relation des faits ultérieurs, un contraste saisissant : les lecteurs de *L'Illustration* y trouveront un fidèle reflet des contradictions où se débat l'Empire Ottoman, et le témoignage le plus probant des angoisses et des convulsions de Constantinople. »

LE « GRAND DIVAN »

Constantinople, 22 janvier 1913.

Je sors du « Grand Divan », convoqué à titre consultatif par le gouvernement soucieux, au moment de décider de la paix ou de la guerre et de répondre à la note collective des puissances, d'être assuré de l'assentiment et de l'appui des personnages les plus illustres de la nation. Une même assemblée avait été réunie en 1827, lors de la guerre de l'indépendance grecque, une autre en 1877, au temps de la guerre russo-turque. Toutes deux avaient décidé la continuation de la guerre à outrance, jusqu'au dernier vaisseau, jusqu'au dernier canon. C'est la paix qui sort de celle-ci.

À 11 heures ½, je me rends au palais impérial de Dolma Bagtché, en compagnie de Jean Senien, du *Petit Marseillais*. Aux alentours pas un curieux. A Paris, dans une occasion semblable, cent mille personnes s'écraseraient dans les rues avoisinantes : elles n'en apprendraient rien de plus, ni plus vite ; mais, enfin, elles contempleraient de leurs yeux J'endroit où se passe quelque chose qui intéresse la vie de leur pays, elles manifesteraient d'un commun accord, ou en sens divers, par leurs murmures, leurs discussions, leur agitation même, l'existence d'une opinion publique, d'un peuple qui veut vivre et se sent vivre. Ici, rien. J'ai constaté pareille indifférence à Hademkeui, la nuit de l'armistice ; deux Journalistes français s'étaient, seuls, dérangés pour assister au retour de Nâzim pacha ; et, le

lendemain, le long de la route jusqu'à Constantinople, pas un paysan, pas un soldat, ne les interrogea sur la paix ou la guerre. Qu'importait, après tout ? qu'importe encore aujourd'hui ? Et tant de silence et tant d'apathie ont pour nous autres je ne sais quoi d'impressionnant, lorsque nous nous penchons pour écouter en vain les palpitations du cœur de ce peuple et de cette ville.

Quelques patrouilles circulent d'un pas lourd et se dandinent pesamment. Des policiers à pied et à cheval barrent les portes du palais ; des cavaliers sont massés dans la caserne voisine. On fait quelques difficultés pour nous laisser passer ; un officier de paix assez insolent, veut nous chasser, et, sur notre refus de partir, déclare que les Européens sont plus barbares que les Turcs, quoi qu'ils prétendent. Nous ne bougeons ; je lui dis de nous faire arrêter, s'il lui plaît ainsi, et la petite altercation continue quelque temps en langage turc et dans cet ineffable « sabir » levantin ou plus exactement pérote, en usage ici, jusqu'à ce qu'intervienne un haut fonctionnaire de police, fort courtois, qui nous assigne une place. À midi moins le quart, des landaus, des voitures de place, quelques automobiles, se succèdent, amenant les notables ; la grande porte s'ouvre pour laisser entrer l'équipage du prince héritier Youssouf Izzeddine et du grand vizir. À midi et demi, tout mouvement a cessé.

Nous revenons à 2 heures. Même silence aux abords du palais. Les seuls curieux sont toujours quelques journalistes français, Paul Erio, du Journal, Cuinet, du Matin, Mothu, de l'Havas, Genève, du Stamboul, et des journalistes locaux. Cette fois on nous laisse, sur notre demande, pénétrer dans les jardins, plus, dans le grand salon du rez-de-chaussée qui précède l'escalier d'honneur, lequel donne accès au salon des ambassadeurs, ainsi nommé parce que le sultan Aziz y accordait ses audiences aux ambassadeurs étrangers, et dans lequel se tient aujourd'hui le « Grand Divan ».

On nous fait quelques communications : Mahmoud Chefket pacha, Hakki pacha, l'ancien grand vizir, le prince Sabaheddine bey, l'ancien cheik ul islam Moussa Kiasim effendi, l'ex-commandant de l'armée de l'Est, Abdullah pacha, se sont excusés. Les princes assistent à la réunion d'un salon voisin. Le sultan est demeuré dans ses appartements, mais on le tient constamment au courant des débats. Dans la salle de réunion, les notables se sont groupés par professions, militaires, ulémas, sénateurs, fonctionnaires civils. À 1 heure ½, le grand vizir a proclamé l'ouverture de l'assemblée ; il a fait lire une traduction de la note collective des puissances, suivie de quelques explications. Puis Nazim pacha, ministre de la Guerre, a déclaré que l'armée était prête à faire son devoir. Abdurrahman bey, ministre des Finances, a exposé la situation financière de l'empire et conclu à la nécessité de la paix ; au nom de Noradounghian effendi, ministre des Affaires étrangères, indisposé, Saïd bey a donné lecture de l'exposé écrit par celui-ci, concluant également à la paix.

Nous n'avons point accès à la salle des délibérations. Je parcours les salons du rez-de-chaussée: meubles dorés, rideaux, baldaquins à l'européenne, pour ne pas dire pis, glaces prismatiques, lampadaires en cristal, vases de Sèvres, quelques tableaux, parmi lesquels je distingue une petite toile de Fromentin un coin du Bosphore, d'un beau ton chaud de coucher de soleil d'été, d'une pâte ambrée à la manière de Decamps, et qui me retient seule au milieu d'un certain nombre d'œuvres également banales. Une galerie donne sur la mer et l'incomparable paysage des côtes d'Asie. Devant nous, les cuirassés des puissances.

On nous offre le café dans de jolies petites tasses dorées ; je pense qu'autrefois, après avoir bu, l'étiquette était de mettre tasse et soucoupe dans sa poche ; j'en ai quelque envie, mais je n'ose. On nous offre également des cigarettes énormes, si longues qu'elles n'en finissent plus, et toutes dorées. Les beaux tapis, cet accueil délicat, ces cafés, ces cigarettes, les huissiers et les domestiques muets qui glissent sans faire de bruit, le grand silence, me rappellent, en dépit du décor médiocre de ce palais, où je ne sais quel architecte, Arménien sans doute, a macaroniquement entremêlé les formes les plus molles et les plus décadentes du style hindou, de l'architecture antique, et de la Renaissance ou du baroque italien, que ce peuple-ci a possédé un art merveilleux, sans doute

emprunté à l'ancienne Byzance, mais pourtant original, qu'il a eu des demeures où la vie, différente de la nôtre, était d'une douceur incomparable, et nuancée de finesses dont le souvenir grise encore nos imaginations d'Occidentaux. Tout cela disparaît.

Il est 4 heures. Un uléma à longue barbe blanche, enveloppé dans une pelisse noire, passe devant nous. Il s'approche de la fenêtre qui fait face à l'Orient ; des lueurs projetées par le soleil couchant y traînent avant que s’y lève la nuit. Il prie, indifférent à notre présence, se prosternant, se relevait, élevant les mains, ou les tenant autour des oreilles, ou les passant sur la face, s'agenouillant de nouveau, vieux corps assoupli à cette gymnastique sublime. L'occasion, la circonstance, ne lui en font pas hâter ou saccader un geste ; qu'importent, pense-t-il sans doute, auprès de la grandeur de Dieu et des promesses faites à ses croyants, ces accidents passagers de la vie d'un peuple à qui l'empire du monde est malgré tout assuré par un décret divin ?
Il sort du « Grand Divan ». Tout est terminé, nous dit-on. Après quelques discours patriotiques de divers personnages, l'assemblée s'en remet au gouvernement et cède sur tous les points ( ).

Nous quittons le palais et attendons dans les jardins la sortie des notables. Le temps, beau durant la journée, s'est couvert de nuages menaçants et il commence de pleuvoir.

Un petit vieux tout brisé paraît au haut de l'escalier ; il marche en tremblant, un domestique le soutient, et, lentement, le conduit à sa voiture. C'est Kutchuk Saïd pacha (le petit Saïd pacha), l'ancien grand vizir. Izzet pacha, celui qui s'est illustré au Yémen, descend ensuite, large, la tête puissante, massif comme un bloc ; puis de vieux généraux, des fonctionnaires en stambouline, des ulémas. Pas un mot, pas une conversation, pas un geste qui trahisse colère ou désespoir ; les visages sont graves, imprégnés de tristesse ; il me semble retrouver quelque chose de cette expression poignante que j'ai vue sur les figures des soldats vaincus de Loule-Bourgas et de Viza, identique sur tous, et qui est celle de la défaite acceptée. Acceptation nécessaire, inéluctable sans doute. Ils en portent le poids avec un tel air de noblesse, ces prêtres, ces vieux soldats usés dans toutes les guerres, ces hauts dignitaires de l'empire, qu'on se sent pénétré d'une émotion profonde. Nous nous tenons tons découverts sur leur passage. Les derniers, au sommet de l'escalier, apparaissent deux ulémas. Ils ont le turban vert impeccablement roulé, l'ample pelisse noire, de longues barbes et des visages très anciens. Ils s'arrêtent sur J'une des marches ; l'un sort de sa poche une belle tabatière et la présente à l'autre ; celui-ci se sert lentement, remercie, et tous deux humen le tabac parfumé, puis continuent, lentement toujours, comme ils ont fait tout le reste, à descendre le grand escalier.

Ce vieillard cassé, si proche du tombeau, dont un domestique soutenait les pas, ce prêtre qui priait, prosterné vers l'Orient, parmi l'ameublement européen de ce salon prétentieux, ces deux ulémas qui semblaient dater du quinzième siècle et prenaient d’un si beau geste leur prise de tabac parfumé sur les marches du palais ; mais surtout le décor matériel et moral d'un tel spectacle, l'acharnement d'une partie de l'Europe hostile, la trahison de l'autre sur laquelle on comptait, l'indifférence populaire, les haines politiques seules vivaces, les cuirassés des puissances étrangères surveillant le palais, surveillant la ville, tout cela ne semblait-il pas se traduire trop clairement en deux mots : Finis Turquie ! Trop clairement, certes! Et, cependant, en souvenir de tant d'années d'alliance, de tant de soldats morts pour les mêmes causes d'une terre où notre influence, notre langue, nos mœurs même ont toujours régné et règnent encore, de l'amitié qui nous y fut témoignée au temps de notre grand malheur et quand tous nous abandonnèrent, il faut refuser de les écrire. Je pense qu'il n'est aucun Français ayant vécu ici, approché les Turcs, éprouvé ce qu'il y a de noble, d'excellent dans le cœur, non pas de certains, mais du plus grand nombre, qui se défende de former aujourd'hui au fond de lui-même un souhait

de relèvement et de revanche en faveur d'un peuple si malheureux.

Georges RÉMOND


1er Février 1913 L'ILLUSTRATION

LES ANGOISSES ET LES CONVULSIONS DE CONSTANTINOPLE

Après le « Grand Divan » : le vieux Saïd pacha sortant du palais de Dolma Bagtché.


L'ILLUSTRATION 1er Février 1913

Enver bey tel qu'il était en Cyrénaïque.

Georges Rémond.


1er Février 1913 L'ILLUSTRATION

LENDEMAIN DE COUP D'ÉTAT : ENVER BEY AU SELAMLIK

Arrivée des nouveaux ministres à la Sublime-Porte, le 24 janvier.

Georges Rémond.


LE COUP D'ÉTAT DE CONSTANTINOPLE

Source : RÉMOND, Georges. « Les angoisses et les convulsions de Constantinople », *L'Illustration*, édition du samedi 1er février 1913, N°3649. Pages 79-81, 86-87. (1855 mots)

« Sortie des étrangers d'Andrinople », Le Petit journal, 2 mars 1913



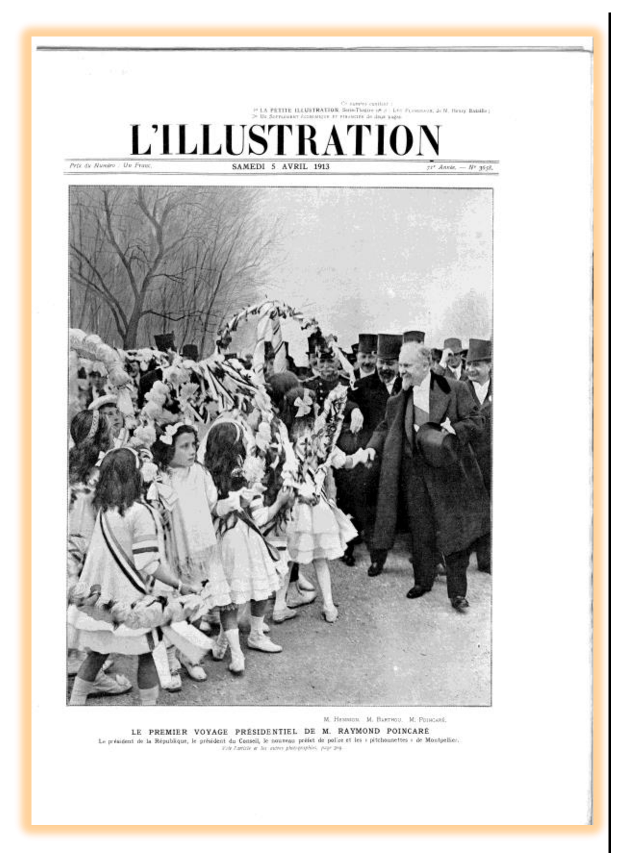
Sortie des étrangers d'Andrinople

On sait qu'à la reprise des hostilités, la France avait demandé aux Bulgares de permettre aux étrangers résidant à Andrinople de sortir de la ville et de se mettre à l'abri des risques de bombardement. La Bulgarie avait d'abord opposé quelques difficultés à cette demande, mais elle a pris ensuite la détermination d'y faire droit. D'autre part Chukri Pacha, gouverneur turc d'Andrinople s'était montré défavorable à cette mesure. Cependant, un certain nombre d'étrangers ayant fait demander cette faveur par leurs consuls, furent autorisés à quitter la ville.

On ne saurait trop souligner ce fait que c'est à l'initiative de la France que ces étrangers enfermés dans Andrinople ont dû de pouvoir ainsi se mettre en sureté.

Source : « Sortie des étrangers d'Andrinople », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition 24e année, dimanche 2 mars 1913, N°1163, sect. Explication de nos gravures, 2 mars 1913. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7170509.. Consulté le 27 février 2018, p. 65-66. (120 mots)

« À Janina » p. 294, « De Salonique au Pirée » p. 295, et « La prise d'Andrinople » pp. 297-301, L'Illustration, 5 avril 1913


1° LA PETITE ILLUSTRATION

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : Un Franc. SAMEDI 5 AVRIL 1913 71e Année. — N° 3658.

M. Poincaré.

LE PREMIER VOYAGE PRÉSIDENTIEL DE M. RAYMOND POINCARÉ

Le président de la République, le président du Conseil, le nouveau préfet de police et les « pitchounettes » de Montpellier.

Page 294 :

À JANINA

Pour compléter notre intéressante documentation sur la prise de Janina, nous ajoutons aujourd'hui aux notes et aux photographies de M. Jean Leune, publiées dans notre dernier numéro, cette page illustrée sur les lendemains de la victoire grecque. Ce sont encore, avec deux croquis rapides, par M. Jean Leune, des défenseurs de Janina, le général Essad pacha et le colonel Vehib bey, des photographies envoyées par notre intrépide correspondant à l'armée d'Épire. Voici le groupe sympathique et bien français que forment notre consul à Janina, M. Dussap et sa femme, connue en littérature sous le nom de Guy Chantepleure, deux vaillants qui, par leur attitude ferme et courageuse, ont su, à certains moments difficiles imposer aux soldats turcs exaspérés le respect de la population grecque de la ville. Nos documents du bas de la page montrent des pièces de l'artillerie turque broyées sur la forte colline de Bizani, et constituent une sorte de bas-relief pour ce document de tableau d'histoire: le héros du jour, le Diadoque, assistant, sur un trône improvisé, à la cérémonie rituelle que les musulmans soumis célèbrent en l'honneur de leurs nouveaux maîtres.

Page 295 :

DE SALONIQUE AU PIRÉE

À Salonique, le transfert, sur son yacht, l'Amphitrite, du roi assassiné, fut, le 25 mars dernier, une cérémonie très impressionnante. Parti de la résidence royale, le matin à 9 heures, le cortège funèbre, encadré de ces traditionnels evzones qui formaient la garde particulière du souverain défunt, s'achemina vers le port au milieu d'un immense concours de population recueillie. Toute la garnison avait pris les armes. Les drapeaux étaient surmontés de croix voilées de crêpe. Le cercueil, qui reposait sur un affût de canon, était enveloppé du drapeau national, sur lequel, â l'endroit de la tête, on avait placé la couronne, était suivi par la famille royale, et ce furent les princes et le nouveau roi lui-même qui, au port, transportèrent le corps à bord de l'Amphitrite. Il y eut, sur l'Amphitrite, un discours du métropolite parlant du roi « tombé au champ d'honneur ». Et le bâtiment funèbre où s'était embarquée la reine Olga, soutenue par le roi Constantin, leva l'ancre et prit la direction du Pirée, où, retardé par le brouillard, il n'arriva que le 27 mars un peu avant midi. Il était attendu, sur le débarcadère, par tous les hauts dignitaires de la Cour et du royaume qui, dès que le bâtiment eut jeté l'ancre, montèrent à bord pour s'incliner, les premiers, devant la dépouille de leur souverain.

Pendant le débarquement du cercueil du roi Georges que continuaient de porter les princes de la famille royale, les batteries tirèrent des salves. Le corps fut, comme à Salonique, placé sur un affût de canon. Les deux reines et les princesses montèrent dans les voitures. Le roi suivit le cercueil que précédait le saint-synode et que

traînaient sur son affût les marins hellènes. Derrière le nouveau souverain venaient les princes, le ministre luthérien, les ministres, les consuls étrangers, toutes les autorités civiles et militaires.

Au débarcadère et sur tout le trajet, on avait arboré les couleurs funèbres, blanc et mauve. Des oriflammes flottaient au vent, portant le monogramme du roi en or, surmonté de la couronne.

À la gare, un wagon mortuaire peint en blanc avec des bandes mauves latérales reçut le corps du souverain et, lorsque le train spécial s'ébranla pour se diriger sur la capitale, les canons des navires étrangers ancrés au Pirée tirèrent, en même temps que les batteries grecques, les salves de salut.

À Athènes, le cortège se rendit, au milieu d'une affluence énorme, à la cathédrale tapissée de couronnes, où, après une cérémonie religieuse, le cercueil a été déposé dans une chapelle, en attendant le jour des funérailles solennelles.

297-301 :

LA PRISE D'ANDRINOPLE

Les communications entre Andrinople et Sofia restent momentanément difficiles et d'une désespérante lenteur. Aucune des photographies ou des correspondances dont l'envoi nous a été annoncé par dépêche n'a donc pu nous parvenir encore et ne nous parviendra avant la fin de cette semaine.

On ignorerait tout, d'ailleurs, des conditions exactes dans lesquelles s'est produite la chute d'Andrinople, si deux longs et importants télégrammes d'un correspondant français et d'un correspondant italien (M. Ludovic Naudeau, du Journal, et M. Luigi Barzini, du Corriere della Sera) n'avaient complété les brefs communiqués des états-majors bulgare et serbe et projeté un peu de lumière dans la chaos des nouvelles contradictoires et fantaisistes provenant de Sofia ou de Belgrade : prétendu anéantissement de la ville et de ses mosquées, mort supposée de Choukri pacha, etc.

Notre collaborateur M. Réginald Kann - que nous avions envoyé, nos lecteurs le savent, en Bulgarie, après la rupture de l'armistice et la reprise des hostilités - serait arrivé à Andrinople dès le 27 mars avec MM. Naudeau et Barzini s'il n'avait été victime, à son retour de Silistrie, d'un assez grave accident dont il se remet peu à peu, mais qui a nécessité son retour en France.

Quand M. Gustave Babin, parti à son tour pour la Bulgarie, a atteint Sofia, Andrinople était déjà aux mains des alliés. Il a pourtant continué sa route, et les impressions, les descriptions que nous attendons de lui auront un intérêt d'autant plus grand qu'elles seront illustrées d'après nature de dessins de M. Georges Scott.

A la nouvelle de la chute d'Andrinople, nous avons pensé en effet que le peintre des émouvantes scènes de guerre dans les Balkans, dont plusieurs ont été reproduites ici même il y a trois semaines, devait aller sur les lieux compléter son admirable collection de Kirk-Kilissé et de Loule-Bourgas.

M. Georges Scott a reçu aussitôt les autorisations nécessaires et, par l'Orient-Express jusqu'à Sofia, par les trains militaires ensuite, a gagné Andrinople où il a dû arriver mercredi, en compagnie de MM. les députés Messimy, ancien ministre de la Guerre, et Bénazet, rapporteur de la commission de l'armée.

En attendant ses envois et ceux de M. Gustave Babin, voici un exposé succinct de tout ce que l'on sait actuellement de l'événement le plus sensationnel de la guerre des Balkans :

La chute d'Andrinople, si longtemps, si fiévreusement attendue à Sofia, peut être célébrée par les Bulgares comme une belle et glorieuse victoire, mais elle ne met pas nécessairement fin à la guerre, Des trois points où les armées adverses de Thrace se trouvaient face à face, Boulair, Tchataldja, Andrinople, ce dernier est le seul dont la conservation ne semblait pas d'un intérêt vital pour les Ottomans. La perte des lignes de Tchataldja eût livré Constantinople au vainqueur ; l'occupation de la péninsule de Gallipoli eût permis à la flotte grecque de pénétrer dans la Marmara et de bombarder Stamboul à revers ; avec Andrinople, les Turcs ne voient disparaître qu'un gage

précieux pour les négociations de paix et la capitulation de Choukri pacha, quoiqu'elle libère d'importants contingents alliés, modifie moins la situation stratégique que la situation morale au préjudice de la Turquie.

Pour les Bulgares, quel soulagement! C'est l'épine qu'on s'arrache du pied, le cauchemar persistant qui se dissipe. De même que la résistance de Port-Arthur gêna, pendant toute l'année 1904, le haut commandement japonais sur le Chaho ; de même la présence, sur sa ligne de communications, de la forteresse ennemie, a entravé constamment les opérations du général Savof.

L'attaque et la défense

Trois méthodes s'offrent à l'assiégeant pour s'emparer d'un camp retranché: l'attaque de vive force, le siège régulier, l'investissement. L'attaque de vive force consiste à concentrer sur un ou plusieurs points de la ligne de défense un feu intense, à la faveur duquel l'infanterie se lance à l'assaut des ouvrages. Le siège régulier permet de s'approcher de la place lentement, par une avancée écrasante, en creusant une tranchée profonde qui se dirige en zigzag vers la ligne de défense ; les travailleurs y progressent peu à peu, à l'abri du canon de la place ; on parvient ainsi jusqu'aux forts qu'on peut détruire par la mine. Par l'investissement, on se contente d'entourer la ville, de l'isoler, et on compte sur la famine pour l'obliger à capituler ; c'est le procédé le moins onéreux, mais aussi le moins rapide.

L'armée bulgare était assez mal outillée pour entreprendre un siège régulier. Ses troupes techniques - sapeurs, mineurs, artificiers - sont peu nombreuses et de qualité médiocre, s'il faut en croire certains témoins oculaires, notamment notre collaborateur A. de Penennrun. D'ailleurs le terrain argileux des environs d'Andrinople se prête mal aux terrassements ; les pluies, diluviennes de l'automne ne s'infiltrant pas dans le sol, les tranchées restent inondées ; puis, lorsque les gelées arrivent, le travail de sape devient encore plus dur et plus pénible. D'autre part, l'artillerie de siège de l'armée bulgare ne compte que des pièces de calibre moyen, 150 et 120 m/m, dont un grand nombre d'lm modèle archaïque. Pas une pièce de 20c/m pas un mortier. À l'artillerie de campagne sont allés tous les crédits disponibles ; on a négligé le matériel lourd. Aussi la tâche imposée au général Ivanof, chargé des opérations du siège avec un personnel de pionniers insuffisant et un matériel médiocre, paraissait fort ingrate.

Il est vrai que le camp retranché d'Andrinople ne présentait pas sur tout son développement des défenses également redoutables. Si les forts du secteur nord-ouest répondent à toutes les exigences de la guerre moderne, en revanche ceux du secteur est sont plus anciens et ne contiennent pas d'abris bétonnés ; enfin, dans le secteur ouest et le secteur sud, les positions naturelles très solides n'ont été renforcées que sommairement par des redoutes de terre. L'infanterie et l'artillerie de campagne ottomane suffisaient amplement à la défense de toute la ligne ; quant à l'artillerie lourde de Choukri pacha, elle était très supérieure à celle des assiégeants.

Les phases successives du siège

Lorsque les armées bulgares envahirent la Thrace, la 8e division descendant la Maritza, la 3e marchant du nord au sud convergèrent sur Andrinople. À cette période des hostilités il s'agissait de masquer la forteresse avec le moins de troupes possible afin de consacrer le maximum des effectifs à la lutte contre l'armée de campagne ennemie. L'investissement ne fut d'abord confié qu'à deux divisions et à une brigade de cavalerie qui suffirent à refouler les reconnaissances de Choukri pacha sur la ligne des forts et à rejeter ensuite dans la place une grosse colonne qui tentait de rejoindre l'aile gauche d'Abdullah pacha, engagée contre la 1ère armée bulgare à Séliolou. L'arrivée d'une division nouvellement formée, puis d'unités serbes, permit, vers le 12 novembre, de compléter l'encerclement d'Andrinople et de la couper de toute communication avec l'extérieur. À ce moment deux divisions serbes, celles du Timok (1er ban) et du Danube (2e ban), tenaient les secteurs ouest et nord-ouest ; les 8e et 11e divisions bulgares, plus la brigade de réserve de la 9e division,

formaient la ligne de blocus des secteurs est et sud.

Le général Ivanof n'avait pas attendu que l'investissement fût achevé pour tenter des attaques brusquées sur plusieurs ouvrages de la défense, ceux des secteurs ouest et sud, qui sont les plus primitifs et les moins bien armés. Le 7 novembre, la 8e division s'emparait, après un combat de quelques heures, des retranchements de Kartal-Tépé, au sud du faubourg de Karagatch. Du côté ouest, il semble que les alliés aient été moins heureux et qu'après avoir occupé la position de Papas-Tépé ils en aient été chassés par un retour offensif de la garnison d'Andrinople. Jusqu'à la conclusion de l'armistice, au commencement de décembre, tous les efforts tentés pour reprendre Papas-Tépé ou pour déboucher de Kartal-Tépé vers Karagatch échouèrent.

Lorsque les hostilités reprirent, dans les premiers jours de février, les alliés avaient renoncé, semble- t-il, à prendre Andrinople par une attaque de vive force, comptant sur le blocus et le bombardement pour amener Choukri pacha à capituler. La ville étant largement pourvue de vivres, les obus n'y causant que peu de ravages, cette tactique ne pouvait amener la reddition de la place. Le commandement bulgare s'en rendit enfin compte et, reprenant son premier plan d'action, décida d'enlever Andrinople d'assaut.

Les opérations de la première période du siège avaient montré que les forts du secteur nord-ouest étaient trop puissants pour être pris à la baïonnette, que dans les secteurs ouest et sud l'espace manquait pour manœuvrer. Restait le secteur est, le plus étendu, celui où la ceinture des ouvrages permanents forme un angle droit, dont le saillant, le fort d'Aïvas-Tabia, peut être attaqué à la fois par le nord et l'est ; c'est le point faible de la ligne. Le général Ivanof résolut de faire exécuter des attaques dans tous les secteurs pour y fixer l'ennemi et de concentrer son principal effort sur Aïvas-Tabia et les forts voisins.

M. Ludovic Naudeau, envoyé spécial du Journal, qui put parcourir le terrain du combat quelques heures après l'action, nous raconte comment deux formidables batteries, de quarante pièces chacune, furent établies au nord et à l'est d'Aïvas-Tabia ; 25.000 fantassins massés à proximité attendaient à l'abri que le canon leur eût frayé un chemin pour courir à la baïonnette sur le fort ennemi. Pendant la nuit du 24 au 25, l'infanterie, sortant de ses couverts, chassait les Turcs d'une position avancée, le mamelon de Maslak, situé à 2 kilomètres en avant d'Aïvas-Tabia. À l'aube du 26, tout était prêt pour l'attaque décisive contre cet ouvrage déjà fortement maltraité par les projectiles des grosses pièces bulgares.

L'assaut final

« Cependant, dit notre confrère, le moment suprême était arrivé. Le général Ivanof avait donné l'ordre au 23e, au 56e, au 53e et à un bataillon du 6e de s'élancer à l'assaut d'Aïvas-Tabia. Le 23e, qui s'avançait en tête, s'efforça de parvenir jusqu'au réseau des fils de fer. Il est accueilli par une grêle de balles, qui, en quelques minutes, lui cause des pertes terribles. Il creuse hâtivement des tranchées, il s'abrite, il avance par bonds, il arrive jusqu'aux fils de fer, qu'il commence à briser à coups de pioche, à coups de pelle, à coups de crosse. Mais alors la fusillade turque est si intense que ce qui reste du régiment a un instant d'hésitation et commence à reculer. Il a déjà perdu 2.000 hommes. C'est alors que le colonel s'élance en tête de ses soldats, portant lui-même le drapeau du régiment. En même temps, des batteries d'artillerie de campagne et des « howitzers » viennent, sous un feu terrible, se mettre en position tout près du 23e régiment, qui, reprenant courage, se rue de nouveau. Il est 5 heures du matin. Le 23e, à l'assaut, se fraie un passage à travers les fils de fer barbelés. Les hommes lancent leurs capotes sur les ronces d'acier, puis ils passent tant bien que mal, grâce à ce bizarre expédient. Les Turcs, en face de l'ascension obstinée de ces furieux que rien n'arrête, commencent à hésiter à leur tour et, tout à coup saisis d'effroi, ils abandonnent leur position et ils s'enfuient vers la ville.

» Les survivants du 23e sautent dans la tranchée. Ils sont dans le fort, que ne défend aucune force, et aussitôt l'artillerie bulgare (non seulement l'artillerie de campagne, mais un certain nombre d'obusiers) arrive au galop dans Aïvas-Tabia et y prend

position. Déjà, on apprend qu'Hadjholou a été enlevé à 3 heures, et c'est le commencement de la fin. Toute la ligne des autres forts de l'est, désormais tournée et attaquée par le flanc, cède sans résistance. Aucune contre-attaque, aucun essai de reconquérir les positions enlevées par les assaillants n'est effectué là aucun moment. La garnison de chaque fort s'enfuit, frappée de panique, ou bien elle se rend sans coup férir dans les autres secteurs.

Il en est de même partout. Les défenseurs des forts, trouvant leur situation intenable, abandonnent la défense et mettent bas les armes. Des milliers de soldats, qui ont jeté leur fusil, se précipitent, affolés, vers la ville. Ils s'efforcent de se cacher dans les maisons des habitants et de se procurer des vêtements civils. Et, pendant que se passent ces scènes lamentables, deux régiments bulgares entrent tranquillement, étendards déployés, dans la ville. À 10 heures du matin, Choukri pacha, qui venait de faire arborer le drapeau blanc sur la tour du guet et qui avait aussi, paraît-il, envoyé des parlementaires dans les divers secteurs pour demander des assiégeants la cessation des hostilités, n'a pas même le temps de voir revenir ceux-ci. Il est pris, purement et simplement, dans l'un des forts, l'Hadirlik, où il s'était réfugié. »

Ainsi s'écroulait, en quelques heures, la longue résistance de la garnison d'Andrinople.

Ce brusque anéantissement laisse une impression d'étonnement, presque de stupeur. On pouvait croire que la famine, les privations avaient affaibli le moral des défenseurs. Il n'en est rien. La ville contenait encore des approvisionnements en quantité. Certaines denrées, telles que le sel et le sucre avaient atteint cent fois leur prix ordinaire ; mais le grain ne manquait pas ; des troupeaux entiers de bœufs et de moutons pâturaient dans les jardins ; il fallut tuer les chevaux des officiers et des attelages d'artillerie pour ne pas les laisser tomber vivants aux mains des Bulgares. La soudaineté de l'ouragan d'obus qui s'abattit sur eux, la fougue extraordinaire de l'attaque, paraissent avoir déconcerté les garnisons des forts et provoqué, chez ces soldats fatigués, une panique analogue à celle qui s'empara de leurs compagnons d'armes à Kirk-Kilissé et Loule Bourgas. C'est la lassitude, non la faim, qui a eu raison de l'armée de Choukri pacha.

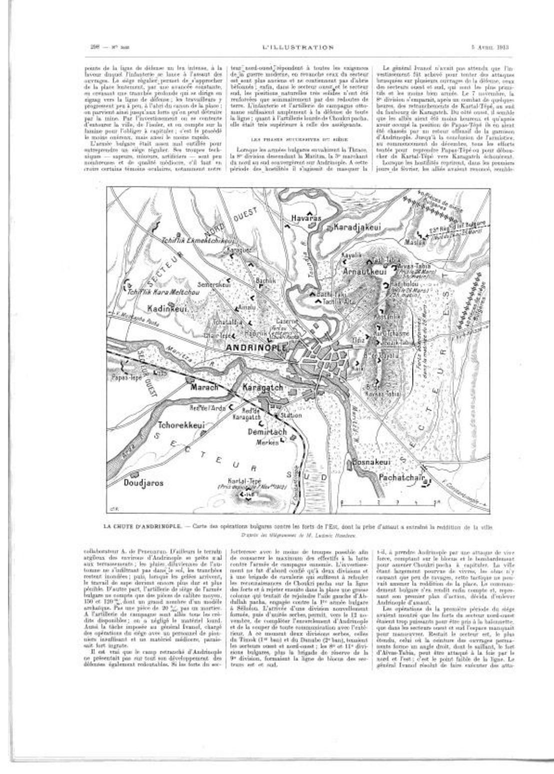

5 Avril 1913 — L'ILLUSTRATION — 297

SOFIA FÊTE LA PRISE D'ANDRINOPLE. — Manifestation devant la statue du tsar libérateur Alexandre II.

LA PRISE D'ANDRINOPLE

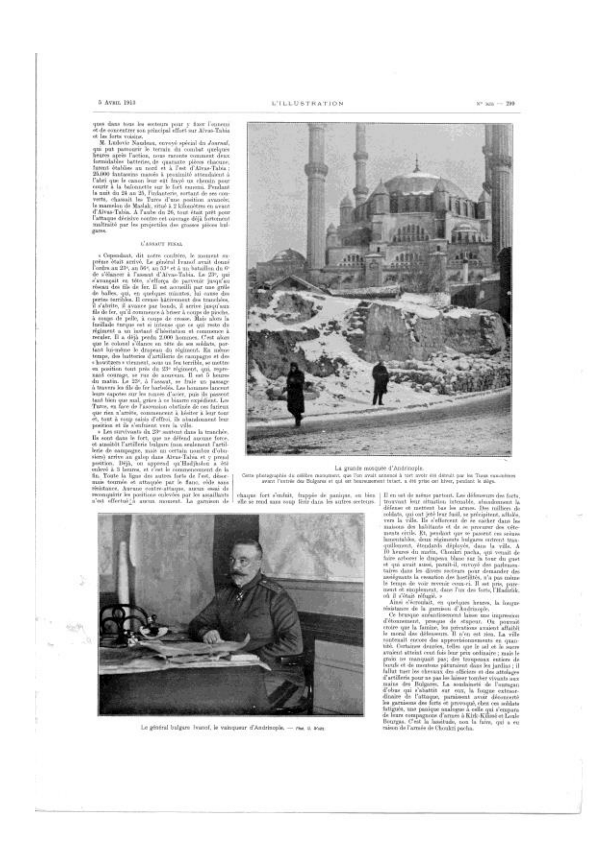
L'ATTAQUE ET LA DÉFENSE

Après la prise d'Andrinople : la population de Sofia acclame le ministre de Russie, M. Neklioudof.


298 — L'ILLUSTRATION — 5 Avril 1913

LES PHASES SUCCESSIVES DU SIÈGE

LA CHUTE D'ANDRINOPLE. — Carte des opérations bulgares contre les forts de l'Est, dont la prise d'assaut a entraîné la reddition de la ville.



5 Avril 1913 — L'ILLUSTRATION — N° 3658 — 299

ques dans tous les secteurs pour y fixer l'ennemi et de concentrer son principal effort sur Aïvas-Tabia et les forts voisins.

M. Ludovic Naudeau, envoyé spécial du *Journal*, qui put parcourir le terrain du combat quelques heures après l'action, nous raconte comment deux formidables batteries, de quarante pièces chacune, furent établies au nord et à l'est d'Aïvas-Tabia ; 25.000 fantassins massés à proximité attendaient à l'abri que le canon leur eût frayé un chemin pour courir à la baïonnette sur le fort ennemi. Pendant la nuit du 24 au 25, l'infanterie, sortant de ses couverts, chassait les Turcs d'une position avancée, le mamelon de Maslak, situé à 2 kilomètres en avant d'Aïvas-Tabia. A l'aube du 26, tout était prêt pour l'attaque décisive contre cet ouvrage déjà fortement maltraité par les projectiles des grosses pièces bulgares.

L'ASSAUT FINAL

« Cependant, dit notre confrère, le moment suprême était arrivé. Le général Ivanof avait donné l'ordre au 23e, au 56e, au 53e et à un bataillon du 6e de s'élancer à l'assaut d'Aïvas-Tabia. Le 23e, qui s'avançait en tête, s'efforça de parvenir jusqu'au réseau des fils de fer. Il est accueilli par une grêle de balles, qui, en quelques minutes, lui cause des pertes terribles. Il creuse hâtivement des tranchées, il s'abrite, il avance par bonds, il arrive jusqu'aux fils de fer, qu'il commence à briser à coups de pioche, à coups de pelle, à coups de crosse. Mais alors la fusillade turque est si intense que ce qui reste du régiment a un instant d'hésitation et commence à reculer. Il a déjà perdu 2.000 hommes. C'est alors que le colonel s'élance en tête de ses soldats, portant lui-même le drapeau du régiment. En même temps, des batteries d'artillerie de campagne et des « howitzers » viennent, sous un feu terrible, se mettre en position tout près du 23e régiment, qui, reprenant courage, se rue de nouveau. Il est 5 heures du matin. Le 23e, à l'assaut, se fraie un passage à travers les fils de fer barbelés. Les hommes lancent leurs capotes sur les ronces d'acier, puis ils passent tant bien que mal, grâce à ce bizarre expédient. Les Turcs, en face de l'ascension obstinée de ces furieux que rien n'arrête, commencent à hésiter à leur tour et, tout à coup saisis d'effroi, ils abandonnent leur position et ils s'enfuient vers la ville.

» Les survivants du 23e sautent dans la tranchée. Ils sont dans le fort, que ne défend aucune force, et aussitôt l'artillerie bulgare (non seulement l'artillerie de campagne, mais un certain nombre d'obusiers) arrive au galop dans Aïvas-Tabia et y prend position. Déjà, on apprend qu'Hadjiolou a été enlevé à 3 heures, et c'est le commencement de la fin. Toute la ligne des autres forts de l'est, désormais tournée et attaquée par le flanc, cède sans résistance. Aucune contre-attaque, aucun essai de reconquérir les positions enlevées par les assaillants n'est effectué à aucun moment. La garnison de chaque fort s'enfuit, frappée de panique, ou bien elle se rend sans coup férir dans les autres secteurs.

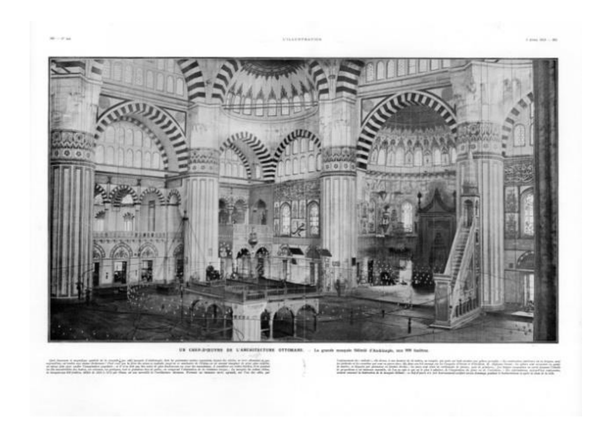
Il en est de même partout. Les défenseurs des forts, trouvant leur situation intenable, abandonnent la défense et mettent bas les armes. Des milliers de soldats, qui ont jeté leur fusil, se précipitent, affolés, vers la ville. Ils s'efforcent de se cacher dans les maisons des habitants et de se procurer des vêtements civils. Et, pendant que se passent ces scènes lamentables, deux régiments bulgares entrent tranquillement, étendards déployés, dans la ville. A 10 heures du matin, Choukri pacha, qui venait de faire arborer le drapeau blanc sur la tour du guet et qui avait aussi, paraît-il, envoyé des parlementaires dans les divers secteurs pour demander des assiégeants la cessation des hostilités, n'a pas même le temps de voir revenir ceux-ci. Il est pris, purement et simplement, dans l'un des forts, l'Hadirlik, où il s'était réfugié. »

Ainsi s'écroulait, en quelques heures, la longue résistance de la garnison d'Andrinople.

Ce brusque anéantissement laisse une impression d'étonnement, presque de stupeur. On pouvait croire que la famine, les privations avaient affaibli le moral des défenseurs. Il n'en est rien. La ville contenait encore des approvisionnements en quantité. Certaines denrées, telles que le sel et le sucre avaient atteint cent fois leur prix ordinaire ; mais le grain ne manquait pas; des troupeaux entiers de bœufs et de moutons pâturaient dans les jardins ; il fallut tuer les chevaux des officiers et des attelages d'artillerie pour ne pas les laisser tomber vivants aux mains des Bulgares. La soudaineté de l'ouragan d'obus qui s'abattit sur eux, la fougue extraordinaire de l'attaque, paraissent avoir déconcerté les garnisons des forts et provoqué, chez ces soldats fatigués, une panique analogue à celle qui s'empara de leurs compagnons d'armes à Kirk-Kilissé et Lule Bourgas. C'est la lassitude, non la faim, qui a eu raison de l'armée de Choukri pacha.

La grande mosquée d'Andrinople.
Cette photographie du célèbre monument, que l'on avait annoncé à tort avoir été détruit par les Turcs eux-mêmes avant l'entrée des Bulgares et qui est heureusement intact, a été prise cet hiver, pendant le siège.

Le général bulgare Ivanof, le vainqueur d'Andrinople. — Phot. G. Wien

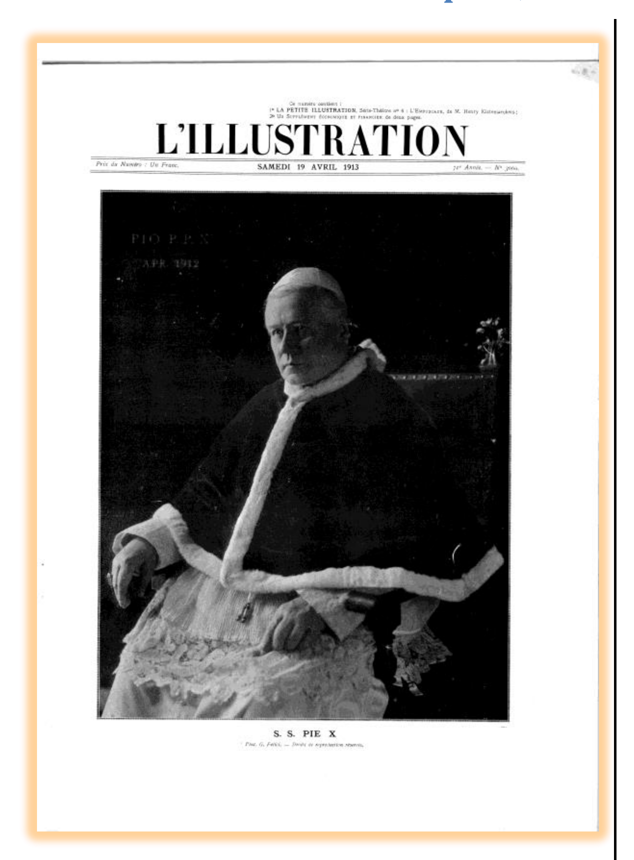


L'ILLUSTRATION

UN CHEF-D'ŒUVRE DE L'ARCHITECTURE OTTOMANE.

Source : « À Janina » (p. 294 ; 89 mots), « De Salonique au Pirée » (p. 295 ; 428 mots), « La prise d'Andrinople » (pp. 297-301 ; 2254 mots), L'Illustration, édition du 5 avril 1913, N°3658, Paris.

« "L'Illustration" à Andrinople », L'Illustration, 19 avril 1913



Ce numéro contient :
1° LA PETITE ILLUSTRATION, Série-Théâtre n° 4 : L'Embuscade, de M. Henry Kistemaeckers ;
2° Un Supplément économique et financier de deux pages.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : Un Franc. SAMEDI 19 AVRIL 1913 71e Année. — N° 3660.

S. S. PIE X

Phot. G. Felici. — Droits de reproduction réservés.

Pages 343-352

"L'Illustration" à Andrinople

(SUITE DES CORRESPONDANCES DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

DEUX VISIONS RÉVÉLATRICES

Andrinople (Odrin), 8 avril.

Encore que, dans la semaine qui s'était écoulée déjà depuis l'assaut héroïque, on eût eu tout le temps d'effacer les traces les plus horribles de la lutte, d'enterrer les pauvres morts, ou presque tous, de remettre, enfin, dans l'effroyable chaos un peu d'ordre, on ne visitait les forts d'Andrinople qu'avec l'autorisation de l'état-major bulgare. Sans compter que j'y reçus l'accueil le plus aimable, je ne regrette pas cette démarche obligée, car elle me conduisit à l'ancien konak, siège, naguère, de l'autorité ottomane. Le général Ivanof a installé là ses services. Et de nulle autre place, dans Andrinople, on ne saurait avoir une vision plus nette, plus saisissante de ce que pouvait être ici le « gâchis turc », qu'en ce ... palais où siégeait l'administration, et où, comme un fossile dans le sédiment, elle a laissé sa trace révélatrice.

Le konak est situé sur la Grande-Rue, cahoteuse, abominablement pavée, pareille, enfin, à toutes les rues turques, si ce n'est qu'on y remarque, de chaque côté, les marques d'un sérieux effort vers le progrès : de belles bordures de granit, bien alignées, délimitant l'emplacement de trottoirs qui seront, évidemment, plus doux aux pieds des touristes douillets que les cailloux de la chaussée. Ils sont, quant à présent, inachevés – simples fossés que la moindre ondée doit changer en quelles fondrières! – et l'on se prend à maudire la guerre qui entrava, arrêta net un si bel essor. Calmons-nous: ce n'est point elle la coupable, mais l'invincible incurie orientale. Le projet, l'intention, la velléité de doter de trottoirs la principale avenue d'Andrinople, remonte au moment où le sultan Mahomet V manifesta le désir de visiter l'ancienne capitale de son lointain ancêtre Mourad Ier. On se mit à la tâche avec la plus louable ardeur, mais quelque hâte relative qu'on y déployât, on dut renoncer à être prêts à temps. Le Commandeur des Croyants arriva avant la fin des travaux. Les bordures seulement étaient posées. Le cortège impérial défila entre ces simulacres, que lui masquaient d'ailleurs la haie des troupes et la foule des curieux. Le lendemain, l'administration retombait dans son indolence. Elle se garda bien de poursuivre l'œuvre ainsi commencée en un jour de zèle. Et cela est conforme au génie ottoman. Pourquoi, une fois passée l'occasion qu'on avait saisie avec tant d'enthousiasme, eût-on continué un travail utile seulement à la vague tourbe, indifférent à quiconque, à cheval, en carrosse, tient le haut du pavé? Comment eût-on songé à améliorer la voirie, quand le konak, le palais administratif lui-même, demeure, après dix ans, vingt ans – que sais-je – inachevé à l'heure qu'il est ?

Il est, ce konak, énorme, massif, non pas beau, certes, ni même élégant, mais imposant, au fond de sa cour immense où manœuvrerait un régiment. Le seuil franchi un escalier de belle pierre bleue s'offre aux pas du visiteur. Seulement, il s'arrête au palier de l'entresol. Comme les trottoirs de

la Grande-Rue, on n'a pas eu le temps de le finir pour la visite du padischah, – ni depuis. Et il se continue jusqu'au premier par des marches en sapin grossier, rabotées à peine, et l'on s'aperçoit que la rampe n'est faite que de quelques madriers de bois blanc à la hâte assemblés, pas même badigeonnés. Qu'importe, si tout cela, ail passage du monarque, était tendu de prestigieux tapis d'Asie? et puisque, au-dessus de la porte immense, auguste, du cabinet du vali, s'épanouissaient, en carton-pâte véhémentement peinturluré et doré, les armes glorieuses du sultan, les étendards vert et rouge où resplendit le croissant immaculé, au milieu de trophées où se mêlent au Coran, aux balances de justice, aux canons modernes – aux canons de Krupp – les haches à deux tranchants des barbares ancêtres descendus de Mongolie ?

Après ces visions révélatrices, je ne pouvais plus guère m'étonner des découvertes qu'allait me révéler, à chaque pas, la visite aux positions conquises par les Bulgares ; de l'évidente insuffisance, que j'ai signalée déjà, des ouvrages de défense ; du désarroi partout visible dans cette mise en état précipitée de positions pourtant excellentes ; de tant de manifestations criantes de l'esprit turc, – je veux dire de l'esprit officiel, car les peuples, quoi qu'on en ait dit, n'ont pas toujours les gouvernements qu'ils méritent. Celui-ci a prouvé son courage, son abnégation, son endurance, de rares et touchantes qualités. Mais des cœurs résolus ne suffisent pas, quand il s'agit de défendre la chère patrie contre un agresseur tout aussi résolu, au surplus, mais solidement armé et préparé de longue date à la lutte. On n'improvise pas une telle résistance. Pauvre Andrinople! Pauvre Turquie! Ah! du moins, méditons gravement, nous autres, en ce moment, la leçon terrible de ces événements!

VISITE AUX FORTS TURCS DU SECTEUR EST

Les formalités administratives remplies, dès que j'ai en poche le bienheureux permis que dix fois, dans la journée, on me demandera d'exhiber, tant les consignes sont rigoureusement exécutées, nous partons, le long de la route de Kirk-Kilissé. Nous allons voir, dans la matinée, les forts les plus rapprochés de la ville, les plus au sud de la ligne défensive de l'est, ceux où il se passa relativement peu de choses, Yldiz ou Vidia, Toprolou ou Nadeuz Kiosk, Kavkas et Stamboul-Tabia.

Faibles forts, il faut le répéter. Un méchant fossé, à demi comblé, les séparait de leurs glacis en pente douce. Leurs murailles vétustes étaient de briques déjà disjointes. Ils n'étaient pas même « armables », si je puis dire, et ne servaient plus que de casernes ou de dépôts de munitions. Leurs défenseurs, avec leur artillerie, étaient installés en dehors, sur des lignes vraiment bien sommairement installées aussi.

Pas d'abri pour les servants, sur la plupart des points. Les trous mêmes où s'entassaient les munitions devaient avoir été improvisés à la diable, couverts de planches fléchissantes, bien rarement de tôles ondulées.

Tout cela est rempli encore de projectiles amoncelés, obus coquettement parés de jaune citrin, shrapnells reconnaissables à leur belle robe rouge. Avec tous ces canons, dont les cols élancés se tendent vers l'horizon, quel butin pour les vainqueurs! Et la seule chose, dans cette défensive, qui donne une impression de perfectionnement, de modernité, c'est le réseau compliqué de fils de fer barbelés qu'on voit se développer en une ligne sinueuse, embrassant les mouvements de terrain, les contours de chaque fort, comme un souple corselet, une cotte de mailles flexible, scintillant au jeune soleil d'avril.

Au loin, dans une fine brume, se silhouette mollement Mal-Tepe, la colline enlevée dans la nuit du 24 au 25 avec les ouvrages dits de Maslak dont on l'avait armée.

La terre, sous nos pas, est jonchée d'étuis de cartouches et de balles rondes de shrapnells, – et, ce qui frappe davantage et surprend, d'une profusion de munitions inutilisées, balles turques mêlées, par endroits, aux balles bulgares. C'est une constatation que je ferai à mainte et mainte reprise au cours de cette impressionnante promenade: il est telle heure de l'action, tel instant décisif, où, la baïonnette intervenant, les balles sont inutiles aux arrivants, qui s'en délestent à la hâte, afin d'être plus agiles à la poursuite, où elles sont plus lourdes encore au fuyard. Voilà

pourquoi l'on retrouve pêle-mêle, à poignées, les balles aiguës des fusils turcs, les balles plus grosses, à pointe ronde, des Bulgares.

Les batteries succèdent aux batteries. Ce sont, en majorité, des canons de campagne qui les arment. Pourtant, au sud, à Kavkas-Tabia, une belle série de six pièces de siège, montées sur plates-formes, demeure en place, certaines pièces endommagées trop facilement, derrière leur pauvre rempart de terre. Et des artilleurs bulgares, déjà, s'appliquent à nettoyer, à graisser, à remettre en état ce matériel, invariablement signé du nom fameux de Frédéric Krupp, tandis que, sur les glacis, d'autres soldats, méticuleusement, démontent et rebobinent tranquillement, comme des filandières le lin sur leurs fuseaux, les ronces artificielles. Rien ne sera perdu de ce qu'on a péniblement conquis.

AVEC LA COMPLICITÉ DE PHOEBÉ

À contempler ce terrain on admire davantage l'audace, la vaillance des Bulgares, et, aussi, l'on s'étonne un peu que l'adversaire ne leur ait pas rendu la victoire plus rude encore.

Au bas des hauteurs que couronne cette ligne de défense, la plaine dévale doucement, nue, sans un arbre, sans un buisson, sans un abri, sur deux kilomètres, peut-être, pour se relever vers la ligne de Mal-Tepe et les faibles crêtes qui la continuent au nord et au sud. Je constaterai un peu plus tard que sur tout le front, jusqu'à Aïdjiolou, Aïvas-Baba et Tash-Tabia, la structure du terrain est la même, la crête nord dominant de plus haut qu'ici, voilà tout, la plaine pareille à celle-ci, aussi molle, aussi nue. Comment une infanterie put-elle, sans être anéantie jusqu'au dernier homme, traverser cet immense espace à découvert, que pouvait battre en tous sens l'artillerie turque ? Quelle faiblesse y eut-il, là encore, dans la résistance ?

Notez que, sur ce point, sur ces quatre forts du sud-est, dix-huit pièces seulement étaient braquées pour protéger le mouvement des soldats bulgares, dix-huit pièces de campagne que dirigeait le major Nedeltchef, ancien secrétaire du consulat d'Andrinople.

Le guide aimable et cultivé que le sort bienveillant m'a donné, M. Grigor Vassilef – « dans le civil » avocat, journaliste estimé, et conseiller municipal de Sofia – me dit: « Nos artilleurs avaient promis à leurs camarades de la ligne de leur faire, pour s'y tapir pendant leur marche en avant, une échelle de trous. » De fait, la vallée verdoyante est, de place en place, défoncée d'excavations qui indiqueraient des coups bien mal placés, s'ils avaient été tirés contre les positions turques. Pourtant, l'explication ne séduit que par un petit côté élégant, savoureux, un peu romanesque, sans satisfaire pleinement la raison. Enfin, les faits sont là : les assaillants purent s'approcher assez près des lignes ennemies pour n'avoir plus qu'un pas à faire, qu'un bond sur elles, afin de s'en emparer quand on allait leur en donner le signal, dans la nuit du 25 au 26 mars.

C'était une belle nuit de lune, comme avait été la précédente, celle qui avait favorisé la capture de Maslak. L'état-major avait imaginé, me racontait mon cicérone – qui est poète – d'avoir pour complice ou pour alliée la chaste Déesse elle-même: à l'instant précis où elle déverserait son premier rayon sur la plaine où guettaient, tapis dans les tranchées sommaires, dans les trous d'obus, les soldats de la croix, – tous les canons, qui grondaient presque sans relâche depuis deux jours, tous laisseraient soudain tomber leurs voix rauques. Un silence pacifique descendrait du ciel sur les hommes de bonne volonté ... Quelle impression ne dut pas produire, parmi les assiégés énervés par le fracassant vacarme des dernières quarante-huit heures, cette accalmie soudaine ?...

Elle dura dix minutes, juste : une embellie entre deux ondées. Puis l'ouragan de mitraille reprit avec une rage accrue. C'était le signal attendu. Des ordres cruels, implacables, vibrèrent dans l'air nocturne aux oreilles de ces hommes, qu'exaspéraient l'énervement d'avoir attendu tout le jour et la rage d'en finir. Sur toute la ligne se préparait l'assaut, tandis que le 10e et le 23e s'élançaient, hurlants, contre Aïdjiolou, Aïvas-Baba et Tash-Tabia, – à la baïonnette.

Il se peut bien qu'il y ait là un peu de légende mêlée à l'histoire – de la légende historique, si l'on veut – car je ne pouvais oublier, dans le moment qu'on me contait

cet épisode, les téléphonistes du général Vasof et le circuit de fils d'airain qui courait, d'un poste à l'autre, tout autour du cercle d'investissement de la ville aux abois. Je ne discutai point, pourtant: ce reflet lunaire jeté sur cette sombre action de mort m'apparut comme un hommage rendu à la divine Poésie. La vie, d'ailleurs, n'est que contrastes. Tandis que nous achevions, devant Stamboul-Tabia à moitié effondré sous les coups, où, du sol moiré par places de taches brunes, montait une fade et obsédante odeur, où le pied risquait de heurter encore, sacrilègement, de hideux lambeaux, derrière nous, sur les pentes herbues qui tendaient au-devant d'Andrinople et de sa mosquée révérée comme un tapis de prière, parmi les fondrières creusées par les boulets, un berger menait son troupeau, et les clarines de ses brebis tintaient dans l'air que déchirait huit jours auparavant l'affreux fracas de la mitraille, avec des sons cristallins d'harmonica, bucolique après l'épopée.

VERS LA TROUÉE

Après un déjeuner sommaire, péniblement trouvé, nous repartons, sur la même ligne de forts, mais dans la direction du nord, cette fois, d'Yldiz vers Kourou-Tchesmé. Ah! ici, l'abominable souvenir: clans le fossé, oubliés, deux morts gisent encore, après huit grands jours. L'un n'a plus de tête, et, horreur! spectacle qu'on voudrait n'avoir jamais entrevu, un chien plonge son museau pourpre dans cette gorge décapitée! « Le fils de tant de soins!... » disait sainte Monique.

Pauvres abandonnés! On en retrouve quelques-uns chaque jour, épars en ces vastes champs déserts, tombés là, seuls, on ne sait quand, ni comment. Des corvées de prisonniers turcs, la pelle à l'épaule, sous la conduite de quelques soldats, battent la plaine à leur recherche. Pour chacun de ces isolés, on creuse un trou étroit, peu profond... En voici un qui passe sur une civière, tout roide, oscillant au pas de ses porteurs, les bras repliés sous la tête, à la façon d'un moissonneur qui dort.

Des canons aussi, comme des hommes, se sont égarés dans ces glèbes, des approche du point infernal où convergeaient les pièces les plus furieuses, de ce « saillant nord-est» où céda la défense, ces fondrière deviennent de plus en plus nombreuses, de plus en plus pressées, se touchent, se confondent. À distance, on dirait de champs labourés tant le sol est en tous sens sillonné, retourné, creusé, bossué de mottes.

Voici Aïdjiolou, – et la trouée, le passage de dix à quinze mètres ouvert à la cisaille et à la baïonnette à travers les fils de fer, par lequel s'engouffra l'irrésistible trombe. Un dessin que nous reproduisons, un croquis émouvant par son accent de véracité, car son auteur, qui fut parmi les combattants de cette nuit, n'a fait qu'interpréter, non sans adresse, en tout cas avec une évidente sincérité, ce qu'il a vu, retrace un épisode semblable de l'assaut et fait mieux comprendre et admirer davantage le stoïcisme de ces volontaires qui se dévouèrent pour assurer aux armes bulgares le triomphe avec la possession d'Odrin: il n'est aucun peuple dont l'histoire enregistre un plus noble sacrifice.

À partir de ce point, il faut renoncer à décrire la sinistre besogne, le labourage satanique du canon. La terre éventrée, hachée, mouchetée par la poudre d'étranges marbrures, est calcinée comme si le feu du ciel lui-même l'avait pénétrée. On voudrait s'arrêter longuement – et il faut courir – se recueillir, imaginer le cataclysme qui a laissé de son passage de telles traces. On évoque les catastrophes vengeresses de l'Écriture, laissant à jamais infertile le sol sur lequel s'était appesantie la colère divine, et ces emplacements de cités rasées que de haineux vainqueurs ensemençaient de sel. Ce promontoire qu'a foudroyé la guerre est sans doute, à l'heure où nous le visitons, avec les souvenirs tout frais qui le hantent, le lieu le plus tragique du monde. Il portait naguère, blotti entre ses trois forts, dans un pli de terrain, un calme village, Arnautkeui, asile pacifique de laboureurs et de pâtres. Pauvre village! Qui dira, dans ce crépuscule défaillant, la désolation de ses ruines lamentables, chétifs amas de pierres pulvérisées marquant l'emplacement des foyers anéantis, pans informes érigeant sur un ciel d'or terni et de pourpre funèbre leurs silhouettes déchiquetées, où l'œil hésite à reconnaître les vestiges d'une œuvre humaine, d'anciens murs '! ...

Pourtant, des bergers, un troupeau, là aussi, dans ce décor d'indicible détresse, évoquent des rêves d'églogue. Où peuvent-ils donc bien, la nuit venue, trouver refuge ?

L'ILE D'ÉPOUVANTE

J'ai croisé, un matin, en courant aux enquêtes, un bien pitoyable troupeau, – car comment donner un autre nom à cette foule hâve, chancelante, aux yeux vagues et vides de pensée'! C'étaient des prisonniers turcs, une centaine ou deux de ceux, parmi les défenseurs d'Andrinople, qui n'avaient échappé à la rage dévastatrice des balles ou des obus que pour connaître la captivité, cruelle à telles âmes bien trempées plus que la mort.

Des soldats bulgares, fusil à la bretelle, les encadraient, les conduisaient, sans rudesse, réglant leur marche sur celle de ces épaves, avec une sorte de fraternelle commisération, car ils allaient, ils se traînaient plutôt avec une lenteur telle, un si visible effort, qu'on eût dit que chaque pas qu'ils faisaient allait être le dernier de leur vie. Mais, en l'absence même de ces gardiens armés, on les eût reconnus pour des vaincus, pour des captifs, à leurs tarbouchs de feutre kaki, de la couleur de leurs uniformes, – car l'Ottoman a fait à la tactique moderne ce sacrifice sans prix de renoncer, en temps de guerre, au fez rouge légendaire, qui était pour lui comme le signe même, le symbole de sa nationalité et de sa religion. Et, détail plus frappant encore que la couleur de ces coiffures, certaines arborent, à la place de l'écusson ou de la cocarde, sommairement dessinées ou enjolivées d'ornements, comme celles des portes chrétiennes de la ville, des croix: dans le désastre, ceux d'entre ces hommes qui ne sont pas musulmans ont songé à se mettre, en face des coreligionnaires vainqueurs, sous la protection du Christ. Qui donc nierait, après cela, le côté religieux de cette guerre ?

Au reste, que les attende un paradis ou l'autre, celui de notre Dieu ou celui du Prophète, ceux d'entre eux qui l'ont mérité ne sauraient tarder guère à recevoir la récompense de leurs vertus. Combien de ces moribonds essoufflés, aux minces lèvres violettes, aux nez déjà pincés par l'agonie, combien de ces ombres vacillantes qui se traînaient, hagardes, au grand soleil, allaient voir luire l'aube du lendemain ~ Ah! que ne les laissait-on finir en paix dans quelque coin, sans leur imposer encore ce douloureux calvaire sur les cailloux aigus, les routes poussiéreuses, sans les jeter en proie à d'indiscrètes pitiés!

L'après-midi seulement, je connus qu'on les voulait sauver d'une fin plus hideuse encore. Je sus de quel enfer ils s'évadaient en se traînant, et je sentis avec quelle joie farouche ils avaient dû surgir, dans un suprême effort, de la couche où ils gisaient désespérés, grabat, paille à demi pourrie ou terre nue.

Il est, au nord de la ville, au milieu de la Toundja qu'enjambe un vieux pont de terre grise, une île souriante au renouveau, dès qu'y bourgeonnent les saules glauques et les trembles d'argent. À travers les branchages reverdissant, les jeunes feuilles qui se défripent au soleil, on aperçoit, vision enchanteresse qui vous hante délicieusement à tous les points de l'horizon, autour d'Andrinople, Sultan Sélim et ses quatre minarets jaillissants. Sur l'île même, quelques monuments vétustes, une tour branlante, une mosquée déserte qui évoquent, dans ce site aimable en soi, le ressouvenir de ces jardins savamment apprêtés chers aux contemporains de Jean-Jacques, avec leurs fabriques, leurs temples, leurs ruines. Mais cette langue de terre, au milieu des eaux vives, est pour l'heure un domaine dantesque, un séjour d'horreur et d'épouvante.

On y a parqué, au lendemain de la reddition, bon nombre des prisonniers qu'on venait de faire, tous ceux qu'on jugea trop débiles pour les évacuer, les disperser en Bulgarie. On avait eu bien soin, d'avance, de s'enquérir de leur état sanitaire, puisqu'on les hospitalisait à l'endroit le plus dangereux pour la ville, à l'amont de toute agglomération. Et leurs chefs, l'un après l'autre interrogés, avaient hautement attesté qu'aucune trace d'épidémie n'avait été constatée parmi ces troupes. Hélas!...

Ces hommes allaient connaître des privations, des souffrances pires que celles auxquelles ils avaient été soumis pendant le siège. Alors, on les avait seulement rationnés. L'autorité militaire bulgare, dont la sollicitude, tout naturellement, devait

aller à ses propres soldats, ne pouvait guère songer qu'à les empêcher de mourir tout à fait d'inanition.

L'arrivée dans la ville des Bulgares et des Serbes, si peu longtemps qu'y soient demeurés ces derniers, c'était 60.000 à 70.000 bouches de plus à nourrir, avec les survenants qui se précipitaient, dès qu'il fut possible, à la suite de ces vainqueurs. Or, en faisant sauter, à l'heure des résolutions désespérées, le pont du chemin de fer, sur l'Arda, Choukri pacha avait rendu impossible le ravitaillement de cette cité tout à coup surpeuplée au-delà de toutes limites.

Ce fut dans la ville même, où chaque matin nous pouvions voir une multitude exténuée de femmes et d'enfants se traîner, suppliante, au konak, afin de mendier du pain, ce fut parmi les prisonniers une disette, une détresse pire qu'aux jours du siège.

Les miséreux qui se pressaient devant l'état-major étaient surtout, m'a-t-on dit, des mouhadjine, des paysans des villages d'alentour, ceux-là mêmes qui, aux temps calmes, approvisionnaient la ville, venaient, courbés sous le poids des fruits ou les mains chargées de fleurs, lui apporter les prémices de leurs jardins et de leurs champs, et qui, à mesure que se resserrait la ceinture des assiégeants, fuyant leurs maisons, fuyant l'ennemi, s'étaient réfugiés sous la protection de la place. Ils avaient été durement repoussés. Choukri pacha avait assez déjà de ses troupes à nourrir. Il leur refusa tout secours, il voulut les ignorer. Comment subsistèrent-ils, – quelques-uns au moins ? C'est un profond mystère. Ceux qui restent ont part désormais aux distributions de vivres qu'on peut faire, et où ces pitoyables affamés retrouvent un reste de force pour se ruer vers les pains noirs entrevus, se bousculer, se battre, – puisque c'est la vie !

LA MALADIE ACHÈVE L'OEUVRE DE LA FAMINE

Ceux qui languissent dans l'île de la Toundja n'ont plus même cette énergie: des signes funèbres déjà les marquent.

Ils ont eu froid, ils ont eu faim, eux aussi: les troncs des arbres dépouillés pelés jusqu'à la hauteur où peut atteindre un ho=e monté sur l'épaule ses courable d'un frère de misère, l'attestent: ils ont arraché ces écorces pour manger, en brûlant une partie pour faire cuire le reste. Que des humains puissent, pendant huit jours seulement, supporter une telle misère, et survivre cela émerveille et stupéfie.

Tous ces êtres, épuisés déjà par les fatigues de la lutte, bientôt tombés au dernier degré de la misère physiologique, quelle proie désignée pour les fléaux qui suivent presque inévitablement la guerre, dysenterie, typhus, choléra!

L'îlot de la Toundja n'est qu'un cimetière où défaillent, au bord des fosses qui les recueilleront, les plus lents à finir. En vain, j'en ai peur, on a voulu procéder à un tri vague, isoler, d'après d'incertaines apparences, ceux qui semblaient résister le mieux. Sur ce sol pourri, souillé d'ignobles déjections, nulle vie n'est plus possible, nulle vie animale.

Oh! l'enfer! Une rumeur faite de plaintes, de hoquets, de râles, vous vrille sans relâche les oreilles et vous hérisse la chair, Des hommes de corvée, des prisonniers aussi, passent, p0rtant des civières, vont et viennent des coins perdus où ils découvrent quelque cadavre, aux tombes larges et profondes où s'entassent déjà des corps, les uns décharnés, leurs chairs blêmes tendues sur les os, comme momifiés, d'autres tout noirs, gonflés de virus: on en ramasse plus d'un cent par jour.

Partout on agonise, en plein air, sous ce beau soleil printanier, au pied des arbres qui revivent, sur la grève humide, au bord des eaux courantes qui vont charrier plus loin la contagion, partout, et dans les plus ignobles postures, pauvres bêtes indifférentes à tout respect humain, évacuant par tous les orifices la pestilence du mal. Pourtant, d'aucuns, parmi ces malheureux, ont la pudeur de ne pas vouloir mourir au grand jour, et, rampant, s'aidant des mains, des pieds, vont vers un trou d'ombre, au pied de la tour qui s'effrite, et se plongent d'avance dans les ténèbres, pour y expirer en paix: chaque matin, ce cloaque est rempli de cadavres convulsés.

Ah! si la mort est le roi des Épouvantements, que dire de cette mort-là ! .. , L'autorité a ménagé certaines places à ceux qui ne sont pas encore ou qui ne

semblent pas contaminés, à ceux qui ont encore quelque défense, Et là, accroupis en rond autour de fumants brasiers, impuissants à les réchauffer, serrés les uns contre les autres, comme on voit faire aux moutons devant la tempête ou sous l'ondée, ils attendent l'attouchement de l'ange exterminateur, jetant autour d'eux des regards de bêtes traquées.

À quel mal succombent ces tristes débris ? Au choléra, beaucoup, Les signes n'en sont pas douteux, On l'a d'abord avoué, Puis on a parlé d'épuisement, d'inanition: l'un d'ailleurs n'exclut pas l'autre, et ceci ne facilite que trop la tâche de cela.

Alors, on tendrait à charger Choukri pacha de ces diverses misères, de ces déchirantes agonies, de toutes ces morts, En détruisant le pont de l'Arda, il savait, il avait dû prévoir les conséquences de cet acte farouche, – et inutile, L'ordre donné par lui d'allumer la mine, c'était l'arrêt irréparable prononcé contre des milliers et des milliers de ses compagnons d'armes, de ses frères, On lui reproche aussi des chevaux inutilement tués, à la fin de la lutte, des magasins brulés, qui contenaient de quoi nourrir pendant des mois encore cette population qui succombe.

Peut-être, Mais dans Andrinople prise, dans Andrinople libre, on ne saurait obtenir un bain, et il faut se résigner à la saleté, presque aussi dangereuse, en certains cas, que la famine ; et l'on n'ose pas, quelque soif ardente qu'on endure, approcher ses lèvres desséchées du verre d'eau limpide qui vous tente, Car, avant que le général ottoman eût fait sauter le pont, les généraux bulgares avaient coupé les aqueducs.

Ce qui était pour ceux-ci un devoir serait-il donc un crime pour l'autre? Admirable matière à casuistique, La vérité est que la guerre est une effroyable chose, et dans ses suites souvent plus que dans sa période héroïque.

L'autre soir, tandis que nous méditions sur la place ravagée où fut Arnautkeui, nous voyions rôder, quêtant parmi les fondrières et les décombres une incertaine proie, des chats perdus, sans feu ni lieu, souples et défiants génies de ces lieux mélancoliques, apeurés encore d'avoir senti se hérisser leurs poils sous le souffle de l'ouragan de flamme. Et nous songions : « Voilà des bêtes qui doivent concevoir de l'homme une étrange idée. » Puis par une association naturelle d'idées, nous nous remémorions le couplet célèbre de La Bruyère : « Que si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine… »

Gustave BABIN.

COMMENT CHOUKRI PACHA SE RENDIT AUX SERBES

En rapportant aux lecteurs de L'Illustration les impressions, les renseignements qu'il avait recueillis touchant la dernière phase de la défense d'Andrinople par les alliés, Bulgares et Serbes, et la reddition des opiniâtres défenseurs dont la constance avait tenu en échec six mois durant les efforts des assiégeants, notre collaborateur Gustave Babin indiquait combien le l'apport officiel bulgare était réservé touchant la part prise par l'armée serbe au décisif assaut… et quelle incertitude régnait pal ailleurs sur les conditions dans lesquelles s'était remis aux vainqueurs Choucri pacha, qui incarnera devant l'histoire – comme autrefois Denfert-Rochereau à Belfort – l'idée de résistance héroïque.

Un précieux témoignage nous est apporté, avec des photographies qui l'illustrent, par un de nos confrères russes, M. S. Tchernof, sur cet épisode sensationnel, – le suprême épisode de la lutte acharnée engagée depuis le mois d'octobre entre les puissances balkaniques et les Ottomans : c'est le rapport officiel – publié par le journal Politica, de Belgrade – du commandant Milovan Gavrilovitch, chef de bataillon de l'infanterie serbe, qui eut l'enviable honneur de s'emparer du fort d'Hadirlik (Ildroum, pour les Serbes) d'où Choukri pacha avait dirigé l'ultime résistance et où le surprit l'attaque finale.

Le commandant Gavrilovitch est bon Français de cœur – un peu plus même que ses camarades, qui pourtant ne laissent passer aucune occasion de témoigner leur sympathie pour notre pays – puisqu'il a épousé une de nos compatriotes, Il a fait naguère un stage d'instruction dans un de nos régiments, à Nevers, croyons-nous. Il est, plus tard, revenu parmi nous comme membre d'une commission militaire chargée de recevoir les munitions fournies

par les usines françaises à l'armée serbe. C'est alors qu'a fit la connaissance de Mlle Grandgirard, qu'il épousa, Ubi amo, ibi patria : le jeune officier démissionna pour demeurer dans sa patrie d'adoption. Et il se mit à suivre les cours à la Faculté de droit. Ce fut à Paris que le surprit la nouvelle de la déclaration de guerre ; son devoir le rappela en Serbie, où il se vit confier, avec le grade de capitaine, le commandement du 4e bataillon du 20e régiment d'infanterie (division du Timok), envoyé bientôt devant Andrinople. Il y fit preuve en plusieurs circonstances d'une bravoure qui lui mérita d'être élevé par le roi Pierre au grade de commandant et d'être décoré par le roi Ferdinand. Après cette brève présentation, nous lui laissons la parole :

L'assaut général contre la forteresse d'Andrinople commença le 25 mars à 3 heures du matin. Après une lutte acharnée, au cours de laquelle se produisirent plusieurs corps à corps, les premières positions abandonnées par les Turcs étaient tombées entre les mains des troupes serbes, Le colonel Konditch, commandant de notre division du Timok, informait aussitôt de notre succès le général Ivanof. Dans ces attaques successives, mon bataillon avait eu 2 officiers et 15 soldats tués et 40 soldats blessés.

À l'aube, les canons turcs ouvrirent sur nous un feu terrible ; mes hommes tinrent bon, et vers midi nous étions déjà maîtres de tous les avant-postes des forts que nous attaquions, C'est là que nous restâmes retranchés pendant tout l'après-midi et pendant toute la nuit, non sans avoir d'ailleurs à repousser nombre de contre-attaques turques.

Dans la nuit, nous recevions du général Ivanof l'ordre d'attaquer à l'aube toute la ligne des forts qui se trouvaient devant nous, avec l'indication des points dont nous devions nous emparer.

Mon régiment avait affaire, pour sa part, au fort Kazan-Tepe. Au point du jour nous commencions notre mouvement en avant. Les Turcs nous reçurent par un feu d'artillerie très meurtrier. Mais notre régiment progressa en une vague large, irrésistible, poursuivant à la baïonnette l'infanterie turque qui se retirait. Finalement de petits drapeaux blancs apparurent à la crête de l'ouvrage, et bientôt au parlementaire turc se présentait à un officier du 20e régiment, demandant à être conduit auprès du général Stépanovitch, commandant de l'armée serbe, afin d'entamer des pourparlers de reddition.

Au moment même où les drapeaux blancs étaient hissés sur le fort, le feu cessait des deux côtés. Mais notre élan était tel que nous continuâmes notre marche en avant. Mon bataillon, pour sa part, était engagé dans la direction du fort nommé Hadirlik.

Comme nous arrivions sous le fort, j'aperçus sur le rempart un groupe d'officiers turcs. Après avoir envoyé mon bataillon tout alentour, je me dirigeai vers eux, Un capitaine se détacha du groupe et vint à ma rencontre.

— Enfin, lui dis-je en français, ça y est. Tant mieux pour vous et pour nous.

— Pour vous, oui ; pas pour nous, répondit-il.

Dans le même moment j'apercevais un peu plus loin, dans le fort même, un autre groupe important d'officiers.

— Qui sont ces messieurs ? demandai-je.

— C'est là que se trouvent Choukri pacha et son état-major, répondit le capitaine.

Jusque-là, je n'avais pu m'imaginer que je venais de capturer une personnalité aussi haute que le commandant en chef lui-même, Choukri pacha, avec tout son état-major.

— Il est nécessaire, dis-je alors au capitaine, que je sois immédiatement présenté à Son Excellence. Je vous prie de me conduire auprès d'Elle.

Mon interlocuteur déféra à ce désir. Après m'avoir fait suivre une série de casemates obscures, il m'amena devant le bureau même de Choukri. J'y pénétrai. À mon entrée dans la chambre, Choukri pacha se leva et avec lui tous les officiers qui l'entouraient. J'avançai d'un pas et fis le salut militaire. Ce fut une émotion que je n'oublierai jamais:

— Excellence! dis-je, le commandant Milovan Gravilovitch a l'honneur de vous informer que, dès ce moment, vous vous trouvez sous la protection de l'armée serbe.

À dessein j'évitais toute expression blessante et le mot brutal de « prisonnier ». Puis je priai le général d'agréer, lui et tous ses officiers et soldats, les compliments les

plus sincères de toute notre armée pour l'héroïque résistance que nous avait opposée Andrinople.

— Je savais déjà, répondit Choukri pacha d'une voix émue, que le peuple serbe était un bon et brave peuple. Au cours de la dernière guerre j'ai eu l'occasion de m'en convaincre personnellement.

Et il me présenta aux collaborateurs qui l'entouraient et m'invita il m'asseoir.

L'acte le plus solennel de la prise d'Andrinople venait de se dénouer.

Choukri pacha me tendit du tabac en s'excusant de n'avoir rien de mieux à m'offrir.

Une conversation cordiale s'engagea alors entre nous tous, au cours de laquelle le général Aziz pacha m'apprit qu'il avait commandé la division opposée à notre division du Timok. Il ajouta qu'il avait eu l'honneur d'être présenté à notre roi et à sa famille et qu'il avait été le camarade du prince Arsène en Russie. 11 me remercia des compliments que j'avais adressés à l'armée turque en ajoutant qu'il ne me souhaitait point d'éprouver jamais le sort qui venait de leur être réservé.

L'heure avançait. Je me vis obligé d'interrompre cette conversation, et je demandai à Son Excellence la permission de me retirer.

À ce moment, arriva devant le fort un lieutenant bulgare. Il m'informa qu'il ait mission d'emmener à l'état-major Choukri pacha.

— D'ordre de qui ? lui demandai-je.

— D'ordre du général lvanof.

— Ayez-vous des pièces d'identité ?

— Je n'en ai pas.

— Alors, je ne vous connais pas! lui répondis-je. Nous sommes tous sous les ordres du général Ivanof, répliqua-t-il.

— C'est vrai, mais cela ne me garantit pas que vous soyez en effet officier. J'ai besoin, pour en être sûr, de pièces d'identité, d'un ordre me commandant de vous confier la personne du pacha. Il n'insista pas et repartit.

Un instant après, arrivait le lieutenant-colonel Ougrinovitch, commandant de notre régiment, et qu'on avait prévenu de la capture que nous venions de faire. Ensemble nous nous rendîmes auprès du pacha, à qui je présentai le colonel : ils eurent un court entretien.

À notre sortie, un autre officier bulgare, un capitaine, cette fois, se présentait. À son tour, il nous dit qu'il avait ordre d'amener Choukri pacha au général Ivanof. Comme, pas plus que le premier, il n'était en possession d'un ordre écrit quelconque, nous nous refusâmes catégoriquement à faire droit à sa demande.

— Cela va créer un malentendu regrettable, dit-il.

— Nullement, répondis-je. Apportez-nous l'ordre que nous réclamons et nous vous confierons aussitôt le pacha.

— Les appartements, ajouta-t-il, sont déjà préparés pour le recevoir.

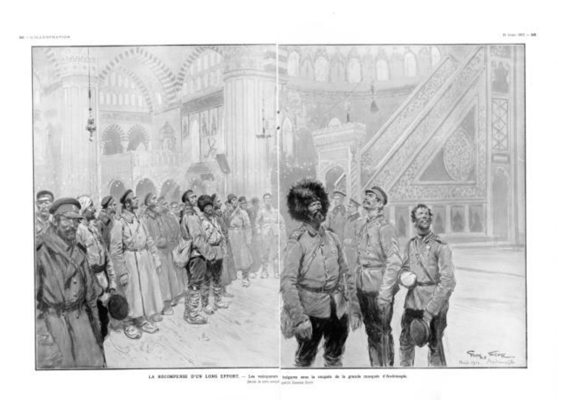
— C'est parfait. Mais, alors, il faut demander l'avis du pacha lui-même.

Et de nouveau je retournai auprès du commandant en chef de l'armée ottomane. Je lui expliquai ce dont il s'agissait. Il se tourna vers Aziz pacha, échangea quelques mots avec lui, puis déclara qu'il préférait rester où il se trouvait.

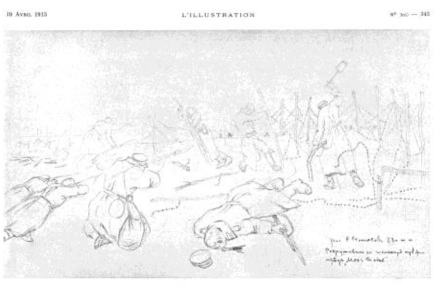
Je le saluai militairement et je sortis pour communiquer cette réponse au capitaine bulgare qui, tandis qu'avec mon colonel nous nous mettions à dresser l'état de tous les officiers que nous venions de capturer – 209 en tout – s'en retourna au quartier général. Choukri pacha et ('es officiers passèrent la nuit dans le fort. Ce fut le lendemain seulement qu'ils furent remis, en mon absence, par nos officiers, au général Ivanof, commandant en chef.

Voilà comment Choukri pacha fut fait prisonnier par le 4e bataillon du 20e régiment d'infanterie serbe.

Photographies S. Tchernof.



19 AVRIL 1913 — L'ILLUSTRATION — N° 3660 — 345



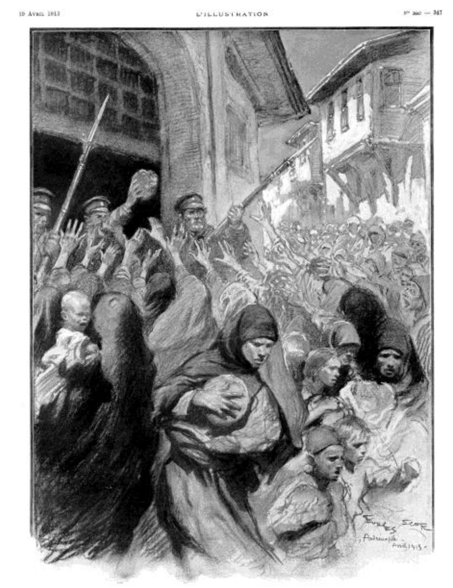
LA GUERRE ILLUSTRÉE PAR UN COMBATTANT. — Attaque et destruction du réseau barbelé de Mal Tepe (Maslak) dans la nuit du 24 au 25 mars.

" L'ILLUSTRATION " A ANDRINOPLE

DEUX VISIONS RÉVÉLATRICES

VISITE AUX FORTS TURCS DU SECTEUR EST

19 AVRIL 1913 — L'ILLUSTRATION — N° 3660 — 347



Distribution de pain par les Bulgares aux affamés d'Andrinople.
Dessin de Georges Scott.

346 — N° 3660 — L'ILLUSTRATION — 19 AVRIL 1913



LA GUERRE ILLUSTRÉE PAR UN COMBATTANT. — Une lutte de fauves : soldat bulgare, à l'attaque de Baslar-Sarta, étranglant avec les dents un adversaire turc.

L'ILLUSTRATION

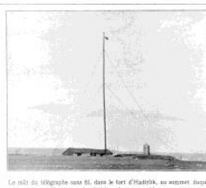


L'ILE D'ÉPOUVANTE

















Source : BABIN, Gustave. « "L'Illustration" à Andrinople », L'Illustration, édition du 19 avril 1913, N°3660. Pages 343-352. (5893 mots)

« La mort d'Abdul-Hamid », L'Illustration, 16 février 1918



162 — N° [illegible] L'ILLUSTRATION 16 Février 1918

Revue des troupes grecques, sur le Champ de Mars d'Athènes, le 27 janvier 1918, par le général Guillaumat, commandant les armées alliées en Orient. Derrière le général Guillaumat, à sa droite, le général Paraskevopoulo, commandant le 1er corps d'armée grec ; à sa gauche, le général Bordeaux, chef de la mission militaire française.

LE GÉNÉRAL GUILLAUMAT A ATHÈNES

Le général Guillaumat, qui a pris le commandement en chef des armées alliées d'Orient, succédant au général Sarrail, s'est rendu à Athènes dans les derniers jours du mois de janvier. Après avoir été reçu en audience par le roi Alexandre, il passa en revue, au Champ de Mars, différents détachements de l'armée grecque.

M. Venizelos, à l'issue d'un dîner offert en l'honneur du général français et auquel assistaient tous les ministres grecs, les représentants diplomatiques et les officiers supérieurs grecs et alliés, annonça que l'armée hellénique tout entière serait bientôt prête à intervenir aux côtés des soldats alliés et des troupes de l'ancien gouvernement de la défense nationale, pour participer à la libération du territoire national et à la réintégration de l'héroïque nation serbe.

LA MORT D'ABDUL-HAMID

Abdul-Hamid vient de mourir en captivité, mais de mort naturelle et dans son lit. C'est une des fins les plus heureuses et les plus rares dans la dynastie d'Othman où furent si fréquents les dénouements par les révolutions de palais, le lacet, le poison ou le « suicide » déguisé.

Abdul-Hamid était né le 22 septembre 1842. Second fils du sultan Abdul-Medjid qui mourut en 1861, il avait eu pour mère une Arménienne du Caucase convertie à l'Islam et qui avait été envoyée à Constantinople comme danseuse dans le harem d'une sœur d'Abdul-Medjid. Quand on pense aux massacres d'Arméniens qu'Abdul-Hamid n'hésita pas à ordonner, il semble qu'on se penche sur un abîme en essayant de le pénétrer. Et il apparaît que le grand trait de sa nature était avant tout l'insensibilité. Puis on démêlait peu à peu d'autres qualités, bonnes ou mauvaises : grande intelligence, assiduité et force de travail, profonde défiance des hommes, haute idée de l'avenir ottoman et ambition d'étendre sa puissance. Le sultan défunt était une sorte de Louis XI oriental.

Ses visées allaient jusqu'à rêver le retour à l'empire turc de tous les pays séparés de l'Islam ; des émissaires allaient prêcher cette doctrine partout où vivaient, plus ou moins nombreux, des groupes mahométans : c'était une agitation sourde et continuelle en Afrique du Nord et du Centre par la confrérie des Senoussis et autres, et en Asie jusque dans les Indes, et parmi les musulmans de Chine. Abdul-Hamid persévéra dans cette propagande qui fut son « secret du roi », sa politique personnelle, indépendante de tous les changements de vizirs. Cette idée lui donne une figure à part, mais elle présente ce contraste presque tragique d'être un monument ruiné avant d'être édifié. Tandis que le sultan méditait de faire rayonner le panislamisme, il perdait, à chaque étape de son règne, ou une suzeraineté, ou des territoires, ou du prestige. La guerre serbo-turque et russo-turque lui enlevait effectivement la Bulgarie, la Roumélie orientale et la Bosnie-Herzégovine, en ne lui laissant que des suzerainetés purement protocolaires ; plus tard, au déclin de son règne, l'Italie mettait la main sur la Tripolitaine et l'Europe laissait faire. La première guerre balkanique, qui rétrécit encore davantage cette peau de chagrin de la Turquie d'Europe, par l'ablation de la Macédoine et de la majeure partie de la Thrace, ne toucha plus Abdul-Hamid que comme spectateur lointain, puisqu'il avait été, entre temps, assujetti d'abord à une Constitution moderne par la révolution jeune-turque (28 juillet 1908), puis définitivement détrôné et emprisonné, après une courte contre-révolution de quelques jours, le 27 avril 1909.

Depuis ce temps, c'est-à-dire pendant neuf ans, l'ex-souverain mena une existence rigoureusement surveillée, comme il avait surveillé celle de son frère, l'ancien sultan Mourad, déposé sous prétexte de démence. Lui, qui avait conservé une parfaite lucidité d'esprit, fut le témoin impuissant des événements qui continuaient à secouer ce vieil édifice ottoman qu'il s'était flatté de raffermir et d'agrandir. Le précaire gouvernement qui lui a succédé avait, à ce qu'on assure, à maintes reprises, demandé ses conseils, ayant autant de confiance en sa sagacité politique que de crainte de son redoutable prisonnier. En effet, après l'avoir d'abord transporté à Salonique, on le ramena, pour le garder plus sûrement, dans un des palais de la Côte d'Asie, en face de Stamboul, à Beylerbey ; enfin, il fut interné à Brousse, et c'est là qu'il vient de mourir d'une pneumonie, tout simplement. — L.

Le sultan détrôné Abdul-Hamid.
D'après une photographie de *[illegible]*.

LA VIE NOUVELLE

VI. — PÉCHÉS DE CUISINE

Descendons aujourd'hui de nos considérations sur les sources de chaleur qu'utilisera demain notre vie domestique, et venons à des questions immédiatement pratiques. Le gaspillage dans l'alimentation du ménage est une des plus importantes, à la fois pour sa fréquence, puisqu'il est quotidien, et pour la complexité de ses causes. Les petites fuites font les grands déficits pour les particuliers et pour l'État.

Aussi bien n'ai-je ni la prétention ni le loisir de les signaler toutes. Je voudrais seulement montrer par quelques exemples que le gaspillage accompagnait presque chacun de nos pas et de nos gestes dans la vie d'autrefois, quand nous étions assez riches pour avoir le droit d'être ignorants de nos petits intérêts. La vie nouvelle, qui commence à nous mener à la baguette, nous force à analyser, à regarder à la loupe, à savoir. La maîtresse du ménage, ou la salariée qui le gère en partie, n'auront plus l'autorisation de faire de l'administration inconsciente.

... Voici la ménagère partie au marché. A-t-elle idée bien exacte de ce qu'elle y va faire ? Je ne le crois guère. Elle sait seulement qu'elle s'y rend pour en rapporter des aliments.

Comment en fera-t-elle le choix ? D'après deux considérations : le goût des personnes qui les consommeront, et le prix qu'ils coûtent. Toute sa tactique d'achat tient en ces deux principes. Quant au « rendement » qu'elle en tirera, elle ignore tout ; elle ne comprend même pas ce dont on lui parle là, et elle se cramponne aux seules apparences.

En réalité, elle va au marché pour acheter le combustible spécial que réclament tous les jours les trois, quatre ou six machines humaines qu'elle a la charge d'alimenter. Elle va, ni plus ni moins, acheter des calories. Elle doit donc chercher à se les procurer au meilleur prix possible, et nous verrons tout à l'heure ce qu'on doit entendre par là. Telle est sa première directive.

La seconde est que cette énergie soit présentée aux

LA MORT D'ABDUL-HAMID

Abdul-Hamid vient de mourir en captivité, mais de mort naturelle et dans son lit. C'est une des fins les plus heureuses et les plus rares dans la dynastie d 'Othman où furent si fréquents les dénouements par les révolutions de palais, le lacet, le poison ou le « suicide » déguisé.

Abdul-Hamid était né le 22 septembre 1842. Second-fils du sultan Abdul-Medjid qui mourut en 1861, il avait eu pour mère une Arménienne du Caucase convertie à l'Islam et qui avait été envoyée à Constantinople comme danseuse dans le harem d'une sœur d'Abdul-Medjid. Quand on pense aux massacres d'Arméniens qu'Abdul-Hamid n'hésita pas à ordonner, il semble qu'on se penche sur un abîme en essayant de le pénétrer. Et il apparaît que le grand trait de sa nature était avant tout l'insensibilité. Puis on démêlait peu à peu d'autres qualités, bonnes ou mauvaises : grande intelligence, assiduité et force de travail, profonde défiance des hommes, haute idée de l'avenir ottoman et ambition d'étendre sa puissance. Le sultan défunt était une sorte de Louis XI oriental.

Ses visées allaient jusqu'à rêver le retour à l'empire turc de tous les pays séparés de l'Islam ; des émissaires allaient prêcher cette doctrine partout où vivaient, plus ou moins nombreux, des groupes mahométans: c'était une agitation sourde et continuelle en Afrique du Nord et du Centre par la confrérie des Senoussis et autre, et en Asie jusque dans les Indes, et parmi les musulmans de Chine. Abdul-Hamid persévéra dans cette propagande qui fut son « secret du roi », sa politique personnelle, indépendante de tous les changements de vizirs. Cette idée lui donne une figure à part, mais elle présente ce contraste presque tragique d'être un monument ruiné avant d'être édifié. Tandis que le sultan méditait de faire rayonner le panislamisme, il perdait à chaque étape de son règne, ou une suzeraineté, ou de territoires, ou du prestige. La guerre serbo-turque et russo-turque lui enlevait effectivement la Bulgarie, la Roumélie orientale et la Bosnie-Herzégovine en ne lui laissant que des suzerainetés purement protocolaires ; plus tard, au déclin de son règne, l'Italie met tait la main sur la Tripolitaine et l'Europe laissait faire. La première guerre balkanique, qui rétrécit encore davantage cette peau de chagrin de la Turquie d 'Europe, par l'ablation de la Macédoine et de la majeure partie de la Thrace, ne toucha plus Abdul-Hamid que comme spectateur lointain, puisqu'il avait été, entre temps, assujetti d'abord à une Constitution moderne par la révolution jeune-turque (28 juillet 1908), puis définitivement détrôné et emprisonné, après une courte contre-révolution de quelques jours, le 27 avril 1909.

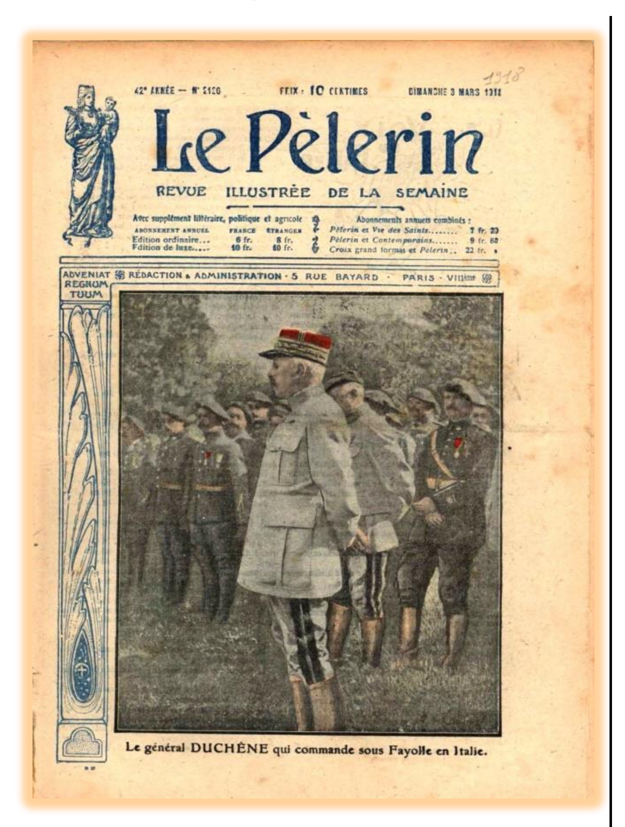
Depuis ce temps, c'est-à-dire pendant neuf ans, l'ex-souverain mena une existence rigoureusement surveillée, comme il avait surveillé celle de son frère, l'ancien sultan Mourad, déposé sous prétexte de démence. Lui, qui avait conservé une parfaite lucidité d'esprit, fut le témoin impuissant des événements qui continuaient à secouer ce vieil édifice ottoman qu'il s'était flatté de raffermir et d'agrandir. Le précaire

gouvernement qui lui a succédé avait, à ce qu'on assure, à maintes reprises, demandé ses conseils, ayant autant de confiance en sa sagacité politique que de crainte de son redoutable prisonnier. En effet, après l'avoir d'abord transporté à Salonique, on le ramena, pour le garder plus sûrement, dans un des palais de la Côte d 'Asie, en face de Stamboul, à Beylerbey ; enfin, il fut interné à Brousse, et c'est là qu'il vient de mourir d'une pneumonie, tout simplement.

L.

Source : L. « La mort d'Abdul-Hamid », *L'Illustration, journal hebdomadaire*, édition du samedi 16 février 1918, N°3911. Page 162. (621 mots)

« Le Sultan rouge. Abdul-Hamid est mort », Le Pèlerin, 3 mars 1918



42e ANNÉE — N° 2120 PRIX : 10 CENTIMES DIMANCHE 3 MARS 1918

Le Pèlerin

REVUE ILLUSTRÉE DE LA SEMAINE

Avec supplément littéraire, politique et agricole

ABONNEMENT ANNUEL	FRANCE	ÉTRANGER
Édition ordinaire...	6 fr.	8 fr.
Édition de luxe.....	10 fr.	10 fr.

Abonnements annuels combinés :

Pèlerin et Vie des Saints........	7 fr. 20
Pèlerin et Contemporains.......	9 fr. 60
Croix grand format et Pèlerin..	22 fr.

ADVENIAT REGNUM TUUM — RÉDACTION & ADMINISTRATION · 5 RUE BAYARD · PARIS · VIIIème

Le général DUCHÊNE qui commande sous Fayolle en Italie.

LE SULTAN ROUGE

Abdul-Hamid est mort

L'ex-sultan de Turquie Abdul Hamid, que Gladstone avait appelé le Sultan rouge, est mort dans le palais du Bosphore, ou il était interné. Il avait soixante-seize ans et avait été détrôné le 27 avril 1909, après avoir régné trente-trois ans.

Le personnage est connu. Hypocrite, sanguinaire, lisons-nous dans le Petit Parisien, il avait adopté comme procédés de gouvernement l'exil et le massacre de tous ceux qui pouvaient le gêner. Il s'était élevé au pouvoir par la duplicité et l'avait conservé par des moyens dignes des empereurs de la décadence. Les traités qu'il signait n'étaient que des chiffons de papier. Les constitutions qu'il octroyait, il ne les respectait que dans la mesure et durant le temps où il n'avait pas la force de les violer. Sa politique extérieure, tortueuse et sournoise, ne se fixa que dans la dernière partie de son règne, quand il fut tombé sous la tutelle de Guillaume II. À partir de 1889, le Commandeur des croyants ne fut plus qu'un préfet allemand.

Aucun monarque ottoman ne subit autant de pertes territoriales. Il essuya un grand désastre militaire en 1878, mais ses succès lui coutaient aussi chers que ses défaites. C'est sous son règne que le Bulgarie devint état libre et elle n'allait pas tarder à développer d'énormes convoitises dont la Turquie, son alliée d'aujourd'hui, devait être la première victime. La Serbie, le Monténégro, la Grèce, la Roumanie participèrent aux dépouilles de l'empire. L'Angleterre eut Chypre et l'Égypte, la Russie une portion de l'Arménie, l'Autriche la Bosnie-Herzégovine et, sous le régime jeune-turc, qui renversa Abdul-Hamid, la désagrégation continua.

Au-dedans, le règne ne fut marqué que par des insurrections répétées des Albanais, des Crétois, des Arabes, par les effroyables carnages d'Arménie et par une dilapidation continue des deniers publics. Abdul-Hamid, pour défrayer l'immense police qu'il entretenait dans ses États et ailleurs, mettait le trésor au pillage et s'abstenait de payer ses administrations. Il a mérité une place dans l'histoire, à côté des pires tyrans de toutes les époques. Quoique issu lui-même, dit-on, d'une mère arménienne, il a, au cours de sa vie, fait massacrer deux millions d'Arméniens : ce en quoi les jeunes-turcs ont fidèlement suivi les traces.

Au reste, ajoute M. Ludovic Fert, à qui nous empruntons ce qui suit, farouche et cruel, il était, parait-il, aussi dur envers lui-même qu'envers autrui. On raconte que, menacé à un certain moment de cancer des fumeurs, il rougit un fer au feu et l'appliqua stoïquement sur la plaie, à la gorge. Il narra un jour le fait à M. Constans, qui se plaignait devant lui d'une douleur, et lui dit tranquillement :

— Pourquoi ne faites-vous pas comme moi ?

À une autre occasion, souffrant d'une dent, il saisit une petite tenaille a portée de sa main et arracha la dent avec violence.

Mais cette force de caractère ne l'empêchait pas d'être peureux. Car cet être impitoyable, qui fit périr des milliers d'Arméniens, avait peur – peur de ceux qui

s'approchaient de lui, peur de son ombre. Aussitôt monté sur le trône — après la déposition de son frère Mourad, frappé de folie, — il s'enferma dans le palais d'Yıldız, qu'il fit entourer de hautes murailles et de casernes, ne se montrant jamais, faisant dire le selamlik tous les vendredis devant le palais même et ne se risquant dans les rues de Stamboul qu'une fois par an, pour se rendre à la mosquée, et se faisant accompagner à cette occasion par des forces considérables. Il voyait des assassins partout ! Cette peur tenace, effarante le tint haletant jusqu'au dernier jour de son règne, a cette minute suprême ou, à la tête d'une délégation, Essad Pacha vint lui annoncer sa déposition par l'Assemblée nationale. Sentant bien que tout était perdu, il dit avec soumission : « Que la volonté d'Allah s'accomplisse ! » et ne retrouva son énergie que pour crier : Jurez-moi, oh ! jurez-moi qu'aucun de vous n'attentera à mes jours ! » Et, suppliant, il demanda qu'on ne l'éloignât pas de Stamboul, qu'on ne l'exposa pas à la vue des passants. Il indiqua comme lieu de séjour un palais voisin, ajoutant qu'il connaissait un passage secret et couvert qui y conduisait par les jardins d'Yldiz. Et il redemanda avec insistance qu'on ne le fit pas traverser les rues. Tandis qu'il parlait et implorait, ses vieilles mains, longues et décharnées, tremblaient.

Grandeur et décadence ! Et il meurt le lendemain de la prise de Bagdad et du retour de Jérusalem aux chrétiens ! S'il a pratiqué le crime, il a connu le châtiment.



Nº 2136 LE PELERIN 7

LE SULTAN ROUGE

Abdul-Hamid est mort

L'ex-sultan de Turquie Abdul-Hamid, que Gladstone avait appelé le Sultan rouge, est mort dans le palais du Bosphore, où il était interné. Il avait soixante-seize ans et avait été détrôné le 27 avril 1909, après avoir régné trente-trois ans.

Le personnage est connu. Hypocrite, sanguinaire, lisons-nous dans le *Petit Parisien*, il avait adopté comme procédés de gouvernement l'exil et le massacre de tous ceux qui pouvaient le gêner. Il s'était élevé au pouvoir par la duplicité et l'avait conservé par des moyens dignes des empereurs romains de la décadence. Les traités qu'il signait n'étaient que des chiffons de papier. Les constitutions qu'il octroyait, il ne les respectait que dans la mesure et durant le temps où il n'avait pas la force de les violer. Sa politique extérieure, tortueuse et sournoise, ne se fixa que dans la dernière partie de son règne, quand il fut tombé sous la tutelle de Guillaume II. A partir de 1889, le Commandeur des croyants ne fut plus qu'un préfet allemand.

Aucun monarque ottoman ne subit autant de pertes territoriales. Il essuya un grand désastre militaire en 1878, mais ses succès lui coûtaient aussi cher que ses défaites. C'est sous son règne que la Bulgarie devint état libre et elle n'allait pas tarder à développer d'énormes convoitises dont la Turquie, son alliée d'aujourd'hui, devait être la première victime. La Serbie, le Monténégro, la Grèce, la Roumanie participèrent aux dépouilles de l'empire. L'Angleterre eut Chypre et l'Egypte, la Russie une portion de l'Arménie, l'Autriche la Bosnie-Herzégovine et, sous le régime jeune-turc, qui renversa Abdul-Hamid, la désagrégation continua.

Au dedans, le règne ne fut marqué que par des insurrections répétées des Albanais, des Crétois, des Arabes, par les effroyables carnages d'Arménie et par une dilapidation continue des deniers publics. Abdul-Hamid, pour défrayer l'immense police qu'il entretenait dans ses Etats et ailleurs, mettait le trésor au pillage et s'abstenait de payer ses administrations. Il a mérité une place dans l'histoire, à côté des pires tyrans de toutes les époques. Quoique issu lui-même, dit-on, d'une mère arménienne, il a, au cours de sa vie, fait massacrer deux millions d'Arméniens : ce en quoi les jeunes-turcs ont fidèlement suivi ses traces.

Au reste, ajoute M. Ludovic Fert, à qui nous empruntons ce qui suit, farouche et cruel, il était, paraît il, aussi dur envers lui-même qu'envers autrui. On raconte que, menacé à un certain moment du cancer des fumeurs, il rougit un fer au feu et l'appliqua stoïquement sur la plaie, à la gorge. Il narra un jour le fait à M. Constans, qui se plaignait devant lui d'une douleur, et lui dit tranquillement :

— Pourquoi ne faites-vous pas comme moi ?

A une autre occasion, souffrant d'une dent, il saisit une petite tenaille à portée de sa main et arracha la dent avec violence.

Mais cette force de caractère ne l'empêchait pas d'être peureux. Car cet être impitoyable, qui fit périr des milliers d'Arméniens, avait peur — peur de ceux qui s'approchaient de lui, peur de son ombre. Aussitôt monté sur le trône — après la déposition de son frère Mourad, frappé de folie, — il s'enferma dans le palais d'Yldiz, qu'il fit entourer de hautes murailles et de casernes, ne se montrant jamais, faisant dire le *selamlik* tous les vendredis devant le palais même et ne se risquant dans les rues de Stamboul qu'une fois par an, pour se rendre à la mosquée, et se faisant accompagner à cette occasion par des forces considérables. Il voyait des assassins partout ! Cette peur tenace, effarante le tint haletant jusqu'au dernier jour de son règne, à cette minute suprême où, à la tête d'une délégation, Essad Pacha vint lui annoncer sa déposition par l'Assemblée nationale. Sentant bien que tout était perdu, il dit avec soumission : « Que la volonté d'Allah s'accomplisse ! » et ne retrouva son énergie que pour crier : « Jurez-moi, oh ! jurez-moi qu'aucun de vous n'attentera à mes jours ! » Et, suppliant, il demanda qu'on ne l'éloignât pas de Stamboul, qu'on ne l'exposât pas à la vue des passants. Il indiqua comme lieu de séjour un palais voisin, ajoutant qu'il connaissait un passage secret et couvert qui y conduisait par les jardins d'Yldiz. Et il redemanda avec instance qu'on ne le fit pas traverser les rues. Tandis qu'il parlait et implorait, ses vieilles mains, longues et décharnées, tremblaient.

Grandeur et décadence ! Et il meurt au lendemain de la prise de Bagdad et du retour de Jérusalem aux chrétiens ! S'il a pratiqué le crime, il a connu aussi le châtiment.

Les Juifs au mur des pleurs

Contre la muraille Ouest du Haram-es-Chérif ou de l'esplanade du Temple à Jérusalem, est un long couloir où les Juifs se réunissent la veille des Sabbats et des fêtes vers 3 heures du soir, pour prier et arroser de leurs larmes les pierres monumentales qui forment ce mur et qu'ils considèrent ingénument comme les seuls restes du Temple. Ce mur, suivant les Arabes et les Juifs, remonterait à Salomon ; suivant d'autres, aux Romains, les grands bâtisseurs, qui ont semé de leurs constructions tout le pourtour de la Méditerranée. La construction primitive est encore intacte sur une hauteur de 12 mètres, au-dessus du sol actuel. Les huit ou dix dernières assises sont d'un travail postérieur. Le même mur avec ses beaux blocs en bossage s'enfonce en terre à une profondeur de 25 mètres.

Adrien avait interdit aux Juifs l'entrée de la ville. Mais sous Constantin il leur fut permis de pleurer sur le rocher sacré une fois par an, comme nous l'apprennent le Pèlerin de Bordeaux, saint Grégoire de Nazianze (Serm. XII) et saint Jérôme (*Ep. ad Hesibiam*). Au XIIe siècle d'après Benjamin de Tudela, et probablement depuis l'arrivée des Arabes, au VIIe siècle, la paroi de la muraille, longue de 30 mètres, fut laissée aux Juifs comme lieu de prières et de larmes.

On peut voir sur notre photogravure des versets de l'Ecriture en caractères hébraïques inscrits sur la muraille. Les Juifs y appuient leur front, la baisent, puis en dodelinant la tête et d'une voix dolente, ils lisent dans de vieilles Bibles, sans prêter attention aux curieux qui les entourent ou regardent sur leur épaule, les lamentations de Jérémie, le psaume LXXIX et quelquefois une litanie dont voici quelques phrases :

LE CHANTRE. — A cause du palais qui est dévasté,

LE PEUPLE. — Nous sommes assis solitaires et nous pleurons.

LE CHANTRE. — A cause de notre majesté qui est passée,

LE PEUPLE. — Nous sommes assis solitaires, etc.

Source : « Le Sultan rouge. Abdul-Hamid est mort », Le Pèlerin, édition du 3 mars 1918, Paris, N°2136, 42e année, 8 pages, 27,5 x 37,5 cm. Page 7. (816 mots)

[*Page laissée intentionnellement vide*]

Bibliographie

BABIN (Gustave), « “L’Illustration” à Andrinople », *L’Illustration, Journal Universel*, Paris, édition du 19 avril 1913, N°3660, 19 avril 1913. Bayerische Staatsbibliothek (Bavarian State Library), Ludwigstraße 16, 80539 Munich. URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370478&db=100 , p. 343-352.

BABIN (Gustave), « La Révolution Turque », *L’illustration, Journal Universel*, Paris, édition du samedi 29 août 1908, N°3418, 66e année, 29 août 1908. Site officiel de la société L’Illustration : www.lillustration.com/ . URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370446&db=100 , pages 141-144.

BABIN (Gustave), « Un Sélamlik Nouveau Style », *L’Illustration, Journal Universel*, Paris, édition du samedi 15 août 1908, N°3416, 66e année, 15 août 1908. Site officiel de la société L’Illustration : www.lillustration.com/ . URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370446&db=100 , pages 116-117.

BOREL (Christian), « Une ère nouvelle. Le réveil de la Turquie », *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer. Editeur M. Dreyfous*, Paris, édition dimanche 27 septembre 1908, N°617, sect. Une ère nouvelle, 27 septembre 1908. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6864726p . Consulté le 27 février 2018, page 280.

BROUSSET, « La curée », *Le Pèlerin : revue illustrée de la semaine*, Paris, édition du 15 octobre 1911, N°1815, 15 octobre 1911. URL : http://www.pelerin.com/ , page 3.

CAHU (Théodore), « Le voyage de l’empereur et de l’impératrice d’Allemagne à Constantinople », *L’Illustration, Journal Universel*, Paris, édition du samedi 9 novembre 1889, N°2437, 9 novembre 1889, p. 402-405.

CARBONEL, « Abd-ul-Hamid, Grand Sultan », *La Gazette du Dimanche, revue hebdomadaire illustrée*, 6e année, édition du 31 octobre 1886, N°298 (octobre 1886), page de couverture.

CARMANT (Jean), « Le conflit franco-turc et la question des quais de Constantinople », *La Vie illustrée*, édition du 30 août 1901, N°150 (août 1901), p. 360-361.

CSIRKÉS (Ferenc), « National science and international politics in the work of Ármin Vámbéry », *Ármin Vámbéry (1832-1913), orientalist in dervish clothes*, [s.d.]. URL : http://vambery.mtak.hu/en/12.htm . Consulté le 28 août 2018.

DACHÈRES (Xavier), « Évènements d’Orient », *L’Univers illustré : journal hebdomadaire*, Paris, France, édition du 9 septembre 1876, N°1120, 9 septembre 1876. Gallica, Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l’homme, FOL-LC2-2956. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5735483q . Consulté le 21 juillet 2018, page 582.

DACHÈRES (Xavier), « Évènements d’Orient », *L’Univers illustré : journal hebdomadaire*, Paris, France, édition du 19 août 1876, N°1117, 19 août 1876. Gallica, Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l’homme, FOL-LC2-2956. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5735483q. Consulté le 21 juillet 2018, page 534.

DARLET (A.), « Évènements d'Orient », *L'Univers illustré : journal hebdomadaire*, Paris, France, édition du 21 octobre 1876, N°1126, 21 octobre 1876. Gallica, Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, FOL-LC2-2956. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5737313b . Consulté le 21 juillet 2018, page 678.

E. F., « Le voyage de l'empereur d'Allemagne », *L'Illustration, Journal Universel*, Paris, édition du samedi 22 octobre 1898, N°2904, 22 octobre 1898. Bayerische Staatsbibliothek (Bavarian State Library), Ludwigstraße 16, 80539 Munich. URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370360&db=100 , page de couverture et page 260.

FESCH (Paul), « En Turquie. Les Sultans de Demain », *La Vie illustrée*, édition du 28 décembre 1906, N°428 (décembre 1906), pages 218-220.

FESCH (Paul), « Le Sélamlik d'Abdul-Hamid », *Le Monde Illustré, journal hebdomadaire*, Paris, édition N°2586, édition du samedi 20 octobre 1906, 20 octobre 1906, pages 402-403.

HAMPOL (D') (Léo), « Le conflit Franco-Turc », *La Vie illustrée*, édition du 15 novembre 1901, N°161 (novembre 1901), page de couverture et pp. 98-102.

L., « La mort d'Abdul-Hamid », *L'Illustration, Journal Universel*, Paris, édition du samedi 16 février 1918, N°3911, 16 février 1918. Bayerische Staatsbibliothek (Bavarian State Library), Ludwigstraße 16, 80539 Munich, L'illustration: journal universel / 151,a. 1918 = Jg. 76, Jan. - März, BSB-ID: 9370520. URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370520&db=100 , page 162.

LAUT (Ernest), « "Adeus Par Nunca Mais !" L'adieu du roi de Portugal à son pays », *Le Petit journal. Supplément illustré du dimanche*, Paris, édition du 23 Octobre 1910, N°1040, 21e année, sect. Variété, 23 octobre 1910. Gallica. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34419111x/date . Consulté le 27 février 2018.

LAUT (Ernest), « Le prince Rechad est proclamé sultan sous le nom de Mehmet V », *Le Petit journal. Supplément illustré du dimanche*, Paris, édition 20e année, Dimanche 9 mai 1909, N°964, sect. Les évènements de Turquie, 9 mai 1909. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k716851w . Consulté le 27 février 2018, page de couverture et page 146.

LENÔTRE (G.), « Les ambassades à Paris : L'ambassade ottomane », *Le Monde illustré*, Paris, édition du 14 octobre 1893, N°1907, 14 octobre 1893. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6374289j. Consulté le 21 juillet 2018, p. 243-246.

LEROY-BEAULIEU (Anatole), « Les conflits d'Orient », L'Ouest-Éclair : journal quotidien d'informations, politique, littéraire, commercial; journal républicain de la Bretagne et de l'Ouest, Paris, édition 15 septembre 1906 (Numéro 3471), sect. Derniers télégrammes de la nuit, 15 septembre 1906. Bibliothèque nationale de France Gallica, http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32830550k. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k641192m. Consulté le 27 août 2018, page 1.

LOTI (Pierre), « À Constantinople, Passage de Sultan », *Le Gaulois du dimanche : supplément hebdomadaire littéraire et illustré*, Paris, édition du 1er-2 mai 1909, 2ème année, N°72, 1 mai 1909, p. 5-6.

M. N., « Le Pavillon Officiel Ottoman », *L'Illustration, Journal Universel*, Paris, édition du Samedi 11 août 1900, N°2998, 58e année, 11 août 1900. Bayerische Staatsbibliothek (Bavarian State Library), Ludwigstraße 16, 80539 Munich. URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370371&db=100 , page 79.

M. N., « Les Chefs Allemands de l'armée Turque », *L'Illustration, Journal Universel*, Paris, édition du samedi 22 mai 1897, N°2830, 22 mai 1897. Bayerische Staatsbibliothek (Bavarian State Library), Ludwigstraße 16, 80539 Munich. URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370340&db=100 . Consulté le 21 juillet 2018, pages 398-400.

NEUKOMM (Edmond), « Les capitales de l'Europe. Constantinople », *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer. Journal hebdomadaire*, Paris, édition du dimanche 19 janvier 1902, N°268 (Deuxième série), N°1280 de la collection, 19 janvier 1902. Gallica. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6863936f. Consulté le 21 juillet 2018, p. 141-142.

NEUKOMM (Edmond), « Les capitales de l'Europe. Constantinople », *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer. Journal hebdomadaire*, Paris, édition du dimanche 8 décembre 1901, N°262 (Deuxième série), N°1274 de la collection, 8 décembre 1901. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k104579n. Consulté le 27 février 2018, p. 28-30.

PARTI SOCIAL FRANÇAIS, « La santé d'Abd-ul-Hamid », *Le Petit journal*, Paris, édition 24 octobre 1906 (Numéro 16007), 24 octobre 1906. Bibliothèque nationale de France Gallica, http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32895690j. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k617690b . Consulté le 27 août 2018, p. 1.

PRÉMEL (Benjamin), « Le Petit Journal : « le mieux informé de tous les journaux » naissait il y a 150 ans ! », 24 septembre 2013. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9010545w

RAZI (Youssouf), « Le Parlement Turc », *L'illustration, Journal Universel*, Paris, édition du samedi 26 décembre 1908, N°3435, 66e année, 26 décembre 1908. Site officiel de la société L'Illustration : www.lillustration.com/. URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370446&db=100 , pages 444-445.

RÉMOND (Georges), « Les angoisses et les convulsions de Constantinople », *L'illustration, Journal Universel*, Paris, édition du samedi 1er février 1913, N°3649, 1 février 1913. Site officiel de la société L'Illustration : www.lillustration.com/. URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370446&db=100 , p. 79-81, 86-87.

ROGER (Aristide), « Chronique de la semaine », *Le Journal illustré*, Paris, France, édition du 6 mai 1877, N°19, 14e année, 6 mai 1877. Bibliothèque Forney, Bibliothèque Forney - Réserve - périodique. URL : https://bibliotheques-specialisees.paris.fr/ark:/73873/pf0001915620. Consulté le 21 juillet 2018, page de couverture et pp. 146, 148, 149.

ROGER (Aristide), « Chronique de la semaine », *Le Journal illustré*, Paris, France, édition du 10 septembre 1876, N°37, 13e année, 10 septembre 1876. Bibliothèque Forney, Bibliothèque Forney - Réserve - périodique. URL : https://bibliotheques-specialisees.paris.fr/ark:/73873/pf0001915620. Consulté le 21 juillet 2018, p. 290, 296.

SORIEUL (Sophia) et SORIEUL (Sylvain), « Presse illustrée. Les journaux illustrés du XIXème siècle », *Le Petit Journal - Supplément Illustré*, [s.d.]. URL : http://www.supplement-illustre-du-petit-journal.com/histoire-presse-illustree.html . Consulté le 3 septembre 2018.

« Le Sultan rouge. Abdul-Hamid est mort », *Le Pèlerin : revue illustrée de la semaine*, Paris, édition du 3 mars 1918, Paris, N°2136, 42e année, 8 pages, 27,5 x 37,5 cm, 3 mars 1918. URL : http://www.pelerin.com/, page 7.

« Abdul-Hamid gravement malade », *Le Gaulois : littéraire et politique*, Paris, édition 12 septembre 1913 (Numéro 13117), 12 septembre 1913. http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32779904b. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k535913c . Consulté le 27 août 2018.

« La prise d'Andrinople », *L'Illustration, Journal Universel*, Paris, édition du 5 avril 1913, N°3658, 5 avril 1913. Bayerische Staatsbibliothek (Bavarian State Library), Ludwigstraße 16, 80539 Munich. URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370478&db=100, p. 297-301.

« De Salonique au Pirée », *L'Illustration, Journal Universel*, Paris, édition du 5 avril 1913, N°3658, 5 avril 1913. Bayerische Staatsbibliothek (Bavarian State Library), Ludwigstraße 16, 80539 Munich. URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370478&db=100, page 295.

« À Janina », *L'Illustration, Journal Universel*, Paris, édition du 5 avril 1913, N°3658, 5 avril 1913. Bayerische Staatsbibliothek (Bavarian State Library), Ludwigstraße 16, 80539 Munich. URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370478&db=100, page 294.

« Sortie des étrangers d'Andrinople », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition 24e année, dimanche 2 mars 1913, N°1163, sect. Explications de nos gravures, 2 mars 1913. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7170509. Consulté le 27 février 2018, p. 65-66.

« Sortie des étrangers d'Andrinople », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition 24e année, dimanche 2 mars 1913, N°1163, sect. Explication de nos gravures, 2 mars 1913. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7170509. Consulté le 27 février 2018, p. 65-66.

« Les atrocités commencent. Massacre de paysans serbes par les bandes turques », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition du dimanche 27 octobre 1912, N°1145, 23e année, sect. Explications de nos gravures, 27 octobre 1912. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k717032c. Consulté le 6 mars 2018, p. 337-338.

« Les atrocités commencent. Massacre de paysans serbes par les bandes turques », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition 23e année, dimanche 27 octobre 1912, N°1145, sect. Explications de nos gravures, 27 octobre 1912. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k717032c. Consulté le 27 février 2018, p. 337-338.

« Les chrétiens en Tripolitaine », *Le Pèlerin : revue illustrée de la semaine*, Paris, édition du 15 octobre 1911, N°1815, 15 octobre 1911. URL : http://www.pelerin.com/, page 3.

« La guerre italo-turque », *Le Pèlerin : revue illustrée de la semaine*, Paris, édition du 15 octobre 1911, N°1815, 15 octobre 1911. URL : http://www.pelerin.com/, pages 2-3, 5, 8-9, 16.

« Le pouvoir absolu vient de s'écrouler en Turquie », *Lectures pour tous. Revue universelle et populaire illustrée*, édition de juillet 1909 (juillet 1909). Gallica. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32805602k/date, p. 86-90.

« À Yildiz-Kiosk : Lecture au Sultan Abdul-Hamid de l'acte de déchéance », *Le Petit Parisien. Supplément littéraire illustré*, Paris, édition 21e année, dimanche 16 mai 1909, N°1058, 16 mai 1909. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k910452s . Consulté le 27 février 2018, page 159.

« Les massacres d'Asie Mineure », *L'illustration, Journal Universel*, Paris, édition du samedi 15 mai 1909, N°3455, 67e année, 15 mai 1909. Site officiel de la société L'Illustration : www.lillustration.com/ . URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370446&db=100 , page 336.

« Yildiz-Kiosque », *L'illustration, Journal Universel*, Paris, édition du samedi 15 mai 1909, N°3455, 67e année, 15 mai 1909. Site officiel de la société L'Illustration : www.lillustration.com/. URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370446&db=100 , pages 335-336.

« Mahmoud Chefket pacha », *L'illustration, Journal Universel*, Paris, édition du samedi 15 mai 1909, N°3455, 67e année, 15 mai 1909. Site officiel de la société L'Illustration : www.lillustration.com/ . URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370446&db=100 , page de couverture et page 348.

« La Fin du régime Hamidien en Turquie », *L'illustration, Journal Universel*, Paris, édition du samedi 8 mai 1909, N°3454, 67e année, 8 mai 1909. Site officiel de la société L'Illustration : www.lillustration.com/ . URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370446&db=100 , p. 317-325.

« Le Parlement Turc », *L'illustration, Journal Universel*, Paris, édition du samedi 19 décembre 1908, N°3434, 66e année, 19 décembre 1908. Site officiel de la société L'Illustration : www.lillustration.com/ . URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370446&db=100 , page 436.

« Les Élections en Turquie », *L'illustration, Journal Universel*, Paris, édition du samedi 28 novembre 1908, N°3431, 66e année, 28 novembre 1908. Site officiel de la société L'Illustration : www.lillustration.com/ . URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370446&db=100 , page 360.

« En Turquie – Une révolution à nulle autre pareille », *L'Illustration, Journal Universel*, Paris, édition du samedi 22 août 1908, N°3417, 66e année, 22 août 1908. Site officiel de la société L'Illustration : www.lillustration.com/. URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370446&db=100, page de couverture et pp. 123-127.

« Les Portraits du Sultan », *L'Illustration, Journal Universel*, Paris, édition du Samedi 08 août 1908, 66e année, N°3415, 8 août 1908. Site officiel de la société L'Illustration : www.lillustration.com/. URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370446&db=100, page de couverture et page 104.

« Le chemin de fer de l'Islam », *L'Illustration, Journal Universel*, Paris, édition N°3394, édition du Samedi 14/03/1908, 66e année, 14 mars 1908. Site officiel de la société L'Illustration : www.lillustration.com/. URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370446&db=100, pages 183-187.

« La santé du sultan », *Le Temps*, Paris, 5 bd. des Italiens (2e), édition 25 octobre 1906 (Numéro 16561), 25 octobre 1906. Bibliothèque nationale de France Gallica, http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb34431794k . URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2387807 . Consulté le 27 août 2018, p. 2.

« La santé du Sultan », *Le Radical*, Paris, édition 24 octobre 1906 (A26, N297), sect. Dernières nouvelles de la nuit, 24 octobre 1906. Bibliothèque nationale de France Gallica, https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32847124t/date . URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7609008z . Consulté le 27 août 2018, p. 3.

« Abdul-Hamid Incurable », *Le Matin : derniers télégrammes de la nuit*, Paris, édition 23 septembre 1906, sect. Derniers télégrammes de la nuit, 23 septembre 1906. Bibliothèque nationale de France Gallica. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5680995 . Consulté le 27 août 2018, p. 3.

« Le Commandeur des Croyants esclave de la peur », *Je sais tout, Encyclopédie Mondiale Illustrée. Publications Pierre Lafitte & Cie, 9-11 av. de l'Opéra, Paris*, Volume 2e année, 2e semestre, VI.-63, N°XIX (1906. II Juillet-Décembre) (août 1906). Gallica, ark:/12148/bpt6k102979b, NUMM-102979. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k102979b . Consulté le 1 mars 2018, p. 337-344.

« La Maladie du Sultan », *L'Aurore : littéraire, artistique, sociale / dir. Ernest Vaughan ; réd. Georges Clemenceau*, Paris, édition 13 août 1906 (Numéro 3220), 13 août 1906. Bibliothèque nationale de France Gallica, http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32706846t . URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k740081h . Consulté le 27 août 2018, page 2.

« S. M. Abdul-Hamid », *Soleil du Dimanche, Edition d'amateur*, Paris, édition du 20 août 1905, N°34, sect. Nos Gravures, 20 août 1905, page de couverture et page 4.

« L'attentat contre le Sultan. Une Bombe a Constantinople », *Le Matin : derniers télégrammes de la nuit*, Paris, édition dimanche 23 juillet 1905 (Numéro 7819), 23 juillet 1905. Gallica - Bibliothèque nationale de France, ark:/12148/bpt6k567672d. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k567672d . Consulté le 17 août 2018, p. 1.

« Un général turc fait prisonnier par les Arabes », *La Croix Illustrée, hebdomadaire*, Paris, édition du 19 avril 1905, N°242, 6e année, 19 avril 1905, page de couverture et page 258.

« Entrevue de Wiesbaden », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition 14e année, dimanche 15 novembre 1903 (Numéro 678), sect. Nos Gravures, 15 novembre 1903. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k716565t . Consulté le 6 mars 2018, p. 361, 362.

« La santé d'Abdul-Hamid », *La Presse*, Paris, 12 rue du Croissant (2e), édition 4 novembre 1903 (Numéro 4175), 4 novembre 1903. Bibliothèque nationale de France Gallica, https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34448033b/date. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5507762. Consulté le 27 août 2018, p. 1.

« France et Turquie — Exposé de la situation », L'Ouest-Éclair : journal quotidien d'informations, politique, littéraire, commercial; journal républicain de la Bretagne et de l'Ouest, Rennes, France, édition du 5 septembre 1901, Numéro 753, sect. Derniers télégrammes de la nuit, 5 septembre 1901. Bibliothèque nationale de France Gallica, https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32830550k/date. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6393583. Consulté le 29 août 2018, p. 1.

« Exposition 1900 - Pavillon de la Turquie », *Le Petit Journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition 11e année, dimanche 3 juin 1900, N°498, sect. Nos Gravures, 3 juin 1900. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k716384h . Consulté le 27 février 2018, page 175.

« Le palais ottoman à l'exposition de 1900 », *L'Illustration, Journal Universel*, Paris, édition du samedi 9 septembre 1899, N°2950, 9 septembre 1899. Bayerische Staatsbibliothek (Bavarian State Library), Ludwigstraße 16, 80539 Munich. URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370363&db=100, page 170.

« Le Voyage de l'Empereur Guillaume », *La Vie illustrée*, édition du 3 novembre 1898, N°3 (novembre 1898), page 29.

« La guerre turco-grecque. Premières hostilités. – L'affaire de Melouna », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition 8e année, dimanche 2 mai 1897, No.337, sect. Nos Gravures, 2 mai 1897. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7162244. Consulté le 27 février 2018, p. 141, 143, 144.

« Évènements d'Orient », *L'Univers illustré : journal hebdomadaire*, Paris, France, édition du 10 avril 1897, N°2194, 10 avril 1897, pages 228-235.

« Évènements d'Orient », *L'Univers illustré : journal hebdomadaire*, Paris, France, édition du 3 avril 1897, N°2193, sect. Nos Gravures, 3 avril 1897. Consulté le 21 juillet 2018, pages 212, 217, 218, 224.

« Les Évènements de Crète », *Le Petit Parisien. Supplément littéraire illustré*, Paris, édition 9e année, édition du dimanche 28 février 1897, N°421, sect. Nos Gravures, 28 février 1897. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k830427x. Consulté le 27 février 2018, p. 70, 72.

« Les évènements de Crète », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition dimanche 28 février 1897, No.328, 28 février 1897. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7162155. Consulté le 27 février 2018, page 71.

« Abdul-Hamid Khan, Souverain de l'empire ottoman », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition 8e année, Dimanche 21 février 1897, N°327, sect. Nos Gravures, 21 février 1897. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k716214s. Consulté le 27 février 2018, page 63.

« Les bombes arméniennes à Constantinople », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition dimanche 15/11/1896, N°313, 15 novembre 1896. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k716200x. Consulté le 27 février 2018, p. 305, 307.

« Les insurgés arméniens », *L'Illustration, Journal Universel*, Paris, édition du 31 octobre 1896, N°2801, 31 octobre 1896. Bayerische Staatsbibliothek (Bavarian State Library), Ludwigstraße 16, 80539 Munich. URL : https://opacplus.bsb-muenchen.de/search?id=9370335&db=100, page 352.

« Le matériel des agitateurs arméniens », *Le Monde illustré*, Paris, édition du 3 octobre 1896, N°2062, 3 octobre 1896. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64390973. Consulté le 28 février 2018, p. 212-215.

« Évènements d'Orient », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition 6e année, dimanche 24 novembre 1895 (Numéro 262), sect. Nos Gravures, 24 novembre 1895. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k716149d. Consulté le 5 mars 2018, p. 375.

« Nos Gravures : Le sultan Abdul-Hamid », *Le Journal illustré*, Paris, France, édition du 17 novembre 1895, N°46, 32e année, sect. Nos Gravures, 17 novembre 1895. Bibliothèque Forney, Bibliothèque Forney - Réserve - périodique. URL : https://bibliotheques-specialisees.paris.fr/ark:/73873/pf0001915620. Consulté le 21 juillet 2018, page de couverture et page 363.

« Le dégel », *Le Petit journal. Supplément du dimanche*, Paris, édition 4e année, samedi 11 février 1893, N°116, sect. Nos Gravures, 11 février 1893. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k716003f. Consulté le 27 février 2018, p. 47-48.

« Sa Hautesse le Sultan Abdul-Hamid II, Empereur des Ottomans », *Paris illustré : journal hebdomadaire*, Paris, édition du 11 janvier 1890, N°106, 11 janvier 1890, page de couverture.

« Nos Gravures. Portrait du Sultan », *Le Journal illustré*, Paris, France, édition du 2 juillet 1882, N°27, 19e année, 2 juillet 1882. Bibliothèque Forney, Bibliothèque Forney - Réserve - périodique. URL : https://bibliotheques-specialisees.paris.fr/ark:/73873/pf0001915620. Consulté le 21 juillet 2018, page de couverture et page 211.

« La guerre d'Orient illustrée », *L'Illustration Européenne*, Bruxelles, Belgique, édition du 19 mai 1877, N°28, 7e année, 19 mai 1877, page de couverture et p. 218.

« Ouverture du Parlement Impérial ottoman », *Le Monde illustré*, Paris, édition du 31 mars 1877, N°1042, 31 mars 1877. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6384589v. Consulté le 28 février 2018, page de couverture, p. 198 et 200.

« Le général Ignatieff », *Le Monde illustré*, [s.l.], édition du 4 novembre 1876, N°1021, 4 novembre 1876. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6410605k. Consulté le 28 février 2018, page 294.

« La cérémonie d'investiture ou la prise du sabre à Constantinople », *L'Illustration, Journal Universel*, Paris, édition 34e année, volume LXVIII, N°1753, Samedi 30 septembre 1876, 30 septembre 1876. Bayerische Staatsbibliothek (BSB), Ludwigstraße 16, D-80539 Munich-Germany, http://opacplus.bsb-muenchen.de/title/9370141/ft/bsb11326203?page=222 . URL : http://opacplus.bsb-muenchen.de/title/9370141/ft/bsb11326203?page=224 , p. 212-214, 216.

« L'Investiture du Sultan Abd-ul-Hamid (Kilidj-Alai) », *Le Monde illustré*, Paris, France, édition 20ème année, N°1015, 23 septembre 1876, 23 septembre 1876. Gallica. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64105999 . Consulté le 21 juillet 2018, page 198.

« Le nouveau sultan », *L'Illustration, Journal Universel*, Paris, édition 34e année, volume LXVIII, N°1750, Samedi 9 septembre 1876, 9 septembre 1876. Bayerische Staatsbibliothek (BSB), Ludwigstraße 16, D-80539 Munich-Germany, http://opacplus.bsb-muenchen.de/title/9370141/ft/bsb11326203?page=176. URL : http://opacplus.bsb-muenchen.de/title/9370141/ft/bsb11326203?page=171, page 166.

« Abd-ul-Hamid », *Le Monde illustré*, Paris, France, édition 20e année, n°1013, édition du 9 septembre 1876, 9 septembre 1876. Gallica. URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6410597g . Consulté le 28 février 2018, p. 166, 168.

« Le nouveau sultan des Turcs », *L'Illustration Européenne*, Bruxelles, Belgique, édition du 8 juillet 1876, N°35, 6e année, 8 juillet 1876, page de couverture.

« Évènement d'Orient », *Le Monde illustré*, Paris, édition 20ème année, N°1003, 1er juillet 1876, 1 juillet 1876, page 6.

« Bulletin », *L'Univers illustré : journal hebdomadaire*, Paris, France, édition 10 juin 1876, sect. Couverture et page 371, 10 juin 1876. Gallica, Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, FOL-LC2-2956. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5735447v. Consulté le 20 juillet 2018, p. 369, 371.

« Vámbéry Ármin Life », [s.d.]. URL : http://vambery.mtak.hu/en/01.htm. Consulté le 28 août 2018.

Ressources en ligne

Bibliothèque nationale de France (BnF) Gallica

La *Bibliothèque nationale de France* (BnF) est la plus importante bibliothèque de France et l'une des plus importantes au monde. Elle rassemble le patrimoine documentaire national, le conserve et le fait connaître. Ses collections de la BnF sont uniques au monde : 15 millions de livres et de revues, mais aussi des manuscrits, estampes, photographies, cartes et plans, partitions, monnaies, médailles, documents sonores, vidéos, multimédia, décors, costumes. Sa bibliothèque numérique, Gallica, permet de consulter gratuitement plus de quatre millions de documents (4,877,114 documents en ligne).

Site officiel :	www.bnf.fr
Site de Gallica :	https://gallica.bnf.fr/
Les hebdomadaires :	https://gallica.bnf.fr/html/und/presse-et-revues/les-hebdomadaires
Adresse :	François-Mitterrand Library, Quai François-Mauriac, 75706 Paris Cedex 13, France.

« Gallica : *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer* - 50 années disponibles - 2401 numéros : 1877 à 1976 », [s.d.]. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34446531j/date.item. Consulté le 21 juillet 2018.

« Gallica : *Le Matin* (Paris. 1884) - 61 années disponibles », [s.d.]. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb328123058/date. Consulté le 17 août 2018.

« Gallica : *Le Petit journal illustré* (Paris. 1920) - 18 années disponibles - Gallica », [s.d.]. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb328366671/date.item.langFR. Consulté le 21 juillet 2018.

Bayerische Staatsbibliothek (BSB)

La Bibliothèque nationale de Bavière (*Bayerische Staatsbibliothek*, BSB) dépend du ministère bavarois des sciences et des arts ; elle est basée à Munich. Avec 10,5 millions d'ouvrages, autour de 59.000 périodiques en imprimé et en format électronique, et près de 130.000 manuscrits, la Bibliothèque nationale de Bavière compte parmi les plus importants centres du savoir au monde.

Site officiel : www.bsb-muenchen.de
Adresse : Bayerische Staatsbibliothek, Ludwigstraße 16, 80539 Munich, Germany.
E-mail: direktion@bsb-muenchen.de

L'Illustration

L'Illustration, premier journal illustré français à partir de 1843, devient le premier magazine au monde dès 1906 et est distribué dans plus de 150 pays. L'hebdomadaire mythique, dans l'histoire de la presse française et internationale, a raconté le monde, chaque semaine durant plus d'un siècle, avec le concours des plus grandes signatures de l'époque. L'accès en ligne est disponible à plus de 5.000 numéros, des centaines de milliers d'articles, illustrés par des images exceptionnelles.

Site officiel : www.lillustration.com/

Le Petit Journal

Ce blog collaboratif est dédié au Supplément illustré du *Petit Journal* ; animé par Sophia et Sylvain Sorieul, il permet l'accès gratuit à plus de 2.229 exemplaires numérisés du mythique journal.

Adresse : 68 avenue de la résistance, 83110 Sanary sur Mer, France
Site officiel : http://supplement-illustre-du-petit-journal.com/

Livres et publications

ALDER (Lory) et DALBY (Richard), *The dervish of Windsor Castle : the life of Arminius Vambery*, 1 vol., Bachman and Turner, London, 1979. ISBN : 0-85974-045-5.

AURENCHE (Marie-Laure). *L'invention des magazines illustrés au XIXe siècle, d'après la Correspondance générale d'Édouard Charton (1824-1890)*, [s.d.]. URL : www.medias19.org/index.php?id=331.

BACOT (Jean-Pierre), *La presse illustrée au XIXe siècle. Une histoire oubliée*, Presses universitaires de Limoges, Limoges, 2005.

BACOT (Jean-Pierre), « Trois générations de presse illustrée au XIXe siècle. Une recherche en paternité », *Réseaux*, vol. 111, nº 1 (2002). Cairn.info. URL : https://www.cairn.info/revue-reseaux1-2002-1-page-216.htm , p. 216-234.

BACOT (Jean-Pierre), *Trois générations de presse illustrée au XIXe siècle*, [s.d.]. URL : https://www.cairn.info/article_p.php?ID_ARTICLE=RES_111_0216.

BERNSTEIN (Serge), *Les cultures politiques en France*, Seuil, Paris, 2003.

CHARLE (Christophe), *Le siècle de la presse: 1830-1939*, Seuil, Paris, 2004.

DREYFOUS (Maurice), Dreyfous, Maurice (1843-1924). *Ce qu'il me reste à dire : un demi-siècle de choses vues et entendues (1848-1900)*, 1 volume vol., Librairie Paul Ollendorff, Paris, 1913. Gallica.

FEYEL (Gilles). « Naissance, constitution progressive et épanouissement d'un genre de presse aux limites floues : le magazine », *Réseaux* n° 105 – FT R&D / Hermès Science Publications – 2001, 2001.

GÁBOR (Fodor), « Vámbéry Ármin and International Politics. The journalist, diplomat and mediator », *Ármin Vámbéry (1832-1913), orientalist in dervish clothes*, [s.d.]. URL : http://vambery.mtak.hu/en/12.htm. Consulté le 28 août 2018.

LAMOUCHE (Léon). *Histoire de la Turquie depuis les origines jusqu'à nos jours*. Préface de René Pinon, Payot, Paris, 1934 (Bibliothèque historique, 1 vol.).

LAMOUCHE (Léon). *Les Bulgares en Macédoine, dans les confins occidentaux et en Thrace*, Imprimerie de la démocratie, Paris, 1931.

LAMOUCHE (Léon). *Le traité de Paix avec la Bulgarie*, Paris, 1920.

LAMOUCHE (Léon). *La péninsule Balkanique; esquisse historique, ethnographique, philologique et littéraire*. Cours libre, professé à la Faculté des lettres de l'Université de Montpelier, P. Ollendorff, Paris, 1899.

LAMOUCHE (Léon), *L'organisation militaire de l'empire Ottoman*, L. Baudoin, Paris, 1895.

LAMOUCHE (Léon), *La Bulgarie dans le passé et le présent*, L. Baudoin, Paris, 1892.

MARTIN (Michèle), « L'image, outil de lutte contre l'analphabétisme : le rôle de la presse illustrée du XIXe siècle dans l'éducation populaire », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation*, p. 37-52.

PITSOS (Nikolaos), *Marianne face aux Balkans en feu : perceptions des guerres balkaniques de 1912-1913 dans l'espace médiatique français*, Thèse pour obtenir le grade de Docteur de l'INALCO, Discipline : Histoire, sociétés et civilisations, INALCO (Institut National des Langues et Civilisations Orientales), École doctorale N°265, Langues, littératures et sociétés du monde, Centre de Recherches Europes Eurasie (CREE), Paris, 28 novembre 2014, 1005 pages.

PITSOS (Nikolaos), « La bataille des langues dans les Balkans ou la dimension linguistique de la Question d'Orient vue de France à la veille de la Grande Guerre », *INALCO*, 16 pages.

VÁMBÉRY (Ármin), *The story of my struggles: the memoirs of Arminius Vambéry. (Chapter XI. My Intercourse with Sultan Abdul Hamid, pp. 345-390)*, 2 vol., E. P. Dutton & Co. (printed in G.B.), New York, 1904. Internet Archive.
URL : http://www.archive.org/details/cu31924071203933. Consulté le 26 août 2018.

VAN REETH (Claude) et SZONDI (Leopold), « Thanatos et Caïn. Au commencement de la culture », *Revue Philosophique de Louvain*, vol. 68, nº 99 (1970).
URL : https://www.persee.fr/doc/phlou_0035-3841_1970_num_68_99_5562, p. 373–384.

VIDAL (Florence), *Une publication populaire originale, le supplément illustré du Progrès de Lyon : 1890-1905*, Diplôme national de master. Domaine - sciences humaines et sociales. Mention - histoire, histoire de l'art et archéologie. Spécialité - cultures de l'écrit et de l'image, Université Lyon II, Lyon, France, juillet 2009, 152 pages.

WEILL (Georges), *Le Journal. Origines, évolution et rôle de la presse périodique*, Renaissance du livre, Paris, 1934 (Bibliothèque de synthèse historique. L'Évolution de l'humanité, 1 vol.).